

**REPRESENTATION DE
L'INTIMITÉ
FÉMININE**

DANS L'ART
PALÉOLITHIQUE
EN FRANCE

JEAN-PIERRE DUHARD
BRIGITTE DELLUC & GILLES DELLUC

Préface de
YVES COPPENS

EPAUL136

Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège
Liège, 2014

Couverture :

*Grotte de Commarque, vulve magdalénienne en vue pubienne
(13 000 ans), gravée sur la paroi (photo Delluc)*

4e de couverture :

*Abri Blanchard, 3 vulves aurignaciennes en vue périnéale
(environ 35 000 ans), sculptées sur un bloc (photo Delluc)*

Conception graphique et mise en page (ouvrage et couverture)

Mary ÉTIENNE,

Université de Liège, *Service d'Archéologie préhistorique*

Liège, ERAUL 136, 192 p.

Boutique ERAUL : web.philo.ulg.ac.be/prehist/shop/

Éditions ERAUL, Collection éditée par le

Professeur Marcel OTTE

Secrétaire d'Édition:

Mary ÉTIENNE,

Collaboratrice scientifique

Université de Liège, *Service d'Archéologie préhistorique*

Place du XX Août 7, bât. A1

B-4000 Liège - Belgique

Tél.: +32/4/366.54.76 – Fax.: +32/4/366.55.51

Email: eraul@ulg.ac.be

Web: web.philo.ulg.ac.be/prehist/

D/2014/0480/4 – ISBN 978-2-930495-22-4

© Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation

SOMMAIRE

Préface, <i>Yves Coppens</i>	7
Préambule	9
Chapitre I – Description de la vulve	
A – Terminologie	11
1 – Terminologie des préhistoriens	12
2 – Terminologie des anatomistes	15
B – La représentation paléolithique de la vulve	16
1 – Morphologie des vulves incorporées	16
2 – Influence de la culture et du support	18
3 – Le point de vue fessier de la vulve	19
Chapitre II – Les représentations génitales féminines paléolithiques	
A – Le diagnostic de vulve féminine	
1 – Reconnaître une vulve féminine dans la représentation	21
2 – Éliminer les représentations qui ne sont pas des vulves féminines	22
B – Les représentations paléolithiques de la vulve	24
Chapitre III – Corpus des représentations de vulves au Paléolithique	
1 – Arcy Cheval	27
2 – Arcy Grande grotte	27
3 – Bédouilhac	28
4 – Blanchard	30
5 – Castanet	32
6 – Cavaille	34
7 – Cazelle	34
8 – Cellier	35
9 – Chaffaud	38
10 – Chauvet	39
11 – Comarque	41
12 – Combarelles	42
13 – Cosquer	45
14 – Cussac	46
15 – Les Deux Ouvertures	46
16 – La Ferrassie	47
17 – Le Font-Bargeix	50
18 – Le Fourneau du Diable	53
19 – Fronsac	54
20 – Gabillou	55
21 – Gargas	56
22 – Gaudry	57
23 – Gouy	58
24 – Guy-Martin	60
25 – Jolivet	62
26 – Ker de Massat	63
27 – Lascaux	63
28 – Laugerie-Haute ouest	64
29 – Laussel	65

30 – Limeuil	66
31 – Madeleine	67
32 – La Marche	68
33 – Margot	71
34 – Mas d’Azil	72
35 – Montespan	73
36 – La Mouthe	74
37 – Oulen	74
38 – Pair-non-Pair	75
39 – Pataud	75
40 – Pergouset	77
41 – La Peyzie	78
42 – Le Placard	79
43 – Le Poisson	79
44 – Le Roc-aux-Sorciers	80
45 – Le Roc de Marcamps	82
46 – La Roque	84
47 – Roucadour	85
48 – Sous-Grand-Lac	86
49 – Le Tuc d’Audoubert	87
Chapitre IV – Naturalisme des images génitales paléolithiques	
A – Les Paléolithiques et l’anatomie	89
1 – L’anatomie humaine externe	89
2 – L’anatomie humaine interne	94
B – Le réalisme des vulves paléolithiques	95
1 – Réalisme et graphisme	95
2 – Le schématisme anatomique	102
3 – Le réalisme anatomique	104
4 – Raisons au défaut de réalisme « photographique »	109
5 – Le réalisme physiologique	110
C – Réalisme et symbolisme	116
1 – L’évocation de la fécondité	116
2 – Sociologie de la sexualité	117
3 – L’évocation de la sexualité des Paléolithiques	120
4 – Les manifestations de la sexualité dans l’art des Paléolithiques	121
5 – La vulve et le sang	131
Chapitre V – La vulve dans l’art paléolithique : comment, qui et pourquoi ?	
A – Une image vulvaire multiforme	137
1 – Montrée et cachée	137
2 – Miniature et démesurée	149
3 – Arrondie et angulaire	149
4 – Sur parois ou blocs et mobilière	150
5 – Associées entre elles	151
6 – Pariétale complétée par un corps humain	152
7 – Associée à un humain féminin	152
8 – Associée à un humain masculin	152
9 – Associée à un phallus	153
10 – Associée à un humain de sexe indéterminé	154
11 – Associée à un animal	154
12 – Uniques et isolées	155
B – Qui sont les auteurs des œuvres ?	155
1 – L’âge des artistes	156
2 – Le sexe des artistes et la division sexuelle du travail	157
3 – Le révisionnisme féministe	159
4 – Des œuvres faites pour les hommes ?	162
5 – Que penser du rôle respectif de l’homme et de la femme dans les sociétés préhistoriques ?	163

C - Pourquoi représenter des vulves ?	166
1 - La vulve, organe sexuel	166
2 - L'instinct de plaisir et l'hétérosexualité	166
3 – Une production artistique sexualisée dans les cavernes et abris	167
4 – Une production artistique sexualisée dans les gisements mobiliers	171
5 - Les « ex-votos »	172
6 – Les analogies entre pariétal et mobilier	172
7 - La vulve, première écriture	173
8 - La vulve, une des premières figurations des Paléolithiques	173
9 - La vulve, une forme d'écriture	174
10 - L'art et le langage	177
11 - L'orage hormonal de l'adolescence	178
Conclusion	179
Bibliographie	181
Liste des publications	187

PRÉFACE

*À la mémoire de Michel Garcia, ichnologue,
qui a couru avec passion les grottes, leurs rupestres et leurs empreintes
et qui faisait partie de mon laboratoire.*

Lorsque l'érosion des déserts d'Éthiopie nous a offert le squelette de Lucy, plus de 3 millions d'années après son enfouissement, c'est en morceaux que je l'ai offerte à mon tour aux chercheurs de mon laboratoire qui sont ainsi devenus, à l'orée de leur carrière, les spécialistes d'un os ou d'une articulation ; cette apparente réduction a, en réalité, fait d'eux des experts mondiaux de leur « morceau choisi » ce qui ne les a évidemment pas empêchés d'étendre ensuite leur connaissance au reste du corps.

Lorsque, de la même manière, trois auteurs, tous trois préhistoriens, deux sur trois médecins (dont un gynécologue), m'ont offert un généreux travail sur la figuration des organes génitaux externes féminins dans l'art paléolithique français, je l'ai consulté avec l'attention et la confiance que méritait l'œuvre d'experts de cette qualité et j'y ai en effet appris mille choses qu'aucune autre étude ne m'avait révélées.

J'ai ainsi appris par exemple que, dans les représentations humaines, celles de la vulve étaient majoritaires – leur précieux corpus en a retenu 241 –, suivies de celles de la femme, celles de l'homme et celles du phallus, et que, parmi ces représentations, celles gravées représentaient l'écrasante majorité, suivies par les figurations sculptées, les peintes et les modelées, sur des supports majoritairement mobiliers, puis immobiliers (pariétaux) et enfin sur des blocs. J'ai aussi appris que ces représentations étaient extrêmement diversifiées, parfois très schématiques, voire abstraites, d'autres fois étonnamment descriptives, permettant de distinguer la vue pubienne de la vue périnéale, ou de reconnaître leur appartenance à une jeune fille, une femme gravide, une femme multipare, une femme porteuse des stigmates de ses maternités, etc.

J'ai encore appris – mais je le savais déjà un peu – que cet art, malgré son incroyable durée de presque 20 000 années, avait maintenu une unité de style incontestable, mais que, tout de même, l'Aurignacien, le Gravettien, le Solutréen et les trois étages du Magdalénien n'en présentaient pas moins des caractéristiques différentes ; de manière d'ailleurs peut-être prémonitoire, les auteurs, devant l'élaboration des gravures aurignaciennes, se demandaient si la tradition de leur exécution n'était pas en fait beaucoup plus ancienne.

La présentation anatomique m'a rappelé mes dissections de 1^{re} année sur les bords de la Vilaine ou au Service du don des corps de la rue des Saints-Pères.

J'ai décortiqué avec beaucoup d'intérêt la longue discussion aussi rigoureuse que critique, sur la recherche de la nature des auteurs de ces œuvres (sexe, âge, statut) et leurs motivations et sur les sujets traités et leurs traitements ; les conditions sportives de l'accès aux sites choisis pour leur exécution et cette exécution elle-même - j'ai fait moi-même certains de ces parcours – signes, disent les auteurs, des artistes au moins majoritairement masculins et jeunes et j'en suis convaincu.

Quant aux significations des œuvres, comme nous ne pouvons guère faire autrement que de projeter sur leurs recherches nos modes de pensée et nos cultures, nous ne les connaissons sans doute jamais complètement ; ceci étant dit, j'adhère volontiers encore une fois au regard logique et sain des trois auteurs qui y voient une connotation sacrée (tout geste devait alors plus ou moins l'être), message codé pour ceux, triés, invités à ve-

nir les lire – des visites initiatiques peut-être –, mais qui y voient aussi une autre facette du même message, bien proche d'une écriture, sur la féminité, la sexualité, la fécondité, la création du monde et tout ce que l'on voudra de cette nature, liée aux fonctions de l'organe représenté, mais jamais détaché de l'érotisme qui lui appartient. N'oublions pas que ces figures font partie d'un « système » et que, si on peut les étudier à part, on ne peut oublier qu'elles participent à une explication du monde, à une vraie cosmogonie.

Je reprendrai des auteurs leurs conclusions et les ferai miennes : cet art génital paléolithique est un art du normal, mais aussi un art de l'obscurité et par suite un art du secret; c'est encore évidemment un art de la fécondité et de la sexualité dû à de bien « attentifs observateurs et talentueux graphistes ».

Saluons Jean-Pierre Duhard, brillant récidiviste, Gilles et Brigitte Delluc qui mériteraient de voir leurs noms gravés ou peints aux côtés des œuvres qu'ils étudient ; leur travail à tous les trois est immense – ici en l'occurrence le répertoire des vulves et son analyse –, courageux, sain, généreux, rigoureux et je les remercie de m'avoir accordé leur confiance pour pareille introduction.

Yves Coppens

PRÉAMBULE

La spécificité « médico-préhistorienne » de deux des auteurs les a conduits à s'intéresser à ce sujet en privilégiant la vulve, plus abondamment figurée que le phallus par les Paléolithiques. Leur approche, parfois différente, mais souvent complémentaire, les a incités à parler d'une même voix. Après une discussion sémantique, il sera fait un rappel anatomique sur la vulve, avec ses modifications au cours de la vie génitale, et une présentation des aspects offerts par les figures féminines paléolithiques. Puis seront recensées les représentations de vulves des sites français dans un catalogue le plus exhaustif possible, avant de proposer une interprétation en essayant de faire la part entre symbolisme et réalisme. Afin de bien délimiter le sujet, on s'en tiendra aux représentations indiscutables de vulves, en se contentant de mentionner les images d'allure vulvaire, triangulaires ou ovalaires, non anatomiquement certaines.

Un fait biologique intangible existe : l'humain a une reproduction sexuée et la confrontation du pénis et du vagin est indispensable pour engendrer. C'est la première loi naturelle découverte par les humains, mais si le rôle de la vulve n'a pu leur échapper, celui du pénis a pu être méconnu. La procréation a servi de modèle à l'idée de la Création : c'est en voyant la femme créer un petit que les humains ont pris conscience que le monde avait été créé et qu'ils ont inventé (ou reconnu) un Créateur.

Ainsi, au début de la création du vivant était la vulve. Quand l'Homme la reconnut féminine et la nomma, il devint humain et commença à la dessiner, manifestant dans son art une conscience de l'autre et une intelligence conceptuelle, cette faculté de comprendre et de relier entre eux des éléments qui, sans elle, resteraient séparés. C'est pourquoi, parmi les premières représentations graphiques humaines sont les images génitales féminines, avec une sorte de privilège faisant que la femme est plus souvent figurée que l'homme. Et c'est justifié, car ce sont les femmes qui ont la charge d'élever des petits humains : élevage utérin et mammaire, mais aussi affectif et culturel. Et on a démontré que les capacités cognitives des enfants étaient corrélées à celles de leur mère. Merci à nos mamans !

Dans ce sujet des images génitales féminines, nous devons essayer de trouver de nouvelles pistes de réflexion, à défaut de trouver un nouveau langage : « le langage du sexe reste à inventer », déplorait Anaïs Nin dans *Venus erotica*. Nous avons attendu longtemps avant d'engager ce travail, car il faut avoir beaucoup regardé, lu et réfléchi pour se sentir capable de le faire : si le rendement physique est plus grand chez le jeune que chez l'adulte et le vieillard, à l'inverse le rendement psychique est meilleur chez l'homme et la femme mûrs, car ils se nourrissent de réflexion, d'expérience et de culture.

Les innovateurs ne sont jamais bien accueillis : les spécialistes en place, quel que soit leur domaine d'excellence, n'aiment pas ceux qui bousculent les idées établies, les traditions, l'ordre universitaire. A ceux qui bouleversent leur monde, ils préfèrent les laudateurs ou les timorés. Ainsi se figent les idées et le progrès. Chez les historiens de l'art, on trouve beaucoup moins de créateurs d'idées, que de contradicteurs d'idées. Contredire n'est pas dire, comme contrefaire n'est pas faire, et ce n'est point faire preuve d'idées que de critiquer celles des autres. Nous éviterons de le faire, sauf nécessité argumentée. Mais à vouloir plaire à tous, on court le risque de ne plaire à aucun.

En 1976, dans son cours au Collège de France, André Leroi-Gourhan disait déjà que, dans l'art pariétal du Paléolithique supérieur, « les figures humaines limitées à la représentation du sexe se rencontrent dès le début et (...) restent très largement dominantes par rapport aux personnages figurés par la tête ou par le corps entier et ce jusque dans le Magdalénien avancé. »

(A. Leroi-Gourhan (1976-1977), repris dans : 1992, p. 307)

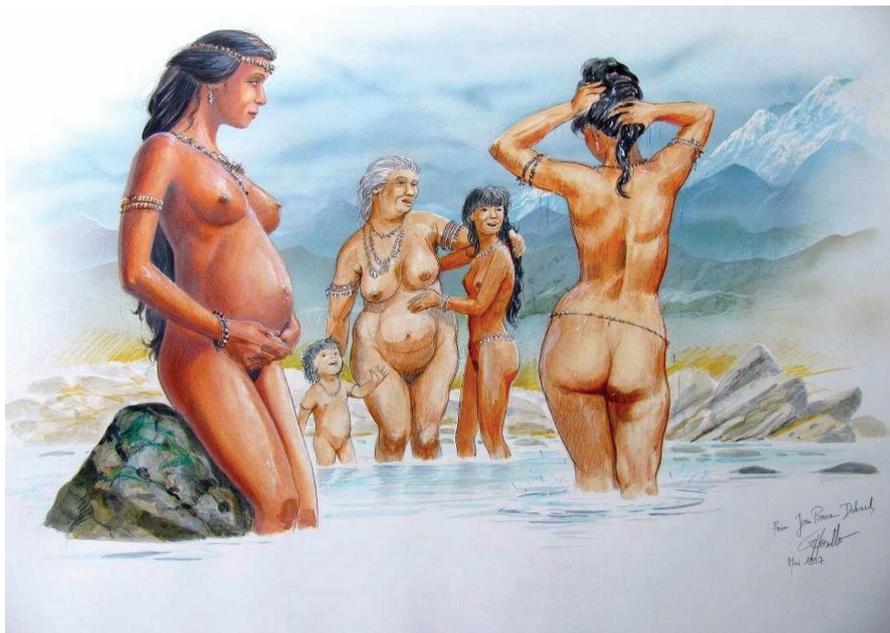


Figure 1 – Gravettiennes au bain (dessin Gilles Tosello, coll. Duhard)

CHAPITRE I

DESCRIPTION DE LA VULVE

A – Terminologie

La vulve n'est pas le thème principal de l'art paléolithique. Par ordre de fréquence ce sont les signes qui dominent, puis les animaux, bien avant les humains. Les signes géométriques et les tracés indéterminés sont en effet bien plus nombreux que les animaux, mais moins connus du public et des médias, car peu spectaculaires et très difficiles à interpréter. André Leroi-Gourhan a distingué ces tracés particuliers en signes pleins (ovales, cercles, triangles, rectangles, souvent fendus par un trait vertical) et signes minces (bâtonnets avec ou sans expansion(s) latérale(s), lignes de points), qu'il a rapprochés d'images sexuelles schématiques féminines ou masculines. Mais beaucoup demeurent énigmatiques.

Les animaux sont, de loin, le thème figuratif principal, dans un bestiaire où dominent les herbivores et, parmi eux, chevaux et bovins (bisons et aurochs), alors que sont rares (dans le pariétal) le renne et le poisson, nourriture habituelle des Paléolithiques. Les humains, partiels ou complets, sont rares (à peu près 5% des tracés figuratifs) et le plus souvent sous forme schématique ou dissimulée. Ce sont, par ordre décroissant de fréquences : les images de vulves, de femmes, d'hommes, et de phallus. Comme y ont souvent insisté B. et G. Delluc, il y a une quatrième grande catégorie, le non-dit, vaste et constant qui, s'il ne constitue pas un thème, interpelle cependant par son absence : « pas de détails topographiques, concernant le ciel, la terre et son relief, pas ou peu de petite faune, d'objets, de traits du visage pour les humains » (Delluc G., 2006).

Les organes sexuels des humains sont bien plus souvent représentés que les organes génitaux des animaux. Gilbert Maury, un spécialiste des bisons, en a donné les raisons : les animaux, figurés de façon naturaliste, sont observés de loin et leurs organes génitaux sont peu ou pas visibles ; en revanche, leurs caractères sexuels secondaires sont suffisamment explicites (Clottes, Garner, Maury, 1994). La même constatation pourrait être faite pour les humains, et nombre d'indéterminés sexuels ne l'étaient sans doute pas pour les Paléolithiques.

Concernant l'humain, la femme est privilégiée par rapport à l'homme et la vulve par rapport au phallus. En recensant toutes les « Vénus » paléolithiques connues, on ne dépasserait pas plusieurs centaines (y compris les figures féminines schématiques ou FFS), contre des milliers d'animaux figurés. Le terme de « Vénus », attribué par Joseph Szombathy à la statuette de Willendorf exhumée en 1903, a depuis été repris pour toutes les statuettes féminines, ce qui est malencontreux, bien qu'admis, car source de confusion, en supposant un sens que l'auteur de l'œuvre ne lui a pas forcément donné. Les humains, moins étudiés que les animaux, expriment une évidente dichotomie, avec bien plus de femmes corporelles figurées que d'hommes, et davantage de représentations vulvaires isolées que de représentations phalliques.

Si les représentations humaines féminines et masculines ont fait l'objet de nombreuses études (Piette, Saccasyn della Santa, Pales, Schmid, Delporte, Delluc, Duhard), celles des organes génitaux ont bénéficié de beaucoup moins d'attention, exception faite des publications de B. et G. Delluc pour l'Aurignacien (1978, 1985, 1995) et de la récente thèse de Raphaëlle Bourrillon (2009). Pourtant ces images sexuelles sont loin d'être exceptionnelles dans l'art paléolithique, de l'Aurignacien au Magdalénien, qu'elles soient réalistes ou schématiques, isolés ou incorporés.

Le thème des vulves est d'un abord délicat - il ne faut verser ni dans l'exhibitionnisme ni dans la pornographie - et longtemps il a été malséant d'en parler et de les nommer, sauf à s'abriter derrière des termes latins tel le *pudendum muliebre* (qui s'oppose au *pudendum virile*), abordé évidemment *more ferarum* (comme font les animaux) par ces brutes de Préhistoriques. C'est aussi un thème incongru qui ne trouve guère de place dans les interprétations habituelles de l'art paléolithique : magique, religieuse, totémique, chamanique, structuraliste, qui font oublier que l'humain descend du sexe, comme le dit joliment André Langaney (1989). Un second risque serait de traiter comme vulve des aspects simplement triangulaires, losangiques ou ovalaires, dépourvus d'autres éléments d'identification anatomique.

Clin d'œil à la petite histoire, ce n'est pas un médecin qui a reconnu le premier la nature de ces images vulvaires, mais un prêtre, Henri Breuil, expliquant en 1910 à Louis Didon que le *cœur gravé sur une pierre* du bloc 9 de l'abri Blanchard était un *pudendum muliebre* (« parties honteuses de la femme ») (Delluc, 1978), terme plus aseptisé dans le langage d'un abbé que celui de vulve, cette source abominable de tentations impudiques. Au moment du centenaire de l'authentification des vulves aurignaciennes par H. Breuil, nous contribuons, avec ce travail sur les vulves paléolithiques, à rendre hommage au digne vicaire de Dieu, mais dans un esprit différent.

1 - Terminologie des préhistoriens

La revue critique, faite antérieurement par B. et G. Delluc (1978, 1991), des termes employés par les différents auteurs reprend les principaux vocables relevés, qui vont des plus imprécis, voire erronés, aux plus appropriés, et permet de s'entendre sur la terminologie généralement admise.

a - Revue des termes

Jean de la Roche (1937) multiplie les termes, sans en choisir aucun : triangle sus-pubien, olive, ovale, organe générateur, sexe féminin. Le mot triangle est un des plus souvent usités. Triangle pubien cité par F. Regnault (1927, p. 374), S. de Saint-Mathurin et D. Garrod (1951) et H. Delporte (1979, p. 50, 54) ; triangle sus-pubien par J. de la Roche (1937, p. 530) et D. Peyrony (1935, p. 318) ; triangle génital de H. Breuil et D. Peyrony (1930). C'est Mont de Vénus ou *Mons Veneris* que retiennent E. Piette (1902), S. Reinach (1913), J.-G. Lalanne (1912) et H. Delporte (1979, p. 29, 88). Alors que l'on trouve ovale (voire ovule et olive) chez J. de la Roche (1937, p. 530, 531, 537, 539), sillon de forme vulvaire à nouveau chez J. de La Roche (1937, p. 540) et fente vulvaire chez de S. de Saint-Mathurin et D. Garrod (1951). Récemment, P. Bahn (1986) employait le terme de *pudenda* triangle, à côté de celui de vulve, alors qu'il ne semble pas être un homme à ce point pudibond (du latin *pudere*, avoir honte).

On devient plus précis avec les organes génitaux chez R. de Saint-Périer (1952), les organes sexuels chez E. Piette (1895), M. Baudoin (1936), H. Breuil et R. Lantier (1951, p. 194), et L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) ; l'organe féminin chez S. Reinach (1913), l'organe générateur chez J. de la Roche (1937) et les parties génitales de H. Breuil, cité par L. Passemard à propos de la stauette de Willendorf (Passemard, 1938, p. 36). Le sexe (féminin) est utilisé par E. Saccasyn de la Santa (1947, p. 110), J. de la Roche encore (1937), H. Breuil et R. Lantier (1951, p. 195), H. Delporte (1979, p. 30) et R. Bourrillon (2009). Sur les conseils de H. Breuil, latiniste à défaut d'être anatomiste, L. Didon (1911) parlera donc de *pudendum muliebre*, de préférence à parties honteuses qui, rappelons-le, chez les anatomistes pudiques, sont vascularisées et innervées par des artères et nerfs honteux ! Cette pudeur, caractéristique d'une époque, a valu son nom de « vénus impudique » à la fillette de Laugerie-Basse qui arbore sa fente vulvaire. Trois blocs aurignaciens, ornés de vulves, furent - fugacement - présentés au Musée des Antiquités nationales, mais d'autres étaient relégués dans un placard au musée des Eyzies ou dans un grenier au musée de Périgueux avant leur étude par B. et G. Delluc (1978).

Le terme vulve des anatomistes et des médecins est relativement peu usité, mais retrouvé chez les docteurs L. Pales (et M. Tassin de Saint-Péreuse, 1976), J. Gaussen (1964) et L. Capitan (et J. Bouyssonnie, 1924), ainsi que chez H. Delporte (1979, fig. 18) et J. Clottes et E. Céro (1971).

Tous ces termes méritent des commentaires, voire des critiques. Leur imprécision est logique : l'homme n'examine jamais attentivement les organes sexuels de sa partenaire et les préhistoriens connaissent mal ces images. Il faut attendre 1978 pour que B. et G. Delluc fassent la distinction entre vues pubiennes et vues périnéales.

b - Commentaire et critiques

Beaucoup de termes sont vagues : le triangle génital ou sexuel correspond sans doute, dans l'idée des auteurs, à la région triangulaire ayant pour base le pubis et sommet la réunion des plis inguinaux, cuisses en extension et serrées (en adduction). Ce triangle est génital dans la mesure où il surplombe les organes génitaux externes, mais l'adjectif génital se rapporte davantage à la fonction qu'à l'organe lui-même. Le triangle serait sexuel s'il caractérisait le sexe, mais il faudrait préciser s'il est masculin ou féminin. Les parties génitales, organes génitaux ou sexuels souffrent de la même imprécision bien que, dans le contexte, ils soient supposés féminins. Le Dr M. Baudoïn échappe à cette critique en indiquant la nature et la partie concernée : les « organes sexuels extérieurs féminins », ce qui est une dénomination correcte. Quant à « organe féminin », partie du corps destinée à remplir une fonction féminine, le sein est aussi un organe féminin (de lactation) et l'organe féminin de la reproduction comprend en fait une partie externe (vulve) et une partie interne (vagin, utérus, trompes et ovaires). Les expressions triangle pubien et triangle suspubien sont utilisées en 2011 par G. Bosinski dans son ouvrage sur les *Femmes sans tête*.

Certains termes sont, à nos yeux, inexacts. C'est le cas du triangle pubien : en anatomie, le pubis est la partie antérieure des os iliaques du bassin, se réunissant en avant sur la ligne médiane pour constituer la symphyse pubienne ; il est recouvert par le coussinet graisseux du mont de Vénus (ou pénil) et la peau abdomino-périnéale. Sa forme ne peut être triangulaire puisque son grand axe est horizontal et affecte plutôt celle d'un sablier ou d'un diabolique biconique (Kamina, 2004, p. 13 et 20). Le triangle sus-pubien est un non-sens, car il ne peut être que sous-pubien. Nous préférons le terme de triangle pubo-génital (sans fente visible), qu'offre une vue pubienne, ou de triangle vulvaire, avec fente indiquée.

L'ovale est une courbe fermée, formée de 4 arcs de cercle égaux 2 à 2 qui se raccordent ; si la forme générale de la vulve est ovale, notamment chez le nouveau-né et peut être assimilée à un ovale ou ovoïde, la réciproque n'est pas vraie ; il faudrait préciser : en forme d'ovale vulvaire, ce qui n'est pas très anatomique.

Le *mons veneris*, traduction de mont de Vénus, appartient à la vulve et non l'inverse ; il vaudrait mieux d'ailleurs, si l'on tient à latiniser, dire *mons pubis*, ce qui précise bien sa situation en avant de la symphyse pubienne.

Le terme *sexe* est exact, mais mal employé : le sexe est l'ensemble des différences physiques et constitutives des humains, ce qui ne se limite pas aux organes génitaux, mais inclut les seins, la répartition des graisses, la masse musculaire, la forme du squelette, le psychisme. On distingue d'ailleurs trois sortes de caractères sexuels (CS), rappelés par L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) et J.-P. Duhard (1989).

Les caractères sexuels primaires (CSP) sont les gonades ou glandes sexuelles, qui sont les testicules et les ovaires. Ces derniers n'étant pas visibles, on peut, suivant en cela L. Pales et J.-P. Duhard, assimiler le gros ventre gravide à un CSP de substitution. On ne dira plus que le pénis et la vulve sont des caractères sexuels primaires, sauf à entretenir des confusions. Les testicules, contenus dans le scrotum, ne sont pas visibles, contrairement à ce que l'on dit parfois.

Les caractères sexuels secondaires (CSS) regroupent par ordre d'importance : les organes génitaux externes féminins (OGEF), d'évidence non contestée quand ils sont figurés ; les seins ou mamelles ; le squelette avec notamment le bassin qui, chez l'homme, représente un segment long d'un cône étroit et, chez la femme, un segment court d'un cône large (Duval, 1903) ; l'adiposité à répartition sous-ombilicale chez la femme (liée à des raisons hormonales) et sus-ombilicale chez l'homme (liée à la suralimentation et à la sédentarité) (Vague, 1947 ; Delluc G., 1995 et 2006) ; les fesses se distinguent chez la femme par une plus grande étendue, une rotundité plus générale et une obliquité plus marquée de la ligne ilio-coccygienne (Cornil et Vague, 1946).

Les caractères sexuels tertiaires (CST), enfin, suivant L.Pales, sont les cheveux longs et le port d'ornements et l'on pourrait inclure le maternage et le pacifisme (et à l'inverse l'agressivité chez l'homme).

Il faut préférer *organes génitaux externes*, masculins ou féminins, à *sexe* masculin ou féminin. Le sexe, c'est d'abord un genre, féminin ou masculin (le « beau sexe », le « sexe fort ») avec des caractères physiques de différenciation, dont les organes génitaux externes (OGE), mais pas uniquement. C'est aussi une pratique, la sexualité, quand on est « porté sur le sexe », et toutes les activités liées au sexe, notamment la division sexuelle du travail, comme exposé par G. Delluc dans *Le Sexe au temps des Cro-Magnons* (2006). Quant à *pudendum* au temps gérondif latin (ce qui doit déclencher la pudeur), utilisé notamment par les Anglo-saxons, (retrouvé dans *pudendum virile* ou pénis et dans nos anciennes « parties honteuses »), ce n'est pas le *muliebre* de H. Breuil qu'il faut associer, mais *feminum*. Bien que nous ne trouvions rien de honteux ou d'impudique à porter une vulve, ni à en tirer des satisfactions. Si l'on veut garder la terminologie latine, on dira *partes genitales feminae externae*, devenues les *partes genitales femininas externas* des hispanisants. Les mots vulve et fente vulvaire (espace interlabial) ou *rima pudendi*, sont les seuls termes, parmi tous ceux cités, qui concernent les organes génitaux externes des femelles de mammifères en général, et des primates en particuliers, femmes comprises, et nous nous réjouissons que les médecins y aient recours, généralement de façon opportune.

C'est l'occasion de rendre hommage à ces omnipraticiens qui ont contribué à faire de la Préhistoire ce qu'elle est (Duhard, 1992). Philippe-Charles Smerling démontrait en 1829 la contemporanéité des outillages lithiques et des mammouths. Casimir Picard introduisait en 1834 la notion de stratigraphie mais, disparu jeune, se faisait voler la vedette par J. Boucher de Perthes. Ce dernier, défenseur de l'ancienneté de l'Homme, trouva à ses côtés le docteur M.-J. Rigollot (celui du sinapisme), avant que ne viennent les E. Geoffroy Saint-Hilaire, E. Lartet et A. de Quatrefages. En même temps qu'émergeaient les figures d'un juge de Paix (Piette), d'un avocat (Lartet), d'un abbé (Breuil), d'un instituteur (Peyrony), le docteur E.-V. Rivière de Précourt développait la méthodologie moderne de fouilles avec la photographie et repérage des objets et des couches. En authentifiant les gravures de la Mouthe, il argumentait le *mea culpa* du sceptique E. Cartailhac, qui doutait de la légitimité des peintures d'Altamira. Si H. Breuil devint le « pape » de la Préhistoire, l'enseignement de son maître, le docteur L. Capitan, lui aussi ancien interne et, plus tard, médecin des hôpitaux de Paris et professeur au Collège de France et à l'École d'Anthropologie de Paris, n'y fut pas étranger. La liste des médecins contributeurs s'allonge avec J. de Laporterie (Brassempouy), J.-G. Lalanne (Laussel et Cap Blanc), H. Martin (Roc-de-Sers), R. de Saint-Périer (Isturitz et Lespugue), P.-E. Jude (Rochereil), L. Passemard (Isturitz et Mas d'Azil), A. Cheyrier (Badegoule), L. Pales (La Marche), M. Baudouin (paléo-anatomiste), G. Rozoy (sociologie des groupes paléolithiques), M.-A. de Lumley (paléontologue) et d'autres, sans oublier le médecin périgordin J. Gausson (grotte ornée de Gabillou, Paléolithique de plein air, Tilemsi), le médecin vétérinaire M. Rousseau (étude des animaux) et deux des auteurs du présent ouvrage, et en rappelant que Y. Coppens, membre de l'Académie des Sciences, est aussi membre de l'Académie de Médecine. .

2 - Terminologie des anatomistes

Afin que le mot reste un véhicule d'expression de la pensée et un moyen de communication, il est nécessaire de s'entendre sur son sens (Duhard, 1989, p. 401). Comme pour la typologie lithique et osseuse, du bon emploi des mots dépend la compréhension de la chose décrite. Depuis les travaux du médecin flamand Vésale (1514-1564), considéré comme le père de l'anatomie moderne, une nomenclature (qui est l'action d'appeler par le nom) s'est formée progressivement au fil des découvertes, utilisant des termes tirés de racines étymologiques grecques et latines, ou empruntés au langage vulgaire, ou provenant d'une comparaison avec des formes géométriques. Elle recourt également aux éponymes, qui rappellent le nom des anatomistes qui les ont décrites.

Le vocabulaire anatomique devrait être précis, mais il est quelquefois confus, puisqu'il existe non pas un, mais trois vocabulaires : la terminologie anatomique classique, la nomenclature internationale latine (définie en 1955 au cours d'une réunion de consensus tenue à Paris) et la nomenclature anatomique internationale francisée. Nous recourons à cette dernière, apprise dans nos études et puisée dans les ouvrages de H. Rouvière, L. Testut, X. Hovelacque, R. Grégoire et P. Kamina. La vulve est l'ensemble des organes génitaux externes féminins. Le mot vient du latin *valva*, porte à battants, d'où dérivent valves et valvules, plutôt que de *volva*, désignant la matrice (*matrix* = mère en grec), *uterus étant le ventre*.

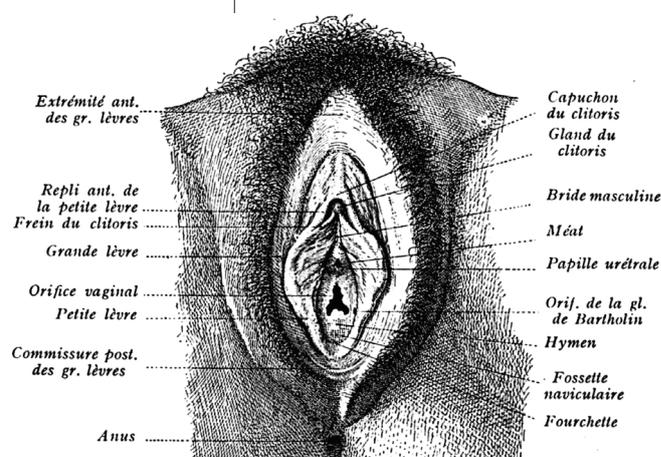
Anatomiquement, la vulve humaine est située entre la racine des cuisses de la femme et s'étend du pubis jusqu'à proximité de l'anus (2 à 3 cm). Elle comprend le pénil, ou mont de Vénus, les formations labiales (*labia pudendi*), un appareil érectile et, chez la femme pubère, une toison pileuse sur sa partie cutanée périphérique. Elle confine en avant à la paroi antérieure de l'abdomen, en arrière au périnée, latéralement à la face interne des cuisses (Testut, 1899 ; Rouvière, 1954). Sur une coupe de profil d'un sujet vertical, la vulve étant arciforme, la partie antérieure est légèrement oblique en haut et en avant, et la partie postérieure sensiblement horizontale. Si bien que la fente vulvaire fonctionnelle (ouvrant sur l'orifice vaginal et le méat urétral) regarde vers le bas et se trouve totalement cachée entre les cuisses et invisible.

Le dessin de H. Rouvière en dit plus qu'un long discours (fig. 2). Pour en savoir plus, on pourra se référer à un article médical de J.-P. Duhard : il y donne une description détaillée des vulves observées sur le vivant (à paraître). Quelques précisions sont ici présentées car elles interviennent directement dans notre étude des représentations paléolithiques de vulves.

Les grandes variations de formes et de dimensions du bassin féminin rendent compte des différences que l'on peut observer chez le vivant. Il y a, cependant, une majorité de bassins de forme gynoïde. Cette forme sera celle retenue comme normale.

La partie visible du triangle pubo-génital chez une femme adulte est différente selon la posture adoptée. Debout, cuisses jointes, n'est visible que la partie antérieure de l'ensemble, alors que couchée, cuisses écartées, la totalité de la vulve est visible. Dans le premier cas, en vue pubienne, le triangle mesure donc 12 à 13 cm à sa base, pour une hauteur de 9 à 10 cm, avec une fente ne dépassant pas un tiers de cette hauteur : la vulve paraît plus large que haute. Dans le second cas, en vue périnéale, la vulve paraît étroite, la hauteur est presque doublée (19 cm du rebord pubien supérieur à la fourchette vulvaire) et la fente vulvaire occupe la moitié inférieure sur près de la moitié de la hauteur (9 cm). Sur une coupe de profil d'un sujet debout, la vulve étant arciforme,

Figure 2 – Description anatomique de la vulve de la femme vierge (dessin de Rouvière, 1954)



sa partie antérieure est légèrement oblique en haut et en avant et la partie postérieure sensiblement horizontale, regardant le sol. La fente vulvaire est, de ce fait, totalement ou presque totalement invisible, la toison sexuelle achevant de la masquer, tout en soulignant visuellement son emplacement.

B – La représentation paléolithique de la vulve

Notre propos est l'étude des images génitales féminines paléolithiques isolées, les images des corps humains ayant déjà été traitées de façon détaillée (Pales, 1976 ; Delporte, 1979, Duhard, 1989 et 1996). Mais ces dernières images doivent nous servir de références, quand elles portent des vulves, en montrant comment les Paléolithiques les ont représentées. Ces vulves incorporées offrent des aspects que l'on devrait retrouver dans les vulves isolées, des images de style descriptif et d'autres de style elliptique.

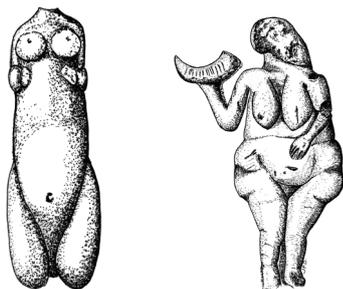


Figure 3 – (ci-dessus, à gauche) Statuette de Sireuil (dessin Duhard)

Figure 4 – (ci-dessus, à droite) Femme à la corne de Laussel, dessin Duhard ; (ci-dessous) détail (cliché Roussot)



1 - Morphologie des vulves incorporées

a - Les corps féminins sans vulve

La vulve fendue, si elle constitue un signe de féminité avérée, peut être absente de corps féminins pourtant indiscutables : la statuette de Sireuil par exemple, aux seins féminins, présente un périnée vierge de fente (fig. 3). Sur les trois femmes de la Magdeleine des Albis, deux ont une fente indiquée, la troisième en est dépourvue. La *Vénus de Lespugue*, bien qu'endommagée, montre qu'elle n'en a pas davantage ; non plus la *Femme à la corne* de Laussel (fig. 4), ni la *Vénus de l'abri Pataud*. Cette absence de fente vulvaire peut être interprétée de différentes façons.

La vulve n'est pas nécessaire à l'identification féminine, lorsque certains autres signes sont présents : le triangle pubo-génital, le pelvis élargi, la saillie fessière, le ventre gravide, les seins. Cela permet d'établir un indice de féminité (Duhard, 1996) pour le diagnostic des humains figurés. La note 4, sur une échelle sémiotique de 1 à 4, correspond à la présence d'une vulve (ou de seins), contre 1 au triangle pubo-génital (2 pour le pelvis élargi ou la saillie fessière et 3 pour le ventre gravide). Le triangle pubo-génital seul est, à nos yeux, moins explicite que les autres critères morphologiques.

En outre, la vulve n'entre pas dans l'histoire racontée par le corps de la femme. Prenons le cas de la *Femme à la corne* de Laussel, dont personne ne discute la féminité : le triangle pubo-génital est très bien indiqué, sans pilosité et dépourvu de fente (contrairement à ce qu'indique M.-J. Bonnet en 2004), alors que la partie antérieure pourrait être visible dans cette posture, comme elle l'est sur la *Vénus de Willendorf*. S'il n'y avait que le triangle figuré, on ne devrait pas parler d'organes génitaux externes féminins ou de vulve ; s'il n'y avait pas d'autres éléments de sexualisation présents, on devrait conclure que c'est un humain de sexe indéterminé. Le nombre des femmes figurées dans l'iconographie paléolithique a certainement été mal estimé. En effet, faute de seins, de fesses et de fente vulvaire, on a étiqueté « indéterminé » des figures qui sont, peut-être, des sujets sans caractères sexuels secondaires développés, c'est-à-dire pré-pubères.

Au risque de contrarier P. G. Bahn (1986), ce n'est pas avoir une idée fixe que de voir une image d'allure vulvaire, dans une forme triangulaire, losangique ou ovale, même si elle n'est pas marquée d'une fente. On constate, quand existent des séries, que se juxtaposent des formes variées, y compris extrêmement schématiques (grotte de Font-Bargeix par exemple). On peut penser, dans ce cas précis, que la représentation de la vulve jouait un rôle particulier dans l'histoire dont la femme est le sujet. Une histoire complexe chez la *Femme à la corne* de Laussel, avec la posture debout, la gestuelle des membres supérieurs, le gauche posé sur un abdomen volumineux, le droit soulevant un objet en forme de corne, qui est incisée de 13 marques, et la tête tournée vers cet objet. Mais une histoire dont le sens nous échappe, malgré les hypothèses formulées (Duhard, 1989). Avec un détail supplémentaire : le signe en « Y » gravé sur sa hanche droite. On relève des signes similaires (« K », « X », « Y ») sur la hanche droite de la femme couchée de la paroi droite de la Magdeleine des Albis, elle aussi dépourvue de fente vulvaire, à la différence des deux autres figures. Mais il y a d'autres signes surprenants.

b - Les corps féminins avec vulve schématique

Sur certaines figures, la vulve est d'un schématisme tel que, prise isolément, on pourrait douter de sa nature. Ainsi du signe en « diple » ou « chevron », qui est un signe semblable à un V ou un lambda couché (<), qui servait à indiquer les textes empruntés à l'Écriture sainte : il est devenu les guillemets français utilisés pour marquer une citation (double chevron). En examinant les statuette féminines du MAN, J.-P. Duhard a remarqué la présence d'un signe en chevron sur le périnée du *Manche de poignard* (fig. 5) et du *Torse* de Brassempouy, d'âge gravettien. Il est également présent sur la face postérieure de la *Navette*, de même origine mais magdalénienne, et sur une pointe de sagaie à biseau. On le retrouve encore sur la face postérieure d'un fragment de bois de renne gravé d'humains du Mas d'Azil (« deux chevrons très inégaux », précise M. Chollot, 1964), également magdaléniens. La lame en bois de renne du Placard est « décorée d'incisions qui forment des chevrons sur les arêtes », précise H. Delporte (1979). A. Marshack (1972) voit dans ces « marques séquentielles faites par différentes pointes et selon différents rythmes [...] peut-être des notations ». Il peut s'agir d'un nouvel hasard ou d'une connotation vulvaire et/ou féminine, et ce signe est à verser au dossier sémantique du signifiant vulvaire.

Dans d'autres cas, moins litigieux sans doute, le graphisme vulvaire est d'une sobriété frisant à l'abstraction. La gravure féminine de Bruniquel (magdalénienne) offre un corps complet (membres supérieurs exceptés) et de face, ce qui en fait une rareté. Alors que son caractère asexué était soutenu par L. Pales et A. Leroi-Gourhan, l'examen à la loupe binoculaire a révélé la présence de 2 traits médians gravés, verticaux et parallèles dans la région génitale (Duhard, 1993). C'est le même aspect que chez la « vénus impudique » de Laugerie-Basse et chez la figure féminine n° 103 de Fontanet, lue comme une nouveau-né : c'est un aspect de fille jeune où les petites lèvres ne sont pas encore développées. Des dessins semblables s'observent à Font-Bargeix (Barrière, Carcauzon et Delluc, 1990), et d'un graphisme proche dans la grotte de Pergouset (Lorblanchet, 1984) ou sur un bloc de la Ferrassie (Delluc, 1978). C'est en reprenant l'analyse et en complétant le relevé du décor d'un segment cortical de bois de renne de la Madeleine que J.-P. Duhard a identifié une nouvelle représentation féminine au pubis fait de deux traits en V ouvert (Duhard, 2009-2010) (fig. 6).

Sur d'autres figures de femmes sculptées ou gravées, la vulve est en revanche nettement indiquée. C'est ce que nous allons voir.

c - Les corps féminins avec vulve détaillée

Le *Polichinelle* de Grimaldi (gravettien) offre une vulve de forme triangulaire, béante, de grandes dimensions : elle est allongée, oblique en bas et en avant, mais proche de la verticale et présente une grande ressemblance avec celles du *Losange*, de la *Femme au goitre*, de la *Figurine à double face* (les trois de même origine) et de la statuette de *Monpazier*, (d'origine indéterminée). Les reliefs vulvaires, nettement marqués, semblent être les grandes lèvres, compte tenu de leur épaisseur et de la dilatation de l'orifice. Cette vue périnéale est incompatible avec la posture : quand les membres inférieurs sont en extension-adduction, la vulve est cachée et n'apparaît, au mieux, que la partie antérieure du sillon interlabial. La différence entre Grimaldi et Monpazier est que, dans le premier site, les reliefs labiaux sont crénelés et la vulve de forme triangulaire, alors que, dans le second, la vulve est un ovale presque parfait. Nous en rapprocherons l'aspect de la vulve de la statuette aurignacienne de Hohle Fels (Conard, 2009) récemment découverte et qui fait remonter loin dans le temps l'ancienneté de ces statuette féminines réalistes.

La *Vénus impudique* de Laugerie-Basse (magdalénienne) (fig. 7) présente un triangle pubo-génital ouvert à son sommet par un espace linéaire non équivoque, même s'il n'y a aucun détail labial, malgré ce que prétendait E. Piette, défenseur de la longinymphie paléolithique, en affirmant que « les grandes lèvres enfermaient et masquaient les petites ». Dans cette figurine, l'aspect de la vulve est davantage conforme à l'anatomie, et elle évoque assez bien la morphologie d'une fillette, même avec cette fente vulvaire exagérément haute.



Figure 5 – *Manche de poignard* de Brassempouy (dessin Piloy, extrait de Piette, 1902)



Figure 6 – La Madeleine, tronc de femme gravée sur baguette de bois de renne (cliché Duhard)



Figure 7 – Laugerie-Basse, la *Vénus impudique* (dessin Duhard ; cliché Oster)

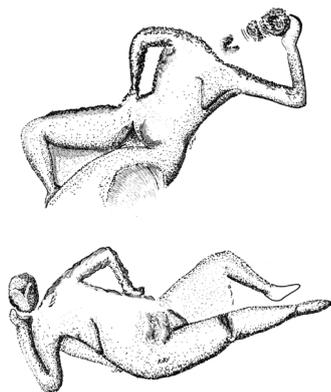


Figure 8 – (en haut) La Magdeleine-des-Albis, vulve avec fente de la femme allongée de la paroi gauche (dessin Duhard)

Figure 9 – (en bas) La Magdeleine-des-Albis, vulve avec fente de la femme allongée de la paroi droite (dessin Duhard)

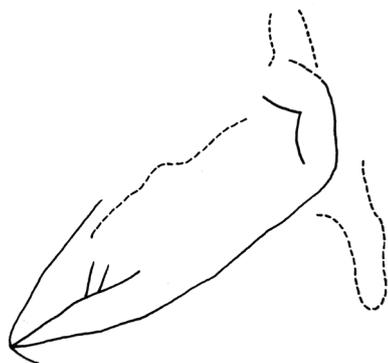


Figure 10 – Comarque, la femme de la salle d'entrée (dessin Delluc)

L'abri Bourdois (Roc-aux-Sorciers, Angles-sur-l'Anglin, Vienne) offre un ensemble magdalénien de figures féminines en bas relief remarquable par ses dimensions (proches du vivant) et par la variété des morphologies représentées. La frise de quatre femmes sera lue de gauche à droite, sans retenir un 5^{ème} corps féminin vestigial et hypothétique. Chez la femme n°1, au corps en légère dextro-rotation, la région pubo-génitale affecte la forme d'un triangle à base curviligne, formée par le sillon hypogastrique, et à côtés limités par les sillons génito-cruraux : la bissectrice au sommet correspond à la fente vulvaire, linéaire (fermée) et remontant un peu trop haut ; la cupule sommitale à la fente est en situation clitoridienne. Chez la femme n°2, en vue frontale stricte avec un gros ventre, le triangle a la même forme, mais le sommet est échancré par une fente à la fois courte et large (ouverte). La femme n°3 est de face, avec un ventre creux et un triangle pubo-génital à base large, indistincte (commune à la ligne de ventre du bison sus-jacent), et une fente vulvaire courte, légèrement entrouverte dans sa partie supérieure. La femme n°4 du panneau aux bouquetins, inscrite sous un faon, se résume à la moitié inférieure du corps, avec un modelé et une technique assez différents des autres pour ne pas laisser penser qu'elle est d'une autre main, voire d'une autre époque : la région pubo-génitale est en forme d'écu triangulaire et la fente vulvaire est longue, linéaire (fermée), remontant plus haut que ne le veut l'anatomie du vivant, et sans atteindre la fourche crurale ; c'est une vue périnéale et non pubienne, selon la terminologie tout à fait adaptée proposée par B. et G. Delluc, dès 1978.

La grotte de la Magdeleine des Albis (Tarn-et-Garonne) abrite trois figures féminines magdaléniennes : deux allongées et une verticale. Chez la femme de la paroi gauche où la région génitale a été vigoureusement creusée en une surface triangulaire plane, un court trait rectiligne représente avec justesse la partie antérieure du sillon interlabial (fig. 8). Chez la figuration féminine debout dans la droite de l'entrée, le triangle pubo-génital est limité par les sillons génito-cruraux et incisé d'une fente sur toute sa hauteur, ce qui ne s'observe qu'en vue périnéale chez le vivant. Cet aspect est à rapprocher de celui offert par la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse. Le second corps féminin allongé, de la paroi droite, est dépourvu de fente vulvaire (fig. 9).

La figure féminine magdalénienne de la grotte de Comarque (ou Comarque à Sireuil, Dordogne) (fig. 10) a le thorax de face et le segment pelvicrural en rotation modérée à droite, avec une incision vulvaire étroite et légèrement curviligne, qui serait très réaliste en vue périnéo-pelvienne, mais trop visible dans cette posture (Duhard et Delluc, 1993). L'aspect de sa vulve est très proche de celui de la vulve de la *Femme au renne* de Laugerie-Basse, pourvue d'une fente et dessinée de face sur un corps de profil : cette femme enceinte est gravée, au-dessous d'un cervidé mâle ; elle est couchée sur le dos et elle porte une parure de bracelets et un collier ; son abdomen et sa cuisse sont marqués de séries de bâtonnets (fig. 11).

2 – Influence de la culture et du support

La revue des figures paléolithiques françaises (Duhard, 1989 et 1993) montre des différences entre sculptures et gravures, et entre Gravettien et Magdalénien, mais avec un fait constant : la vulve est assez peu souvent figurée.

À l'Aurignacien nous ne connaissons qu'une seule statuette féminine avérée, celle de Hohle Fells, dont la fente vulvaire va des fesses au pubis, avec un triangle pubo-génital à large base. Il y a d'assez nombreuses vulves sur bloc (Delluc, 1978), mais une seule figure féminine pariétale (grotte Chauvet) (fig. 12).

Au Gravettien français, on ne connaît que des figures féminines sculptées, soit en ronde bosse, soit en bas relief, et de face (sauf le *Chasseur* ou *Archer* de Laussel). Quand leur région génitale n'est pas détériorée, elles apparaissent toutes sexuées, mais avec peu de fentes présentes dans les ronde-bosses, et aucune dans les bas-reliefs.

Au Magdalénien français, c'est la gravure qui domine, mobilière surtout, et l'adoption de la représentation de profil aboutit à la disparition presque complète de la fente vulvaire, ce qui est logique, puisqu'elle ne peut se voir, sauf artifice graphique, comme

chez la *Femme au renne* de Laugerie-Basse (où l'on peut parler de réalisme intellectuel). Dans la sculpture, il y a un seul exemple de ronde-bosse avec fente vulvaire (la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse) et, en pariétal, 6 exemples de bas-reliefs (les 4 femmes du Roc-aux-Sorciers d'Angles-sur-l'Anglin, la 2^e femme couchée et la femme debout de la Magdeleine des Albis et la figuration féminine couchée de Commarque) et 5 exemples de gravures (la fillette n° 103 de Fontanet, les figures 37, 115 bis et 200 de Gabillou, et la fillette de Bruniquel).

Une revue de l'iconographie picturale montrerait que les peintres ne figurent pratiquement jamais la fente vulvaire (Goya, Renoir, Rubens, Modigliani, Gauguin, etc.), sans que cela remette pour autant en question la certitude du sexe du sujet. Une exception notable : Courbet, dans son tableau *L'Origine du monde* visible au Musée d'Orsay, figure la vulve avec un réalisme quasi-photographique.

Une étude, réalisée il y a une vingtaine d'années (Duhard, 1989) (tabl. 1), montrait des différences significatives entre les périodes gravettienne et magdalénienne. Elle ne concernait que les figures féminines françaises alors connues, en incluant celles de Grimaldi. Mais elle demeure valable. On notera qu'au Gravettien la fente vulvaire n'apparaît que dans 25% des cas et que ce chiffre tombe à moins de 10% au Magdalénien.

3 – Le point de vue fessier de la vulve

Chez une femme debout cuisse jointe, la vulve peut s'entra-percevoir de face, montrant au mieux sa commissure antérieure, alors même que son vestibule est soigneusement caché entre les cuisses. Il en va tout autrement en vue fessière où, chez le même sujet dans la même posture, rien ou presque rien de la vulve n'est visible.

Les fesses féminines n'en perdent pas pour autant de leur intérêt, provoquant chez l'homme des émotions qui ne sont pas toutes artistiques. Même le respectable abbé Breuil avait remarqué (et même exagéré sur ses dessins aux crayons de couleurs en 1949) la callipygie de certaines figures, où le volume fessier dépasse sans doute ce qu'il est commun d'observer. On peut penser que les auteurs des « vénus » gravettiennes

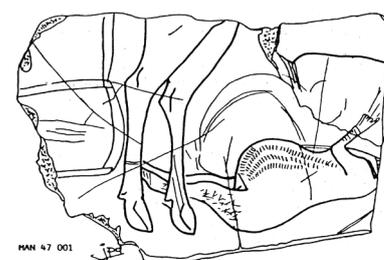


Figure 11 – (ci-dessus) Laugerie-Basse, la *Femme au renne* (dessin Duhard)

Figure 12 – (ci-dessous) Chauvet, la *Femme du Pendant* : la fente vulvaire est indiquée (cliché Le Guillou)



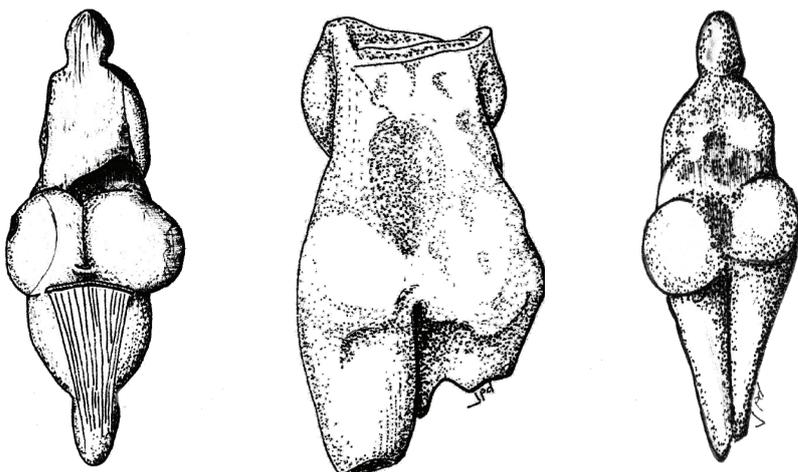
	Ronde-bosse = 17	Bas-relief = 7	Gravure mobilière = 0	Gravure pariétale = 0	Total Gravettien = 24
Gravettien					
Régions génitales illisibles	3	2			5 / 24
Avec triangle, sans fente	8	5			13 / 24
Avec vulve	6				6 / 24
Sans vulve ni triangle marqué					0
	Ronde-bosse = 7	Bas-relief = 7	Gravure mobilière = 54	Gravure Pariétale = 38	Total Magdalénien = 106
Magdalénien					
Régions génitales illisibles					0
Avec triangle, sans fente	2	1	1 (profil) 1 (face)		3 / 106
Avec vulve	1	6	1 (profil)	2 (face) 3 (profil)	13 / 106
Sans vulve ni triangle marqué	4		50 (profil) 1 (face)	33 (profil)	88 / 106
Total général	24	14	54	38	130

Tableau 1 – Représentations féminines gravées ou sculptées du Gravettien et du Magdalénien. Différents caractères figurés suivant la technique (d'après J.-P. Duhard, 1989)

Figure 13 – (à gauche)
La *Vénus de Lespugue* (dessin Duhard)

Figure 14 – (au centre)
La « vénus » de Brassempouy, dite le *Torse* (dessin Duhard)

Figure 15 – (à droite)
La « vénus » de Grimaldi, dite le *Losange* (dessin Duhard)



de Lespugue (fig. 13), de Brassempouy (fig. 14) ou de Grimaldi (fig. 15), pour se limiter à quelques-unes, n'ont pas été insensibles au charme des fesses de leurs contemporaines.

Mais à côté de ces figures féminines en ronde bosse, où les fesses sont très souvent des volumes remarquables, d'autres images ont été tracées où le massif fessier est de reconnaissance moins aisée. C'est le cas, nous semble-t-il, des images réniformes, où certains ont identifié des vulves, alors que l'aspect est davantage celui du contour fessier. Le cas d'une plaquette gravée de deux signes réniformes de Laugerie-Basse (fig. 16) est assez démonstratif, si on rapproche de ces tracés les clichés de femmes contemporaines (fig. 17).

D'avantage que le rire, la fesse est le propre de l'humain, et se trouve développée particulièrement chez la femme, jusqu'à pouvoir être considérée comme un des signaux érotiques du sémaphore sexuel féminin (Morris, 1972 ; Zwing, 1972 ; Guthrie, 1977). Nous garderons à l'esprit les notions de fonction érotique de la fesse et des figurations fessières et nous éviterons de confondre avec des vulves les tracés en forme d'oméga, de haricot ou de rein.

Le muscle grand fessier, dont les insertions sont bien visibles sur le fémur d'Ororrin il y a 6 millions d'années, est le témoignage de la bipédie de cet hominidé. Il est absent chez l'animal : « la fesse, c'est l'homme », disait déjà Buffon (Delluc, G., 1995 et 2006).



Figure 16 – Laugerie-Basse. Plaquette gravée de deux signes réniformes (cliché Roussot)
Figure 17 – Femme contemporaine en position assise (cliché Duhard)

CHAPITRE II

LES REPRÉSENTATIONS GÉNITALES FÉMININES AU PALÉOLITHIQUE

A – Le diagnostique de vulve féminine

Nous allons tenter de découvrir si les images génitales féminines paléolithique étaient des représentations du vivant. Défendre l'idée d'un réalisme de ces images supposerait que les Paléolithiques, en particulier les auteurs des œuvres figuratives, possédaient des connaissances anatomiques et qu'ils ont pu traduire dans leurs œuvres les différences morphologiques de femmes, selon leur âge et leur parité, notamment. Mais cela n'exclut pas, à partir de ces images du vivant, que les Paléolithiques aient bâti une thématique symbolique, expression de leur relation à la Femme, à la fécondité, à la genèse du monde, à leur rôle sur terre ou à leur devenir dans l'au-delà, tous sujets qui ont interpellé les humains de tous les temps.

Contrairement aux vulves incorporées à des corps féminins où, quel que soit leur aspect, nous avons l'assurance qu'elles représentent bien des organes génitaux féminins externes, un problème d'identification se pose assez souvent pour les vulves isolées. Une vulve est isolée quand elle est représentée en l'absence de corps féminin associé, sinon elle est incorporée. Ces images sont légion, à toutes les époques, avec des expressions graphiques très diverses, allant des formes les plus expressives, où l'identification ne porte pas à confusion, à celles dont le schématisme offre toutes les occasions de discuter leur nature. Sans compter les images que l'on a peut-être méconnues, et nous en proposerons quelques-unes.

Il ne faut pas toujours faire confiance aux relevés anciens, parfois « arrangés » par leurs auteurs, même les plus grands, comme souligné par Paul Bahn (1986). Notre recensement iconographique, sans doute incomplet, contredit l'impression de ce dernier que « les vulves sont remarquablement difficiles à trouver dans l'art paléolithique » (*ibid.*). Pour D. de Sonneville-Bordes, ce motif était « pratiquement absent dans l'art mobilier magdalénien et très rare dans l'art pariétal » (Sonneville-Bordes, 1965, p. 115). A. Varagnac jugeait très rares « les figurations réelles d'organes sexuels » (Varagnac, 1968, p. 124). Le corpus de 241 vulves que nous dressons ici (sans inclure dans ce décompte les nombreuses images « d'allure vulvaire ») le démentira. Les réflexions échangées entre P. Bahn et A. Marschack dans *Rock Art Research* (Marschack, 1986) sont d'intéressantes supputations intellectuelles, qui ressortent davantage de la sémantique philosophique ou de la dispute dialectique entre auteurs que de l'analyse objective. On peut tout dire sur les vulves, à condition de ne pas oublier que ce sont des organes sexuels féminins, avec l'importance qu'ils revêtent dans l'imaginaire, le relationnel, le sociétal et le fonctionnel. Pour la femme, comme pour l'homme.

Pour retenir la nature vulvaire d'une représentation, il faut établir un véritable diagnostic positif en analysant les caractères qui la définissent et un diagnostic différentiel en écartant les images qui ne sont pas des vulves.

1 - Reconnaître une vulve féminine dans la représentation

Reconnaître une vulve chez le vivant est généralement chose aisée en clinique humaine, si l'on excepte les très rares états intersexuels où le diagnostic est mis en défaut. Ces ambiguïtés sexuelles, où le caractère mâle ou femelle des organes génitaux externes (vulve et pénis) est difficile ou impossible à reconnaître, sont généralement levées par l'étude hormonale et, surtout, chromosomique des sujets. Dans les représentations d'images

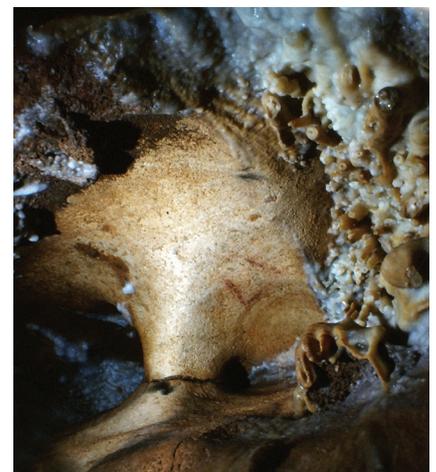


Figure 18 – Oulén, femme au tronc et aux cuisses évoqués par un relief naturel et au sexe fait d'un V surmonté par un trait, sans fente vulvaire (cliché Delluc)

génitales paléolithiques, le diagnostic positif se fait sur certains critères, qui sont : la forme triangulaire ou arrondie (poire, cercle, ovale), co-existant avec la présence d'une fente médiane. Nous considérons également comme vulves les tracés inscrits sur des reliefs évocateurs du pelvis féminin comme ceux de Saint-Cirq ou d'Oulen en pariétal (fig. 18), et les triangles striés insérés entre les reliefs des incisives de cheval en mobilier. La pilosité génitale n'est pas un critère diagnostique, étant absente sur la majorité des figures féminines corporelles, mais elle peut être évoquée devant des aspects striés, sans en faire un argument de certitude. Par esprit de rigueur, ont été écartés de ce corpus les triangles striés isolés, même s'ils sont de forme similaire, les triangles isolés non fendus (Planchard, grotte du Triangle, Pestillac, Laugerie-Haute, Bois Ragot, etc.), les images atypiques (Rochereil) et les fentes naturelles rougies (Niaux, Villars, Le Portel...).

L'aspect clinique de la vulve est sensiblement différent suivant l'angle de vue de l'observateur et la distinction entre vue pubienne et vue périnéale, proposée par B. et G. Delluc en 1978, a été adoptée. Cette distinction se base en premier sur l'aspect du bord supérieur : rectiligne ou concave, il est celui d'une vue pubienne ; convexe, il est celui d'une vue périnéale. Mais la longueur et la largeur de la fente vulvaire doivent aussi être prises en compte : si la fente occupe plus du 1/2 de la hauteur, c'est en faveur d'une vue périnéale ; de même si elle est ouverte, la béance de la fente ne pouvant s'apprécier qu'en posture gynécologique. Mais il faut tenir compte du réalisme de transfert, montrant, au niveau du pubis d'une femme debout, une vue périnéale de son sexe en une sorte de rotation de presque 90° d'arrière en avant, comme chez la *Vénus impudique* ou la *Femme au renne* de Laugerie-Basse, ou la figurine de Hohle Fells.

Nous avons adopté la terminologie suivante : nous parlerons de représentation de « vulve » pour une vulve caractérisée par sa forme et/ou son association, de représentations ou de tracés « d'allure vulvaire » pour une figure en forme de vulve (tout en notant qu'une vulvaire est, en botanique, une plante aux feuilles d'odeur fétide). De même pour les organes génitaux externes masculins : nous dirons qu'il s'agit d'une représentation de « phallus » quand le diagnostic est certain (hampe en érection, gland et sillon balano prépuce) et d'une représentation « d'allure phallique » quand l'aspect évoque un phallus sans détails anatomiques. Le sexe masculin à l'état flaccide, bien moins souvent représenté, se nomme pénis. Quant aux représentations humaines citées, nous précisons si elles sont féminines, masculines ou non sexuées, étant entendu que les critères d'humanité et de sexe ont déjà été exposés (Duhard, 1996).

2 - Éliminer les représentations qui ne sont pas des vulves féminines

a - Les images animales

La différence entre la vulve humaine et la vulve animale est double, anatomique et topographique. Les lèvres vulvaires des femelles animales correspondent aux petites lèvres de la femme. Les grandes lèvres ne sont pas présentes généralement, sauf occasionnellement chez certains félinés ou canidés sous forme de deux élévations cutanées de part et d'autre de la vulve. Et, surtout, la vulve animale, du fait de la quadrupédie se présente toujours au-dessous de l'anus et elle est entièrement visible (donc accessible au mâle) dans cette posture quand la queue est relevée, ce qui est un signe de disponibilité sexuelle. La hyène constitue une exception zoologique, déjà signalée par Aristote : le mâle comme la femelle présentent entre l'appendice caudal et l'anus une formation ayant l'apparence d'une vulve, mais dépourvue d'orifice de pénétration.



Figure 19 – Empreintes de sabots (de g. à dr.) : chevreuil, bovidé, équidé (non ferré)

Les empreintes animales sont parfois figurées dans l'art du début du Paléolithique supérieur des environs des Eyzies, et les sabots d'équidés ont pu être rapprochés des formes d'allure vulvaire. Les autres empreintes de sabot, bisulques, ne peuvent prêter à la même confusion (fig. 19). Certaines figures, lues comme des images d'empreintes animales, ongulés particulièrement (comme à Laussel), pourraient être des vulves, et réciproquement, tant les unes et les autres sont d'aspect proche (Delluc, 1985). Il se peut que l'artiste paléolithique ait fait un « calembour à signification sexuelle », comme

suggéré par Breuil, en jouant de la ressemblance entre image génitale féminine et empreinte de sabot d'équidé.

Chez le cheval, le sabot est l'enveloppe cornée du pied qui protège la 3^{ème} phalange. Il présente à décrire : une partie arrondie, antérieure qui est la pince, et une partie postérieure ou talon, qui présente une lacune médiane triangulaire, bordée de lacunes latérales moins profondes, la fourchette. Entre la fourchette et le sabot se trouve la sole, qui est la surface plantaire. Certaines images vulvaires sont en « fer à cheval », c'est-à-dire renflées dans la partie antérieure et ouvertes en arrière par l'hiatus labial : la trace au sol du sabot de cheval ne réalise pas exactement cette image, mais celle d'un croissant fermé ou d'une surface ovale, échancrée à la fourchette. La présence d'un fer modifie l'aspect de l'empreinte, mais nous éloigne de la réalité paléolithique.

b - Les « campaniformes »

Les « campaniformes » sont-elles des vulves ? Etymologiquement, campaniforme signifie en forme de cloche, et s'applique indistinctement à des fleurs (campanules), à des vases en terre cuite (civilisation campaniforme énigmatique de la fin du Néolithique en Europe) et à des graphismes pariétaux, ce qui complique le sens. Pourquoi ne pas dire simplement « figure en cloche » ? La nature vulvaire des figures « campaniformes » d'El Castillo (Espagne) (fig. 20) n'emporte pas notre adhésion, bien que les vulves de femmes âgées, et quelques-unes de femmes jeunes (adipeuses, il faut le préciser) revêtent cette forme en cloche, avec la partie large en haut, au niveau du pubis, la partie arrondie en bas, correspondant aux grandes lèvres flasques et jointives (les petites lèvres s'amenuisent avec l'âge) et une fente médiane, située vers le bas.

Mais, il y a deux objections anatomiques. Dans l'hypothèse où ces campaniformes seraient des représentations de vulve, la fente est mal positionnée, quelle que soit l'orientation donnée à la lecture du dessin. En vue fessière, la vulve n'a jamais cet aspect. En cherchant bien dans l'iconographie foisonnante offerte par Internet, on trouve bien quelques vulves affectant un peu cette forme, mais la fente est inexorablement vers la partie arrondie, alors que dans les signes campaniformes, la fente, quand elle est présente, occupe toute la hauteur, ou la partie pubienne ce qui, dans les deux cas, est un non sens anatomique.

De la même façon, J.-P. Duhard conserve un doute concernant les deux *cloches* de Gargas, retenues néanmoins ici, avec prudence, en suivant G. Delluc (2006).

c - Les signes géométriques

Les signes arrondis sont les cercles et les ovales fermés, dont on peut tout dire, et le contraire de tout. Le cercle n'est pas, pour nous, une image vulvaire, même si nous savons pertinemment que, sous la dilatation digitale ou pénienne, la vulve forme un bourrelet circulaire. Et il n'est pas habituel de contempler la morphologie vulvaire en cours de pratique amoureuse, d'autres intérêts occupant le champ de conscience du partenaire masculin. La dilatation circulaire observée au moment de l'expulsion de la présentation fœtale nous semble de la même façon à écarter.

Nous retiendrons la forme ovale (et sa variante le losange), car c'est celle dessinée par les lèvres de la vulve, et devons admettre que des signes de cette forme peuvent être des vulves. Mais, si l'on examine les vulves incorporées, notamment dans des sculptures en ronde bosse (statuettes) ou en bas relief, on constate que cette forme n'est pas représentée, et que c'est bien le triangle qui est figuré. Le seul losange qu'offre le corps féminin est le losange lombo-sacré, évidemment dépourvu de fente, et qui n'a jamais prêté pour un humain à confusion. Aussi, pour retenir un signe en ovale ou en losange comme vulvaire, nous exigeons qu'une fente soit indiquée, ou que des lèvres soient représentées.



Figure 20 – Grotte d'El Castillo, panneau des signes en cloches (cliché Delluc)

Il serait tentant d'assimiler les signes triangulaires à des vulves, même s'il y a un fondement de vérité dans cette assertion, la vulve se prêtant bien à la géométrisation. Rappelons la présence de chevrons sur certaines figures féminines : périnée du *Torse* de Brassempouy, face latérale de l'*Ébauche de Poupée* de Brassempouy, humains gravés du Mas d'Azil, remarqués par J.-P. Duhard (1993), mais ils sont trop rares pour en faire un signe féminin. Souvenons-nous de signes différents portés sur une hanche par la *Femme à la corne* de Laussel (en «Y») et sur la figure couchée de droite de la Magdeleine des Albis («Y», «X» et «K»).

Sur les représentations de vulves paléolithiques pariétales, l'orientation est telle qu'il ne peut s'agir que de vulves humaines. Les 43 triangles inversés de la grotte de Ojo Guareña (Burgos, Espagne) sont-ils des signes vulvaires ? Peut-être, bien que leur orientation ne corresponde pas à celle commandée par l'anatomie, sauf en vue fessière. Dans l'art mobilier, l'orientation est rarement imposée, d'où une lecture plus délicate, sauf quand une fente sommitale vient lever le doute en fournissant la bonne orientation. Cependant, admis par les plus grands des « pères fondateurs » de la Préhistoire (Peyrony, Breuil, Didon, Reinach, Bégouën...) et notre confrère le docteur M. Baudoin (1936), « le signe triangulaire, net ou déformé, augmenté du trait vertical ou de l'olive » symbolise « l'organe générateur féminin », (Roche, 1937), et nous aurions mauvaise grâce à ne pas le suivre dans ce diagnostic. Mais pas forcément dans son idée de culte de la femme *genitrix* chez les hommes quaternaires.

D'autres images, faites de trois traits (Commarque ou encore Lascaux par exemple) peuvent être lues comme une fourche génitale avec le trait du sillon interlabial ou même une marque tridactyle d'oiseau (Delluc, 1985). Un point paraît déterminant : l'absence de telles formes dans les vulves incorporées, ce qui devrait, au nom du principe de précaution, conduire à exclure du corpus des vulves féminines les images isolées ayant cet aspect, excepté le cas où elles accompagnent des vulves caractérisées (en frise par exemple).

Pour les signes quadrangulaires, nous ne suivons pas A. Leroi-Gourhan (1965) dans son opinion que tous les signes larges sont féminins et les signes étroits masculins, car nous sommes ici dans l'hypothèse et le symbole, qui ouvrent la voie à toutes les supputations. D'ailleurs, cet auteur, par prudence, parlera, ultérieurement, plutôt de signes pleins et de signes minces. En revanche, nous avons distingué une catégorie de vulves quadrangulaires, en trapèze ou losange, pourvues d'une fente.

Quels que soient l'attention portée et le souci de rigueur, il entre toujours, chez tous les auteurs, une part de subjectivité qui laisse place à l'interprétation personnelle et prête le flanc à la critique. Les auteurs ont souhaité ici limiter leur sujet aux représentations de vulves indiscutables, s'appuyant sur des critères anatomiques et parfois physiologiques. Toutes les images vulviformes ne sont pas des vulves, pas plus que les images pisciformes ne sont toutes des représentations de poissons. Le rejet, ou l'adoption, de certains critères diagnostiques explique les divergences dans le recrutement des images et, pour citer un travail récent, celui de Raphaëlle Bourrillon dans sa thèse soutenue en novembre 2009 sur les représentations humaines sexuées dans l'art du Paléolithique, nous n'avons pas la même lecture pour toutes les figures, retenant certaines qu'elle rejette et excluant d'autres qu'elle intègre, outre les oublis inévitables. Cette auteure, dont la recherche est par ailleurs menée avec rigueur, reconnaît qu'entre une part d'appréciation personnelle dans ses lectures et interprétations, ce qui sera sans doute notre cas.

B – Les représentations paléolithiques de vulves

Les classifications de D. Peyrony, Ucko et Rosenfeld, et Beltràn ont été rappelées par B. et G. Delluc (1978). A. Leroi-Gourhan avait distingué plusieurs groupes de signes féminins, avec 2 grandes catégories : les signes triangulaires à pointe supérieure ou inférieure, marqués d'une ligne verticale ou non, fermés par une base ou non, et les signes ovales, en ovale, larme ou cercle, barré d'un trait ou non. Cette classification morphologique reste d'actualité, même si son application est parfois délicate, en raison

des nombreuses variantes. Il nous semble qu'il faudrait ajouter les dérivés de l'ovale : les formes en losange, en arceau ou en ogive et en poire, et les formes rondes, qui doivent être fendues ou échancrées. Comme déjà dit, les formes en cloche n'entrent dans ce cadre que s'il y a une fente jointive de la partie arrondie, ce qui est loin d'être toujours le cas.

L'incidence de vue de l'observateur est une notion, très pertinente, exposée par B. et G. Delluc, et qui est conservée ici : vue pubienne et vue périnéale, en l'absence de vue fessière prouvée. La fréquence plus élevée d'une forme peut renseigner sur l'angle préférentiel d'observation. Une autre façon de les classifier ou caractériser, serait de tenir compte de l'ouverture de la vulve : ouverte, entrouverte ou fermée, avec les exceptions anatomiques que sont les vulves béantes (Grimaldi, Monpazier) et les vulves « déchirées » (Gouy). Nous précisons chaque fois ce qu'il en est. En sachant aussi que, sur un corps offrant une vision frontale debout, la vulve a parfois été représentée en vue périnéale (migration figurative du réalisme intellectuel) ou ne pas être figurée.

Comme nous le précisons en conclusion, le Magdalénien occupe une place prépondérante, avec un nombre de vulves plus de deux fois supérieur au total des époques antérieures, et restant majoritaire même si l'on écarte les figures striées sur dents. C'est l'époque de la plus grande abondance de figures humaines, avec des représentations féminines vulvaires et corporelles plus nombreuses qu'aux autres époques, la gravure dominant les autres modes d'expression. Les vulves gravées sur incisives lactéales de poulain sont caractéristiques de la Vienne (La Marche et le Roc-aux-Sorciers) avec un discret essaimage vers des sites plus lointains. Les images angulaires sont majoritaires. Elles sont présentes dès l'Aurignacien et le restent à toutes les époques. La gravure est de loin la technique la plus utilisée, alors que modelage, sculpture et peinture sont rares et ne permettent pas de caractériser une époque. La répartition entre art mobilier, art sur blocs et art pariétal est inégale.

Dans le corpus des vulves paléolithiques présenté au chapitre suivant, plusieurs possibilités de structures s'offraient à nous : le classement d'après le support (pariétal, bloc, mobilier) ou d'après la technique (gravure, sculpture, modelage, peinture), le classement alphabétique ou chronologique. Les incertitudes de datation interdisant d'adopter ce dernier critère, nous avons finalement choisi de les présenter site par site dans l'ordre alphabétique.

L'art (..) n'est-il pas un vaste catalogue de femmes ?

Pieyre de Mandiargues, 1965

CHAPITRE III

CORPUS DES REPRÉSENTATIONS DE VULVES AU PALÉOLITHIQUE

1 – Arcy Grotte du Cheval

a - Généralités

Nom du site : Grotte du Cheval

Localisation : Arcy-sur-Cure (Yonne). Avec la Grande grotte, la grotte du Cheval fait partie d'un ensemble de grottes et abris préhistoriques fréquentés depuis le Moustérien et pendant tout le Paléolithique supérieur

Nature du site : petite grotte ornée en laminoir séparée en deux parties par une chatière sévère (tracés gravés ou raclés), non habitée

Étude : fouilles de l'abbé A. Parat à l'extérieur, puis étude d'A. Leroi-Gourhan

Stratigraphie et datation associées : quelques lames de silex du Paléolithique supérieur

Vulve : 1 (Cheval d'Arcy 9)

Représentation d'allure vulvaire : 1 image ovalaire horizontale (Cheval d'Arcy 8), signalée comme vulve par A. Leroi-Gourhan

Représentations animales : chevaux, mammouths, cervidés, bisons

Autres tracés : contours inachevés, grilles, bâtonnets, raclages, ovale, barbelé, traces de doigts

Références bibliographiques : Leroi-Gourhan, 1957 et 1984 ; Baffier et Girard, 1998

b - Arcy Grotte du Cheval 9

Étude : A. Leroi-Gourhan

Datation : Magdalénien moyen (style IV pour A. Leroi-Gourhan) ; plus ancien pour D. Baffier

Support : support plafonnant, dans un coin de galerie, sur un relief plus ou moins calcité. Calcaire jurassique

Dimensions : environ 8 x 8 cm

Technique : gravure fine à traits plus moins répétés

Type : vulve en vue pubienne (bord supérieur concave)

Forme du contour : tracé quadrangulaire allongé, à côtés et surtout base concaves vers l'extérieur et pointe déficiente. Un des angles de la base est arrondi et l'autre déficient.

Fente médiane : 2 traits parallèles formant la bissectrice de l'angle inférieur, largement ouvert, haute d'environ un tiers de la hauteur de la vulve, disjoints du contour

Particularité de la fente médiane : fermée à bords parallèles disjoints du contour

Intégration au support : tracé strictement cadré sur un relief plafonnant grossièrement trapézoïdal

Association avec d'autres tracés : 1 tracé ovalaire horizontal d'allure vulvaire (Grotte du Cheval d'Arcy 8)

Références : Leroi-Gourhan, 1957 et 1984 ; Baffier et Girard, 1998.

Photographie : Delluc (fig. 21)



Figure 21 – Arcy grotte du Cheval 9 (cliché Delluc)

2 – Arcy Grande grotte

a - Généralités

Nom du site : Grande grotte

Localisation du site : Arcy-sur-Cure (Yonne). Avec la grotte du Cheval, la Grande grotte fait partie d'un ensemble de grottes et abris préhistoriques fréquentés depuis le Moustérien et pendant tout le Paléolithique supérieur.



Figure 22 – Arcy Grande grotte, représentation féminine naturelle (cliché Baffier et Girard)



Figure 23 – Arcy Grande grotte, vulve (dessin Lorblanchet)



Figure 24 – Bédeilhac 39 (inventaire Beltran), forme calcifiée naturelle en forme de vulve ouverte (cliché Duhard)

Nature du site : vaste grotte ornée (tracés peints et gravés), non habitée
Étude : fouilles de l'abbé A. Parat, puis d'A. Leroi-Gourhan ; plus récemment de D. Baffier et M. Girard

Stratigraphie et datation associées : sol paléolithique scellé, sans doute contemporain de la décoration avec datations de charbons entre 26 000 et 24 500 BP

Vulve : 1 (une vulve gravée)

Tracés d'allure vulvaire : 2

Représentations phalliques : néant

Représentation humaine féminine : un massif stalagmitique évoque une « vénus gravettienne », marquée d'ocre rouge au niveau de la poitrine et de la cuisse (Baffier et Girard, 1998) (fig. 22)

Représentation humaine masculine : néant

Représentations animales : mammouths, rhinocéros, cervidé, bouquetin, de style III de A. Leroi-Gourhan

Autres tracés : nombreuses stalagmites « marquées de points ou abondamment frottées à l'ocre rouge » ; mains négatives et positives ; signes complexes associés aux figures ; fissures cernées de raclages

Références bibliographiques : Baffier et Girard, 1998 ; Baffier, 2005

b - Arcy Grande grotte vulve

Datation : début du Paléolithique (Gravettien probable)

Support : calcaire corallien jurassique

Dimensions : non connues

Technique : dessin noir

Type : vue pubienne

Forme du contour : triangle avec base concave et bords convexes non jointifs

Fente médiane : en lambda majuscule (Λ) sur le 1/3 de la hauteur, recoupant les bords latéraux

Association proche avec d'autres tracés : inconnu

Référence bibliographique : Lorblanchet, 2001b, p. 164

Relevé graphique : Lorblanchet, 2001b, p. 164 (fig. 23)

3 - Bédeilhac

a - Généralités

Nom du site : grotte de Bédeilhac

Localisation du site : Bédeilhac-Aynat (Ariège)

Nature du site : grotte ornée et nombreuses plaquettes de grès et de limon gravées et sculptées (bisons, chevaux, bouquetins...)

Vulves : 4 (tracés pariétaux 34, 47 et tracé G. Sauvet inédit ; une plaquette h34)

Tracés d'allure vulvaire : d'autres tracés moins évocateurs ont été considérés parfois comme vulvaires : Bédeilhac 56, 60, 65 et 70 de l'inventaire Beltran. Un tracé gravé (Bédeilhac 49), proche de Bédeilhac 47, est énigmatique et non concluant. Un double signe en accolade situé au-dessus du plus petit des bisons, est identifié comme « vulve » par D. Vialou et comme « tête de cheval » par A. Beltran. Des boursoufflures doubles d'argile, naturelles, sont observables çà et là, comme au-dessus de la tête de cheval gravée Beltran 56. Une forme calcifiée naturelle, à la base du pénis n° 41, avec traces d'aménagement (fracture des bords), évoque, pour J.-P. Duhard et R. Gailli, une image vulvaire, une « vulve ouverte », en raison de sa situation à la base du pénis et de traces d'aménagement (fracture des bords) (fig. 24)

Représentations phalliques : 2 phallus modelés

Représentations humaines féminines : 1 bloc stalagmitique aménagé, identifié comme femme par J.-P. Duhard ; en mobilier : 1 statuette dite « Femme à la capuche » (MAN 75626) ; des têtes humaines (MPRM h87) ; 1 tracé gravé pariétal relevé par G. Sauvet (inédit) évoquant la moitié inférieure d'un corps féminin

Représentations humaines masculines : 1 homme couché ithyphallique

Représentations animales : bisons, chevaux, bouquetins, cervidé

Autres tracés : bâtonnets, ovales, comètes, main positive.

Références bibliographiques : Leroi-Gourhan, 1965 et 1971 ; Beltràn, Robert et Gailli, 1967 ; Gailli et col., 1984 ; Gailli et Duhard, 1996

b - Bédeilhac 34 (inventaire Beltràn)

Étude : J.-P. Duhard et R. Gailli

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : paroi de la galerie des Modelages ou galerie Jauze-Mandement

Dimensions : L = 12 cm ; H = 15 cm et profonde de 5,5 cm

Technique : gravure et modelage pariétal aux doigts dans l'argile

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : losange à limite modelée en haut et profondément creusée en bas

Fente médiane : vestibule béant circonscrit par les petites lèvres saillantes. Au sommet de la fente, une toute petite stalactite fistuleuse pourrait figurer le clitoris ou plutôt le méat urétral (Gailli et Duhard, 1996).

Association avec d'autres tracés : la vulve Bédeilhac 34 est située en haut et à gauche des modelages de bisons, séparés par un double signe en accolade

Références bibliographiques : Leroi-Gourhan, 1965 ; Beltràn, Robert et Gailli, 1967 ; Gailli et col., 1984 ; Gailli et Duhard, 1996 ; Gailli, 2004

Photographie : J.-P. Duhard (fig. 25)



Figure 25 – Bédeilhac 40 (inventaire Beltràn) (cliché Duhard)

c - Bédeilhac 47 (inventaire Gailli-Duhard)

Étude : J.-P. Duhard et R. Gailli

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : partie verticale du plafond très accidenté de la salle terminale de la galerie principale

Dimensions : L = 6 cm ; H = 8 cm

Technique : fissure pariétale naturelle cernée d'un raclage ovale

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : large ovale raclé faisant ressortir le relief des bords d'une fissure naturelle centrale. Pour D. Vialou, le contour aurait été repassé de façon moderne

Fente médiane : fissure naturelle d'à peu près 3 cm de haut et 1 cm de large, dans la partie basse de l'ovale

Association avec d'autres tracés : à côté, patte postérieure d'un animal. En face : homme couché n°46

Références bibliographiques : Leroi-Gourhan, 1965 ; Beltràn, Robert et Gailli, 1967 ; Gailli et col., 1984 ; Gailli et Duhard, 1996 ; Gailli, 2004

Photographie : J.-P. Duhard (fig. 26)

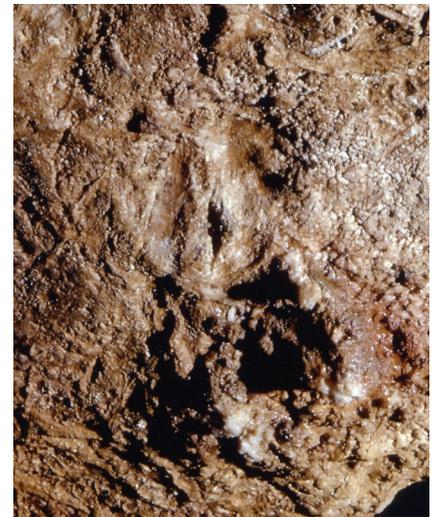


Figure 26 – Bédeilhac 47 (inventaire Beltràn) : fissure vulvaire détournée par raclage (cliché Duhard)

d - Bédeilhac ST-P12-03 (inventaire Sauvet)

Étude : G. Sauvet

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : plafond très bas de la salle terminale de la galerie principale, proche de la vulve 47 et du bonhomme 46

Dimensions : une vingtaine de cm de haut, selon G. Sauvet

Technique : gravure

Type : vulve en vue pubienne assise

Forme du contour : quadrangulaire avec base et bord droit concaves, bord gauche légèrement convexe ; la pointe est largement ouverte

Fente médiane : deux traits parallèles ne débordant pas du contour

Association avec d'autres tracés : sont proches un bison et la moitié inférieure d'un corps féminin (selon G. Sauvet) et les figures 46 et 47

Relevé graphique : G. Sauvet (inédit, communication personnelle) (fig. 27)



Figure 27 – Bédeilhac ST-P12-03 (relevé Sauvet)

e - Bédeilhac MPRM H.34

Étude : G. Sauvet

Datation : Magdalénien moyen probable ; découverte Mandements (« 2ème terrasse ») en 1927

Support : plaquette fine de grès à grains fins légèrement micacés, de couleur jaune clair

Dimensions : 6,7 x 5,2 x 0,9 cm

Technique : gravure fine

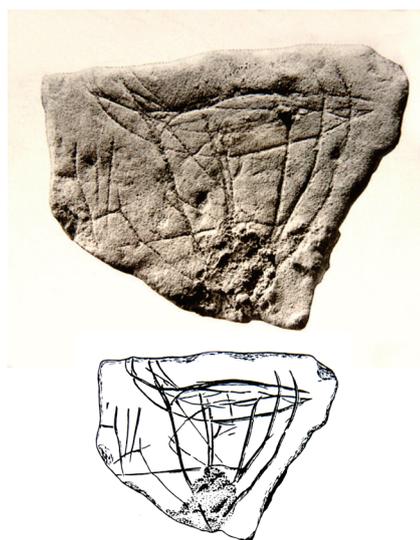
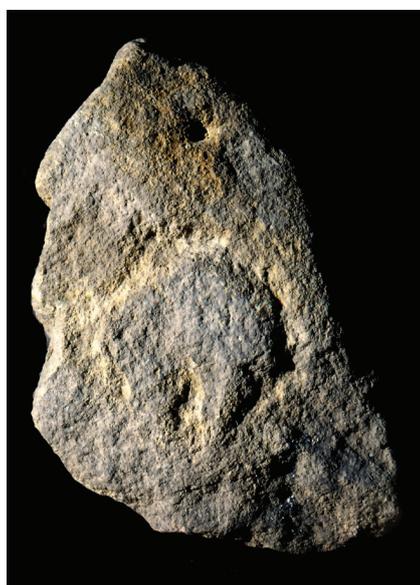


Figure 28 a et b – Bédeilhac 47 (inventaire Beltran) : fissure vulvaire détournée par raclage (cliché Duhard)



Figures 29 et 30 – Blanchard 4 (photo et relevé Delluc)

Type : vue pubienne

Forme du contour : triangulaire à angles arrondis, « faisceau de traits linéaires gravés se recoupant en triangle » (Jauge et Sauvet, 1991, p. 45)

Lieu de conservation : musée de Menton

Bibliographie : Jauge et Sauvet, 1991, p. 45 et fig. 24 et 25, p. 50-51

Relevé graphique : G. Sauvet (fig. 28b)

Photographie : G. Sauvet (fig. 28a)

4 – Blanchard

a - Généralités

Nom du site : abri Blanchard

Localisation : Sergeac (Dordogne)

Nature : gisement dans un abri effondré

Fouilles : Louis Didon, 1910

Étude : Delluc, 1978

Stratigraphie et datation associées : Aurignacien (ancien et moyen)

Vulves : 6 (1 vulve sur le bloc Blanchard 4 ; 1 vulve sur Blanchard 8 ; 1 vulve sur Blanchard 9 ; 3 vulves sur Blanchard 10)

Représentations d'allure vulvaires : le bloc Blanchard 6 (immeuble) est gravé de 3 images évoquant des symboles sexuels féminins (1 image en fer à cheval, sans fente médiane, 1 image ovale et 1 image en ogive)

Représentations phalliques : phallus associé à une vulve gravé sur le bloc Blanchard 8

Représentations animales : cheval, ours, bouquetins gravés sur blocs ;

Autres tracés : bâtonnets parallèles sur des objets en os ; empreintes animales (ours) gravées sur plusieurs blocs

Lieu de conservation : Musée d'Art et d'Archéologie du Périgord et Musée de l'Archéologie nationale

Références bibliographiques : Didon, 1911 ; Delluc, 1978, p. 221-261

b - Blanchard 4

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien

Support : bloc de calcaire coniacien (26 x 25 cm x 16 cm)

Dimensions : L = 11 cm ; H = 16 cm

Technique : gravure piquetée irrégulière

Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe)

Forme du contour : cercle irrégulier ouvert en bas

Fente médiane : courte, à peine élargie, ne dépassant pas le contour et séparée du trait de contour

Intégration au support : la vulve est proche d'un bord du bloc, la fente étant perpendiculaire au bord

Associations proches : une gorge profonde (4 cm de large et 2 cm de profondeur) barre une face contiguë du même bloc

Lieu de conservation : Musée d'Art et d'Archéologie du Périgord n° 12183

Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 230-232

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 131 (fig. 30)

Photographie : Delluc (fig. 29)

c - Blanchard 8

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien

Support : bloc de calcaire coniacien, recoupé pour le transport (73 x 35 cm et 10 cm)

Dimensions : L = 11 cm ; H = 16 cm

Technique : gravure vigoureuse à section recticurviligne

Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe) avec fente médiane élargie dans sa partie haute

Forme du contour : quadrangulaire avec angles arrondis

Fente médiane : fente très élargie, formant comme le rayon du tracé mais débordant légèrement le contour en diminuant de largeur

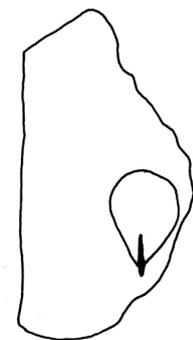
Intégration au support : la vulve est isolée sur la moitié plane du bloc
Association avec d'autres tracés : la vulve est contiguë à un phallus en bas relief (gland et une partie du corps du pénis), selon B. et G. Delluc (1981)
Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye n° 56787 (n° collectif correspondant aux objets de Blanchard acquis en mai 1911)
Référence bibliographique ; Delluc, 1978, p. 239-242
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 241 (fig. 32)
Photographie : Delluc (fig. 31)



Figures 31 et 32 – Blanchard 8 (photo et relevé Delluc)

d - Blanchard 9

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien
Support : bloc de calcaire coniacien, recoupé pour le transport (55 x 28 cm et 5,5 cm)
Dimensions : L = 10 cm ; H = 17 cm
Technique : gravure à section angulaire
Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe)
Forme du contour : tracé piriforme allongé en goutte à pointe inférieure partagée par la fente suivant la bissectrice
Fente médiane : élargie en navette et occupant un tiers de la hauteur en débordant légèrement le contour
Intégration au support : la vulve est gravée le long d'un bord du bloc
Associations proches : traces rouges antérieures à la gravure (rubéfaction ou badigeon) et plage noircie au contact d'un foyer
Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale n° 56787 (n° collectif correspondant aux objets de Blanchard acquis en mai 1911)
Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 242-243
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 242 (fig. 34)
Photographie : Delluc (fig. 33)



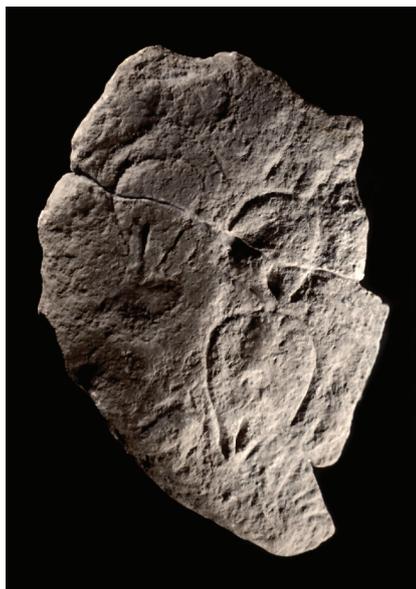
Figures 33 et 34 – Blanchard 9 (photo et relevé Delluc)

e - Blanchard 10a

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien
Support : bloc de calcaire coniacien, recoupé en épaisseur pour le transport (65 x 44 cm et 9 cm), en 3 morceaux assemblés au mortier
Dimensions : L = 18 cm ; H = 20 cm
Technique : gravure à section recticurviligne et surtout piquetée
Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe), semblable à Blanchard 9, 10b et 10c
Forme du contour : tracé piriforme à double contour, à pointe ouverte partagée par la fente légèrement décalée par rapport à la bissectrice
Fente médiane : élargie en haut, à section angulaire, occupant environ le quart de la hauteur et débordant très légèrement le contour
Intégration au support : la vulve est gravée dans l'angle supérieur gauche du support
Associations à d'autres tracés : à sa droite la vulve Blanchard 10b et au-dessous de celle-ci la vulve Blanchard 10c
Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale n° 56787 (n° collectif correspondant aux objets de Blanchard acquis en mai 1911)
Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 243-247
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 244-245 (fig. 36)
Photographie : Delluc (fig. 35)

f - Blanchard 10b

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien
Support : bloc de calcaire coniacien, recoupé en épaisseur pour le transport (65 x 44 cm et 9 cm), en 3 morceaux assemblés au mortier
Dimensions : L = 15 cm ; H = 15 cm
Technique : gravure surtout piquetée
Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe), analogue à Blanchard 9, 10a et 10c



Figures 35 et 36 – Blanchard 10 a, Blanchard 10 b et Blanchard 10 c (photo et relevé Delluc)

Forme du contour : tracé piriforme à double contour sur son bord droit, à pointe ouverte partagée par la fente
Fente médiane : élargie en haut, à section recticurviligne piquetée, occupant presque le tiers de la hauteur et ne débordant pas le contour
Intégration au support : la vulve est gravée dans l'angle supérieur droit du support
Associations avec d'autres tracés : à sa gauche, la vulve Blanchard 10a et, au-dessous d'elle, la vulve Blanchard 10c
Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale n° 56787 (n° collectif correspondant aux objets de Blanchard acquis en mai 1911)
Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 243-247
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 244-245 (fig. 36)
Photographie : Delluc (fig. 35)

g - Blanchard 10c

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien
Support : bloc de calcaire coniacien, recoupé en épaisseur pour la transport (65 x 44 cm et 9 cm), en 3 morceaux assemblés au mortier
Dimensions : L = 16 cm ; H = 20 cm
Technique : gravure recticurviligne surtout
Type : vulve en vue périnéale (car le contour supérieur est convexe) analogue aux vulves Blanchard 9, 10a et 10b
Forme du contour : tracé piriforme allongé à simple contour, interrompu sur un court segment sur son bord droit, au niveau d'une fracture accidentelle, à pointe ouverte partagée par la fente
Fente médiane : élargie en navette, à section recticurviligne, occupant le quart de la hauteur et ne débordant pas le contour
Intégration au support : la vulve est gravée dans l'angle inférieur droit du support
Associations avec d'autres tracés : au-dessus, les deux vulves Blanchard 10a et Blanchard 10b
Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale n° 56787 (n° collectif correspondant aux objets de Blanchard acquis en mai 1911)
Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 243-247
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 244-245 (fig. 36)
Photographie : Delluc (fig. 35)

5 – Castanet

a - Généralités

Nom du site : abri Castanet
Localisation du site : Sergeac (Dordogne)
Nature du site : abri effondré avec gisement
Fouilles : D. Peyrony, 1911-1913. Reprise des fouilles par R. White (2009)
Stratigraphie et datation associées : Aurignacien I et II
Étude : Delluc, 1978
Vulves : 5 (2 vulves sur le bloc Castanet 2 ; 2 vulves sur le bloc Castanet 5 ; 1 vulve sur le bloc Castanet A)
Représentations d'allure vulvaire : 2 tracés courbes évoquant peut-être l'ébauche de 2 images de type vulvaire, à côté des 2 vulves du bloc Castanet 2 ; 1 image vulvaire atypique, en 3 renversé, contiguë à un phallus réaliste et à un anneau sur le bloc Castanet 3. 1 fragment pariétal K portant une forme ovale en bas relief avec un anneau cassé, a été découvert récemment par R. White
Représentation phallique : 1 phallus associé à un tracé d'allure vulvaire et à un anneau sur le bloc Castanet 3 (fig. 37)
Autres tracés : 1 image en empreinte sur le bloc Castanet 8
Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 261-277 ; White, 2009, p. 60-61



Figure 37 – Castanet 3 (photo Delluc)

b - Castanet 2a

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien II

Support : bloc plat de calcaire coniacien en 2 fragments (23 x 27 x 14 cm et 35 x 35 x 14 cm)

Dimensions : 26 x 20 cm

Technique : trait à section recticurviligne profond et vigoureux

Type : vulve en vue périnéale (car le bord supérieur est convexe)

Forme du contour : fragment de cercle à double contour ouvert en bas sur un quart du contour, disposé en bord de bloc, au centre (à cheval sur les 2 fragments)

Fente médiane : courte et élargie, en navette légèrement interrompue par le bord du bloc

Association avec d'autres représentations : 1 autre vulve de même type dans un angle du même bloc (Castanet 2b) et 2 traits courbes ayant pu appartenir à d'autres images du même type

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 265-268

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 266 (fig. 39)

Photographie : Delluc (fig. 38)



Figures 38 et 39 – Castanet 2 a et Castanet 2 b (photo et relevé Delluc)

c - Castanet 2b

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien II

Support : bloc plat de calcaire coniacien en 2 fragments (23 x 27 x 14 cm et 35 x 35 x 14 cm)

Dimensions : 15 x 15 cm

Technique : trait à section recticurviligne profond et vigoureux

Type : vulve en vue périnéale (car le bord supérieur est convexe)

Forme du contour : fragment de cercle à double contour ouvert sur une partie de son contour, interrompu par une fracture de la roche et disposé dans l'angle supérieur droit du bloc

Fente médiane : longue (la moitié de la hauteur du dessin), profonde, en virgule, déviée vers la gauche et débordant largement le contour

Association avec d'autres tracés : 1 autre vulve de même type sur le même bloc (Castanet 2a) et 2 traits courbes ayant pu appartenir à d'autres images du même type

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 265-268

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 266 (fig. 38)

Photographie : Delluc (fig. 39)

d - Castanet 5a

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien

Support : bloc plat de calcaire coniacien 41 x 30 x 18 cm

Dimensions : 9 x 10 cm

Technique : trait piqueté

Type : vulve en vue périnéale (car son bord supérieur est convexe)

Forme : cercle, légèrement piriforme, à pointe ouverte, gravé presque au centre du bloc

Fente médiane : très courte fente en navette disposée dans l'axe de l'interruption du trait de contour

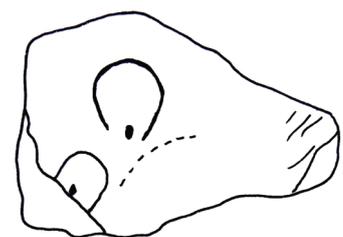
Association avec d'autres tracés : 1 autre vulve Castanet 5b sur le même bloc

Lieu de conservation : Musée de Castelmerle (Sergeac)

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 270-273

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 272 (fig. 41)

Photographie : Delluc (fig. 40)



Figures 40 et 41 – Castanet 5 a et Castanet 5 b (photo et relevé Delluc)

e - Castanet 5b

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien

Support : bloc plat de calcaire coniacien 41 x 30 x 18 cm

Dimensions : 9 x 10 cm

Technique : trait piqueté

Type : vulve en vue périnéale (car son bord supérieur est convexe)

Forme du tracé : arc de cercle interrompu par une fracture latérale du bloc.

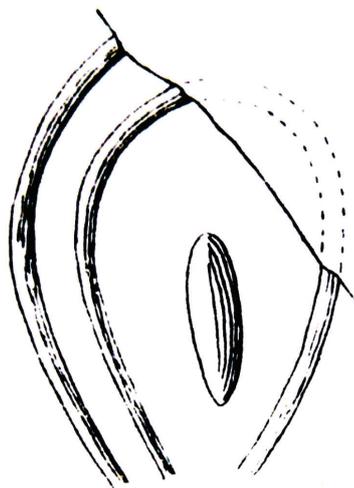


Figure 42 – Castanet A (relevé Peyrony)

Fente médiane : Seule l'extrémité de la fente est visible en bordure de la fracture, à mi-distance entre les 2 extrémités du trait de contour

Association avec d'autres tracés : 1 autre vulve Castanet 5a, au centre du même bloc

Lieu de conservation : Musée de Castelmerle (Sergeac)

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 270-273

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 272 (fig.41)

Photographie : Delluc (fig.40)

f - Castanet A

Étude : D. Peyrony

Datation : Aurignacien II

Support : bloc plus volumineux que Castanet 2

Dimensions : 35 x 20 cm

Technique : trait analogue à Castanet 2 (recticurviligne)

Type : vulve en vue périnéale (car son bord supérieur est convexe)

Forme du contour : tracé piriforme à double contour pour le bord gauche, ouverte en bas et mutilée sur le bord supérieur et droit par la fracture du bloc, disposé dans l'angle du bloc

Fente médiane : presque centrale, en navette

Lieu de conservation : bloc non retrouvé au Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Peyrony, 1935 ; Delluc, 1978, p. 276-277.

Relevé graphique : Peyrony, 1935, p. 339 (fig. 42)

6 – La Cavaille

a - Généralités

Nom du site : grotte de la Cavaille

Localisation : Couze-et-Saint-Front (Dordogne)

Nature : grotte à décor gravé reconnu en 1988 par B. et G. Delluc, avec un gisement au fond fouillé par F. Lacorre au début des années 1930

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Châtelperronien, Aurignacien, Magdalénien (F. Lacorre)

Vulve : 1 (isolée sur la paroi droite)

Représentations animales : une frise animale sur la paroi gauche, opposée à la vulve (cheval, bovin, mammoths de style très archaïque)

Références bibliographiques : Delluc, 1988 ; Delluc 1991, p. 110-117



b - Cavaille 7

Étude : B. et G. Delluc

Datation : début du Paléolithique supérieur

Support : paroi ornée de calcaire maestrichtien gréseux

Dimensions : L = 60 cm ; H = 55 cm

Technique : gravure vigoureuse

Type : vulve en vue périnéale insérée dans un tracé arrondi évoquant l'abdomen ballonné d'une femme

Forme du contour : en pomme à contour double

Fente médiane : en partie basse du tracé, profonde invagination en triangle du trait de contour, rappelant les signes échancrés du Quercy (en « camembert entamé »)

Intégration au support : le tracé occupe le centre d'un panneau, juste au-dessus d'une fissure et en face d'une frise animale

Références bibliographiques : Delluc, 1991, p. 115-116, fig. 91

Relevé graphique : Delluc, 1991, p. 115, fig. 91 (fig. 44)

Photographie : Delluc (fig. 43)



Figures 43 et 44 – Cavaille (photo et relevé Delluc)

7 – Cazelle

a - Généralités

Nom du site : grotte de Cazelle

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)

Nature : grotte ornée en 2 parties, la première étant séparée de la seconde partie par de gros blocs

Stratigraphie et datation associées : pas de contexte archéologique connu

Datation : indéterminée (N. Aujoulat suggère l'Aurignacien pour les vulves et le Magdalénien pour les animaux)

Vulves : environ 17 vulves gravées dans la première partie de la galerie

Représentations humaines (3) : d'après N. Aujoulat, 3 vulves sont complétées par des membres inférieurs disproportionnés (comme à Chauvet)

Représentations animales : dans la 2^e partie, animaux quadrupèdes (chevaux, biche, bison ?, renne)

Autres tracés : 1 tectiforme et des tracés digitaux au fond de la grotte

Lieu de conservation : sur place

Références bibliographiques : Aujoulat et col., 1996 ; Aujoulat, 2003 ; pas de publication complète, 3 photos des vulves, 1 dessin d'un bassin féminin, pas de photo ni de relevé des animaux, des tracés digitaux ni du tectiforme.

b - Cazelle vulves isolées (environ 14)

Datation : indéterminée

Support : paroi de calcaire coniacien. Les tracés sont groupés dans la première partie de la grotte, parmi lesquels 3 tracés gigognes.

Dimensions : inférieures à 20 cm

Technique : traits à bords arrondis par la corrosion, relativement larges et profonds

Type : vulve en vue pubienne (car le contour supérieur est rectiligne)

Forme : 14 tracés triangulaires (environ) sans bord supérieur sur les photos publiées (et d'autres traits vestigiaux)

Fente médiane : trait plus ou moins long et tracé plus ou moins dans l'axe de l'angle inférieur ouvert

Intégration au support : tracés groupés dans la première partie de la grotte.

Références bibliographiques : Aujoulat, 1996 et 2003

Photographie : un seul cliché d'une des vulves (Aujoulat, 2003, p. 74, fig. 4) (fig. 45)



Figure 45 – Cazelle : une des vulves isolées (cliché Aujoulat)

c - Cazelle (3 vulves emboîtées)

Datation : indéterminée

Support : paroi de calcaire coniacien. Les tracés sont groupés dans la première partie de la grotte

Dimensions : de l'ordre de 20 cm

Technique : traits à bords arrondis par la corrosion, semblant larges et profonds

Type : vulves en vue pubienne sans limite supérieure.

Forme des tracés : la plus grande de ces 3 vulves gigogne est à bords rectilignes. Elle englobe les deux autres à bords curvilignes convexes

Fente médiane : trait plus ou moins long et tracé plus ou moins dans l'axe de l'angle inférieur ouvert. La fente de la plus grande vulve est peu visible sur la photographie

Intégration au support : tracés vulvaires groupés dans la première partie de la grotte.

Références bibliographiques : Aujoulat, 1996 et 2003

Photographie : Aujoulat, 1996, p. 11 (fig. 46)



Figure 46 – Cazelle : 3 vulves emboîtées (cliché Aujoulat)

8 - Cellier

a - Généralités

Nom du site : abri Cellier

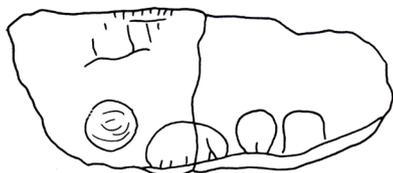
Localisation : Tursac (Dordogne)

Nature du site : gisement dans abri effondré

Stratigraphie et datation associées : Aurignacien et Gravettien (Périgordien V)

Vulves : 7 (1 vulve sur le bloc Cellier 3 ; 5 vulves sur le bloc Cellier 6 ; 1 vulve sur le bloc Cellier alpha)

Représentations d'allure vulvaire : 2 images ovalaires, dont une échancrée avec une invagination du trait de contour sur le bloc Cellier 2 ; 2 images arciformes à côté de la vulve du bloc Cellier 3 ; 1 trait élargi évoquant une fente médiane isolée à côté des 5 vulves du bloc Cellier 6 ; 1 image vulvaire fragmentaire près de la vulve du bloc Cellier alpha



Figures 47 et 48 – Cellier 3 (photo et relevé Delluc)



Figure 51 – Cellier 6A (photo Delluc)



Figure 52 – Cellier 6B, entouré de Cellier 6A en haut et à droite du cliché et de Cellier 6C et 6D à gauche du cliché (photo Delluc)

Représentations animales : 3 têtes animales (2 bouquetins et 1 cheval ?)
Autres tracés : bâtonnets parallèles alignés sur un bord du bloc Cellier 3
Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

b - Cellier 3

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien typique
Support : bloc de calcaire coniacien plat (74 x 35 x 14 cm)
Dimensions : 8,5 x 7,5 cm
Technique : trait vigoureux et piqueté
Type : vulve en vue périnéale (bord supérieur convexe)
Forme : tracé en fer à cheval aligné sur le bord du bloc correspondant à un tracé piriforme à pointe inférieure interrompue par l'éclatement du bord du bloc.
Fente médiane : trait du même type que le contour, suivant la bissectrice de l'angle, marquant l'axe de l'image et n'atteignant pas le centre de l'image
Association avec d'autres tracés d'allure vulvaire : encadrée par 2 images arciformes sans doute de même nature mais sans fente médiane
Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359
Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 343 (fig. 48)
Photographie : Delluc (fig. 47)

c - Cellier 6 A

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien typique
Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal (immeuble) : 60 x 60 x 45 cm
Dimensions : 10,5 x 15 cm
Technique : trait à section recticurviligne dégageant un bas-relief engagé
Type : vulve en vue périnéale (bord supérieur convexe)
Forme du tracé : en fer à cheval allongé, aligné sur un relief du bloc
Fente médiane : très élargie faite par un trait à section recticurviligne, longue des deux tiers de la hauteur de l'image, marquée entre les 2 extrémités des branches de l'image par une cupule pouvant correspondre à une représentation anale.
Association avec d'autres représentations : fait partie d'un ensemble de 4 vulves (Cellier 6 A, 6 B, 6 C et 6 D), dont une à bords rectilignes et deux autres à bords curvilignes convexes, analogues, à des stades différents de schématisation et de conservation, avec, à proximité, une fente médiane isolée
Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
Références bibliographiques : Delluc, 1978, P. 333-359
Relevé graphique : ensemble du bloc Cellier 6 (Delluc 1978, p. 353-355) (fig. 49)
Photographies : Delluc pour l'ensemble du bloc Cellier 6 (fig. 50) et le détail de Cellier 6A (fig. 51).

d - Cellier 6 B

Étude : B. et G. Delluc
Datation : Aurignacien typique
Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal (immeuble) : 60 x 60 x 45 cm
Dimensions : 10 x 12,5 cm
Technique : trait à section recticurviligne et piqueté
Type : vue périnéale
Forme du contour : tracé en arceau, piriforme, aligné sur un bord éclaté du bloc
Fente médiane : très élargie faite par un trait à section angulaire, longue des deux tiers de la hauteur de l'image et débordant les extrémités de l'arceau.
Association avec d'autres tracés : fait partie d'un ensemble d'au moins 4 tracés analogues à des stades différents de schématisation et de conservation (Cellier 6 A, 6 B, 6 C et 6 D), avec, au voisinage, une fente vulvaire isolée (fig. 52).
Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

Relevé graphique : ensemble du bloc Cellier 6 (Delluc 1978, p. 353-355) (fig. 49)

Photographies : Delluc (fig. 53)

e - Cellier 6 C

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien typique

Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal (immeuble) : 60 x 60 x 45 cm

Dimensions : 7,5 x 10 cm

Technique : trait piqueté peu visible

Type : vue périnéale identifiée grâce à une large fente médiane et à la proximité des images A, B et D

Forme du tracé : piriforme, ouvert en bas, en bordure des images A, B et D et contiguë à celles-ci

Fente médiane : large faite d'un trait à section recticurviligne, élargi en haut et pointu en bas, dirigé vers l'ouverture du contour, atteignant la moitié environ du contour

Association avec d'autres tracés : fait partie d'un ensemble d'au moins 4 tracés analogues à des stades différents de schématisation et de conservation (Cellier 6 A, 6 B, 6 C et 6 D), avec, au voisinage une fente « médiane » isolée

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

Relevé graphique : ensemble du bloc Cellier 6 (Delluc 1978, p. 353-355) (fig. 49)

Photographies : Delluc pour l'ensemble du bloc Cellier 6 (fig. 50)

f - Cellier 6 D

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien typique

Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal : 60 x 60 x 45 cm

Dimensions : 7,5 x 10 cm

Technique : trait à section recticurviligne

Type : vulve en vue périnéale

Forme du tracé : en rectangle déformé, aligné sur un bord éclaté du bloc

Fente médiane : étroite faite d'un trait à section angulaire, atteignant le centre de l'image, ne débordant pas le contour mais au contact de l'un des bords du contour.

Association avec d'autres tracés : fait partie d'un ensemble d'au moins 4 tracés analogues à des stades différents de schématisation et de conservation (Cellier 6 A, 6 B, 6 C et 6 D), avec une fente « médiane » isolée

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

Relevé graphique : Delluc pour l'ensemble du bloc Cellier 6 (Delluc 1978, p. 353-355) (fig. 50)

Photographies : Delluc pour l'ensemble du bloc Cellier 6 (fig. 49)

g - Cellier 6 E

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien typique

Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal (immeuble) : 60 cm x 60 cm x 45 cm

Dimensions de la vulve : 18 cm x 15 cm

Technique : trait à section recticurviligne très large et profond, presque sculpté

Type : vulve en vue périnéale de très grande taille, en partie détruite par éclatement du bloc, identifiée par comparaison avec la vulve Cellier 6 A

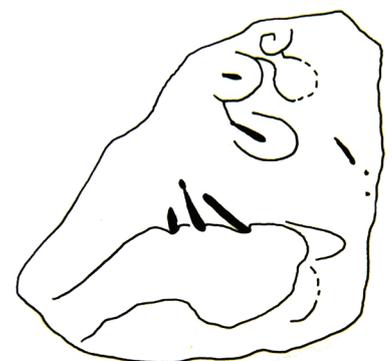
Forme : image en V ouverte en bas, de très grande taille, pouvant correspondre à une image piriforme, dont la partie supérieure a totalement disparu du fait de la dégradation du bloc par éclatement.

Fente médiane : très élargie faite par un trait à section recticurviligne, conservée presque dans sa totalité, dépassant les deux extrémités de la base et marquée par une cupule pouvant correspondre à une représentation anale.

Intégration du tracé au support : au centre de la face principale du bloc, au voisinage du groupe des vulves Cellier 6 A, Cellier 6 B, Cellier 6 C et Cellier 6 D



Figure 53 – Cellier 6D (photo Delluc)



Figures 49 et 50 – Cellier 6 A, 6 B, 6 C, 6 D et 6 E, avec une fente vulvaire isolée (photo et relevé Delluc)



Figure 54 – Cellier 6E (photo Delluc)



Figures 55 et 56 – Cellier alpha (photo et relevé Delluc)

Association avec d'autres tracés : 1 fente « médiane » isolée de même type que celle des vulves voisines

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

Relevé graphique : ensemble du bloc Cellier 6 (Delluc 1978, p. 353-355) (fig. 49)

Photographies : Delluc (fig. 54)

h - Cellier alpha

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien typique

Support : bloc de calcaire coniacien massif pyramidal très dégradé 75 x 67 x 50 cm.

Ce bloc provient de Cellier. Il n'a pas été publié par l'inventeur, mais signalé ultérieurement et reconnu par B. et G. Delluc

Dimensions : 18 x 16 cm

Technique : trait à section recticurviligne très large

Type : vulve en vue périnéale (car le bord supérieur est convexe)

Forme : tracé piriforme dont la base est tronquée du fait de la dégradation du bloc, gravé au centre d'une des faces du bloc

Fente médiane : fente naviculaire assez courte, dont ne subsiste que le fond piqueté du trait, à égale distance des 2 branches du fer à cheval

Association avec d'autres tracés : sur l'autre face du même bloc, vestiges de plusieurs tracés arciformes et de 2 fentes « médianes » de même type que celles des vulves de Cellier 6 détails A, B et E, correspondant sans doute aux vestiges de 2 vulves aujourd'hui détruites en grande partie

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 333-359

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 357-358 (fig. 56)

Photographie : Delluc (fig. 55)

9 – Chaffaud

a - Généralités

Nom du site : grotte du Chaffaud

Localisation du site : Savigné (Vienne)

Nature du site : gisement

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen et final

Vulves : 2 (deuxvulves gravées sur une baguette en bois de renne)

Représentations animales : biches, chevaux

Lieu de conservation : Musée de Poitiers

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 192 et 196

b - Chaffaud 1

Étude : J. Airvaux

Datation : Magdalénien moyen (?)

Support : tracé gravé à la partie moyenne d'une baguette en bois de renne de 12,7 cm de long, fracturée aux 2 extrémités.

Dimensions : L = 1,3 cm ; H = 1,1 cm

Technique : gravure fortement incisée pour les côtés et la fente médiane, à peine esquissée pour la base

Type : vulve en vue pubienne car le bord supérieur est rectiligne, très légèrement concave vers le haut

Forme du contour : triangle isocèle à côtés légèrement convexes vers l'extérieur et base légèrement concave vers le haut, à angles supérieurs ouverts, à pointe légèrement ouverte

Fente médiane : trait profondément incisé, mesurant la moitié environ de la hauteur du triangle, bissectrice de l'angle inférieur, à mi-chemin entre les deux traits de la pointe, légèrement ouverte

Intégration au support : gravé dans l'axe de la baguette et occupant toute la largeur de la face décorée, à sa partie moyenne

Association avec d'autres tracés : autre vulve de même type, de même dimensions et de même orientation, à l'extrémité actuelle de la baguette. Une trentaine d'incisions transversales sur l'ensemble de la baguette, recoupant plus ou moins les deux vulves. Sur l'un des côtés, début d'extraction d'une fine baguette. Enfin, à une extrémité de la baguette, sur la même face, on note une cupule et une image en V gravée (esquisse de triangle pubo-génital avec ombilic ?).

Lieu de conservation : Musée Sainte-Croix de Poitiers

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 192 et 196

Relevé graphique : Airvaux, 2001, p. 196 (fig. 57 b)

Photographie : Airvaux, 2001, p. 196 (fig. 57 a)

c - Chaffaud 2

Étude : J. Airvaux

Datation : Magdalénien moyen (?)

Support : Tracé gravé près d'une des extrémités actuelles d'une baguette en bois de renne de 12,7 cm de long, la pointe du tracé s'appuyant sur la fracture.

Dimensions : L = 1 cm ; H = 2,5 cm

Technique : gravure fortement incisée

Type : vulve en vue pubienne, comme la précédente

Forme du contour : triangle à côtés rectilignes et légèrement convergents et base supérieure rectiligne. Le côté gauche se prolonge vers le haut d'environ 0,5 cm. Ses angles supérieurs sont fermés. L'angle inférieur est ébréché par une fracture ancienne.

Fente médiane : fente à moitié détruite, mais ce qui reste de la fente médiane paraît large comme pour la vulve 1

Intégration au support : vulve gravée dans l'axe de la baguette

Association avec d'autres tracés : la vulve Chaffaud 1 est gravée au milieu de la même baguette. Une trentaine d'incisions transversales sur l'ensemble de la baguette, recoupant plus ou moins les 2 vulves. A une extrémité de la baguette, on note une cupule et une image en V gravée (esquisse de triangle pubo-génital avec ombilic ?). Sur l'un des côtés de la baguette, début d'extraction d'une fine baguette.

Lieu de conservation : Musée Sainte-Croix de Poitiers

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 192 et 196

Relevé graphique : Airvaux, 2001, p. 196 (fig. 57 a)

Photographie : Airvaux, 2001, p. 196 (fig. 57 b)

10 – Chauvet

a - Généralités

Nom du site : grotte Chauvet

Localisation : Vallon Pont-d'Arc (Ardèche)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie associée : quelques silex du Paléolithique supérieur

Datation : Aurignacien et Gravettien. Nombreuses dates C14 (environ 30 000 BP pour des os brûlés et pour le charbon de 4 dessins ; environ 25 000 BP pour des mouchetures de torche)

Vulves : 4 (3 gravées et 1 peinte)

Représentations d'allure vulvaire : 1 vulve possible associée aux chevaux gravés de la salle Brunel

Représentations humaines : 1 corps féminin (fig. 58), dessiné sur le Pendant, avec une vulve couverte d'un badigeon noir interrompu par une courte fente vulvaire

Représentations animales : chevaux, aurochs, bisons, mammoth, félins, mégacéros...

Références bibliographiques : Le Guillou, 2001, p. 167-171 ; Le Guillou, 2008, p. 8-15

b - Chauvet, Galerie des Mégacéros 1

Étude : Y. Le Guillou,

Datation : début du Paléolithique supérieur

Support : paroi gauche de calcaire crétacé de la galerie des mégacéros

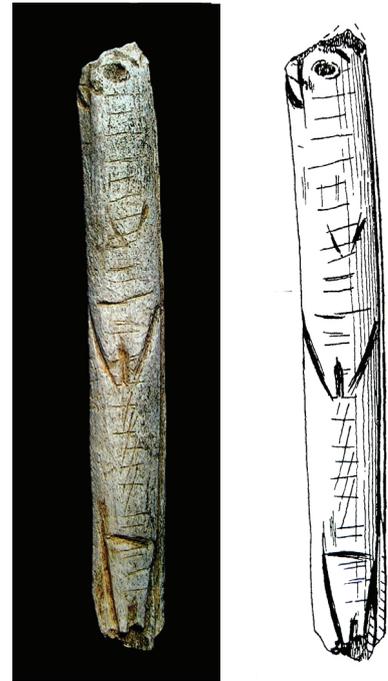
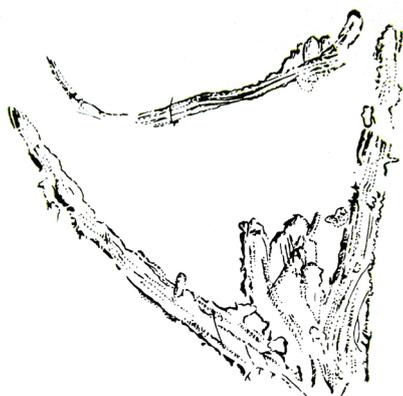


Figure 57 – Chaffaud 1 et Chaffaud 2 (a et b, photo et dessin Airvaux)



Figure 58 – Chauvet : corps féminin sur le Pendant (photo Clottes)



Figures 59 et 60 – Chauvet Galerie des Mégacéros 1 (photo et relevé Le Guillou)



Figure 61 – Chauvet Galerie des Mégacéros 2 et 3 (relevé Le Guillou)

Dimensions de la vulve : un peu plus grande que nature, selon Y. Le Guillou

Technique : trait gravé, large, comme fait au doigt

Type : vulve en vue pubienne (ligne hypogastrique concave vers le haut)

Forme du contour : triangle à base très concave en haut gravée avec un outil pour le sillon hypogastrique, à côtés rectilignes semblant faits au doigt, à pointe fermée en bas, à angles supérieurs ouverts. Son axe est oblique en bas et à droite.

Fente médiane : large de 3 doigts, elle suit la bissectrice de la pointe sur environ la moitié de la hauteur du triangle.

Association avec d'autres tracés : la vulve est gravée au-dessus et à gauche d'un félin traité de même, recouvert de stries obliques

Relevés graphiques et photos : Le Guillou, 2001, fig. 164 et 165 et Le Guillou, 2008, fig. 10, 11, 14 et 15.

Références bibliographiques : Le Guillou, 2001 p. 167-171 ; Le Guillou, 2008, fig. 10, 11, 14 et 15

Relevé graphique : Le Guillou, 2001, fig. 164 (fig. 60)

Photographie : Le Guillou, 2001, fig. 165 (fig. 59)

c - Chauvet, Galerie des Mégacéros 2

Étude : Y. Le Guillou

Datation : début du Paléolithique supérieur

Support : paroi droite de calcaire crétacé de la galerie des Mégacéros

Dimensions : un peu plus grande que nature, selon Y. Le Guillou

Technique : trait gravé, large, comme fait au doigt

Type : vulve en vue pubienne (car la ligne hypogastrique est concave vers le haut)

Forme du contour : triangle à base très concave en haut gravée, à côtés rectilignes, à pointe ouverte en bas, à angles supérieurs ouverts. Son axe est oblique en bas et à droite.

Fente médiane : très courte, dans l'ouverture de la pointe.

Association avec d'autres tracés : immédiatement à gauche, contiguë et au même niveau que la vulve Galerie des Mégacéros 3. A proximité : un groupe de traits parallèles

Référence bibliographique : Le Guillou, 2001 p. 167-171

Relevé graphique : Le Guillou, 2001, fig. 167 (fig. 61)

d - Chauvet, Galerie des Mégacéros 3

Datation : début du Paléolithique supérieur

Support : paroi droite de calcaire crétacé de la galerie des Mégacéros

Dimensions de la vulve : un peu plus grande que nature, selon Y. Le Guillou

Technique : trait gravé, large comme fait au doigt

Type : vulve en vue pubienne (sillon hypogastrique concave)

Forme du contour : triangle isocèle à base très concave en haut, à côtés rectilignes, à pointe ouverte en bas, à angles supérieurs ouverts. Son axe est légèrement oblique en bas et à gauche

Fente médiane : très large, elle est haute d'un tiers du triangle, et placée dans l'ouverture de la pointe. La partie supérieure du triangle, sous la base, porte 2 ponctuations.

Association avec d'autres tracés : immédiatement à droite, contiguë et au même niveau que la vulve Galerie de Mégacéros 2. A proximité : un groupe de traits parallèles

Référence bibliographique : Le Guillou, 2001 p. 167-171

Relevé graphique : Le Guillou, 2001, fig. 167 (fig. 61)

e - Chauvet, Paroi droite de la salle du fond

Étude : Y. Le Guillou

Datation : début du Paléolithique supérieur

Support : paroi calcaire crétacée, au-dessus de l'accès à la galerie du Belvédère

Dimensions de la vulve : un peu plus grande que nature, selon Y. Le Guillou

Technique : dessin en noir à remplissage évanescent

Type : vulve en vue pubienne (car la ligne hypogastrique est concave vers le haut), analogue à la vulve du corps féminin du Pendant

Forme du contour : triangle à base très concave en haut, à côtés très légèrement convexes vers l'extérieur, à pointe arrondie en bas, à angles ouverts. Le remplissage n'est pas homogène : rendu du relief du mont de Vénus ou de la toison pubienne ?

Fente médiane : courte, fermée vers le bas. Elle est produite par un enlèvement secondaire du pigment, d'une teinte légèrement différente de celle de la roche encaissante, si bien que la vulve apparaît en trois teintes : noire, beige, blanche, un peu à la manière de la vulve du vivant.

Référence bibliographique : Le Guillou, 2001 p. 167-171

Photographie : Le Guillou, 2001, fig. 166 (fig. 62)

11 – Comarque

a - Généralités

Nom du site : grotte de Comarque (ou Comarque)

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Fouilles : Delluc, 1981 (sondage dans la salle d'entrée)

Stratigraphie et datation associées : 1 niveau rapporté au Magdalénien moyen grâce à deux datations C14 sur des ossements de renne (13 000 BP)

Vulves : 4 (1 à l'entrée de la galerie ornée : Comarque 4 ; 3 dans la galerie ornée : Comarque 10, Comarque 28 et Comarque 29, chacune d'elles gravée près de l'orifice d'un petit conduit)

Représentations d'allure vulvaire : 3 traits (Comarque 34), pouvant correspondre aussi à l'avant-train d'un bison

Représentations humaines féminines : un corps de femme (Comarque 3) (fig. 63) dans la salle d'entrée de la grotte (avec une vulve faite de 3 traits en patte d'oie, qui a permis à J.-P. Duhard de la reconnaître) et plusieurs figures féminines schématiques de profil (environ 8) dans la galerie

Autres représentations humaines : 2 têtes humaines de profil dont une « bestialisée »

Représentations animales : nombreux chevaux, 2 bouquetins, quelques animaux indéterminés

Autres tracés : bâtonnets et signes en X

Références bibliographiques : Delluc, 1981 ; Duhard et Delluc, 1993

b - Comarque 4

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : calcaire coniacien gréseux, paroi droite entre salle d'entrée et galerie ornée.

Dimensions : L = 10 cm ; H = 8 cm

Technique : gravure profonde

Type : vue périnéale, sans représentation du sillon hypogastrique

Forme du contour : image en patte d'oie, à pointe fermée et arrondie, formant un angle très ouvert. Absence de trait fermant le triangle en partie supérieure du tracé.

Fente médiane : trait simple, mais élargi, plus profond que le contour et occupant la partie médiane ; il est détaché du contour, et ne le dépasse pas, avec un léger décalage par rapport à la bissectrice de l'angle inférieur

Intégration au support : tracé gravé en bordure d'une petite excavation, qui a été surcreusée à l'époque médiévale

Association avec d'autres tracés : animal sommaire et stries

Référence bibliographique : Delluc, 1981

Relevé graphique : Delluc, 1981, p. 26-27 (fig. 65)

Photographie : Delluc (fig. 64)

c - Comarque 10

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : calcaire coniacien gréseux ; paroi droite de la galerie ornée.

Dimensions : L = 11 cm ; H = 11 cm

Technique : gravure très profonde

Type : vulve en vue pubienne car le bord supérieur est rectiligne, ou vue périnéale, compte tenu de la hauteur de la fente médiane

Forme du contour : tracé triangulaire isocèle à sommet inférieur tronqué ; des bourgeonnements de calcite anciens affectent presque toute la surface endographique



Figure 62 – Chauvet Paroi droite de la salle du fond (photo Le Guillou)



Figure 63 – Comarque. Corps de femme de la salle d'entrée (photo Delluc)



Figures 64 et 65 – Comarque 4 (photo et relevé Delluc)



Figures 66 et 67 – Comarque 10 (photo et relevé Delluc)



Figures 68 et 69 – Comarque 28 (photo et relevé Delluc)



Figures 70 et 71 – Comarque 29 (photo et relevé Delluc)

Fente médiane : trait simple mais moins profond que les bords de la vulve, bissectrice de l'angle inférieur, lié au contour en bas et traversant aux trois quarts le triangle vulvaire

Intégration au support : cette vulve est gravée en bordure d'une lucarne ouverte sur la salle d'entrée, sur un relief de la paroi et en bordure d'une petite vire (elle fait appel à des reliefs naturels, de même que le corps féminin Comarque 3)

Association avec d'autres tracés : vulve isolée

Référence bibliographique : Delluc, 1981, p. 35

Relevé graphique : Delluc, 1981, p. 35 (fig. 67)

Photographie : Delluc (fig. 66)

d - Comarque 28

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : calcaire coniacien gréseux ; paroi gauche de la galerie ornée.

Dimensions : L = 14 cm ; H = 22 cm

Technique : gravure très profonde

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : image trapézoïdale allongée, avec une limite supérieure évoquée par des irrégularités naturelles de la paroi, une limite inférieure absente suivant un relief naturel de la paroi

Fente médiane : trait profond et élargi par rapport aux bords de la vulve, légèrement décalé par rapport à l'axe du tracé, disjoint du contour, deux fois moins long que les bords

Intégration au support : vulve isolée, gravée en bordure d'un diverticule très étroit

Référence bibliographique : Delluc, 1981

Relevé graphique : Delluc, 1981, p. 59 (fig. 69)

Photographie : Delluc (fig. 68)

e - Comarque 29

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : calcaire coniacien gréseux ; paroi gauche de la galerie ornée.

Dimensions : L = 12 cm ; H = 14 cm

Technique : gravure profonde

Type : vulve en vue pubienne.

Forme : tracé triangulaire à sommet inférieur tronqué et fente médiane occupant la bissectrice de l'angle inférieur. Contour simple avec efflorescences de calcite postérieures au tracé, boursoufflant les lèvres de la vulve

Fente médiane : trait simple profond et élargi, joint du contour, deux fois moins long que la hauteur du triangle

Intégration au support : vulve gravée juste au-dessus d'une petite excavation de la paroi, surcreusée au Moyen Age

Association avec d'autres tracés : vulve isolée, mais gravée au-dessous (mais à distance) d'un cheval

Référence bibliographique : Delluc, 1981

Relevé graphique : Delluc, 1981, p. 61 (fig. 71)

Photographie : Delluc (fig. 70)

12- Les Combarelles

a - Généralités

Nom du site : Les Combarelles

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie et datations associées : un niveau supérieur daté de 11 380 + ou – 210 BP et un inférieur daté de 13 680 + ou – 210 BP à l'entrée de la grotte (fouille de sauvegarde du porche par J.-P. Rigaud, 1973)

Vulves : 7 (VIIG73, VID21, XG123, XG124, VG-10, VID-12, VID-166, dans la numérotation de C. Barrière)

Tracés d'allure vulvaire : 3 triangles (VIG56, VIG21, VID27)

Représentations humaines féminines : plusieurs figures féminines schématiques de profil, dont une au fessier barré par un trait d'allure vulvaire (VIG56) (fig. 72)

Représentations humaines masculines : 1 homme sexué (64-1 de H. Breuil)

Autres représentations humaines : 1 ovale allongé vertical placé entre 2 cuisses courtes (VID30), 3 représentations anthropomorphes, 2 têtes et des « fantômes »

Représentations animales : chevaux, bisons, mammouths, rennes, félin, ours

Références bibliographiques : Capitan, Breuil et Peyrony, 1924 ; Barrière, 1997

b - Combarelles VID21

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur

Support : paroi calcaire coniacienne

Dimensions : 15 x 15 cm

Technique : gravure légère

Type : vulve en vue pubienne

Forme : triangle équilatéral à angles aigus, avec fente médiane décalée vers la droite et pointe ouverte dirigée en bas et à gauche ; base concave ; bords légèrement concaves

Fente médiane : trait fin occupant la moitié de la hauteur du tracé déporté sur la gauche rejoint le bord droit dans son tiers inférieur

Intégration au support : la vulve est gravée juste au-dessous d'une large excavation pariétale

Association avec d'autres tracés : proche de l'anthropomorphe dit « homme-mammouth » de H. Breuil (VID20)

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Barrière, 1997, p. 168 (fig. 73 a et b)

c - Combarelles VIIG73

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur

Support : paroi calcaire coniacienne

Dimensions : 21 x 15 cm

Technique : trait à section angulaire fin

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : tracé piriforme en écusson

Fente médiane : en fuseau ou en navette, prolongée vers le bas par un trait paramédian et disjointe du contour.

Intégration au support : au milieu d'un panneau contenant de nombreux traits dont 1 mammouth et 1 cheval et 5 figures humaines : 3 à gauche (dont 1 sexuée masculine) et 2 FFS à droite

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Barrière, 1997, p. 275, fig. 265 (fig. 74 a et b)

d - Combarelles XG123

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi calcaire coniacienne, marquée par plusieurs petites excavations naturelles plus ou moins circulaires

Dimensions : 16,5 x 15 cm

Technique : trait à section angulaire

Type : vulve en vue pubienne avec sillon hypogastrique réaliste

Forme : triangle à pointe inférieure ouverte avec une fente médiane et bord supérieur concave en haut, prolongeant les angles supérieurs en oreilles, comme à Fronsac, Pergouset et Arcy.

Fente médiane : verticale, légèrement ouverte dans sa partie supérieure par dédoublement du trait. Une petite excavation circulaire a été signalée par C. Barrière, dans la partie supérieure du tracé, décalée vers la gauche du tracé par rapport à l'axe de la fente

Intégration au support : contiguë à une image analogue XG124. Les deux vulves sont isolées sur un panneau comprenant d'autres traits sans signification

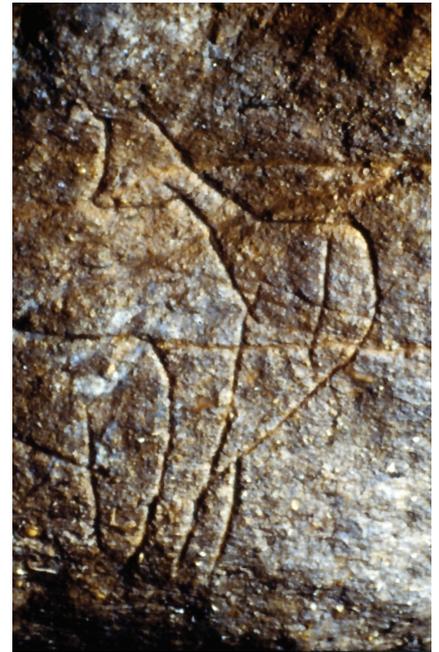


Figure 72 – Les Combarelles. Figure féminine schématique au fessier barré d'un trait d'allure vulvaire VIG56 (photo DR)



Figure 73 – – Combarelles VID21 (a et b, photo et relevé Barrière)



Figure 74 – Combarelles VIIG73 (a et b, photo et relevé Barrière)

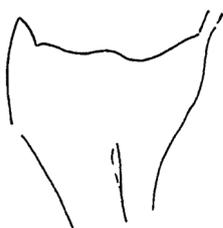


Figure 75 – Combarelles XG123 (relevé Barrière)

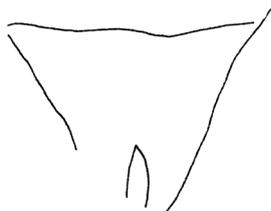


Figure 76 – Combarelles XG124 (relevé Barrière)



Figure 77 – Combarelles VG10 (relevé Barrière)



Figure 78 – Combarelles VID12 (a et b, photo et relevé Barrière)

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Barrière, 1997, p. 425, fig. 493 (fig. 75)

e - Combarelles XG124

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi calcaire coniacienne, marquée par plusieurs petites excavations naturelles plus ou moins circulaires

Dimensions : 16 x 22 cm

Technique : trait à section angulaire

Type : vulve en vue pubienne

Forme : triangle à pointe inférieure ouverte, d'axe oblique en bas et à droite, avec un bord supérieur légèrement concave en haut, comme sur XG123.

Fente médiane : fente en ogive allongée, formant la bissectrice de l'angle inférieur mais non liée au contour

Intégration au support : contiguë à une image analogue XG123. Les deux vulves sont isolées sur un panneau comprenant d'autres traits sans signification

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Barrière, 1997, p. 428 (fig. 76)

f - Combarelles VG10

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi calcaire coniacienne

Dimensions : 13 cm de hauteur

Technique : gravure

Type : vue périnéale (grande fente)

Forme : triangulaire isocèle allongée à bords rectilignes ; le bord droit déborde sur la base et croise le bord gauche au sommet ; il est bifide dans sa partie inférieure

Fente : un trait longitudinal désaxé sur la gauche barre le triangle sur toute sa hauteur

Intégration au support et associations proches : une cupule masque l'angle supérieur droit

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Barrière, 1997, p. 160 (fig. 77)

g - Combarelles VID12

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi calcaire coniacienne

Dimensions : 14 cm de hauteur et 17 de largeur

Technique : gravure

Type : vue pubienne

Forme : triangulaire asymétrique à bords rectilignes

Fente : un trait déporté sur la gauche rejoint le bord droit dans son tiers inférieur

Intégration au support et associations proches : un arceau ovale s'appuyant sur l'arête de la paroi

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Cl. Barrière, 1997, p. 163 (fig. 78 a et b)

h - Combarelles XD166

Étude : C. Barrière

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi calcaire coniacienne

Dimensions : 10 cm de hauteur

Technique : gravure

Type : vue périnéale (grande fente)

Forme : grossièrement triangulaire à pointe ouverte ; bas légèrement concave ; bords sinueux

Fente : tracé partant de la partie supérieure et se dédoublant sans atteindre la pointe

Intégration au support et associations proches : traits multiples dessinant une figure de forme globuleuse juste au-dessus

Référence bibliographique : Barrière, 1997

Relevé graphique : Cl. Barrière, 1997, p. 391 (fig. 79 a et b)

13 - Cosquer

a - Généralités

Nom : grotte Cosquer

Localisation du site : calanque de la Triperie, près du cap Morgiou, entre Marseille et Cassis

Nature : grotte ornée, dans le partiellement noyée lors du maximum de la régression würmienne (10 000 BP) et son entrée est aujourd'hui à 37 mètres sous le niveau de l'eau

Stratigraphie et datation associées : pas de sol paléolithique identifié ; une dizaine de lames de silex le plus souvent coincés dans des recoins. Datation C14 (peintures pariétales et charbons au sol) : deux phases de fréquentation, l'une entre 26 et 28 000 BP et l'autre entre 20 à 17 000 BP

Étude : H. Cosquer (1991) ; J. Courtin (1991-1994) puis J. Clottes, J. Courtin et L. Vanrell (2002-2003)

Vulves : 1 (S56 dans la numérotation Clottes)

Représentations d'allure vulvaire :

- le tracé S116, fait de « quatre losanges imbriqués » évoque le vestibule d'une vulve aux petites lèvres écartées
- le tracé mono-angulaire S36, surchargé du cerf C12 a été lu comme le cornage isolé d'un bouquetin (de même, existe un bouquetin acéphale) et comme un triangle pubien par J. Clottes (Clottes *et al.*, 2005, p. 179)
- S130 et 135 : petites cavité naturelle cernée de noir avec des petits traits internes dans un cas et un point sur une petite stalactite dans l'autre (et aussi S12, S43, S51)
- le signe gravé S97 en forme de « palmette » s'articule autour d'un tracé ovalaire
- les signes ovales S9, S77 et S102 et le triangle S103 sont dépourvus de fente
- il y a aussi des fentes colorées, dont une avec 2 mains négatives de part et d'autre, comme à Gargas
- secteur 106 : draperies stalagmitiques aux bords externes soulignés de noir

Représentations phalliques (2 à 4) : 1 gravure très réaliste de phallus humain avec hampe et testicules (secteur 201, signe S101) et 1 stalagmite « phalliforme » avec deux reliefs testiculaires naturels (secteur 204, signe S119). A rapprocher, dans la salle 1 : la stalagmite I5 soulignée de noir, la stalagmite S98 marquée de rouge, et un « phallus de calcite » au sommet arrondi en ogive et marqué de noir. Cosquer est une des rares cavités ornées où les deux sexes sont représentés.

Représentations féminines : le tracé Po1 (poisson ?) évoque une silhouette féminine ; le « signe pisciforme gravé » S58 (secteur 108) nous semble être une FFS de face ; dans le secteur 204, petite stalactite S127 haute de 10 cm, large de 7 cm ; « de forme très régulière, évoque un sein juvénile » Elle a été « marquée d'un point noir à sa pointe et de quatre petits traits noirs sur le côté »

Représentations masculines (?) : 1 « homme tué », mais qui ressemble à un phoque, et n'a pas de sexe indiqué

Représentations humaines indéterminées : 1 « tracé vaguement anthropomorphe » S133 et 1 silhouette humaine (fortuite ?) dans une zone de prélèvement du secteur 104

Autres tracés : 65 mains négatives et des tracés digitaux, attribués au Gravettien ; très nombreux signes (216) et animaux terrestres et marins (peintures et gravures) : chevaux (33), caprinés (24), cervidés (17), bovinés et pingouins, phoques, etc, attribués au Solutréen

Bibliographie : Clottes et Courtin, 1994 ; Clottes, Courtin et Vanrell, 2005

b - Cosquer S56

Datation : Solutréen

Support : calcaire urgonien, secteur 108

Dimensions : non précisées

Technique : gravure sur le mondmilch

Type : vue pubienne

Forme du contour : mono-angulaire, sans tracé de base ; bords légèrement concaves vers



Figure 79 – Combarelles XD166 (a et b, photo et relevé Barrière)



Figure 80 – Cosquer S56 (a et b, photo et relevé Clottes)



Figure 81 – Cussac, vulves triangulaires (croquis Delluc)

l'extérieur et convergents vers le bas, non jointifs

Fente : petit tracé paramédian, oblique en bas à droite, inséré au pôle inférieur, non jointif

Intégration au support : fait partie d'une série de « signes géométriques en chevron »

Références bibliographiques : Clottes et Courtin, 1994 ; Clottes, Courtin et Vanrell, 2005

Photographie : Jean Clottes, 2005, p. 154 (fig. 80 a et b)

14 – Cussac

a - Généralités

Nom du site : grotte de Cussac

Localisation : Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Support : calcaire maestrichtien (Campanien supérieur)

Stratigraphie et datation associées : squelette humain daté de 25 000 BP (Gravettien)

Vulves : 3 à 5 (3 à 5 vulves triangulaires à sillon médian)

Représentations d'allure vulvaire : 1 tracé en poire inversée associé à un phallus réaliste. Le centre est marqué par une concrétion (base d'une colonne stalagmitique), la partie supérieure par des traits parallèles (pilosité), la partie inférieure par un court trait prolongeant la pointe

Représentations humaines féminines : 6 figures féminines de profil avec cheveux, seins et parfois bras, parfois ceinture, du type Pech-Merle

Représentations humaines masculines : néant

Représentations de phallus : 2 phallus associés à des tracés en oméga (fesses ?) et 1 phallus associé au tracé d'allure vulvaire en poire inversée

Représentations animales : chevaux, bisons, aurochs, bouquetins, mammoths, rhinocéros, canidé, ours, mégacéros, oiseaux (oie ?).

Autres tracés : une demi-douzaine de signes circulaires échancrés en pomme du type Roucadour et Pech-Merle et Roc de Vézac ; 7 images en fuseau disposées en frise.

Références bibliographiques : quelques renseignements dans les premières notes publiées (Aujoulat et col., 2001, 2002 et 2004 ; Lorblanchet, 2001). Notes et croquis B. et G. Delluc.

b - Cussac : vulves triangulaires

Datation : Gravettien

Support : paroi calcaire du Campanien supérieur de la galerie aval, recouvert d'un enduit tendre de calcin de couleur ocrée

Nombre : 3 à 5

Dimensions : non mesurées

Technique : gravure profonde et régulière

Type : en vue pubienne ou périnéale, selon que le bord supérieur est rectiligne ou convexe vers le haut

Forme : triangles à sillon médian avec bord supérieur rectiligne, convexe en haut ou absent.

Fente médiane : trait simple ou double

Intégration au support : tracés alignés en bandeau

Association avec d'autres tracés : non loin, un panneau avec 7 tracés en fuseau verticaux et parallèles

Relevé graphique : aucun relevé publié. Croquis Delluc (fig. 81)

15 – Les Deux Ouvertures

a - Généralités

Nom du site : grotte des Deux Ouvertures

Localisation : Saint-Martin d'Ardèche (Ardèche)

Nature : grotte ornée

Vulve : 1 (une vulve gravée)

Tracés d'allure vulvaire : 1 tracé en éventail, fait de traits convergents vers une cupule naturelle

Représentations humaines féminines : 1 figure féminine schématique, orientée à droite, haute de 17 cm, avec fort relief fessier, sans tête, bras et pieds

Représentations animales : mammouths, félin, bouquetin, aurochs, bisons

Référence bibliographique : Gély et Porte, 1996

b - Deux Ouvertures vulve

Datation : Solutréen ancien probable

Support : paroi de calcaire urgonien

Dimensions : L = 9 cm ; H = 9 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle isocèle à côtés rectilignes et base très légèrement convexe vers l'extérieur, pointe en bas et ouverte, d'axe oblique en bas et à droite, à angles supérieurs fermés

Fente médiane : simple trait rectiligne (4 cm de haut), rattaché au bord gauche

Intégration au support : vulve classique marquant, à l'extérieur de la salle, l'entrée d'une petite salle latérale appelée « cloche » (contenant 2 mammouths et 1 félin), avec, au revers, à l'intérieur de la « Cloche », un triangle hachuré et 1 figure féminine schématique (FFS) de profil

Référence bibliographique : Gély et Porte, 1996

Relevé graphique : Gély et Porte, 1996, p. 86 (fig. 82)

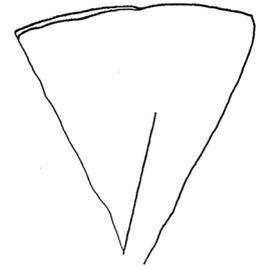


Figure 82 – Deux-Ouvertures (relevé Gély et Porte)

16 – La Ferrassie

a - Généralités

Nom du site : Grand abri de La Ferrassie

Localisation : Savignac-de-Miremont (Dordogne)

Nature : abri orné effondré et gisement sous-jacent

Fouilles : Peyrony, 1921

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Aurignacien, Gravettien. Les blocs supportant les vulves proviennent soit de l'Aurignacien II soit de l'Aurignacien III. Le fragment de paroi (Ferrassie 1 A et 1 B) provient de l'Aurignacien II.

Vulves : 9 (2 vulves pariétales sur des écailles desquamées, Ferrassie 1 A et B ; 2 vulves sur le bloc Ferrassie 2 ; 1 vulve sur le bloc Ferrassie 3 ; 2 vulves sur le bloc Ferrassie 6 ; 1 vulve sur le bloc Ferrassie 7 ; 1 vulve sur le bloc Ferrassie 8)

Tracés d'allure vulvaire : 1 grande image scutiforme, à côté de 2 vulves sur le bloc 1 ; 1 tracé peut-être vulvaire sur le bloc 8

Phallus : 1 sur le bloc Ferrassie 3, contiguë à la vulve

Représentations animales : bouquetin fragmentaire probable sur le bloc Ferrassie 1

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Peyrony, 1934 ; Delluc, 1978, p. 277-325

b - Ferrassie 1A

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien II

Support : écailles de calcaire coniacien correspondant à une desquamation de la paroi de l'abri, remonté en puzzle, portant des vestiges de plusieurs gravures et de bas-reliefs (fig. 83 a et b). La vulve 1 A est située sur une écaille cimentée sur un gros fragment

Dimensions : 8 x 8 cm

Technique : bas-relief

Type : vulve en vue périnéale fragmentaire

Forme du contour : demi-cercle

Fente médiane : large sillon béant triangulaire, séparé du contour par une zone régularisée par égrisage

Intégration au support : inconnu car il s'agit d'une écaille de desquamation et le remontage fait par D. Peyrony est discutable

Association avec d'autres tracés : difficile à préciser

Lieu de conservation : Musée de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 281-284

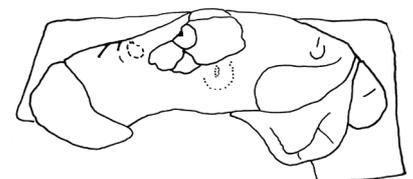
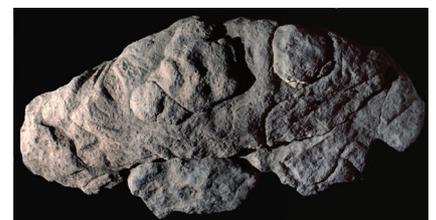


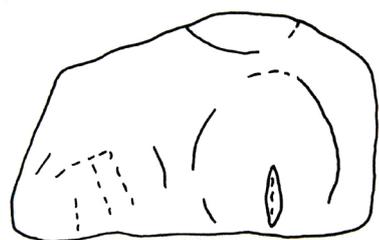
Figure 83 – Ferrassie 1 (a et b, photo et relevé Delluc)



Figure 84 – Ferrassie 1 A (a et b, photo et relevé Delluc)



Figures 85 et 86 – Ferrassie 1 B (photo et relevé Delluc)



Figures 87 et 88 – Ferrassie 2 A (photo et relevé Delluc)

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 282 et 283 (fig. 84 b)

Photographie : Delluc (fig. 84 a)

c - Ferrassie 1B

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien II

Support : Écaille de calcaire coniacien correspondant à la desquamation de la paroi de l'abri, remonté en puzzle, portant des vestiges de gravures et de bas reliefs. La vulve est située sur un gros fragment du puzzle

Dimensions : 4,5 x 6,25 cm

Technique : gravure piquetée

Type : vulve en vue périnéale

Forme : tracé circulaire en fer à cheval largement ouvert en bas

Fente médiane : sillon médian réduit à un simple trait dépassant le contour, peut-être vers une figuration de l'anus

Intégration au support : tracé distant d'un bord ou d'un relief, mais intégration inconnue car il s'agit d'une écaille de desquamation et le remontage fait par D. Peyrony est discutable

Association avec d'autres tracés : proche d'une grande image scutiforme

Lieu de conservation : Musée de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 281-284

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 282 et 283 (fig. 86)

Photographie : Delluc (fig. 85)

d - Ferrassie 2A

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien II

Support : bloc de calcaire coniacien (29 x 48 x 18 cm d'épaisseur), portant des gravures sur deux faces contiguës

Dimensions : 21 x 21 cm

Technique : gravure piquetée pour le contour et à section recticurviligne pour la fente

Type : vulve en vue périnéale

Forme : tracé circulaire en fer à cheval

Fente médiane : large sillon béant ne dépassant pas le contour et long de presque la moitié du contour

Intégration au support : aligné sur un bord

Association avec d'autres tracés : opposé tête-bêche avec un autre tracé du même type (Ferrassie 2 B)

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 284-287

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 285 et 286 (fig. 88)

Photographie : Delluc (fig. 87)

e - Ferrassie 2B

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien II

Support : bloc de calcaire coniacien (18 x 48 et 18 cm d'épaisseur), portant des gravures sur deux faces contiguës

Dimensions : 19 x 20 cm

Technique : gravure piquetée et à section recticurviligne pour le contour, et à section recticurviligne pour la fente

Type : vulve en vue périnéale

Forme : tracé circulaire en fer à cheval dont le pôle supérieur débordé sur la face contiguë portant l'image A

Fente médiane : large sillon très béant ne dépassant pas le contour et légèrement décalé par rapport à l'axe

Intégration au support : aligné sur un bord

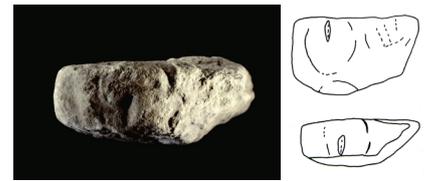
Association proche avec d'autres tracés : opposé tête-bêche avec un autre tracé du même type (Ferrassie 2A)

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

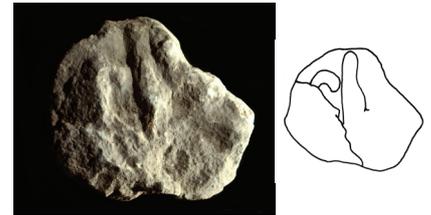
Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 284-287
 Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 285 et 286 (fig. 90)
 Photographie : Delluc (fig. 89)

f - Ferrassie 3

Étude : B. et G. Delluc
 Datation : Aurignacien II
 Support : bloc de calcaire coniacien (36 x 31 x 15 cm) gravé d'un ensemble en bas relief
 Dimensions : 7 x 8,5 cm
 Technique : bas relief très régularisé, presque poli
 Type : vulve en vue périnéale
 Forme : aspect circulaire en croissant dégagé en bas relief surtout d'un côté
 Fente médiane : large sillon très béant
 Intégration au support : au centre du bloc
 Association avec d'autres tracés : contiguë à une image phallique elle aussi dégagée en bas-relief engagé, le tout presque au centre du bloc
 Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
 Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 287-289
 Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 288 (fig. 92)
 Photographie : Delluc (fig. 91)



Figures 89 et 90 – Ferrassie 2 B (photo et relevé Delluc)



Figures 91 et 92 – Ferrassie 3 (photo et relevé Delluc)

g - Ferrassie 6A

Étude : B. et G. Delluc
 Datation : Aurignacien III
 Support : bloc rocheux calcaire coniacien (56 x 40 x 20 cm), portant un ensemble de gravures
 Dimensions : 17,5 x 9,5 cm
 Technique : trait profond à section angulaire, très régulier
 Type : vulve en vue pubienne
 Forme : triangle isocèle étroit, à pointe fermée, à angles de la base arrondis, avec un trait parallèle à la base barrant le triangle au sommet de la fente (évoque un triangle pubien surmonté de l'abdomen). Surface irrégulière dans la partie supérieure du tracé
 Fente médiane : sillon légèrement béant fait d'un trait du même type que ceux du contour, occupant presque entièrement la hauteur du triangle inférieur et un peu plus du tiers de la hauteur du grand triangle (serait en faveur d'une vue périnéale dans l'hypothèse d'un abdomen)
 Intégration au support : au centre du bloc, avec la pointe atteignant un bord
 Association avec d'autres tracés : contiguë à une autre vulve analogue et d'axe perpendiculaire au sien (Ferrassie 6 B) (fig. 93 a et b)
 Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies
 Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 293-296
 Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 294 (fig. 95)
 Photographie : Delluc (fig. 94)

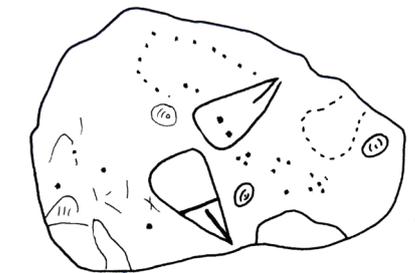


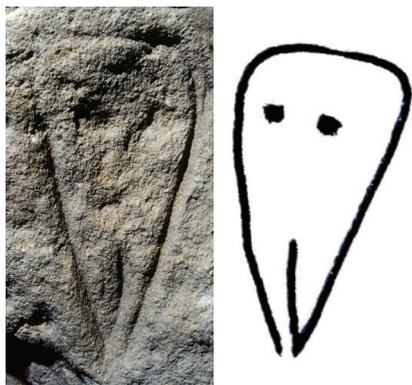
Figure 93 – Ferrassie 6, face ornée complète (a et b, relevé et photo Delluc)

h - Ferrassie 6B

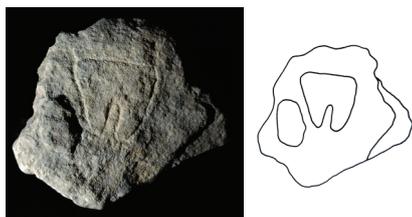
Étude : B. et G. Delluc
 Datation : Aurignacien III
 Support : bloc de calcaire coniacien (56 x 40 x 20 cm), portant un ensemble de gravures
 Dimensions : 15 x 8 cm
 Technique : trait profond à section angulaire, très régulier
 Type : vulve en vue pubienne
 Forme : triangle isocèle étroit, à angles de la base arrondis et pointe légèrement ouverte. Deux cupules sont creusées au-dessus de la fente
 Fente médiane : trait du même type que ceux du contour, mais légèrement coudé, occupant le tiers de la hauteur du triangle, lié au bord gauche du triangle et le dépassant légèrement
 Intégration au support : tracé situé au centre du bloc, avec la pointe atteignant presque un bord.
 Association avec d'autres tracés : contiguë à une autre vulve analogue d'axe perpendiculaire au sien (Ferrassie 6 A) et proche d'une image arciforme juste ébauchée



Figures 94 et 95 – Ferrassie 6 A (photo et relevé Delluc)



Figures 96 et 97 – Ferrassie 6 B (photo et relevé Delluc)



Figures 98 et 99 – Ferrassie 7 (photo et relevé Delluc)

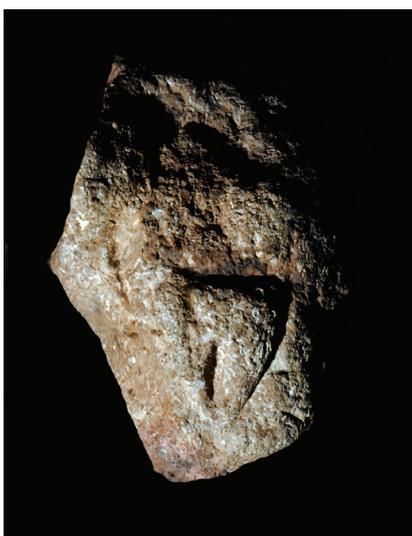
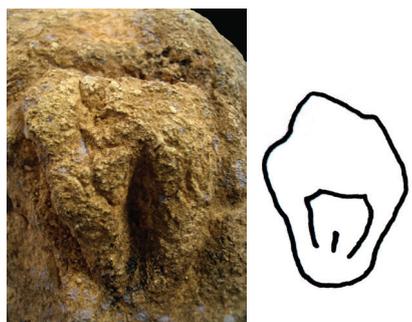


Figure 100 – Ferrassie 8, le bloc entier (photo Delluc)



Figures 101 et 102 – Ferrassie 8 (photo Duhard et relevé Delluc)

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 293-296

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 294 (fig. 97)

Photographie : Delluc (fig. 96)

i - Ferrassie 7

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien III

Support : bloc de calcaire coniacien (52 x 45 x 22 cm)

Dimensions : 21 x 20 cm

Technique : trait vigoureux à section recticurviligne et piquetée

Type : vulve en vue pubienne

Forme : triangle isocèle à pointe inférieure tronquée par la naissance du sillon médian et à angles arrondis.

Fente médiane : invagination du trait de contour, préservant le relief intermédiaire et remontant presque à la moitié de la hauteur de l'image

Intégration au support : tracé situé au centre du bloc

Association avec d'autres tracés : en bas et à gauche, un relief naturel ovalaire contigu a été conservé : gland ?

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 296-297

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 297 (fig. 99)

Photographie : Delluc (fig. 98)

j - Ferrassie 8

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien III

Support : petit bloc de calcaire coniacien (17,5 x 12,5 x 8,5 cm), décoré en bas relief

Dimensions : 6 x 6,4 cm

Technique : trait profond à section angulaire et, pour la base, à section recticurviligne. Dégagement en bas relief de la surface endographique

Type : vulve en vue pubienne, avec un mont de Vénus bombé. Cependant elle pourrait être considérée comme périnéale compte tenu de la fente vue en totalité et occupant les deux tiers de la moitié de la hauteur du triangle

Forme : triangle isocèle à base rectiligne et à côtés légèrement convexes vers l'extérieur, à angles fermés et à pointe inférieure ouverte.

Fente médiane : large sillon et profond sillon élargi en navette, remontant à plus de la moitié de la hauteur du tracé mais ne dépassant pas la pointe vers l'extérieur du contour

Intégration au support : image bien cadrée dans la moitié inférieure d'un petit bloc de forme pentagonale (fig. 100)

Association avec d'autres tracés : sur la face inverse du petit bloc, on distingue avant tout deux traits à section recticurviligne en parenthèses (4 cm de haut chacun), encadrant, en partie basse, une petite image arrondie en relief (2 cm de diamètre environ), circonscrite par un trait à section recticurviligne, pouvant faire discuter une image vulvaire périnéale atypique ou plutôt pour J.-P. Duhard, une tête animale

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies (MNP 34-1-07)

Références bibliographiques : Peyrony et Capitan, 1921 ; Delluc, 1978, p. 296-300

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 299 (fig. 102)

Photographie : Duhard (fig. 101)

17 – La Font-Bargeix

a - Généralités

Nom du site : grotte de La Font-Bargeix

Localisation : Champeaux-et-La Chapelle-Pommier (Dordogne)

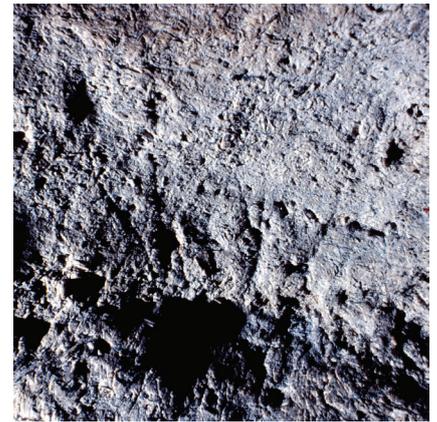
Nature : grotte ornée très exiguë, avec un gisement à l'entrée. La partie ornée de la cavité est un couloir à peu près rectiligne, mais large seulement de 1 m et haut de 0,50 m environ, d'accès difficile

Fouilles : fouilles du gisement par C. Barrière, 1978-1983

Stratigraphie et datation associées : 2 niveaux de Magdalénien VI sous un niveau médiéval
Vulves : 10 (1 vulve à l'entrée de la zone centrale, Font-Bargeix 5, et 9 vulves alignées en frise sur la paroi nord de la zone centrale, Font-Bargeix 17a, 17b, 17c, 17e à 17j)
Représentations d'allure vulvaire : une image triangulaire, sur la voûte de la zone centrale (Font-Bargeix 9), une image triangulaire inversée à pointe arrondie (marquée sur sa bissectrice par une petite image en parenthèse) sur la paroi opposée (Font-Bargeix 13), une image atypique (Font-Bargeix 17d) à l'intérieur de la frise des vulves Font-Bargeix 17, dépourvue des caractères stricts d'identification retenus dans le présent travail et deux autres images, une en croissant et une en ogive, sur la paroi opposée à la frise des vulves Font-Bargeix 17
Représentations phallique : une image phallique sur le plafond à proximité d'un image triangulaire allongée, d'allure vulvaire atypique
Représentations féminines : une silhouette féminine schématisée de profil sur la paroi sud, dans la zone centrale près de l'entrée
Représentation humaine non sexuée : 1 humain complet, sur la paroi nord, dans la zone centrale près de l'entrée, considéré par certains comme un petit enfant nouveau-né
Représentations animales : cheval, aurochs, cervidés dans la partie profonde de la grotte
Références bibliographiques : Carcauzon et Raymond, 1986 ; Barrière, Carcauzon et Delluc, 1990 ; Delluc *et al.*, à paraître.

b - Font-Bargeix 5

Étude : C. Barrière et B. et G. Delluc
Datation : Magdalénien VI probable
Support : paroi de calcaire turonien à rudistes
Dimensions : L = 14 cm ; H = 12,5 cm
Technique : gravure à section angulaire finement incisée
Type : vulve en vue pubienne
Forme du contour : triangle à pôle inférieur, ouvert en bas. Les traits latéraux du triangle sont doublés par un tracé plus évasé. Le trait supérieur est discontinu. Les sommets du triangle sont ouverts
Fente médiane : image en amande élargie, ouverte aux deux extrémités, disjointe du contour, pointant vers un trou naturel de la paroi
Intégration au support : vulve isolée, cadrée dans une niche et alignée sur le bord de celle-ci, à l'entrée de la zone ornée principale
Références bibliographiques : Barrière, Carcauzon et Delluc, 1990
Relevé graphique : Delluc inédit (en attente de publication depuis le congrès de Périgueux 1990) (fig. 104)
Photographie : Delluc (fig. 103)



Figures 103 et 104 – Font-Bargeix 5 (photo et relevé Delluc)

c - Font-Bargeix 17

Caractères communs aux vulves n° 17 (excepté image 17d, non retenue comme vulve explicite)
Étude : C. Barrière, B. et G. Delluc
Datation : Magdalénien VI probable
Support : calcaire coniacien à rudistes
Intégration au support : vulves en frise de 10 images alignées sur une fissure de la paroi nord, dans la partie centrale de la zone ornée, dans une zone où la voûte est à peine à 50 cm au-dessus du sol
Association avec des signes : sur la paroi opposée, un signe en V inversé (avec une petite image en lentille près du sommet de l'angle)
Association avec des animaux : 1 aurochs sur la voûte à proximité ; un cheval et des cervidés, un peu plus loin dans la partie profonde de la grotte
Références bibliographiques : Barrière, Carcauzon et Delluc, 1990
Relevé graphique : Delluc inédit (fig. 106)
Photographie : Delluc (fig. 105)



Figures 105 et 106 – Font-Bargeix, frise des vulves 17 (photo et relevé Delluc)

d - Font-Bargeix 17a

Dimensions : L = 4,5 cm ; H = 5 cm
Technique : gravure à section angulaire finement incisée



Figure 107 – Font-Bargeix 17a, 17b et 17c (a et b, photo et relevé Delluc)



Figure 108 – Font-Bargeix 17b (photo Delluc)



Figure 109 – Font-Bargeix 17b, 17c et 17d (photo Delluc)



Figure 110 – Font-Bargeix 17c, d et e (photo Delluc)

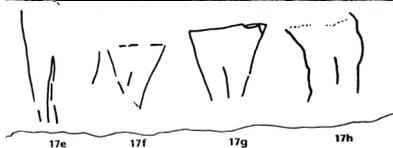


Figure 111 – Font-Bargeix 17 e, f, g et h (a et b, relevé et photo Delluc)

Type : vulve en vue pubienne (bord supérieur un peu concave vers le haut)

Forme du contour : triangle isocèle à pôle inférieur ouvert en bas, à contour simple. L'angle supérieur gauche du tracé est ouvert

Fente médiane : petit trait vertical disjoint du contour

Photographie : Delluc (fig. 107 a et b)

e - Font-Bargeix 17b

Dimensions : L = 6 cm ; H = 5,75 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne (bord supérieur sensiblement rectiligne)

Forme du contour : triangle isocèle à pôle inférieur, ouvert en bas et contour simple. Le côté droit du triangle est un peu discontinu

Fente médiane : en large navette ouverte en bas et séparée du contour, mesurant le tiers environ de la hauteur du triangle

Photographie : Delluc (fig. 108)

f - Font-Bargeix 17c

Dimensions : L = 5,75 cm ; H = 6 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle irrégulier à pôle inférieur, largement ouvert en bas, à contour simple. La base du triangle est évoquée par des fissures naturelles. Le côté droit du tracé est incomplet.

Fente médiane : en lentille fermée, en gamma inversé, liée à gauche au trait de contour

Intégration au support : entre les vulves 17c et 17e, un tracé atypique 17d est sans doute aussi vulvaire car il fait partie de la frise, mais il se limite à 6 traits parallèles un peu resserrés en bas.

Photographie : Delluc (fig. 109 et 110)

g - Font-Bargeix 17e

Dimensions : L = 6 cm ; H = 5,75 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : tracé triangulaire allongé, à pointe inférieure ouverte en bas, à contour simple. La base est suggérée par des irrégularités de la paroi et le trait de droite est discontinu

Fente médiane : tracé en V étroit et allongé, ouvert en bas, disjoint du contour et mesurant environ la moitié de la hauteur du triangle

Photographie : Delluc (fig. 110)

h - Font-Bargeix 17f

Dimensions : L = 5 cm ; H = 5,5 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : tracé triangulaire, à pointe inférieure à peine ouverte en bas et à contour simple. Le trait supérieur est un peu discontinu

Fente médiane : tracé sinueux, en partie gravé et en partie suggéré par des irrégularités de la paroi, qui rejoint le bord gauche du triangle

Relevé graphique et photographie : Delluc (fig. 111 a et b)

i - Font-Bargeix 17g

Dimensions : L = 5,5 cm ; H = 5,5 cm

Type : vulve en vue pubienne (trait supérieur rectiligne)

Forme du contour : tracé triangulaire, à pointe inférieure ouverte en bas, à contour simple

Fente médiane : simple tracé linéaire, gravé entre les deux bords du contour, disjoint du contour, mesurant la moitié environ de la hauteur du triangle

Photographie : Delluc (fig. 111 a et b)

j - Font-Bargeix 17h

Dimensions : L = 5,5 cm ; H = 6 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : tracé presque rectangulaire ouvert en bas, à contour simple légèrement sinueux. Le trait supérieur est évoqué par des irrégularités de la paroi

Fente médiane : simple tracé linéaire, gravé entre les deux bords du contour, disjoint du contour

Photographie : Delluc (fig. 112)

k - Font-Bargeix 17i

Dimensions : L = 5,5 cm ; H = 6 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : tracé triangulaire allongé, à pointe largement ouverte en bas, à contour simple légèrement sinueux. Le trait supérieur est évoqué par des irrégularités de la paroi

Fente médiane : tracé en V inversé et allongé, gravé entre les deux bords du contour, disjoint du contour, surtout à gauche, haut des deux tiers environ de la hauteur du triangle

Relevé graphique et photographie : Delluc : ensemble Font-Bargeix 17i et 17j (fig. 113 a et b)

Photographie : Delluc (fig. 114)

l - Font-Bargeix 17j

Dimensions : L = 7 cm ; H = 6 cm

Technique : gravure à section angulaire finement incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle irrégulier à contour simple. Le trait supérieur, en partie gravé et en partie évoqué par des irrégularités de la paroi, est concave vers le haut (sillon hypogastrique). Les bords sont irréguliers en raison de la position au ras du plafond

Fente médiane : profonde invagination du trait de contour, un peu élargi en haut en amande, atteignant presque la base du triangle

Relevé graphique et photographie : Delluc : ensemble Font-Bargeix 17i et 17j (fig. 113 a et b)

Photographie : Delluc (fig. 115)

18 – Le Fourneau du Diable

a - Généralités

Nom du site : Le Fourneau du Diable

Localisation : Bourdeilles (Dordogne)

Nature : gisement, habitat en « hutte » entre des blocs effondrés au pied d'une falaise

Fouilles : Peyrony, 1924

Stratigraphie et datation associées : Solutréen supérieur et traces de Magdalénien final (VIb)

Vulves : 1 (sur le bloc des bovins sculptés)

Représentations de phallus : 2 andouillers de renne transformés en phallus

Représentations animales : 3 aurochs, 2 chevaux sculptés ou gravés et vestiges sur le même bloc que la vulve ; 1 renne gravé sur une pendeloque ; 3 blocs portant des figures animales enchevêtrées

Références bibliographiques : Peyrony, 1932 ; Delluc, 1989 et 1991, p. 307-314

b - Fourneau du Diable

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Solutréen supérieur

Support : bloc effondré (0,5 m³), aujourd'hui réduit de moitié (125 x 75 x 46 cm)

Dimensions : 8 x 8 cm

Technique : trait à section recticurviligne vigoureux et, pour le bord gauche, trait piqueté

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : contour circulaire fait de 2 parenthèses opposées, non jointives, séparées par une fente médiane légèrement déportée vers la droite.

Fente médiane : large trait à section angulaire occupant la moitié de la hauteur du dessin

Intégration au support : petit tracé sur une zone non ornée, en marge de la zone occupée



Figure 112 – Font-Bargeix 17h (photo Delluc)

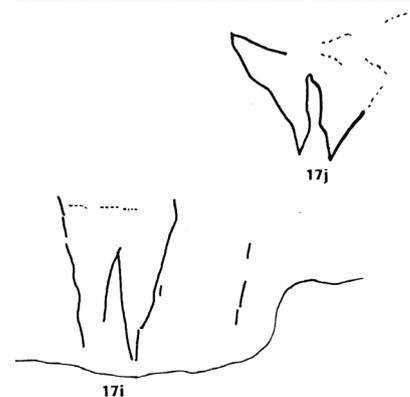


Figure 113 – Font-Bargeix 17i et j (a et b, photo et relevé Delluc)



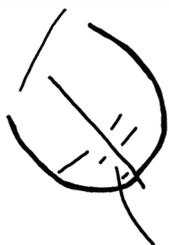
Figure 114 – Font-Bargeix 17i (photo Delluc)



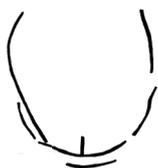
Figure 115 – Font-Bargeix 17j (photo Delluc)



Figures 116 et 117 – Fourneau du Diable (photo et relevé Delluc)



Figures 118 et 119 – Fronsac 32 (photo et relevé Delluc)



Figures 120 et 121 – Fronsac 34 (photo et relevé Delluc)

par les animaux sculptés, dans le prolongement du membre postérieur droit de l'aurochs du premier plan

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1989 ; Delluc, 1991, p. 307-314

Relevé graphique : Delluc, 1991, p. 313 (fig. 116)

Photographie : Delluc (fig. 117)

19 - Fronsac

a - Généralités

Nom du site : grotte de Fronsac

Localisation du site : Vieux-Mareuil (Dordogne)

Nature du site : grotte à deux petites galeries ornées

Vulves : 4 (2 vulves dans la galerie des Animaux et 2 vulves dans la galerie des Femmes)

Représentations phalliques : 2 phallus, un dans chaque galerie. Fronsac est une des rares cavités ornées où les deux sexes sont représentés.

Figures féminines : une figure féminine schématique dans la galerie des Animaux et plusieurs dans la galerie des Femmes

Représentations humaines : 1 profil humain dans le fond de la galerie des Femmes

Représentations animales : chevaux et bisons dans chaque galerie

Autres tracés : traits verticaux parallèles, 1 signe rectangulaire

Références bibliographiques : Delluc et coll., 1996

b - Fronsac 32

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien supérieur

Support : tracé cadré dans un alvéole (mesurant 25 cm sur 25 cm et 5 cm de profondeur) couvert de calcite en choux-fleurs, sur la paroi droite de la galerie des Animaux

Dimensions : L = 11 cm ; H = 14 cm

Technique : trait à section recticurviligne et(ou angulaire

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : image piriforme en goutte, presque fermée

Fente médiane : trait angulaire, fin, partageant l'image en deux suivant une direction oblique en bas et à droite. Il atteint le trait de contour en bas, mais en reste éloigné à son extrémité supérieure. Il mesure environ les trois quarts de la largeur du tracé. En partie basse, un trait supplémentaire, légèrement courbe, sort de l'image piriforme et se prolonge sur environ 5 cm

Intégration au support : au-dessus d'un groupe de chevaux de petite taille ; en haut et à gauche d'un grand phallus

Références bibliographiques : Delluc et col., 1996

Relevé graphique : Delluc, 1996, p. 421 (fig. 119)

Photographie : Delluc (fig. 118)

c - Fronsac 34

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien supérieur

Support : paroi de la galerie des Animaux

Dimensions : L = 18,5 cm ; H = 19 cm

Technique : trait à section recticurviligne large

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : image circulaire en anse de panier renversée au contour en partie doublé

Fente médiane : trait court dans l'axe, lié au contour

Intégration au support : tracé dominant une grande tête animale (cervidé ou cheval). Le panneau voisin, sur la même paroi, est organisé autour d'un grand phallus réaliste et d'une vulve piriforme, en goutte (Fronsac 32)

Références bibliographiques : Delluc et col., 1996

Relevé graphique : Delluc, 1996, p. 421 (fig. 121)

Photographie : Delluc (fig. 120)

d - Fronsac 42

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien supérieur

Support : paroi gauche de la galerie des Femmes

Dimensions : L = 18,5 ; H = 15,5 cm

Technique : trait angulaire large

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle à contour simple, à angles étirés en oreilles et ouverts. Ses côtés concaves vers l'extérieur, rendent compte de la réalité anatomique des plis inguinaux et du pli hypogastrique

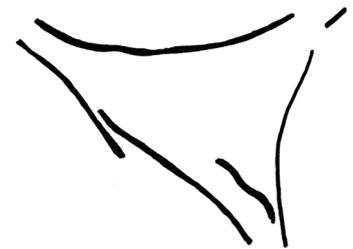
Fente médiane : un simple trait court, décalé par rapport à l'angle inférieur, disjoint des traits de contour

Intégration au support : la vulve est gravée juste au-dessus d'une petite niche, à proximité de plusieurs figures féminines schématiques

Références bibliographiques : Delluc et coll., 1996

Relevé graphique : Delluc et col., 1996, p. 419 (fig. 123)

Photographie : Delluc (fig. 122)



Figures 122 et 123 – Fronsac 42 (photo et relevé Delluc)

e - Fronsac 69

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien supérieur

Support : paroi droite de la galerie des Femmes, dans un passage très étroit, rendant la réalisation et l'observation très difficile. Calcaire turonien à rudistes

Dimensions : L = 6 cm ; H = 6,5 cm

Technique : trait angulaire large

Type : vulve en vue pubienne

Forme du tracé : aspect en patte d'oie asymétrique (évoquant un peu la vulve de la femme de la salle d'entrée de Comarque), fait de 3 simples traits légèrement sinueux, sans représentation de la base du triangle

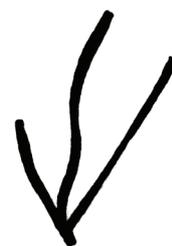
Fente médiane : fente médiane représentée par la bissectrice de l'angle, aussi longue que les bords, jointe à la pointe de l'angle

Intégration au support : elle est gravée à gauche dans une petite niche. A sa droite, 1 phallus, et, sur la paroi opposée, dans la zone la plus étroite de la galerie, 1 figure féminine schématique typique

Références bibliographiques : Delluc et col., 1996

Relevé graphique : inédit Delluc (fig. 125)

Photographie : Delluc (fig. 124)



Figures 124 et 125 – Fronsac 69 (photo et relevé Delluc)

20 – Gabillou**a - Généralités**

Nom du site : grotte de Gabillou

Localisation : Gabillou, commune de Sourzac (Dordogne)

Nature : grotte ornée, découverte par des maçons en 1940 ; inventaire Gaussen

Fouilles : J. Gaussen dans le sol du porche

Stratigraphie et datations associées : Magdalénien III

Vulve : 1 (sur le panneau 3)

Représentations d'allure vulvaire : tracé tridactyle 22 bis sur le panneau 3 (Gaussen 1964, pl. 3, fig. 1) et le panneau 7 (pl. 13, fig. 1)

Représentations phalliques (?) : quelques images en massue (pl. 5, pl. 13)

Représentations féminines : « sorcier » n°37, « sorcier acéphale » n° 155b, femme couchée n° 200, figures féminines schématiques possibles (sur les panneaux 3, 6, 12)

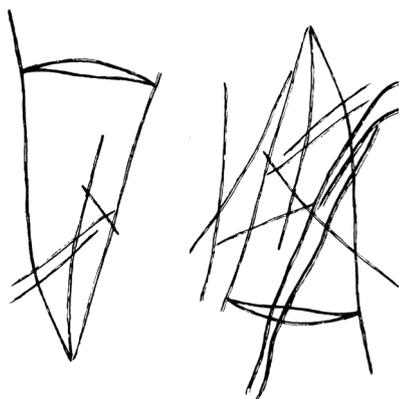
Représentation masculines : « sorcier » n° 204 ; « sorcier » n° 109 à tête de boviné, visage barbu n°54

Autres humains : « anthropomorphe » n° 67, « femme à l'anorak » n°110 (de sexe indéterminé), petit sujet acéphale armé n°38

Autres tracés : chevaux, rennes, bovinés, bouquetins, félins, ours, lièvre, traits et pseudo-flèches, tectiforme etc.

Références bibliographiques : Truffier (1941), Gaussen (1964), Duhard (1990), Clottes (2004)

Relevé graphique : Gaussen, 1964



Figures 126 et 127 – Gabillou triangle 22 (relevé Gaussen, présenté après rotation de 180° et élimination des traits parasites) – Gabillou triangle 22 (relevé Gaussen)

b - Gabillou, triangle 22

Datation : Magdalénien III probable

Support : calcaire maestrichtien sableux, tracé gravé sur le panneau 3, n° 22 du plan de J. Gaussen

Dimensions : 16 x 7 cm environ

Type : vue périnéale (car la fente est supérieure aux deux tiers de la hauteur), présentée pointe en bas, après rotation de 180° du panneau et élimination des traits parasites (identification J.-P. Duhard) (fig. 126)

Forme du tracé : triangle étroit, allongé et fermé par un double contour de base (l'un rectiligne, l'autre convexe vers le haut) ; le bord gauche sur le dessin, est curviligne et déborde de la base ; le bord droit est rectiligne

Fente médiane : bissectrice linéaire incurvée et désaxée à droite remontant sur les deux tiers de la hauteur

Association : sous la queue d'un boviné

Références bibliographiques : Gaussen, 1964

Relevé graphique : Gaussen, 1964 (pl. 4, fig. 1) (fig. 127)

21 - Gargas

a - Généralités

Nom du site : grotte de Gargas

Localisation : Aventignan (Hautes-Pyrénées)

Nature : grotte ornée

Fouilles : Cartailiac et Breuil, 1911 et 1913 ; Foucher et col., 2004-2006

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Aurignacien, Gravettien. Entre 27 000 et 25 000 BP pour Gravettien

Vulves : 3 (1 dans le Vestibule du Camarin, sous l'élan et 2 dans le Pavillon chinois, « en cloche »)

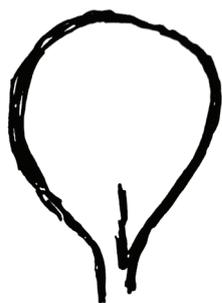
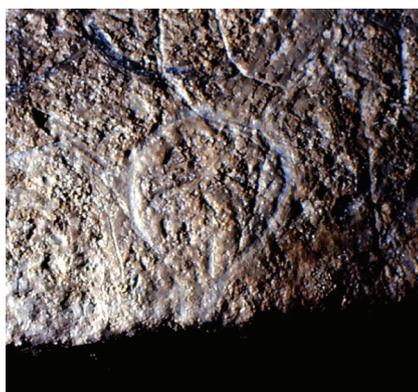
Représentations d'allure vulvaire : fentes et excavations allongées et béantes garnies d'ocre rouge

Représentations humaines : mains négatives « mutilées » nombreuses ;

Représentations animales : Aurochs, bisons, Chevaux, bouquetins, cervidés, mammouths, mégacéros, ours, oiseaux, félins (?), rhinocéros (?), sanglier, élan ;

Autres tracés : ponctuations, méandres

Références bibliographiques : Barrière, 1976 ; Delluc, 1988 ; Foucher et col., 2007



Figures 128 et 129 – Gargas Vestibule du Camarin (photo Delluc et relevé Barrière)

b - Vestibule du Camarin

Étude : C. Barrière, B. et G. Delluc

Datation : Gravettien

Support : massif calcaire du piémont pyrénéen, paroi du vestibule (ou antichambre) du Camarin.

Dimensions : L = 8 cm ; H = 12 cm

Technique : gravure large

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : tracé piriforme à pointe légèrement ouverte ; le trait continu et émoussé (l = 0,5 cm) paraît avoir été repassé au doigt à une date indéterminée

Fente médiane : petit trait court (3 cm environ) entre les deux bords de la pointe, un peu plus près du bord droit

Intégration au support : la vulve est gravée en bordure du support rocheux, la pointe orientée vers le bord.

Association avec d'autres tracés : la vulve est située à l'angle supérieur et gauche du panneau du grand taureau, sous l'encolure et à gauche des antérieurs d'un élan.

Références bibliographiques : Barrière, 1976 ; Delluc, 1988b

Relevés graphiques : relevé Barrière, 1976, p. 212 et 222 (fig. 129)

Photographie : Delluc (fig. 128)

c - Pavillon chinois « cloche » n° 1

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Gravettien

Support : enduit argileux épais au sommet d'une cascade stalagmitique, recouvert secondairement d'une couche de calcite (postérieure à la gravure)

Dimensions de la vulve : environ L = 30 cm ; H = 20 cm

Technique : tracé monodigital

Type : vulve en vue pubienne (identification B. et G. Delluc, en faisant tourner le panneau de 180°) (fig. 130)

Forme du contour : trapèze d'axe légèrement oblique en haut et à droite, à côté supérieur étroit et presque rectiligne, à côtés latéraux et inférieur concaves vers l'extérieur, à angles arrondis. Le contour est continu sauf au niveau de l'angle inférieur gauche du tracé.

Fente médiane : court trait de 3 cm de long et 1 cm de large environ, fait au doigt, tangent à la pointe et ressemblant aux autres ponctuations faites au doigt sur le panneau

Intégration au support : située en partie basse dans le secteur A du panneau, elle forme une paire avec la vulve n° 2. Les deux vulves sont à environ 30 cm l'une de l'autre et séparées par une coulée de calcite

Association avec d'autres tracés : nombreuses ponctuations, des lignes sinueuses (rhinocéros ? pour H. Breuil) et des griffades d'ours. Graffiti modernes

Références bibliographiques : Barrière, p. 107-108 et 112 -114 et 115

Relevés graphiques : Barrière (fig. 131)

Photographie : Delluc (fig. 132)

d - Pavillon chinois "cloche" n° 2

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Gravettien

Support : enduit argileux épais au sommet d'une cascade stalagmitique, recouvert secondairement d'une couche de calcite (postérieure à la gravure)

Dimensions : environ L = 22 cm ; H = 20 cm

Technique : tracé monodigital

Type : vulve en vue pubienne, mais inversée (identification B. et G. Delluc, en faisant tourner le panneau de 180°) (fig. 130)

Forme du contour : triangle à axe légèrement oblique en haut et à droite, à côtés concaves vers l'extérieur, surtout au niveau de la base correspondant au sillon hypogastrique, à sommet arrondi et fermé, à angles de la base ouverts

Fente médiane : simple ponctuation tangente au trait de contour et décalée vers la gauche du tracé

Intégration du tracé au support : il est situé en haut et à droite de la vulve n° 1, à environ 30 cm d'elle, séparée par une coulée de calcite, elle forme avec elle une paire, en partie basse, dans le secteur A du panneau

Association avec d'autres tracés : nombreuses ponctuations, des lignes sinueuses (rhinocéros ? pour H. Breuil) et des griffades d'ours. Graffiti modernes

Références bibliographiques : Barrière 1979, p. 107-108 et 112 -114 et 115 ; Delluc, 1988b

Relevés graphiques : Barrière, 1976, 107-108 et 112-114 et 115 (fig. 131)

Photographie : Delluc (fig. 132)

22 - Gaudry

a - Généralités

Nom du site : Gaudry (Montgaudier)

Localisation : Montbron (Charente)

Nature : gisement

Fouilles : premières fouilles par Lartet puis, de façon désordonnée par diverses personnes dont Albert Gaudry ; les travaux furent repris par L. Duport en 1966.

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen, supérieur et final

Vulves : 1 (triangle strié sur une dent)

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 180-189

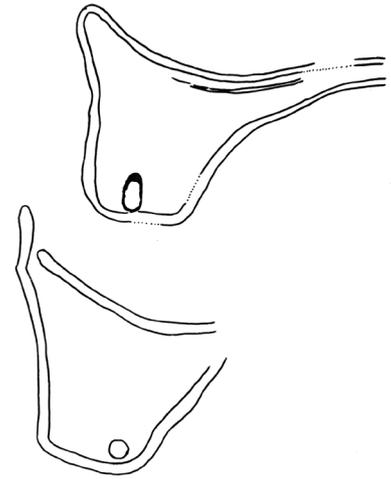
b - Gaudry dent

Étude : J. Airvaux

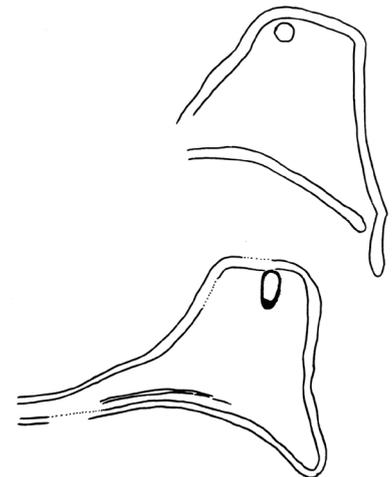
Datation : Magdalénien moyen ou supérieur

Support : tracé gravé sur la face linguale d'une incisive lactéale de poulain, au niveau de la couronne

Dimensions : centimétriques



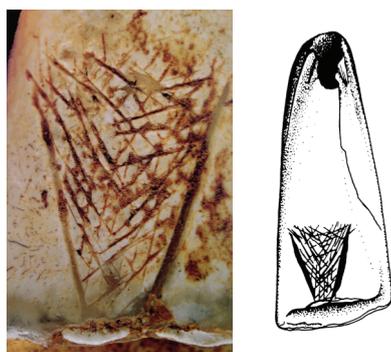
Figures 130 – Gargas Pavillon chinois "cloche" n° 1 et « cloche » n°2 (relevé Barrière présenté après rotation de 180°)



Figures 131 – Gargas Pavillon chinois "cloches" n° 1 et 2 (relevé Claude Barrière)



Figure 132 – Gargas Pavillon chinois "cloches" n° 1 et 2 (photo Delluc)



Figures 133 et 134 – Gaudry (photo et relevé Airvaux)

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne.

Forme du contour : image en V, à pointe ouverte en bas. La surface endographique est striée par de nombreux traits obliques s'entrecroisant en X. La limite supérieure du remplissage strié déborde la base

Fente médiane : pas de fente explicite

Intégration au support : le diagnostic de vulve repose sur la nature du support : les deux reliefs latéraux de la couronne évoquent la racine des cuisses et le sillon naturel entre les reliefs pourrait évoquer l'amorce de la fente vulvaire. Il n'y a aucun dispositif de suspension. Des objets de ce type se rencontrent aussi au Roc-aux-Sorciers, à La Marche et à Laugerie-Basse (1 exemplaire)

Lieu de dépôt : les séries récoltées à Montgaudier sont disséminées dans plusieurs collections.

Référence bibliographique : Airvaux, 2001, p. 188

Relevé graphique : Airvaux, 2001, p. 188 (fig. 134)

Photographie : Airvaux, 2001, p. 188 (fig. 133)

23 - Gouy

a - Généralités

Nom du site : grotte de Gouy

Localisation : Gouy (Seine-Maritime)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien final (et azilien), faciès creswellien, 12 000 BP environ

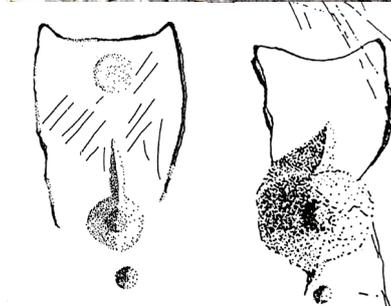
Vulves : 6 (5 vulves pariétales et 1 vulve mobilière associée à un corps féminin)

Représentations d'allure vulvaires : 17 triangles pariétaux (dont 8 striés), et 1 triangle strié gravé sur un bloc de craie

Représentations féminines : 3 figures féminines schématiques

Représentations animales : équidés, bovinés, oiseau (chevaux probables)

Références bibliographiques : Martin, 1989, p. 513 ; Martin, 1972 ; Martin, 2007 ; Martin 2009, p. 171-192



Figures 135, 136 et 137 – Gouy 4 (à gauche) et Gouy 4' (à droite) (photo Delluc) – Gouy 4 (à gauche) et Gouy 4' (à droite) (relevé Martin)

b - Gouy 4

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : Calcaire crayeux (Crétacé sénonien), paroi nord-est de la salle de l'Oiseau, à 1 m du mur d'entrée.

Dimensions : L = 11 cm ; H = 17 cm

Technique : gravure assez profonde

Type : vulve en vue pubienne (ou peut-être périnéale, voir infra)

Forme du contour : trapèze d'axe vertical à base supérieure concave, à côtés convexes et à base inférieure absente. Les angles supérieurs sont fermés en cornes. La surface porte de fins traits obliques en bas et à gauche et, surtout, dans la partie médiane supérieure, une cupule arrondie de 3 cm de diamètre à fond plat.

Fente médiane : la fente médiane, entre les 2 côtés et dans la moitié inférieure, occupe la moitié de la hauteur du tracé et elle est béante (1 cm environ), mais sa partie inférieure a été oblitérée par une cupule forcée de 4 cm de diamètre. Au-dessous, est une autre petite cupule. La cupule supérieure, la plus large, pourrait correspondre à l'orifice vaginal et la petite cupule inférieure à l'orifice anal : dans ce cas, il s'agirait d'une vulve en vue périnéale. Il est possible aussi que les cupules aient été secondairement ajoutées à une vulve en vue pubienne.

Association avec d'autres tracés : la vulve Gouy 4' est à 10 cm à droite et un peu en bas de la vulve Gouy 4, suivie de « l'oiseau » (chevaux probables) et de 2 figures féminines schématiques

Références bibliographiques : Martin, 1972, p. 126 ; Martin, 1989, p. 530, fig. 13 d

Relevé graphique : Martin, 1989, p. 530, fig. 13 d (fig. 136)

Photographie : Delluc (fig. 135)

c - Gouy 4'

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : Calcaire crayeux (Crétacé sénonien), paroi nord-est de la salle de l'Oiseau, à 1,10 mètre du mur d'entrée.

Dimensions : L = 7 cm ; H = 14 cm

Technique : gravure assez profonde

Type : vulve en vue pubienne (ou peut-être périnéale)

Forme du contour : trapèze d'axe oblique en bas et à gauche, à base supérieure concave vers l'extérieur, angles fermés et côtés rectiligne à gauche et convexe à droite, à base inférieure absente

Fente médiane : la fente médiane remontant à mi-hauteur est très largement béante (plus de 1 cm). Son extrémité inférieure est oblitérée par une très large cupule forcée de 6 cm de diamètre. La cupule, très large, pourrait correspondre à l'orifice vaginal : dans ce cas, il s'agirait d'une vulve en vue périnéale. Il est possible aussi que cette cupule ait été secondairement ajoutée à une vulve gravée, en vue pubienne.

Association avec d'autres tracés : la vulve Gouy 4' est à 10 cm à droite et un peu en bas de la vulve Gouy 4. Elle est suivie de « l'Oiseau » (chevaux probables) et de 2 figures féminines schématiques

Références bibliographiques : Martin, 1972, p. 126 ; Martin, 1989, p. 530

Relevé graphique : Martin, 1989, p. 530, fig. 13 d (fig. 137)

Photographie : Delluc (fig. 135)

d - Gouy 51

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : Calcaire crayeux (Crétacé sénonien), paroi sud-ouest de la salle de l'Oiseau

Dimensions : L = 5 cm ; H = 4 cm

Technique : gravure bien incisée

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle presque équilatéral, d'axe vertical et pointe en bas, à côtés rectilignes, à angles supérieurs fermés. La réalisation a entraîné un écaillage, surtout à droite du tracé.

Fente médiane : la pointe du triangle, arrondie, est occupée par la fente médiane, large de 1 cm, remontant à mi-hauteur, avec une grosse extrémité inférieure.

Association avec d'autres tracés : la vulve Gouy 53 est à environ 80 cm à droite et sur le même niveau. La vulve Gouy 55 est à environ 2 m en bas et à droite, sur une paroi où il n'y a guère d'autres tracés. A 5 cm en haut et à droite de la vulve Gouy 51, est forcée une large cupule isolée de 2,5 cm de diamètre.

Références bibliographiques : Martin, 1972, p. 126 ; Martin, 1989, p. 530

Relevé graphique : Martin, 1989, p. 530, fig. 13 c (fig. 139)

Photographie : Delluc (fig. 138)

e - Gouy 53

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : Calcaire crayeux (Crétacé sénonien), paroi sud-ouest de la salle de l'Oiseau, sur une zone écaillée

Dimensions : L = 4 cm ; H = 8 cm

Technique : gravure bien incisée

Type : vulve en vue pubienne ou périnéale

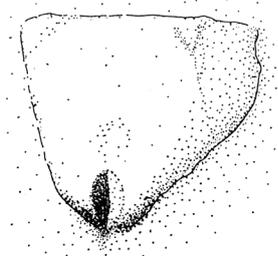
Forme du contour : triangle rectangle, aux 3 côtés rectilignes, d'axe oblique en bas et à gauche. La surface porte des traits plus fins en désordre. En partie basse, près de la pointe est forcée une cupule de 1,5 cm de diamètre qui pourrait être l'orifice vaginal

Fente médiane : absente (mais cupule)

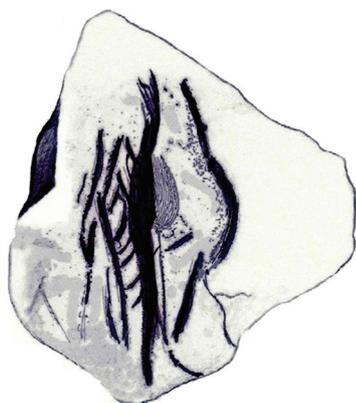
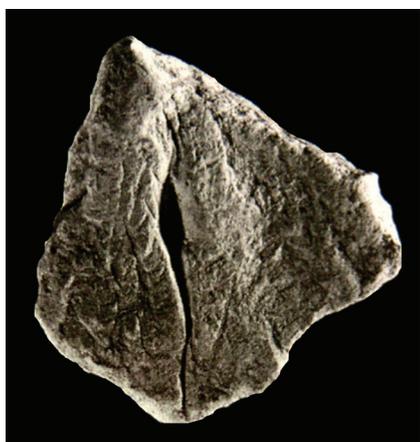
Association avec d'autres tracés : la vulve Gouy 53 est à environ 80 cm à droite et sur le



Figures 138, 139 et 140 – Gouy 51 (à gauche) et Gouy 53 (à droite) (photo Delluc) – Gouy 51 (relevé Martin) – Gouy 53 (relevé Martin)



Figures 141 et 142 – Gouy 55 (photo Delluc et relevé Martin)



Figures 143 et 144 – Gouy 99c (photo Delluc et relevé Martin)

même niveau que la vulve Gouy 51. La vulve Gouy 55 est à environ 2 mètres en bas et à droite, sur une paroi où il n'y a guère d'autres tracés.

Références bibliographiques : Martin, 1972, p. 126 ; Martin, 1989, p. 530

Relevé graphique : Martin, 1989, p. 530, fig. 13 c (fig. 140)

Photographie : Delluc (fig. 138)

f - Gouy 55

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : calcaire crayeux (Crétacé sénonien), paroi sud-ouest de la salle de l'Oiseau, à 50 cm du mur d'entrée

Dimensions : L = 19 cm ; H = 19 cm

Technique : gravure bien incisée et même sculptée pour la moitié droite par abaissement du versant externe du trait de contour

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle presque équilatéral, d'axe oblique en bas et à gauche. La base est rectiligne, les côtés sont convexes, surtout à droite, vers l'extérieur. La pointe est arrondie.

Fente médiane : au contact de la pointe, la fente médiane est béante (4 cm de long et 2 cm de large). Au-dessus d'elle se trouve une cupule arrondie peu profonde de 2 cm de diamètre, sans signification anatomique.

Association avec d'autres tracés : La vulve Gouy 55 est à environ 2 mètres en bas et à droite de la vulve Gouy 53, sur une paroi où il n'y a guère d'autres tracés.

Références bibliographiques : Martin, 1972, p. 126 ; Martin, 1989, p. 530

Relevé graphique : Martin, 1989, p. 530, fig. 13 e (fig. 142)

Photographie : Delluc (fig. 141)

g - Gouy 99c

Étude : Y. Martin

Datation : Magdalénien final

Support : calcaire crétacé (sénonien) ; bloc de calcaire très tendre provenant d'une paroi (mesurant 12 x 11 pour 2 à 4 cm d'épaisseur. Ce bloc a été trouvé isolé, dans les déblais de l'entrée, mais il appartenait à la paroi, d'où il a été détaché, sans que l'on sache si ce fut avant ou après ornementation

Dimensions : 9 cm de hauteur

Technique : gravure et sculpture en faible bas-relief (1,2 cm au plus profond)

Type : vue périnéale (identification par A. Marshack, Y. Martin et J.-P. Duhard)

Forme du contour : en ovale allongé

Fente médiane : entaille verticale vigoureuse et profonde, « celle d'une vulve » et « obtenue par des passages successifs de l'outil » (Martin, 2007)

Association avec d'autres tracés : sur la lèvres droite du tracé est sculpté un corps féminin en profil gauche. Il est acéphale et apode, délimité en avant par l'entaille, en arrière par un raclage du contour postérieur dessinant un profil fessier accentué ; un trait souligne la crête iliaque du bassin, un autre le contour crural postérieur, un dernier le pli axillaire ; l'entaille médiane a été agrandie à la partie moyenne par enlèvements de copeaux, permettant de faire ressortir un relief mammaire et la saillie pubienne, et de figurer un ventre plat, voire creux. Sur la lèvres gauche du tracé, « des traits en chevrons sont verticalement disposés. Certains se poursuivent en ondulant à l'intérieur de la fente, où ils s'entrecroisent ». Y. Martin et J.-P. Duhard y voient les plis et crêtes de la nymphe ou petite lèvres.

Lieu de dépôt : dépôt archéologique régional de la Seine-Maritime

Références bibliographiques : Martin, 2007, p. 4-7, fig. 1, 2, 3, 4

Relevé graphique : Martin, 2007, fig. 1 fin de la 2^e planche (fig. 143)

Photographie : Martin (fig. 144)

24 – Guy-Martin

a - Généralités

Nom du site : Réseau Guy-Martin de La Marche

Localisation : Lussac-les-Châteaux (Vienne), au-dessus du gisement de La Marche

Nature : grotte ornée

Fonilles : Airvaux, 2001

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen (14 240 BP)

Vulves : 3 (groupées). Malgré le nom de « fresque obstétricale », donné à cet ensemble, il n'y a aucune trace de pigment : il s'agit plutôt d'une « frise ».

Représentations humaines : un « nouveau-né »

Représentations animales : chevaux, mammouth. Immédiatement à gauche du groupe des trois vulves, est gravé un cheval dont la tête et l'encolure se superpose en partie aux vulves Guy-Martin 1 et 2.

Autres tracés : entre le mammouth et le groupe des 3 vulves, quelques traits semblent ébaucher une image triangulaire analogue à ces dernières. *Références bibliographiques* : Airvaux, 1998 et 2001

b - Guy-Martin 1

Étude : J. Airvaux

Datation : Magdalénien moyen

Support : ce tracé fait partie d'un groupe de 3 vulves qui s'inscrivent dans un carré de 22 cm de côté sur une paroi de calcaire bathonien-bajocien, recouverte de calcite.

Dimensions : L = 5 cm ; H = 7 cm

Technique : gravure fine à traits multiples

Type : vulve en vue pubienne, disposée dans la partie supérieure et gauche du groupe

Forme du contour : triangle isocèle à côtés rectilignes ou à peine convexes vers l'extérieur, aux 3 angles légèrement ouverts. L'axe du triangle est très légèrement oblique en bas et à droite

Fente médiane : fente bissectrice de l'angle inférieur, longue de 3 cm environ. Elle est faite de multiples traits à peu près parallèles, dont deux dépassent largement la figure vers le bas sur 3 cm (sang menstruel pour J. Airvaux)

Intégration au support : vulve gravée sur une surface à peu près plane

Association avec d'autres tracés : la pointe de cette vulve se superpose en partie à la vulve Guy-Martin 2 sous-jacente. La surface endographique est surchargée par la crinière et l'oreille d'un grand cheval

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 134-137

Relevés graphiques : Airvaux, 2001, p. 134-137 (fig. 147)

Photographies : ensemble, cliché Airvaux (fig. 145 a et b) ; détail de la vulve, cliché Airvaux (fig. 146)

c- Guy-Martin 2

Étude : J. Airvaux

Datation : Magdalénien moyen

Support : ce tracé fait partie d'un groupe qui s'inscrit dans un carré de 22 cm de côté sur une paroi de calcaire bathonien-bajocien, recouverte de calcite.

Dimensions : L = 11 cm ; H = 10 cm

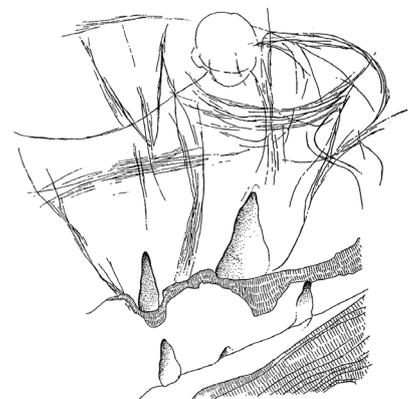
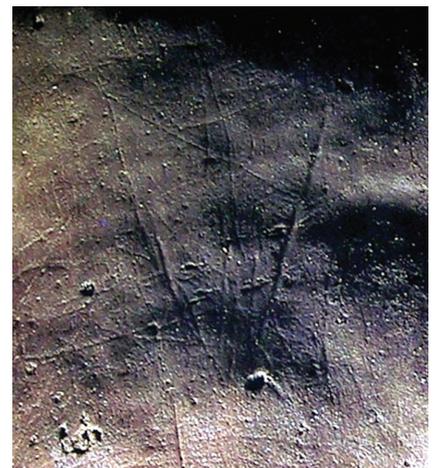
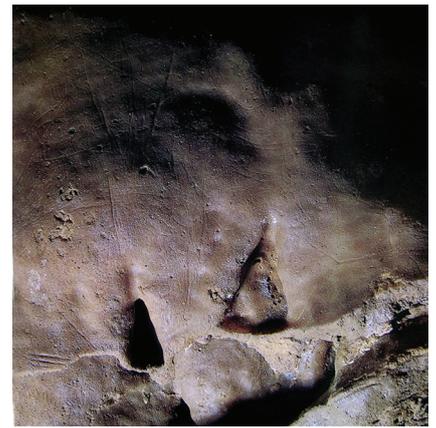
Technique : gravure fine à traits multiples, sauf la base du triangle gravée avec un trait simple

Type : vulve en vue périnéale, en raison de l'importance de la béance de la fente vulvaire, malgré la concavité accentuée du bord supérieur du tracé. Elle est disposée dans la partie inférieure et gauche du groupe, juste au-dessous de la vulve Guy-Martin 1 et contiguë à la vulve Guy-Martin 3, à sa droite

Forme du contour : triangle isocèle à côtés à peu près rectiligne à gauche et convexe à droite vers l'extérieur, à base supérieure concave vers le haut (sillon hypogastrique réaliste), aux 2 angles supérieurs légèrement ouverts. La pointe est occupée par la fente médiane. L'axe du triangle est très légèrement oblique en bas et à droite. La surface endographique est marquée par quelques traits verticaux médians, se prolongeant au-dessus du pli hypogastrique, et par un faisceau de traits horizontaux, sans signification évidente. La pointe du triangle est alignée sur un relief naturel.

Fente médiane : fente naturelle dans la calcite, faite d'une excavation triangulaire à base inférieure de 1 cm de large et 3 cm de haut. C'est elle qui a suggéré l'exécution de la vulve.

Intégration au support : vulve gravée sur une surface régulière avec de molles dépressions et renflements



Figures 145 a et b, 146 et 147 – Guy-Martin 1, 2 et 3 (a, photo Airvaux ; b, photo Airvaux avec relevé) – Guy-Martin 1 (photo Airvaux) – Guy-Martin 1, 2 et 3 (relevé Airvaux)



Figure 148 – Guy-Martin 2 (photo Airvaux)



Figure 149 – Guy-Martin 3 (photo Airvaux)

Association avec d'autres tracés : la vulve Guy-Martin 2 sous-jacente est surchargée en partie par la pointe de la vulve Guy-Martin 1. L'angle supérieur et gauche du tracé de cette vulve est barré par le trait du poitrail du grand cheval contigu.

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 134-137

Relevés graphiques : Airvaux 2001, p. 134-137 (fig. 147)

Photographies : Airvaux (fig. 148)

d - Guy-Martin 3

Étude : J. Airvaux

Datation : Magdalénien moyen

Support : le tracé fait partie d'un groupe qui s'inscrit dans un carré de 22 cm de côté gravé sur une paroi de calcaire bathonien-bajocien, recouverte de calcite.

Dimensions : L = 9 cm ; H = 10 cm

Technique : gravure fine à traits multiples. Le côté gauche se confond en grande partie avec le côté droit de la vulve Guy-Martin 2

Type : vulve en vue périnéale, en raison de l'importance de la béance de la fente vulvaire, malgré la concavité accentuée du bord supérieur du tracé, disposée dans la partie inférieure et droite du groupe des trois vulves et contiguë à la vulve Guy-Martin 2, à sa gauche

Forme du contour : trapèze irrégulier, à côté gauche concave vers l'extérieur, à côté droit sinueux, à peine convexe vers l'extérieur, à base supérieure concave vers le haut et faite de multiples traits (sillon hypogastrique réaliste, avec plis de paroi abdominale affaissée), à base inférieure largement ouverte, alignée sur un relief naturel et sans tracé gravé. L'axe du trapèze est légèrement oblique en bas et à gauche. Ses angles supérieurs sont fermés. L'angle supérieur et droit, très aigu, est englobé dans un trait courbe figurant le dos de la représentation humaine nommé « nouveau-né », à raison sans doute.

Fente médiane : large excavation naturelle dans la calcite, triangulaire à base inférieure, de 2,5 cm de large et 4 cm de haut. C'est elle qui a suggéré l'exécution de la vulve.

Intégration au support : vulve gravée sur une surface légèrement creuse

Association avec d'autres tracés : la vulve Guy-Martin 3 est contiguë à la vulve Guy-Martin 2, son côté gauche étant commun avec le côté droit de la vulve Guy-Martin 2. Elles sont toutes les deux alignées sur le même relief naturel, plus ou moins horizontal. Une représentation humaine nommée « nouveau-né », à tête ronde, corps de profil et court, membres supérieurs évoqués par quelques traits rectilignes vers l'avant et membres inférieurs dessinés en triple flexion, est gravée juste au-dessus du sillon hypogastrique de la vulve Guy-Martin 3. Elle s'emboîte autour de l'angle supérieur droit du tracé de la vulve Guy-Martin 3 et elle occupe l'angle supérieur droit du groupe des 3 vulves, au même niveau et à droite de la vulve Guy-Martin 1.

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 134-137

Relevés graphiques : Airvaux 2001, p. 134-137 (fig. 147)

Photographies : Airvaux (fig. 149)

25 - Jolivet

a - Généralités

Nom du site : Abri de Jolivet

Localisation du site : Terrasson (Dordogne)

Nature du site : gisement sous abri ; fouilles Bouysonnie et Delsol

Vulves : 13 (gravées sur une diaphyse osseuse)

Références bibliographiques : Bouysonnie et Delsol, 1930 ; Bouysonnie, 1957

b - Jolivet 1 à Jolivet 13

Datation : Magdalénien

Support : os diaphysaire gravé à plein champ d'une série de 13 tracés en parenthèses centrés sur un axe, suivis par un 14^e semblant interrompu par un fracture de l'os

Dimensions : non connues

Technique : gravure

Type : frise de vulves en vue périnéale (identification J.-P. Duhard) ; 13 vulves sont lisibles et une 14^e est probable ; elles semblent organisées par paires

Forme du contour : fusiforme

Fente médiane : linéaire sans atteindre les extrémités

Association proche avec d'autres tracés : néant

Références bibliographiques : Bouyssonie, 1957

Relevés graphiques : Bouyssonie, 1957, fig. 2 n° 5 (fig. 150)

26 – Ker de Massat

a - Généralités

Nom du site : grotte du Ker de Massat

Localisation : grotte du Ker à Massat (Ariège) ; ou le Ker inférieur, ou la Campagnole

Nature : grotte ornée

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien IV, V et VI et Azilien (?)

Vulve : 1 (une, gravée au sol)

Représentation phallique : 1 phallus réaliste, avec gland et sillon balano-préputial, tracé au doigt dans l'argile, dans la galerie profonde

Représentations humaines : 1 fantôme et 4 têtes humaines

Représentations animales : bouquetins, isards, aurochs, bisons, chevaux, cervidés ; en mobilier : galet gravé d'un ours

Autres tracés : 1 V renversé, 2 crosses, 1 quadrillage, des traces de doigts, des hachures, réticulé, serpent, etc.

Références bibliographiques : Barrière, 1990 ; Gailli, 2004

b - Ker de Massat Pal S1

Étude : C. Barrière ; R. Gailli et J.-P. Duhard

Datation : Magdalénien moyen-supérieur

Support : bloc de calcaire calcité au sol, à gauche, qui gêne la progression à l'entrée de la salle Paloumé (étage supérieur)

Dimensions : L = 15 cm ; H = 26 cm (12 x 15 cm selon R. Gailli)

Technique : trait de gravure profonde, assez large et émoussé

Type : vulve en vue périnéale (fente supérieure aux deux tiers de la hauteur)

Forme du contour : tracé triangulaire, presque quadrangulaire, à base supérieure concave en haut, à bords à peu près rectilignes et s'invaginant en bas pour se continuer avec la fente médiane. Les deux angles supérieurs sont fermés. La partie inférieure de la figure a été endommagée par les spéléologues, selon R. Gailli (2004)

Fente médiane : un seul trait long d'environ 8 cm, se terminant par une petite excavation triangulaire. La fente se prolonge en bas, au-delà du contour sur environ 5 cm (écoulement physiologique ?)

Intégration au support : vulve inscrite à la partie supérieure du bloc

Association avec d'autres tracés : griffures d'ours probables à proximité sur le bloc ; tracés digitaux parallèles au plafond, juste au-dessus ; autres traits et frottis.

Références bibliographiques : Barrière, 1990, p. 28 ; Gailli, 2004, fig. 1, p. 16

Relevé graphique : Barrière, 1990, p. 28 (fig. 152)

Photographie : Barrière, 1990, p. 28 (fig. 151)

27 - Lascaux

a - Généralités

Nom du site : grotte de Lascaux

Localisation : Montignac (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Fouilles : André Glory, 1960-1961

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien II, 17-18 000 BP

Vulve : 1 (un petit tracé, gravé dans l'Abside)

Représentations humaines masculines : homme du Puits

Représentations animales : cervidés, chevaux, bisons, aurochs, 1 renne, 1 ovibos

Autres tracés : nombreux signes géométriques ; Leroi-Gourhan décrit des signes féminins (claviformes) ou pleins (signes quadrangulaires) et masculins ou minces (signes en bâtonnets)

Références bibliographiques : Leroi-Gourhan et col., 1979 ; Delluc, 2008

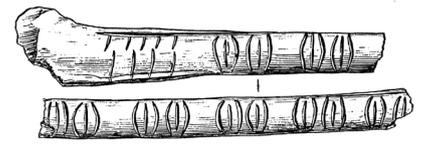
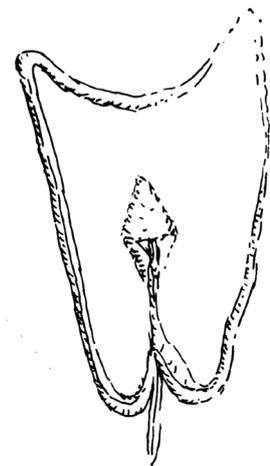


Figure 150 – Jolivet os d'oiseau gravé (relevé Bouyssonie)



Figures 151 et 152 – Ker de Massat Pal S1 (photo et relevé Barrière)



Figure 153 – Lascaux Cheval aux harpons (relevé Glory)



Figure 154 – Lascaux détail de la vulve (extrait du relevé du Cheval aux harpons par A. Glory)

b - Lascaux tracé n°3 du Cheval aux harpons

Datation : Magdalénien II

Support : dans l'Abside, à la partie basse de la paroi nord, près de l'entrée du Passage

Dimensions : environ L = 6 cm et H = 9 cm

Type : vue pubienne ou peut-être périnéale compte tenu de la hauteur du trait médian

Forme du tracé : 3 traits convergents pour former une image en patte d'oie incomplètement fermée, et sans base supérieure. Le bord gauche du tracé est prolongé par un trait non jointif, de même longueur et même direction. Le bord droit est prolongé par un trait non jointif, curviligne et tracé en direction du trait opposé, sans le rejoindre. L'ensemble, traits vulvaires et traits prolongeant les côtés, n'est pas sans évoquer pour J.-P. Duhard, une figure féminine schématisée où la vulve deviendrait les membres inférieurs d'un corps féminin

Fente médiane : courte, tracée entre les deux bords divergents vers le haut

Intégration au support : tracé gravé sous la crinière striée du « cheval aux harpons » (qui sont en réalité des signes en chevrons emboîtés)

Références bibliographiques : Glory in Leroi-Gourhan *et al.*, 1979, p. 225, fig. 233 et Delluc, 2008, p. 78-79 (rubrique « Cheval aux harpons »)

Relevé graphique : Glory (fig. 153 et 154)

28 – Laugerie-Haute ouest

a - Généralités

Nom du site : Laugerie-Haute Ouest

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)

Nature : habitat sous abri, gisement

Fouilles : Peyrony, 1921-1935

Stratigraphie et datation associées : Gravettien supérieur, Solutréen, Magdalénien

Vulve : 1 (sur le bloc Laugerie-Haute Ouest B5, issu du niveau B du Gravettien supérieur)

Représentations d'allure vulvaire : 1 triangle strié sur une face plane d'un galet portant, au verso, 1 image féminine de face avec 2 bras et 2 seins (lecture Duhard) ; à rapprocher d'un triangle strié provenant du Bois-Ragot, des triangles striés de Gouy et des triangles gravés sur dents de La Marche, d'Angles et Gaudry. Également, images ovalaires allongées centrées sur des lignes de cupules et gravées sur les blocs Laugerie-Haute Ouest B2 et B4 (ressemblant à des images contemporaines de l'abri Pataud).

Représentations phalliques : 1 phallus probable sur le bloc Laugerie-Haute Ouest B1, issu du niveau B du Gravettien supérieur (Périgordien VI)

Représentations animales : mammoths et cheval gravés sur des pierres trouvées dans les niveaux gravettiens supérieurs

Références bibliographiques : Peyrony, 1938 ; Delluc, 1991, p. 167-175

b - Laugerie-Haute ouest B5

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Gravettien supérieur (Périgordien VI)

Support : bloc de calcaire coniacien (27 x 24 x 10 cm)

Dimensions : 24 cm x 6 cm de large

Technique : gravure profonde (trait à section recticurviligne et angulaire)

Type : vulve en vue périnéale

Forme : tracé en navette allongée, aux 2 pôles déficients. Renflement sommital évoquant le relief clitoridien (clitoris sous son capuchon)

Fente médiane : long sillon élargi (1,5 cm de large ; 1 cm à 1,2 cm de profondeur) formant l'axe de l'image sur 10 cm de long

Intégration au support : cadré à plein champ sur une surface badigeonnée d'ocre clair, plus dense au centre de la gravure

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Peyrony, 1938, p. 17 et planche III fig. 1 ; Delluc, 1991, fig. 126, p. 171

Relevé graphique : Delluc, p. 171, fig. 126 (fig. 156)

Photographie : Delluc (fig. 155)



Figures 155 et 156 – Laugerie-Haute ouest B5 (photo et relevé Delluc)

29 - Laussel

a - Généralités

Nom du site : abri de Laussel. Grand abri

Localisation : Marquay (Dordogne)

Nature : habitat sous abri effondré

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Aurignacien, Gravettien, Solutréen

Vulves : 4 (une sur le bloc Laussel 1, une sur le bloc Laussel 2, au moins une sur le bloc Laussel 4, une sur le gland pénien)

Représentations d'allure vulvaire : de nombreux tracés sans doute vulvaires sur 3 blocs : Laussel 1 (3 images vulvaires incomplètes à côté d'une vulve circulaire) ; Laussel 3 (3 images ovalaires piquetées avec cupule piquetée centrale, probablement vulvaires) ; Laussel 4 (2 images à tracé piqueté ou recticurviligne, circulaires, échancrées, probablement vulvaires et, sur l'autre face, 2 vestiges piquetés, probablement vulvaires)

Représentations d'allure phallique : 3 blocs gravés ou sculptés : Laussel 5 (1 tracé géométrisé, d'allure phallique, vigoureusement gravé) ; Laussel 6 (1 tracé géométrisé, d'allure phallique, vigoureusement gravé) ; le gland pénien avec vulve sur la face inférieure

Représentations humaines féminines : 4 blocs sculptés rapportés traditionnellement au Gravettien : « Femme à la corne » et « Vénus de Berlin », avec un mont de Vénus avec sillon hypogastrique mais sans fente médiane ; « Femme à la tête quadrillée » et « Chasseur », ce dernier identifié aujourd'hui plutôt comme la représentation d'une jeune fille (J.-P. Duhard) ; et 1 bloc gravé d'une image féminine en « Carte à jouer » pouvant correspondre à une parturition, sans vulve indiquée

Représentations humaines masculines : bloc plus ou moins sculpté semblant figurer un personnage à phallus érigé, baptisé « Priape »

Représentations animales : quelques animaux gravés sur blocs dont 1 mammouth à entrejambe en arche et 1 biche (?) rapportés plutôt au Gravettien ;

Autres tracés : un petit tracé en Y sur la cuisse droite de la « Femme à la corne », retrouvé dans une des incisions de la corne

Références bibliographiques : Lalanne et Bouyssonie, 1941-46 ; Delluc, 1978, p. 359-373 ;

b - Laussel 1

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien ou Gravettien

Support : bloc de calcaire coniacien (50 x 26 x 11 cm)

Dimensions : 15 x 15 cm

Technique : trait à section recticurviligne et piqueté

Type : vulve en vue périnéale

Forme : cercle presque parfait, ouvert à la base, au niveau de la fente médiane.

Fente médiane : court trait en fuseau disposé suivant un rayon du cercle

Intégration au support : vulve gravée latéralement par rapport au centre de la face rectangulaire allongée

Association proche avec d'autres tracés : 3 images analogues mais incomplètes et plus ou moins effacées sur le même bloc

Lieu de conservation : Musée d'Aquitaine à Bordeaux

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 361-364

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 363 (fig. 158)

Photographie : Delluc (fig. 157)

c - Laussel 2

Étude : B. et G. Delluc

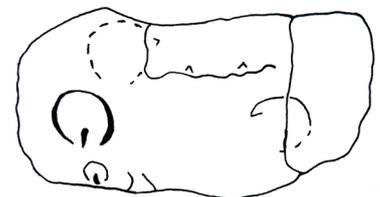
Datation : Aurignacien ou Gravettien

Support : bloc de calcaire coniacien (21 x 17 x 8 cm environ)

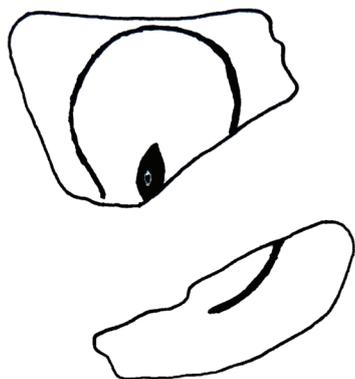
Dimensions : 14 cm x 14 cm

Technique : trait à section recticurviligne et bas-relief partiel

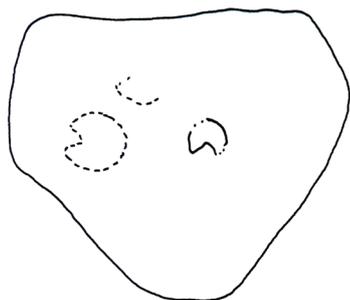
Type : vulve en vue périnéale



Figures 157 et 158 – Laussel 1 (photo et relevé Delluc)



Figures 159 et 160 – Laussel 2 (photo et relevé Delluc)



Figures 161 et 162 – Laussel 4 (photo et relevé Delluc)

Forme : tracé piriforme ouvert en bas, se prolongeant en partie sur la face latérale du bloc.

Fente médiane : large, béante, naviculaire, avec un petit relief central ovalaire conservé (clitoris ?)

Intégration au support : image occupant pratiquement tout l'espace disponible sur le bloc devenant ainsi presque une ronde-bosse

Lieu de conservation : Musée d'Aquitaine à Bordeaux

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 364-366

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 365 (fig. 160)

Photographie : Delluc (fig. 159)

d - Laussel 4

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien ou Gravettien

Support : bloc de calcaire coniacien (40 x 34 x 7,5 cm)

Dimensions : 14 cm x 14 cm

Technique : tracé piqueté

Type : vulve en vue pubienne (assise)

Forme : tracé circulaire, échancré (analogue à Laussel 1)

Fente médiane : invagination du trait de contour formant une échancrure large mais de faible hauteur (moins du tiers du diamètre)

Intégration au support : image occupant la partie inférieure du registre

Tracés associés : un tracé circulaire échancré en triangle largement ouvert, assez analogue, pouvant aussi évoquer une empreinte d'équidé, d'orientation orthogonale, et un tracé en V

Lieu de conservation : Musée d'Aquitaine à Bordeaux

Référence bibliographique : Delluc, 1978, p. 359-373

Relevé graphique : Delluc, p. 369 (fig. 162)

Photographie : Delluc (fig. 161)

e – Laussel Gland pénien avec vulve

Étude : J.-P. Duhard et A. Roussot

Datation : Aurignacien (indiqué sur la boîte de récolte) ou Gravettien (note de G. Lalanne)

Support : bloc de calcaire coniacien de 6,4 cm de haut

Dimensions : 5 x 4,3 cm

Technique : sculpture en ronde bosse (gland) et bas relief partiel (vulve)

Type : vulve en vue périnéale (identification J.-P. Duhard et A. Roussot) ; mais ce tracé peut également être interprété comme le frein du prépuce ou une anomalie congénitale (hypospadias balanique avec méat urinaire situé à la face inférieure du gland, pour B. et G. Delluc)

Forme du contour : ovalaire avec deux bourrelets parallèles se rejoignant aux deux extrémités, en faveur d'une vulve.

Fente médiane : étroite à bords parallèles (rappelant Laugerie-Haute ouest)

Intégration au support : image occupant la partie centrale de la face inférieure du gland

Lieu de conservation : Musée d'Aquitaine à Bordeaux

Référence bibliographique : Duhard et Roussot, 1988

Relevé graphique : Delluc, 1991, p. 193, fig. 139 (fig. 164)

Photographie : Roussot *in* Duhard et Roussot, 1988, p. 41-44, fig. 1 (fig. 163)

30 – Limeuil

a - Généralités

Nom du site : gisement de Limeuil

Localisation du site : Limeuil (Dordogne), rive droite du confluent Vézère-Dordogne

Nature du site : gisement de plein air avec profusion de plaquettes et blocs ornés

Fouilles : Capitan et Bouysonnie (1909-1919) ; étude des plaquettes reprise par G. Tosello pour sa thèse (276 objets)

Stratigraphie et datations : industrie du Magdalénien supérieur et datations au ¹⁴C de 11 720 +/- 110 BP ; occupations successives

Vulve : 1 (sur une dalle calcaire)

Tracés d'allure vulvaire : signes isolés triangulaires et arrondis

Représentation féminine : 1 corps féminin acéphale en profil gauche (plaque 136, numérotation Tosello)

Représentations animales : nombreuses où domine le renne, devant le cheval ; plus rares : aurochs, bouquetin, ours, oiseau et un renard au repos

Autres tracés : signes barbelés, angulaires, en fuseau, en chevrons

Références bibliographiques : Capitan et Bouyssonnie, 1924 ; Tosello, 2003

b – Limeuil Plaque 243 (numérotation Tosello)

Étude : remontage et description de G. Tosello

Datation : Magdalénien supérieur (VI)

Support : grande dalle fracturée et remontée de 45 x 35 x 6 cm ; le recto seul est gravé

Dimensions : 30 cm de haut

Technique : gravure et relief naturel

Type : vue pubienne

Contour : « trois grandes incisions délimitent un triangle dont l'angle droit est détruit par l'érosion ».

Fente médiane : « telle une bissectrice, une ligne est issue du sommet inférieur »

Intégration au support : le sommet, d'où part la bissectrice, est « suggéré par une avancée naturelle du bord rocheux en pointe » ; une vingtaine de courtes incisions entaillent cette avancée et, au centre, sont tracés 1 signe angulaire et 1 signe en fuseau ;

Associations : « cette plaque est entièrement consacrée aux signes »

Lieu de conservation : MAN 56751-99+43+46

Bibliographie : Tosello, 2003, p. 259-260

Relevé graphique : Tosello, 2003, fig 215, p. 266 (fig. 166)

Photographie : Tosello, 2003, fig 214, 215 (fig. 165)

31 – La Madeleine

a - Généralités

Nom du site : abri de La Madeleine

Localisation : Tursac (Dordogne)

Nature : gisement sous abri avec nombreux objets de matière osseuse ornés et de nombreux blocs de calcaire décorés

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen et supérieur

Vulves : 4 (1 vulve sur un bâton percé et 3 vulves gravées sur un ciseau)

Représentations d'allure vulvaire : la célèbre baguette de l'ours et du phallus est gravée d'un ensemble complexe au-delà de la racine du phallus et des bourses. Un tracé ovalaire à contour multiple a été identifié parfois comme une vulve avec représentation des lèvres et du clitoris, autour d'une fente béante largement ouverte vers la racine de la verge. Mais cette identification n'est pas évidente. Des traits contigus pourraient schématiser les deux creux inguinaux et l'abdomen. D'autres objets gravés avec des triangles avaient été interprétés par H. Breuil comme ornés d'images vulvaires (Breuil et Saint-Périer, 1927, fig. 49, n° 1 et fig. 53, n° 3)

Représentations phalliques : plusieurs phallus gravés ou sculptés sur bâtons percés et sur baguettes

Représentations humaines féminines : 1 femme sur baguette de bois de renne (Duhard, à paraître)

Représentations humaines masculines : 1 homme ithyphallique gravé sur galet

Représentations d'animaux : chevaux, rennes, bisons, sur blocs de pierre ou sur os

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Peyrony, 1928 ; Duhard (à paraître)

b - La Madeleine : bâton percé

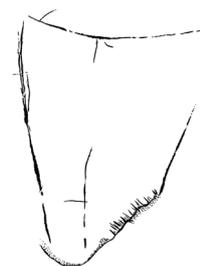
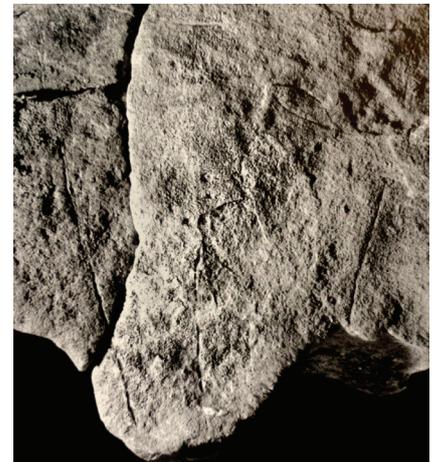
Datation : Magdalénien V (couche moyenne) : 13 000 BP environ

Support : bâton percé en bois de renne de 6,5 cm de long et 2,7 cm de large

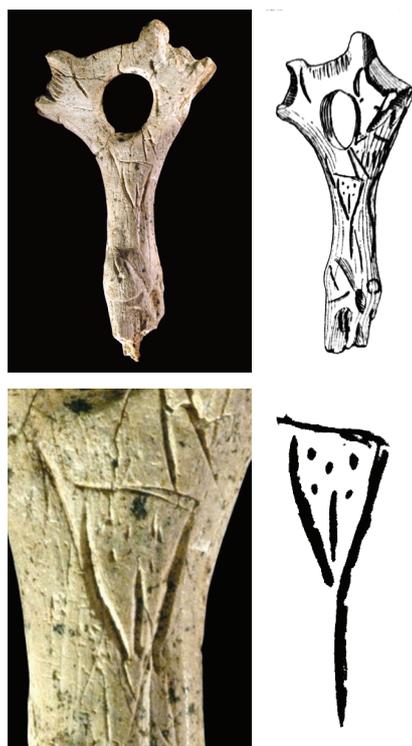
Dimensions : L = 0,6 cm ; H = 1 cm



Figures 163 et 164 – Laussel Gland pénien (photo Roussot) – Laussel vulve du gland pénien (relevé Delluc)



Figures 165 et 166 – Limeuil plaque 243 (photo et relevé Tosello)



Figures 167 et 169 a – La Madeleine bâton percé – détail de la vulve (photographies Jugie)

Figures 168 et 169 b – La Madeleine bâton percé – détail de la vulve (relevés Breuil)

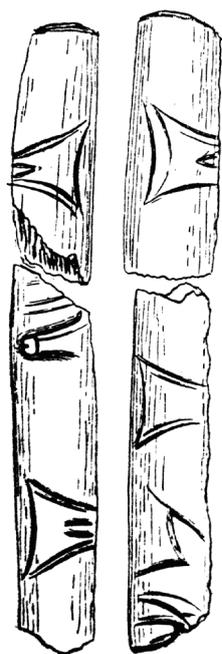


Figure 170 – La Madeleine ciseau à vulves (relevé Breuil et Saint-Périer)

Technique : gravure fine sur bois de renne

Type : vulve en vue périnéale (la fente n'atteint pas le sommet du triangle)

Forme du contour : triangle isocèle, le bord droit dépassant largement la pointe du triangle.

La pointe est légèrement ouverte. L'angle supérieur droit du tracé est légèrement ouvert. Le bord gauche est légèrement convexe vers l'extérieur et le bord droit rectiligne. Le bord supérieur est légèrement sinueux. La partie supérieure du triangle, au-dessus de la fente médiane, est marquée par des petites incisions verticales (indication des poils pour D. Peyrony)

Fente médiane : fente linéaire bissectrice de l'angle, n'atteignant pas tout à fait le sommet du triangle et mesurant un peu moins de la moitié de la hauteur

Intégration au support : vulve gravée immédiatement sous le trou du bâton percé

Autres tracés proches : sur la face ornée de la vulve, se lit un relief aménagé évoquant peut-être une tête de poisson ou un gland. Divers autres tracés peu lisibles, dont un poisson possible, se lisent sur les deux faces. Le trou est encadré par 2 reliefs hachurés énigmatiques (têtes de bisons schématisés pour A. Leroi-Gourhan)

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies (dépôt du MAN 56880)

Références bibliographiques : Capitan et Peyrony, 1928, p. 70-71

Relevés graphiques : Breuil (fig. 168 et 169 b)

Photographies : Jugie, MNPE ® RMN (fig. 167) et détail de la vulve (fig. 169 a)

c - La Madeleine : ciseau à vulves

Datation : Magdalénien supérieur

Support : ciseau en os de 9,5 cm de long et 1,3 cm de large, en 2 fragments gravés recto-verso, appartenant à 2 collections différentes

Dimensions : L = 1,5 cm ; H = 1,2 cm

Technique : gravure fine sur os

Type : 3 vulves en vue pubienne assise, presque identiques

Forme du contour : trapèze, aux 3 bords concaves vers l'extérieur et au 4^e amputé par le bord de l'objet. Les 2 angles supérieurs sont fermés. Ces vulves étaient, pour H. Breuil, des « nageoires caudales, modifiées pour en faire un triangle génital féminin, avec vulve ».

Fente médiane : large et courte, matérialisée par un V inversé sur 2 d'entre elles, par 2 traits en parenthèses pour la 3^e. Elle n'atteint pas les côtés du triangle

Intégration au support : sur l'avant, les 2 vulves, perpendiculaires à l'axe du ciseau, sont tracées tête-bêche, séparées par un petit phallus réaliste. Sur le revers, les 2 images (la 3^e vulve et un trapèze analogue mais sans fente) sont gravées dans le même sens, accompagnées d'autres traits sans signification évidente.

Autres tracés proches : petit phallus légèrement sculpté, avec sillon balano-préputial et méat urétral ; ébauche possible d'un second phallus

Lieu de conservation : MAN 54448 (collection Girod et collection Capitan)

Références bibliographiques : Breuil et Saint-Périer, 1927, p. 130 et 132

Relevé graphique : Breuil et Saint-Périer, 1927, p. 130, fig. 61 (fig. 170)

32 – La Marche

a - Généralités

Nom du site : grotte de La Marche

Localisation : Lussac-les-Châteaux (Vienne)

Nature : gisement avec de nombreuses pièces rocheuses décorées (plaquettes, dalles, blocs et galets)

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen

Vulves : 60 (5 vulves sur plaquettes et 55 vulves gravées sur dents de cheval)

Représentations humaines féminines : nombreuses, dont des femmes gravides, gravées sur dalles et plaquettes

Représentations humaines masculines : en plus petit nombre, gravés sur dalles et plaquettes

Autres représentations humaines : têtes (plus nombreuses que les corps) ; objets en os ressemblant aux « vénus » XII de Dolni Vestonice

Représentations d'animaux : chevaux, aurochs, bisons, mammoths, cervidés...

Autres tracés : parures sur les corps (bracelets, anneaux de cheville), vêtements

Lieu de conservation : musée de l'Archéologie nationale, musée de l'Homme, musée

Sainte-Croix et université de Poitiers, collections particulières

Références bibliographiques : Breuil, 1933 ; Picard et Lwoff, 1940 ; Lwoff, 1962 ; Duhard 1989, p. 280-292 ; Delporte, 1993, p. 87-91 ; Airvaux, 2001 ; Mélard, 2008

b - La Marche, vulve 1

Datation : Magdalénien moyen

Support : très petite plaquette calcaire (2,6 x 2,3 x 0,4 cm)

Dimensions : L = 0,5 cm ; H = 0,7 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle isocèle à côtés légèrement convexes et à base un peu concave vers l'extérieur (sillon hypogastrique), à pointe fermée et angles ouverts

Fente médiane : trait de 0,25 cm de long, un peu plus large que le trait de contour, disjointe de la pointe

Intégration au support : proche d'un bord cassé

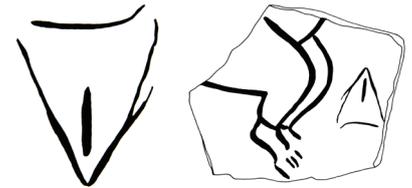
Association avec d'autres tracés : sur la même plaquette sont gravés les membres inférieurs en triple flexion d'un humain obèse (femme ?) et une portion de son abdomen volumineux

Lieu de conservation : musée Sainte-Croix à Poitiers

Référence bibliographique : Airvaux, 2001, p. 111

Relevé graphique : d'après J. Airvaux (2001, p. 111, fig. 91 (fig. 172 a et 172 b))

Photographie : Airvaux, 2001, p. 111, fig. 90 (fig. 171)



Figures 171 et 172 – La Marche plaquette calcaire portant la vulve 1 et la figuration partielle d'un corps de femme (relevé et photographie J. Airvaux)

c - La Marche, vulve NM JA711

Datation : Magdalénien moyen

Support : très petite plaquette calcaire (2,1 x 0,7 cm)

Dimensions de la vulve : L = 0,8 cm ; H = 1 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : triangle à côtés concaves vers l'extérieur, base convexe, angles fermés et sommet ouvert.

Fente médiane : largement béante, dessinée par 2 traits en parenthèses, pouvant représenter les lèvres et les deux commissures. L'orifice vaginal paraît être indiqué par un contour ovale, non loin du sommet du triangle

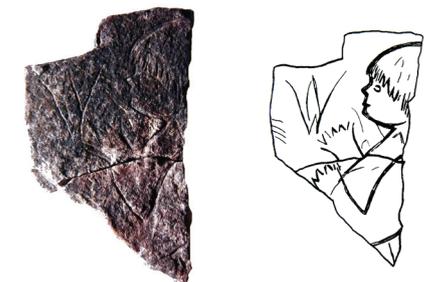
Intégration au support : la vulve est gravée en bordure de la plaquette cassée et paraît former une scène avec un personnage la regardant, réduit à la tête, avec l'épaule et la main gauche tendue vers elle (en « orant » selon J. Airvaux)

Lieu de conservation : collection NM JA711

Références bibliographiques : Airvaux, 2001, p. 111 ; Mélard, 2008, p. 240, pl. 28

Relevé graphique : Airvaux, 2001, p. 111, fig. 93 (fig. 174 et 173 b)

Photographie : Airvaux, 2001, p. 111, fig. 92 (fig. 173 a)



Figures 173 et 174 – La Marche plaquette calcaire portant la vulve NMJA711 et la figuration partielle d'un humain avec son visage et sa main (relevés et photographie Airvaux)

d - La Marche, vulve NM JA710

Datation : Magdalénien moyen

Support : petite plaquette à fossile de 5 x 5 x 0,1 cm

Dimensions : environ 5 cm

Technique : relief naturel (fossile) et gravure

Type : vue périnéale (identification J.-P. Duhard)

Forme du contour : arrondi fusiforme

Fente : naturelle

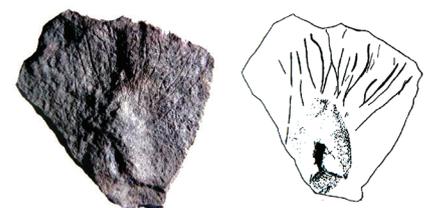
Intégration au support : un relief naturel favorable a été habillé de traits en éventail dans sa partie supérieure pour figurer la toison génitale

Lieu de dépôt : collection NM

Référence bibliographique : Mélard, 2008

Relevé graphique : N. Mélard (Mélard, 2008, p. 244, pl. 32) (fig. 176)

Photographie : N. Mélard (Mélard, 2008, p. 244, pl. 32) (fig. 175)



Figures 173 et 174 – La Marche vulve NMJA710 (photographie et relevé N. Mélard)

e – La Marche NM JA997

Datation : Magdalénien moyen

Support : plaquette de 13,8 x 10 x 1,5 cm



Figures 177 – La Marche NMJA997 (a et b : relevé et photographie N. Mélard)

Dimensions : non connues

Technique : gravure

Type : vue périnéale

Forme du contour : triangulaire avec 2 bords rectilignes convergents non jointifs (pointe ouverte) ; des traits courts parallèles occupent la base et illustrent la toison génitale

Fente : 1 bissectrice sur toute la hauteur, bifide dans sa partie polaire inférieure

Lieu de dépôt : collection NM

Références bibliographiques : N. Mélard (Mélard, 2008, p. 244, pl. 30 et 31)

Relevé graphique : N. Mélard (Mélard, 2008, p. 244, pl. 30 et 31) (fig. 177 a)

Photographie : N. Mélard (Mélard, 2008, p. 244, pl. 30 et 31) (fig. 177 a)

f - La Marche, plaquette Pé-48 (observation n° 56 de Pales)

Étude : J.-P. Duhard

Datation : Magdalénien moyen

Support : plaquette de 13 x 5 x 2 cm

Dimensions : 10 cm de haut

Technique : gravure

Type : vue pubienne

Forme du contour : triangulaire isocèle allongée avec 2 bords rectilignes convergents non jointifs ; base rectiligne ténue

Fente médiane : 1 bissectrice sur toute la hauteur faite d'un double trait

Lieu de dépôt : musée Sainte-Croix à Poitiers

Référence bibliographique : Pales, et Sainte-Péreuse, 1976, p.l. 150

Relevé : Pales et Sainte-Péreuse, 1976, pl. 150 (fig. 179)

Photographie : Pales et Sainte-Péreuse, 1976, pl. 150 (fig. 178)

g - La Marche : 55 vulves gravées sur dents de cheval

Étude : Le diagnostic de vulve repose sur la nature du support :

- Il s'agit d'incisives lactéales de poulains. Les deux reliefs latéraux de la face linguale de la couronne évoquent la racine des cuisses ; l'espace naturel intermédiaire, le triangle pubo-génital (Delporte, 1993) et le sillon naturel, l'amorce de la fente vulvaire. Les stries seraient la toison génitale (Saint-Mathurin, 1978). La partie distale, mono-radulée, pourrait être assimilée au tronc d'un corps féminin schématique (pour J.-P. Duhard). Le poulain possède ses 4 incisives à 3 mois ; elles sont rasées entre 12 et 16 mois, devenant impropres à cet usage ; elles chutent entre 24 et 36 mois (Chuit). A noter que la face labiale n'est jamais l'objet de gravure.
- Il n'y a aucun dispositif de suspension, mais on note souvent une usure (utilitaire ?) de la partie apicale de la face labiale.
- Des objets de ce type se rencontrent ailleurs : 1 à la grotte de Fadets (Lussac-les-Châteaux ; 1 l'abri Gaudry (Montgaudier), selon Y. Taborin (2004) ; une vingtaine au Roc-aux-Sorciers (Angles-sur-l'Anglin ; 1 moins achevé à Laugerie-Basse (MAN) ; 1 au Chaffaud, détérioré. Ces dents semblent caractéristiques du Magdalénien à sagaie de Lussac-Angles, de même que les petites pendeloques en ivoire représentant des figures féminines schématiques : les « stomach beads ».
- D'autres triangles striés sont connus ailleurs : un triangle isolé, garni de fines stries verticales, est gravé sur un galet du Bois-Ragot (Magdalénien final). Un autre galet gravé lui aussi d'un triangle isolé, garni de stries verticales, provient du Gravettien final de Laugerie-Haute. A Gouy, 8 triangles striés, sans fente évidente, sont gravés sur les parois et 1 (autre) sur un bloc de craie.

Datation : Magdalénien moyen

Support : 55 incisives de poulain selon Delporte (1993, p. 90-91). Certaines sont peu usées (jeunes poulains), d'autres davantage (poulains plus âgés ? ou utilisation ?).

Dimensions : vulves centimétriques (de 4 x 3 cm à 6 x 5 cm)

Technique : gravure fine avec traits hachurant la figure

Type : vulves en vue pubienne stricte.

Forme du contour : sur les 32 illustrées par Lwoff (1962, pl. IV), 29 sont lisibles : 16 sont en trapèze, 12 en triangle et 1 en losange ; en extrapolant aux 55 dents citées



Figures 178 et 179 – La Marche Pé-48 (photographie et relevé L. Pales inversé)

par Delporte, on obtiendrait 30 en trapèze, 22 en triangle et 2 en losange à petite base étroite, à côtés nets. La base n'est jamais gravée mais indiquée par le remplissage lorsqu'il existe, sinon elle est virtuelle. La surface endographe est striée par l'entrecroisement de traits horizontaux, verticaux ou obliques. Ces tracés ont d'abord été pris pour des tectiformes (Péricard et Lwoff, 1940), avant d'y reconnaître des vulves. Les stries pourraient correspondre à la toison génitale, selon S. de Saint-Mathurin (1978).

Fente médiane : pas de fente incisée, mais la dépression apicale offre souvent un petit interstice au sommet de l'espace triangulaire naturel

Intégration au support : les incisives lactéales de poulain ont été choisies parce qu'elles sont mono-radiculées et en raison de la morphologie évocatrice de pelvis de la face linguale de l'apex.

Lieu de conservation : au moins 6 dents sont au Musée de l'Archéologie nationale

Références bibliographiques : Lwoff 1962, p. 73-9 ; Delporte 1993 p. 90-91 ; Chuit, 1994 ; Airvaux, 2001, p. 124

Relevé graphique : d'après Lwoff (Lwoff, 1962, p. 81, pl. IV) (fig. 181 et 182)

Photographies : Delluc (fig. 180)

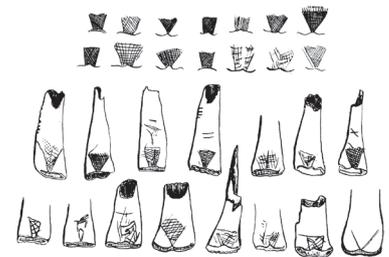


Figure 180 (en haut) – La Marche, vulves sur dents de cheval du Musée de l'archéologie nationale (photographies Delluc)

Figures 181 (au centre) et 182 (en bas) – La Marche vulves gravées sur dents de cheval (relevés d'après Lwoff)

33 - Margot

a - Généralités

Nom du site : grotte Margot

Localisation du site : Thorigné-en-Charnie (Mayenne)

Nature du site : grotte ornée située dans une vallée étroite en « canyon » en cours d'étude, où les fouilles ont révélé des traces de toutes les cultures du Paléolithique supérieur

Vulves : 2 (2 vulves pariétales, Margot 50 et Margot 90).

Représentations humaines : 1 tracé interprété comme figure féminine schématique (Margot 15) ; 1 représentation humaine utilisant des reliefs naturels (Pubis 101 selon R. Pigeaud) ; 1 main négative

Autres tracés : 1 éventail gravé

Représentations animales : cheval, rhinocéros, mégacéros, oiseaux, bison ?

Références bibliographiques : Pigeaud, 2008 et 2009

b - Margot 50

Étude : R. Pigeaud et S. Fabre

Datation : Magdalénien final

Support : paroi gauche de la galerie du Chêne pétrifié (secteur VII). Calcaire du Tournaisien supérieur

Dimensions : L = 11 cm ; H = 18 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne ou plutôt périnéale car la fente est béante

Forme du contour : tracé quadrangulaire pubo-génital, « gravé autour d'un creux naturel, entre deux fragments de draperies, utilisés pour représenter la fente vulvaire. Le bombement sert à évoquer le pubis. A l'intérieur du creux, une série de traits verticaux parallèles évoquent peut-être les bords des grandes lèvres. » (S. Fabre, dans Pigeaud, 2009)

Fente médiane : creux naturel large et profond, incitant à faire de cette vulve une vue plutôt périnéale, malgré le caractère concave du bord supérieur

Intégration au support : la pointe de la vulve s'appuie sur 2 reliefs latéraux et s'aligne sur le bord d'un relief de la paroi. Le mont de Vénus est évoqué par un bombement de la paroi. Les découvreurs intègrent cette vulve dans « une Vénus enceinte incomplète, dotée de petites cuisses » (gravure 88, S. Fabre, dans Pigeaud, 2009).

Association avec d'autres tracés : la vulve est encadrée par 2 chevaux

Références bibliographiques : Pigeaud, 2008, p. 91 et pl. XV ; 2009, p. 58-59 et pl. IX

Relevé graphique : Romain Pigeaud et Stéphanie Fabre (Pigeaud, 2008, pl. XV ; Pigeaud, 2009, pl. IX) (fig. 184 et 185)

Photographie : Hervé Paitier (Pigeaud, 2008, pl. XV ; Pigeaud, 2009, pl. IX) (fig. 183)



Figures 183 et 184 – Margot 50 et gravure 88 (photographie H. Paitier; relevé R. Pigeaud et S. Fabre)

Figure 185 – Margot 50 (relevé R. Pigeaud)

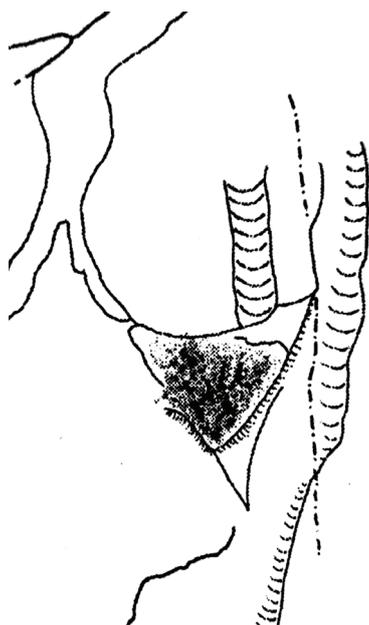


Figure 186 – Margot 90 (relevé F. Duval)

c - Margot 90

Étude : F. Duval et R. Pigeaud

Datation : Magdalénien final

Support : paroi gauche du secteur XIV. Traquenard. Calcaire du Tournaisien supérieur

Dimensions : L = 6 cm ; H = 5 cm

Technique : peinture noire

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle noir, à pointe dirigée vers le bas, sans fente médiane, cadré à plein champ dans un triangle naturel (7 x 7 cm), à contour supérieur concave vers le haut, évoquant le sillon hypogastrique d'une femme enceinte

Intégration au support : le triangle pubien est situé sous un relief arrondi de la paroi, évoquant l'abdomen d'une femme enceinte. Il est situé sur le linteau d'une niche, à l'intérieur d'une fissure naturelle

Association avec d'autres tracés : non loin, dans l'endroit le plus reculée de la grotte, cadré à plein champ dans un creux de la paroi, est gravé un éventail fait de fins traits gravés convergents vers le bas

Références bibliographiques : Florent Duval (Pigeaud, 2008, p. 98-99 et pl. XXI)

Relevé graphique : Florent Duval (Pigeaud, 2008, pl. XXI) (fig. 186)

34 – Le Mas d'Azil

a - Généralités

Nom du site : grotte du Mas d'Azil

Localisation : Mas d'Azil (09) ; c'est une grotte traversante de grande taille creusée par l'Arize dans le massif du Plantaurel (Pyrénées ariégeoises)

Fouilles : Édouard Piette, Henri Breuil, Saint Just Péquart, Joseph Mandement

Stratigraphie et datations : du Magdalénien à l'Azilien (17 000 à 12 000 BP),

Nature : gisement à l'entrée de la grotte ornée ayant livré un très grand nombre d'objets décorés

Vulves : 5 (4 gravées sur un objet et 1 sculptée sur un autre objet du MAN)

Représentations d'allure vulvaire : un bois de renne MAN-47215 (collection Piette) orné d'une file de 6 écussons asymétriques barrés par un segment de trait court, plus ou moins décalé par rapport à l'axe de l'écusson, considérés comme « vulves » par R. Bourrillon (2009) et comme « poissons » par H. Breuil et R. de Saint-Périer (1927, p. 119 et p. 124), non retenus par nous

Représentations phalliques : 1 phallus réaliste sur un objet orné (MAN-47060), 1 ébauche de phallus (MAN-48753) ; 2 phallus pariétaux dans la galerie Breuil

Représentations féminines : 4 femmes

Représentations masculines : 2 hommes

Autres tracés humains : 2 enfants et 1 humain douteux sur un objet mobilier (Duhard) ; 1 profil humain expressif dans la grotte

Représentations animales : nombreuses figures en contours découpés, têtes de chevaux notamment, poissons ; propulseurs et rondelles ornés ;

Autres tracés : tracés triangulaires, ovalaires, stries

Références bibliographiques : Breuil et de Saint-Périer, 1927 ; Chollot, 1964 ; Chollot-Varagnac, 1980 ; Duhard, 1996 b

b – La Mas d'Azil MAN 47482

Étude : M. Chollot

Datation : Magdalénien (moyen IV)

Support : fragment de côte, pendeloque (?) (10,2 x 2,7 cm), contour découpé évoquant un poisson, avec une extrémité fourchue

Dimensions du tracé : environ 2 x 1,2 cm

Technique : évidemment ovalaire entouré d'un relief évoquant un organe sexuel féminin, sur une face, près de la fourche striée ; cette fourche pourrait évoquer les racines des cuisses (Chollot-Varagnac, 1980, p. 386)

Type : vue périnéale

Forme du contour : tracé fusiforme ou ovalaire

Fente médiane : cavité ovalaire

Associations avec d'autres tracés : poisson ? serpent ? entailles et lignes incurvées

Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie nationale, collection Piette (MAN 47482)

Références bibliographiques : Breuil et Saint-Périer, 1927 ; Chollot, 1964, p. 283 ; Chollot-Varagnac, 1980, p. 386-387

Relevé graphique : Breuil et Saint-Périer, 1927, fig. 6 n° 2, p. 17 (fig. 188)

Photographie : Chollot-Varagnac, 1980, p. 387 (fig. 187)

c – Le Mas d'Azil MAN 46521

Étude : M. Chollot

Datation : Magdalénien (moyen IV)

Support : fragment de ciseau-poussoir (?) en bois de renne (6,5 x 1,2 cm) avec 4 tracés analogues : 2 tracés en file sur l'avant et 2 tracés analogues en léger relief sur le revers

Dimensions de chaque tracé : environ 1,8 x 0,8 cm

Technique : gravure et léger relief

Type : vue périnéale

Forme du contour : tracé fusiforme asymétrique

Fente médiane : double trait d'un pôle à l'autre

Associations avec d'autres vulves : 2 vulves sur chaque face de l'objet

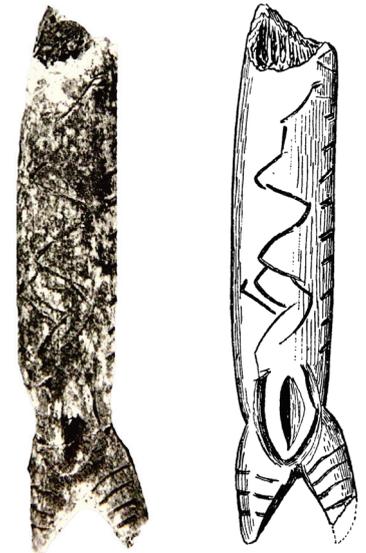
Associations avec d'autres tracés : néant

Lieu de dépôt : MAN 46521

Références bibliographiques : Chollot-Varagnac, 1980, p. 194 et 195 ; Bourrillon, 2009

Relevé graphique : Breuil *in* : Breuil et Saint-Périer, 1927, p. 103, fig. 46, n° 2 (fig. 190)

Photographie : Chollot-Varagnac, 1980, p. 195 (fig. 189)



Figures 187 et 188 – Mas d'Azil MAN 47482 (photographie M. Chollot-Varagnac; relevé H. Breuil)

35 – Montspan

a - Généralités

Nom du site : grotte de Montspan

Localisation : Ganties-Montspan (Haute-Garonne)

Nature : grotte ornée de gravures et de modelages

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen pour A. Leroi-Gourhan

Vulve : 1 vulve modelée réaliste

Représentations humaines : têtes humaines et mains gravées

Représentations d'animaux : bisons, chevaux, félins, ours, mammouth, cervidé (?), capridés (?), poissons (?)

Autres tracés d'allure vulvaire : 1 tracé losangique, gravé, voisin de la vulve

Références bibliographiques : Trombe et Dubuc, 1947

b - Montspan h (inventaire Trombe-Dubuc)

Étude : F. Trombe et G. Dubuc

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : bloc d'argile modelé et collé sur la paroi argileuse dans la partie moyenne de la grotte ; il se situe dans la galerie Casteret-Godin, sur la paroi gauche

Dimensions : L = 5 cm au plus large ; H = 7 cm ; épaisseur = 2,5 cm en haut et 1,5 cm en bas

Technique : modelage en argile

Type : vulve en vue périnéale

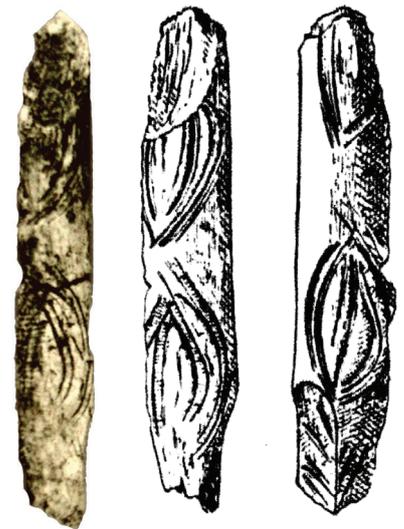
Forme du contour : trapèze régulier à angles arrondis et base étroite ; le tracé est continu, s'inclinant sur la fente médiane

Fente médiane : longue de 4 cm et linéaire, faite de 2 traits parallèles et terminée par une boucle, cernant un petit relief (clitoris ?, à rapprocher de Laussel 2)

Association avec d'autres tracés : 1 mammouth esquissé tracé au doigt, à côté, sur la même paroi, et, sur la paroi opposée, juste en face, des bâtonnets et un tracé losangique, à grand axe vertical, pointu aux 2 extrémités, tracé au doigt sur l'argile et centré sur un autre petit tracé homologue (autre vulve ?)

Références bibliographiques : Trombe et Dubuc, 1947, p. 95

Relevé graphique : F. Trombe et G. Dubuc, 1947, p. 95, fig. 109 (fig. 191)



Figures 189 et 190 – Mas d'Azil MAN 46521 (photographie Chollot-Varagnac; relevé Breuil)

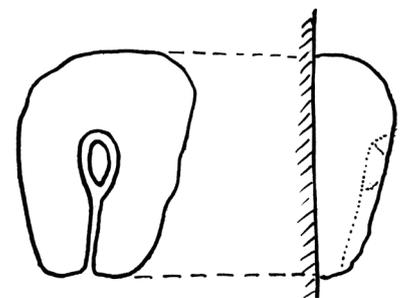


Figure 191 – Montspan h (inventaire Trombe-Dubuc) (dessin Trombe-Dubuc)



Figures 192 et 193 – Mouthe 24 (renne) et Mouthe 47 (vulve) (relevé et inventaire Breuil; relevé d'après Breuil pivoté à 180°)



Figure 194 – Oulen, tronc féminin (photographie Delluc)

36 – La Mouthe

a - Généralités

Nom du site : grotte de la Mouthe

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Paléolithique supérieur

Vulve : 1 vulve dans la salle des Rennes (n°47, inventaire H. Breuil)

Représentations animales : chevaux, bisons, bovins, rennes

Autres tracés : tectiforme (« hutte ») dans une autre partie

Références bibliographiques : Breuil, 1952, p. 292-303 ; Breuil, in Delluc et Vialou, 1995

b – La Mouthe 47

Étude : A. Leroi-Gourhan

Datation : Magdalénien moyen

Support : paroi de calcaire coniacien de la salle des Rennes tachetés (diverticule des Rennes)

Dimensions : environ L = 30 cm ; H = 40 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne (identifiée par A. Leroi-Gourhan)

Forme du contour : triangle isocèle à côtés rectilignes. Les angles de la base sont fermés et la pointe légèrement ouverte. A ce niveau, le bord droit se prolonge vers l'intérieur du triangle et vers le haut par la fente vulvaire qui dessine la hauteur du triangle, puis se prolonge à l'extérieur par un trait courbe. Le bord gauche se prolonge au-delà de la pointe par un trait récurrent en crochet. Un trait sinueux traverse la base du triangle et vient former avec la fente un petit ménisque élargissant celle-ci. La vulve ainsi formée et figurée pointe en haut sur le relevé graphique de H. Breuil (en haut et à gauche du panneau des Rennes tachetés) (fig. 192). A rapprocher du triangle Gabillou 22

Fente médiane : trait élargi par un petit ménisque dessinant toute la hauteur du triangle et se prolongeant en bas par un trait en crochet et en haut par un trait légèrement courbe.

Association avec d'autres tracés : rennes, mammouth et cheval

Références bibliographiques : Breuil, 1952, p. 300 ; Leroi-Gourhan, 1965, p. 453 (dessin sur le tableau « Typologie des signes féminins B » et vulve schématisé sur une de ses fiches mécanographiques non publiées, consacrées aux vulves) ; Breuil, in Delluc et Vialou, 1995, p. 653

Relevé graphique : d'après Breuil (Breuil, 1952, fig. 343, p. 300) (fig. 193)

37 – Oulen

a - Généralités

Nom du site : grotte d'Oulen

Localisation : Labastide-de-Virac (Ardèche)

Nature : grotte ornée creusé dans le calcaire urgonien

Stratigraphie et datation associées : Gravettien, Epigravettien, Solutréen (19 000 BP et 21 000 BP), Magdalénien et Azilien, dans l'entrée de la grotte

Vulve : 1 vulve pariétale dans la salle basse des peintures

Représentation humaine féminine : un tronc féminin, identifié par J.-P. Duhard à partir d'une image vulvaire triangulaire, formée de 3 traits non raccordés, et associée à des reliefs naturels plafonnants d'aspect anthropomorphe (tronc et cuisses) (fig. 194)

Représentations animales : 2 paires de mammouths et 1 bouquetin (dans la salle basse des peintures)

Autres tracés d'allure vulvaire : 6 triangles équilatéraux et 6 triangles formés de 3 traits non raccordés

Autres tracés : des bâtonnets, des ponctuations et 3 signes en accolade (dans la salle basse des peintures)

Références bibliographiques : Combier, 1984

b – Oulen vulve

Étude : J. Combiér

Datation : Solutréen

Support : paroi de la salle basse des peintures, sur une face rocheuse concave

Dimensions de la vulve : 8 à 10 cm environ

Technique : dessin au trait rouge

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : triangle équilatéral un peu plus large que haut

Fente médiane : trait simple, non élargi, bissectrice de l'angle, issu de la pointe, sur la moitié de la hauteur du triangle

Association avec d'autres tracés d'allure vulvaire : tracé faisant partie d'un groupe de 6 triangles équilatéraux sans fente et de 6 triangles formés de 3 traits non raccordés.

Références bibliographiques : Combiér, 1984

Photographie : Delluc (fig. 195)



Figure 195 – Oulen vulve (photographie Delluc)

38 – Pair-non-Pair**a - Généralités**

Nom : grotte de Pair-non-Pair

Localisation : Prignac-et-Marcamps (Gironde)

Nature : gisement et grotte ornée

Stratigraphie et datation associées : Moustérien, Aurignacien et Gravettien ancien

Vulve : 1 (sur un fragment de bâton percé)

Représentations animales : sur les parois de la grotte : chevaux, bouquetins, aurochs, mégacéros, mammouths, cervidés

Autres tracés d'allure vulvaire : en mobilier, une pendeloque en ivoire en forme de cyprée, pouvant évoquer une vulve

Références bibliographiques : Cheynier et Breuil, 1952 ; Delluc, 1978 ; Lenoir et coll., 2006

b – Pair-non-Pair Vulve du bâton percé

Étude : A. Cheynier et H. Breuil

Datation du tracé : Aurignacien ou Gravettien ancien

Support du tracé : tracé gravé sur le manche d'un bâton percé fragmentaire au niveau du trou, à l'opposé du manche (6,8 cm de haut, 4,3 cm de large et 2,7 cm d'épaisseur)

Dimensions : environ L = 2 cm ; H = 3 cm

Technique : gravure profonde dégageant des reliefs

Type du tracé : vulve en vue périnéale

Forme du contour : tracé ovoïde, à pôle supérieur convexe et pôle inférieur plus aigu et estompé.

Fente médiane : le tracé de contour est doublé à l'intérieur par un tracé parallèle semblant figurer les grandes lèvres. Un sillon béant rectiligne de 1,5 cm de longueur et 0,5 cm de large, déporté vers la droite, semble figurer les petites lèvres de la vulve, circonscrivant l'orifice vaginal.

Intégration au support : le tracé est gravé à plein champ sur le manche, court, du bâton percé, à proximité du trou

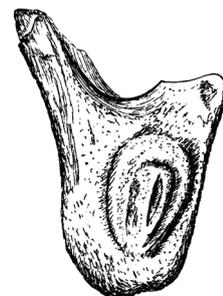
Association proche avec d'autres tracés : sur la face opposée, fines stries en forme de quadrillage près du trou du bâton percé

Lieu de conservation : Musée d'Aquitaine

Références bibliographiques : Cheynier et Breuil, 1952, p. 97 ; Martinez et Loiseau, in Lenoir 2006, p. 76

Relevé graphique : Cheynier (fig. 197)

Photographie : Delluc (fig. 196)



Figures 196 et 197 – Pair-non-Pair vulve du bâton percé (photographie Delluc; relevé Cheynier)

39 – Pataud**a - Généralités**

Nom du site : abri Pataud

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)



Figures 198 et 199 – Pataud vulve du bloc immeuble de la couche 2 (photographie et relevé Delluc)



Figure 200 – Pataud avers du galet AP60 5-1247 (Photographie Delluc)

Nature : gisement-habitat sous abri effondré

Stratigraphie et datation associées : Aurignacien, Gravettien et Solutréen

Représentations de vulves : 4 (3 sur 1 galet allongé rouge AP60 5-1247 du Gravettien ancien et 1 sur un gros bloc immeuble du Gravettien final) ;

Représentations d'allure vulvaire : ovales allongés centrés sur des lignes de cupules (comme à Laugerie-Haute Ouest), vigoureusement gravés sur 3 blocs de calcaire, dont un immeuble du Gravettien supérieur, considérés comme des vulves par Hallam Movius (Movius, 1977, p. 49)

Représentations phalliques : 1 phallus fait sur un petit galet à la forme évocatrice, complété par un sillon balano-préputial vigoureusement gravé (Gravettien moyen)

Représentations humaines féminines : 1 « vénus » de face en bas-relief (Gravettien moyen), avec un triangle pubien renflé en mont de Vénus, sans fente médiane ; 1 galet évoquant une figure féminine cambrée, avec tête, sein et amorce de cuisse, mais sans triangle pubien dans le niveau protomagdalénien (Gravettien final) près de la sépulture de la jeune femme de 16 ans ; 1 pendeloque en silex évoquant (pour J.-P. Duhard) une représentation féminine simplifiée (Gravettien supérieur)

Représentations humaines masculines : 2 pendeloques en silex interprétées (pour J.-P. Duhard) comme la représentation d'un homme, avec la tête et le corps droit (Gravettien supérieur)

Représentations animales : bisons, cheval, biche ou chevreuil, finement gravés sur 3 galets (Gravettien supérieur) ; un bouquetin en bas relief au plafond de l'abri Pataud-Movius (Solutréen)

Autres tracés : écailles peintes témoignant d'une décoration de l'abri à différents moments de l'Aurignacien et du Gravettien

Références bibliographiques : Movius, 1977 et Delluc, 1991 et 2004

b - Pataud : vulve du bloc immeuble de la couche 2

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Gravettien final (Protomagdalénien)

Support : bloc immeuble en calcaire coniacien local

Dimensions : 12,5 x 16 cm

Technique : traits à section angulaire

Type : vue périnéale

Forme du contour : aspect en fer à cheval à base horizontale

Fente médiane : 3 traits rectilignes, l'un particulièrement profond, inclus entre les bords latéraux du fer à cheval, occupant le tiers environ de la hauteur du tracé, semblent représenter la fente interlabiale bordée par les lèvres

Intégration au support : tracé gravé au flanc d'un gros bloc immeuble, tourné vers la paroi de l'abri, à environ 2 m des restes d'une jeune femme de 16 ans et de son nouveau-né

Association avec d'autres tracés : traits fins contigus sans signification évidente

Lieu de conservation : sur place

Références bibliographiques : Movius, 1977, p. 25 et fig. 10 ; Delluc, 1991, p. 206-208

Relevé graphique : Delluc, 1991, p. 207, fig. 151 (fig. 199)

Photographie : Delluc (fig. 198)

c - Pataud AP60 5-1247 avers

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Gravettien ancien (Périgordien IV)

Support : petit galet mince de roche rouge veinée (8,5 x 1,7 cm), triangulaire allongé

Dimensions de chacune des deux vulves : centimétrique

Technique : gravure fine

Type : 2 vulves en vue pubienne de forme analogue

Forme : triangle allongé, sans base gravée, occupant l'un et l'autre les angles aigus de l'avers du galet ; le contour est naturel, triangulaire allongé, dessiné par les veines naturelles de la roche

Fente vulvaire : trait fin et court, le long de la bissectrice de chaque angle aigu, disjoint du contour

Association : au revers, l'angle obtus du galet est barré suivant sa bissectrice par 3 traits fins sub-parallèles (vulve en vue périnéale, pour J.-P. Duhard)

Lieu de conservation : Musée de l'Abri Pataud
Références bibliographiques : Delluc, 2004, fig. 1, p. 89
Photographie : Delluc (fig. 200)

d - Pataud AP60 5-1247 revers

Étude : J.-P. Duhard
Datation : Gravettien ancien (Périgordien IV)
Support : petit galet mince de roche rouge veinée (8,5 x 1,7 cm), triangulaire allongé
Dimensions : centimétrique
Technique : gravure fine
Type : vue périnéale
Forme : vulve dessinée faite de 3 traits, le médian figurant la fente vulvaire
Fente vulvaire : l'angle obtus du revers galet est barré suivant sa bissectrice par 3 traits fins sub-parallèles convergeant vers le bas, qui sont interprétés comme les lèvres d'une vulve en vue périnéale, membres inférieurs en abduction (J.-P. Duhard)
Association : à l'avant, 2 vulves
Lieu de conservation : Musée de l'Abri Pataud
Références bibliographiques : Delluc, 2004, fig. 1, p. 89
Photographie : Delluc (fig. 201)



Figures 201 – Pataud revers du galet AP60 5-1247 (photographie Delluc)

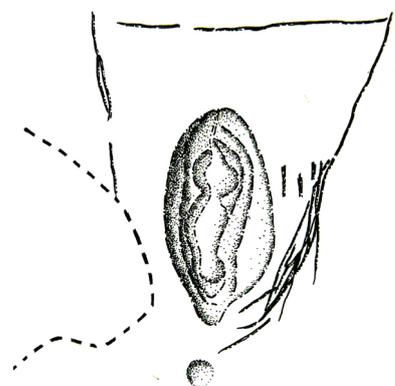
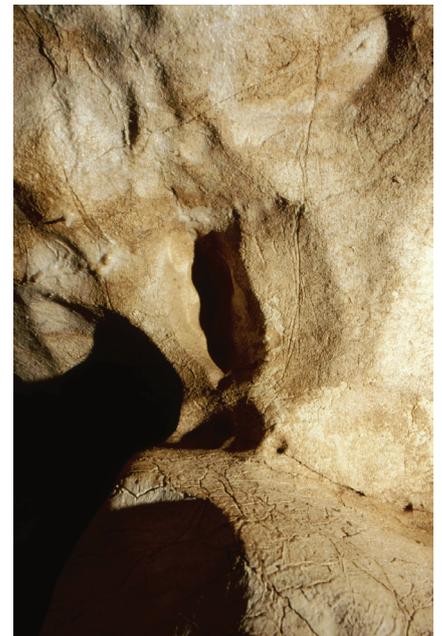
40 – Pergouset

a - Généralités

Nom du site : grotte de Pergouset
Localisation : Saint-Géry (Lot)
Nature : grotte ornée (galerie de faible calibre)
Stratigraphie et datation associées : 16 sondages, pas de Paléolithique trouvé
Vulves : 2 (une à l'entrée et une au milieu de la galerie ornée)
Représentations d'allure vulvaire : 1 tracé triangulaire, dépourvu de fente, au plus profond de la galerie ornée, identifié comme vulve par M. Lorblanchet (Pergouset 150)
Représentations animales : chevaux, bouquetins, bisons, monstres, oiseau, poisson, rennes, aurochs, cerf et biche
Représentations humaines : 1 humain acéphale
Autres tracés : signes angulaires, zigzags, grilles, comète ...
Références bibliographiques : Lorblanchet, 2001b

b - Pergouset 38

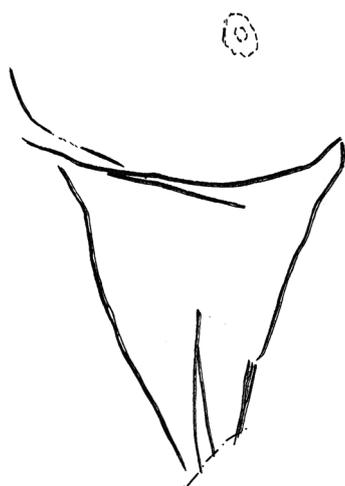
Étude : M. Lorblanchet
Datation : Magdalénien moyen ou supérieur
Support : paroi calcaire jurassique, à environ 60 m de l'entrée (salle 2)
Dimensions : 25 x 27 cm
Technique : gravure fine, parois à trait redoublé
Type : vulve en vue périnéale
Forme : image triangulaire isocèle, ouverte en bas, centrée sur une excavation ovale béante, avec une petite excavation naturelle sous-jacente pouvant figurer l'anus. Le bord supérieur est très légèrement concave vers le haut. Les angles supérieurs du tracé sont fermés à droite, et ouverts à gauche
Fente médiane : excavation naturelle ovale allongée verticalement, avec plusieurs bords concentriques très évocateurs de l'anatomie labiale d'une vulve largement ouverte, béante
Intégration au support : le sillon génito-crural est mis en relief par le rebord rocheux d'une excavation sur le côté gauche du tracé
Association avec d'autres tracés : animaux fragmentaires (chevaux, bouquetin)
Références bibliographiques : Lorblanchet, 2001b, p. 75
Relevé graphique : Lorblanchet (2001b, p. 75, fig. 45) (fig. 203)
Photographie : Lorblanchet (fig. 202)



Figures 202 et 203 – Pergouset 38 (photographie et relevé Lorblanchet)

c - Pergouset 82

Étude : M. Lorblanchet
Datation : Magdalénien moyen ou supérieur



Figures 204 et 205 – Pergouset 82 (photographie Delluc et relevé Lorblanchet)



Figures 206 et 207 – La Peyzie avers du bâton percé (photographie Delluc du moulage de Brantôme)

Support : paroi calcaire jurassique à environ 70 m de l'entrée (salle 3)

Dimensions : 23 x 20 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue pubienne

Forme du contour : image triangulaire isocèle, à bord supérieur concave en haut, dessiné par un trait en partie doublé. Les angles supérieurs du tracé sont un peu ouvert à gauche du tracé et fermé et arrondi à droite. La pointe est ouverte en bas, et le tracé s'interrompt sur un ressaut de la paroi.

Fente médiane : tracé en navette allongée, élargie en bas et très effilée en haut, dans l'axe de la vulve et dépourvu de base et s'inscrivant dans l'ouverture de la pointe

Intégration au support : située sous un relief en dièdre évoquant l'abdomen avec un petit trou naturel d'allure ombilical

Association avec d'autres tracés : bouquetins mâle et femelle, cheval, raclage, signes géométriques divers

Références bibliographiques : Lorblanchet, 2001b, p. 97-99

Relevé graphique : d'après Lorblanchet (Lorblanchet, 2001b, p. 95 et 98, fig. 77) (fig. 205)

Photographie : Delluc (fig. 204)

41 – La Peyzie

a - Généralités

Nom du site : La Peyzie

Localisation : Lisle (Dordogne)

Nature : gisement, proche de Rochereil

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien et Azilien

Fouilles : cet objet, parfois attribué à tort à Rochereil, provient des fouilles du Dr Jude à la Peyzie vers 1930 (à la suite du creusement d'un puits), non publiées.

Renseignement obtenu auprès de X. Arsène-Henry, témoin indirect des travaux

Vulve : 2 (une vulve sur chaque face d'un bâton percé)

Références bibliographiques : Delluc G., 2006, p. 106, 149

b – La Peyzie bâton percé

Datation : Magdalénien probable

Support : bâton percé d'environ 25 cm de long, fait sur un bois de renne bifurqué, orné sur les deux faces de deux motifs homologues

Dimensions : environ L = 4 cm et H = 10 cm

Technique : gravure fine et bien incisée

Type : 2 vulves en vue pubienne presque identiques, une sur chaque face

Forme du contour : d'un côté comme de l'autre, le tracé encadre le trou du bâton percé et la pointe du triangle est gravée sur le cor le plus long :

- sur l'avert, il s'agit d'un triangle allongé à côtés rectilignes, à base très légèrement concave vers l'extérieur, à angles arrondis et fermés, à pointe légèrement ouverte.
- sur le revers, le triangle gravé est homologue, mais la base est rectiligne et la pointe fermée. *Fente médiane* : sur l'avert, la fente médiane est faite d'un trait suivant la bissectrice de la pointe, longue d'environ les 2/5 de la hauteur. Sur le revers, la fente est un peu plus courte et elle rejoint le côté gauche du tracé à quelques millimètres de la pointe.

Association avec d'autres tracés : chacune des deux faces du manche du bâton percé est ornée de motifs polycycliques analogues (3 de chaque côté), avec 6 à 8 pétales, très semblables au décor d'un objet de La Madeleine et d'un objet provenant de Rochereil (motifs floraux ?). Les motifs du revers sont moins bien conservés que ceux de l'avert.

Lieu de conservation : collection particulière (famille Arsène-Henry), moulage au musée de Brantôme

Références bibliographiques : Delluc G., 2006, p. 106, 149

Photographies : Delluc (moulage) (fig. 206 et 207)

42 – Le Placard

a - Généralités

Nom du site : Le Placard

Localisation : Vilhonneur (Charente)

Nature : gisement

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien

Vulve : 1 (vulve sculptée sur un bâton perforé façonné en forme de bassin féminin)

Représentations d'allure vulvaire : 1 image vulvaire sur un bâton perforé brisé (MAN 55 050) portant une gravure profonde de pénis, à l'opposé de la perforation

Représentation phallique : 1 pénis gravé, avec gland figuré, sur un autre bâton perforé

Représentation humaine féminine : 1 figure schématique sur un fragment de bois de renne (Man 55 066)

Représentations humaines non sexuées : humains schématiques sur 1 fragment de bois de renne (MAN 55 125)

Références bibliographiques : Mortillet, 1906 ; Salomon Reinach, 1913, p. 171 ; Delporte, 1993, p. 83-84

b – Le Placard MAN 55 063

Étude : H. Delporte

Datation : Magdalénien ancien ?

Support : bâton perforé bifide (15,3 cm de long), à manche aplati transversalement, portant un décor fait d'incisions parallèles le long des arêtes, perforé par un trou transversal de 1,3 cm de diamètre ; la vulve est située à la base de la fourche formée par deux appendices courts

Dimensions : environ 1,5 x 2 cm

Type : vulve en vue périnéale

Forme du tracé : représentation en relief de la vulve (du mont de Vénus à la fourchette vulvaire), avec 16 petites stries verticales en 3 rangées figurant la pilosité, au-dessus d'une large fente (1,5 cm de long sur 0,3 cm de large). Les deux appendices du bâton formeraient la racine des cuisses, rappelant un peu la vulve pariétale de Saint-Cirq et celle d'Oulen, signalées par J.-P. Duhard ; le tronc serait représenté par la lame.

Fente médiane : large fente béante, ouverte en navette

Intégration au support : représentation vulvaire intégrée à un bâton de bois de renne

Lieu de conservation : Musée de l'Archéologie Nationale

Références bibliographiques : Mortillet, 1906 ; Reinach, 1913, p. 171 ; Delporte, 1993, p. 83-84 (avec un relevé p. 83)

Relevé graphique : Mortillet, 1906, p. 432, fig. 2 et 3 (fig. 209)

Photographie : A. Leroi-Gourhan, collection Delluc (fig. 208)

43 – Le Poisson

a - Généralités

Nom du site : abri du Poisson

Localisation : Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne)

Nature : abri orné et gisement sous abri

Stratigraphie et datation associées : Aurignacien et Gravettien

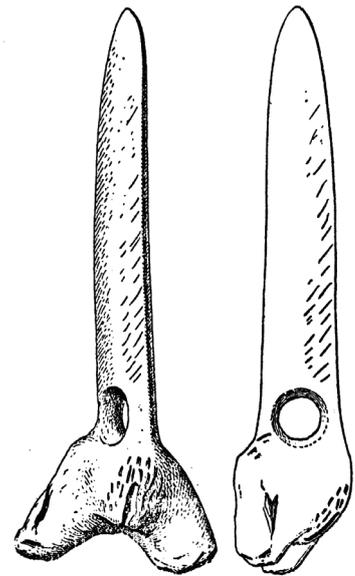
Vulve : 1, gravée sur un bloc rocheux (Poisson 1)

Représentations d'allure vulvaire : 1 tracé incomplet sur une grande dalle effondrée fait de 2 traits en hameçon opposés par la pointe évoquant la partie inférieure d'une image vulvaire

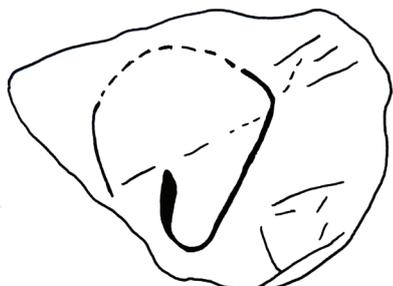
Autre représentation humaine : 1 main négative noire sur la voûte (Gravettien)

Représentations d'animaux : 1 salmonidé sculpté sur la voûte (Gravettien)

Autres tracés : 6 anneaux rocheux sur la voûte du salmonidé (Gravettien) et 1 sur bloc (Aurignacien ou Gravettien) ; 1 image en empreinte gravée sur un bloc



Figures 208 et 209 – Placard MAN 55 063 (photographie Leroi-Gourhan et relevé Mortillet)



Figures 210 et 211 – Poisson 1 (photographie et relevé Delluc)

(Aurignacien ou Gravettien) ; vestiges de la voûte aurignacienne (écailles rocheuses à badigeon rouge et traits gravés)

Lieu de conservation des éléments mobiliers : sur place et au Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 377-381 ; Delluc, 1991

b – Le Poisson 1

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Aurignacien ou Gravettien

Support : bloc calcaire (53 x 40 x 18,5cm)

Dimensions : 24 x 27 cm

Technique : trait à section recticurviligne profond et trait piqueté peu profond

Type : vulve en vue périnéale/ plutôt pubienne

Forme du tracé : tracé piriforme large, ouvert en bas.

Fente médiane : large et profonde, prolongeant en J le trait de contour à droite

Intégration au support : tracé occupant une grande partie de la face ornée, en position décentrée, alignée sur un bord (posture assise)

Association avec d'autres tracés : en bas et à droite de la vulve, un tracé plus petit, en écusson, à base supérieure rectiligne, à côtés convexes vers l'extérieur, aux angles fermés et sans fente (vulve en vue pubienne ébauchée ?)

Lieu de conservation : Musée national de Préhistoire des Eyzies

Références bibliographiques : Delluc, 1978, p. 377-381

Relevé graphique : Delluc, 1978, p. 380-381 (fig. 213)

Photographie : Delluc (fig. 212)

44 – Le Roc-aux-Sorciers

a - Généralités

Nom du site : abri du Roc-aux-Sorciers

Localisation : Angles-sur-l'Anglin (Vienne)

Nature : gisement dans un abri sculpté (abri Bourdois et cave Taillebourg)

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien moyen

Vulves : 20 exemplaires (1 sur bloc et 19 sur incisives lactéales de cheval gravées de triangles (12) ou de trapèzes (7).

Représentations d'allure vulvaire : sur le bloc BDD 344, G. Pinçon (2009) lit « un motif triangulaire marqué d'une incision médiane suggérant un triangle pubien ». En outre, J.-P. Duhard lit une vulve entre les 2^e et 3^e femmes, non reconnue par G. Pinçon, et non retenue dans le présent inventaire.

Représentations phalliques : 1 en ronde-bosse (selon Duhard, 1989), décrite aussi comme une statuette féminine (Saint-Mathurin) et 1 dent de loup aménagée en phallus

Représentations humaines féminines : 15 au total dont 11 en mobilier (1 statuette féminine, 2 figures féminines schématisées sur bloc, 1 silhouette féminine sur cortex de silex, 7 « stomach beads » piriformes en ivoire, évoquant des silhouettes fessières de profil) et 4 femmes sculptées sur la paroi de l'abri

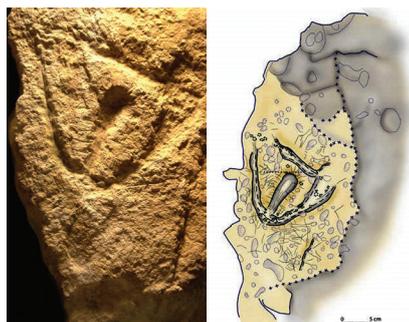
Représentations humaines de sexe indéterminé : 3 têtes humaines (paroi de l'abri), 2 têtes et 1 corps acéphale (mobilier)

Représentations animales : frise sculptée pariétale avec bouquetins, chevaux, bisons, félin ; blocs ou plaques gravés (renne, indéterminés)

Autres tracés : anneaux pariétaux

Lieu de conservation : objets au Musée de l'Archéologie nationale et sur place

Références bibliographiques : Saint-Mathurin et Garrod, 1951 ; Saint-Mathurin, 1978 ; Saint-Mathurin et Pinçon, 1986 ; Duhard, 1993 ; Iakovsleva et Pinçon, 1997 ; Chuit, 2003 ; Pinçon, 2007 mélanges ; Pinçon (dir.), 2009, catalogue du MAN (sur Internet)



Figures 212 et 213 – Roc-aux-Sorciers BDD 123 (photographie et relevé Pinçon)

b – Le Roc-aux-Sorciers BDD 123

Étude : G. Pinçon

Datation : Magdalénien moyen

Support : bloc de calcaire jurassique oolithique de la Cave Taillebourg (77 x 39 x 35 cm), fracturé sur tous les bords

Dimensions : L = 9 cm ; H = 7,5 cm environ

Technique : gravure vigoureuse par piquetage donnant une impression de bas-relief

Type du tracé : vulve en vue périnéale (la fente excède les deux tiers de la hauteur)

Forme du contour : triangle isocèle en « fort relief », presque équilatéral à angles dégradés par piquetage et pointe fermée arrondie. Fines gravures à la périphérie.

Fente médiane : « profondément incisée » et à « contours modelés », la fente est béante suivant la bissectrice de la pointe, mesurant 6 cm de long environ et traversant presque tout le triangle ; elle se confond avec le trait de contour à la pointe et s'élargit à son extrémité supérieure

Intégration au support et autres tracés : tracé gravé à proximité d'un bord du bloc, mais sans lien avec lui. Au revers du bloc, un arrière-train sculpté d'animal sexué et mâle. Le support a vraisemblablement fait l'objet d'une reprise avec retaille, comme pour la frise pariétale.

Lieu de conservation : MAN (86628-123)

Références bibliographiques : G. Pinçon, 2009, fiche de BDD 123

Relevé graphique : G. Pinçon, 2009 (document récupéré sur Internet) (fig. 213)

Photographie : G. Pinçon (document récupéré sur Internet) (fig. 212)

c – Le Roc-aux-Sorciers : 19 vulves gravées sur dents de cheval

Étude : G. Pinçon

Origine : cave Taillebourg (coll. Rousseau et de Saint-Mathurin)

Datation : Magdalénien moyen

Support : incisives lactéales de jeunes poulains, face linguale de la zone triturante (apex), au niveau de la couronne, entre 2 reliefs de celle-ci. Les incisives mesurent en moyenne 5 cm de long, 2 cm de large et 1 cm d'épaisseur

Dimensions : les vulves sont de dimensions centimétriques

Technique : gravures fines, sur l'émail, de figures géométriques, garnies d'un fin hachurage de traits serré réalisé de façon minutieuse par des traits formant une sorte de tissage. On dénombre sur l'une des pièces jusqu'à 35 traits entrecroisés sur moins d'un centimètre carré ; les incisions latérales sont plus profondes, sans matérialisation de la base et la partie inférieure se perd dans le sillon dentaire

Type : vulve en vue pubienne stricte. Le diagnostic de vulve repose sur la nature du support (voir supra La Marche : dents gravées)

Forme du contour : les deux côtés latéraux sont nettement marqués par un trait et convergent vers l'apex, en se rejoignant ou non, et formant, selon le cas, un triangle ou un trapèze incomplet. On dénombre (selon le catalogue de l'exposition du MAN) :

- 12 triangles (BDD 87, 88, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 104, 293, 296)
- 7 trapèzes lisibles retenus (BDD 89, 90, 91, 92, 102, 294, 295)
- L'espace ainsi délimité est généralement rempli par des traits obliques, horizontaux ou verticaux, à intersection angulaire ou orthogonale ; mais certaines dents en sont dépourvues. La base des triangles et trapèzes n'est pas tracé mais figurée par la limite supérieure horizontale du remplissage qui débordé cependant sur certaines dents.

Fente médiane : matérialisée par le rétrécissement entre les reliefs dentaires avec, parfois, une incisure naturelle au niveau de l'apex lingual

Intégration au support et tracés associés : les incisives lactéales de poulain (de plus de 3 mois) ont été choisies parce qu'elles sont monoradiculées (évoquant un tronc humain) et en raison de la morphologie évocatrice de leur face linguale, qu'elles perdent une fois devenues définitives, après 18 mois (Chuit) ; à noter que la face labiale n'est jamais l'objet de gravure. 7 de ces pièces possèdent également des incisions, plus ou moins profondes et en nombre variable, situées sur les bords de la dent, en zone distale, mésiale ou proximale. Coloration d'ocre rouge ou de manganèse noir visible dans les stries de certaines pièces.

Lieu de conservation : MAN (musée d'archéologie nationale), Saint-Germain-en-Laye

Bibliographie et illustrations : Saint-Mathurin, 1978 et Pinçon, 2009 ("Les incisives de chevaux gravées". Voir liste et description sur le catalogue en ligne :

http://www.catalogue-roc-aux-sorciers.fr/html/12/collection/2_0.html)

Photographies : Guy Mazière (© RMN 2009, documents récupérés en ligne) (fig. 214, 215 et 216)



Figures 214, 215 et 216 – Roc-aux-Sorciers BDD 296, BDD 295 et BDD 93, 97, 96 et 87 (photographie Guy Mazière RMN 2009)

45 – Le Roc de Marcamps

a – Généralités

Nom du site : Le Roc de Marcamps

Localisation : Prignac-et-Marcamps (Gironde)

Nature : gisement

Fouilles : anciennes de Ferrier, Maziaud, Nicolai et récentes de Michel Lenoir, depuis 1978

Stratigraphie et datation associées : Magdalénien ancien et moyen

Vulves : 8 (7 vulves sur une sagaie et 1 sur un bâton percé)

Représentations d'allure vulvaire : un petit bâton percé en bois de renne (6,23 x 2,05 cm) porte 2 triangles d'un côté, gravés profondément, sans fente médiane, et un phallus sculpté réaliste de l'autre (Ferrier, 1938, p. 95, pl. XII).

Représentations de phallus : un « superbe phallus » (selon Nicolai) sur bâton en bois de renne

Représentations humaines : 1 anthropomorphe féminin gravé sur une sagaie à biseau (Lenoir, 1978-1980, tome 8) et 4 sculptures de têtes humaines en bois de renne, dont une sur gland pénien

Autres objets mobiliers : « coches » ou « marques de chasse » sur sagaies, bâtonnets, lissoirs, ciseaux, aiguilles, bâtons percés, navettes (Nicolai). Aucun dessin animalier

Références bibliographiques : Nicolai (1934), Ferrier (1938), Roussot et Ferrier (1970), Lenoir (1993) ; Roussot et Duhard (à paraître)

b – Le Roc de Marcamps Sagaie ornée de 7 vulves

Étude : A. Roussot et J.-P. Duhard

Datation : Magdalénien moyen

Support : baguette ou sagaie en bois de renne (22,4 cm de long sur 1,8 à 2,2 cm de large), ébréchée aux deux extrémités (davantage à la partie distale de l'objet), épaisse en moyenne de 1,9 cm. La base de l'objet, amincie en biseau, porte des stries d'emmanchement (traits sensiblement horizontaux qui semblent dessiner des ellipses allongées)

Dimensions : environ 3 cm sur 2,5 cm

Technique : gravure

Type : les tracés des 7 vulves sont tous différents, bien que très proches d'un schéma de type plus ou moins périnéal.

Caractères commun aux 4 vulves VA : elles ont toutes un contour piriforme, avec une base à peine curviligne ; elles présentent une petite dépression plus ou moins marquée au centre de la fente médiane ; en outre, leur trait de contour, assez profond, semble avoir été réalisé par des incisions répétées qui débordent en dehors de la plupart des tracés (aspect visible aussi sur VP1)

Coloration : présence de traces d'ocre dans les tracés des vulves et, sur le revers de la sagaie, au niveau de VP3

Intégration au support : les deux faces principales de la sagaie sont ornées d'une file verticale d'images vulvaires gravées en sens inverse de l'emmanchement et réparties de façon équidistante. L'avert porte 4 vulves nettement lisibles VA1 à VA4, gravées avec des traits vigoureux et larges. Le revers porte 3 vulves moins lisibles VP1 à VP3 (gravées avec des traits moins appuyés), suivies par l'ébauche, à peine visible, d'une quatrième VP4, sans aucune ornementation sur les faces latérales

Tracés associés : sur le revers, les stries d'emmanchement de la base de la sagaie dessinent des ellipses (fig. 217)

Références bibliographiques : Ferrier J., 1938 (p. 92 et planche 11)

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographies : Delluc (fig. 218 et 219)

c – Le Roc de Marcamps VA1

Type : vue périnéale

Forme du contour : tracé piriforme à base rectiligne terminé par 2 pointes triangulaires fermées

Fente médiane : invagination du trait de contour en angle aigu cerné par un trait à fond plat

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 221)



Figures 217, 218, 219 et 220 – Roc de Marcamps sagaie ornée de 7 vulves, stries d'emmanchement (photographie Bardou et Duhard et photographie Delluc (218, 219) - relevé provisoire Roussot



Figures 221 – Roc de Marcamps VA1, gravée sur l'avert (photographie Bardou et Duhard)

d – Le Roc de Marcamps VA2

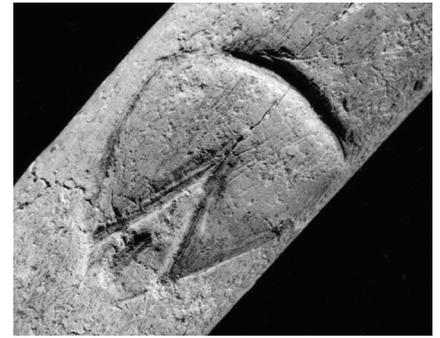
Type : vue périnéale, avec bord supérieur convexe

Forme du contour : tracé piriforme à base curviligne terminé par 2 pointes triangulaires fermées, dont la gauche descend un peu plus bas

Fente médiane : invagination du trait de contour en angle aigu cerné par un trait à fond plat ; entre les deux pointes, court sillon assez profond à fond et bords parallèles (qui pourrait être la crête nymphéale)

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 222)

**e – Le Roc de Marcamps VA3**

Type : vue périnéale, avec bord supérieur convexe

Forme du contour : tracé piriforme à base rectiligne terminé par 2 pointes triangulaires fermées ; à gauche il y a un débord du trait et la pointe descend plus bas ; cette vulve est, proportionnellement, plus haute et plus étroite que les 3 autres ; la ligne semblant rejoindre les vulves VA3 et VA4 est, en réalité, une fissure corticale, retrouvée dans la partie proximale de cette face

Fente médiane : invagination du trait de contour en angle aigu cerné par un trait à fond plat ; entre les deux pointes, petite cupule ovale

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 223)

**f – Le Roc de Marcamps VA4**

Type : vue périnéale, en raison de l'importance de la fente vulvaire, malgré un bord supérieur rectiligne

Forme du contour : tracé piriforme à base rectiligne terminé par 2 pointes triangulaires fermées

Fente médiane : invagination du trait de contour en angle aigu cerné par un trait à fond plat

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 224)

**g – Le Roc de Marcamps VP1**

Type : vue périnéale, en raison du contour ovalaire

Forme du contour : tracé ovalaire ouvert en bas, dessiné par un trait large mais peu profond, en partie détruit au contact des stries d'emmanchement

Fente médiane : elle est réalisée par 2 traits obliques, formant un angle aigu à pointe ouverte, dont le côté gauche n'atteint pas tout à fait le contour, tandis que le droit rejoint le contour et le dépasse

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 225)

**h – Le Roc de Marcamps VP2**

Type : vue périnéale, en raison du contour ovalaire

Forme du contour : ovale gravé avec un trait large mais peu profond, largement ouvert en bas

Fente médiane : elle est réalisée par 2 traits obliques formant un angle aigu, dont la pointe, proche du centre de l'ovale, n'est pas fermée ; seul le trait de droite rejoint le contour

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 226)

**i – Le Roc de Marcamps VP3**

Type : vue périnéale, en raison du contour supérieur ogival

Forme du contour : tracé ogival, fermé pour autant que l'on puisse l'apprécier dans cette zone altérée (fractures recollées)

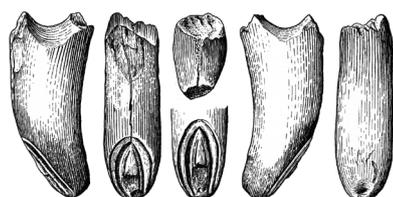
Fente médiane : non analysable (altérations)

Relevé graphique : A. Roussot (inédit) (fig. 220)

Photographie : Bardou et Duhard (fig. 227)



Figures 222 à 227 (de haut en bas) – Roc de Marcamps VA2, VA3, VA4, VP1, VP2 et VP3, gravée sur l'avvers (photographies Bardou et Duhard)



Figures 228, 229 et 230 – Roc de Marcamps MA 70.19 face et profil (photographie Duhard) – Roc de Marcamps MA 70.19 face, profil et détails d'un fragment de bâton percé magdalénien orné d'une vulve anatomique (relevé Roussot)

j – Le Roc de Marcamps MA 70.19

Étude : A. Roussot et J.-P. Duhard

Datation : Magdalénien moyen

Support : fragment de bâton percé en bois de renne, court et épais ; dans l'état actuel, il mesure 7,9 cm de hauteur et 3,3 cm dans sa plus grande largeur, avec une vulve de 3,2 cm de hauteur

Type : vue périnéale, « anatomique »

Forme du contour : le trait de contour dessine un ovale, nettement incisé dans la partie supérieure du tracé (partie antérieure de la vulve). Le trait se perd dans la partie inférieure du tracé (périnée anatomique). Il est doublé par un deuxième tracé ovalaire, un peu resserré en haut et profondément gravé (sillon inter labial, entre grandes lèvres et petites lèvres). Un sillon étroit et profond circonscrit une formation triangulaire (capuchon clitoridien)

Fente médiane : large espace interlabial correspondant à une vulve ouverte. Cet espace est occupé en haut par le relief triangulaire interprété comme le capuchon du clitoris, en bas par une dépression interprétée comme le vestibule, représenté de façon très réaliste. Le fond de cette dépression, creusé jusqu'à la *spongiosa*, figurerait l'orifice vaginal ouvert. Les reliefs labiaux se perdent en arrière dans la périnée anatomique.

Intégration au support : la figure vulvaire est placée de telle sorte que la courbure du bois de renne reproduit l'orientation anatomique de la vulve chez une femme en position debout et le réalisme est poussé jusqu'à inscrire une cupule anthropique en position anale, en arrière de la fourchette

Lieu de dépôt : musée d'Aquitaine, Bordeaux

Référence bibliographique : Duhard et Roussot (sous presse, avec des clichés couleurs de J.-P. Duhard et des clichés noir et blanc de Bardou)

Relevé graphique : A. Roussot (fig. 230)

Photographies : J.-P. Duhard (fig. 228 et 229)

46 – La Roque

a - Généralités

Nom du site : grotte de La Roque

Localisation : La Roque (Hérault)

Nature : paroi de l'entrée d'une petite grotte.

Stratigraphie et datation associées : Solutréen et Magdalénien

Vulves : 2 (une vulve « réaliste » et une vulve « schématique »)

Représentations animales : un seul boviné de petite taille (0,40 x 0,27 m), aurochs femelle probable, orienté vers l'intérieur

Références bibliographiques : Lorblanchet, 1967 et 1984

b - La Roque Vulve réaliste

Étude : M. Lorblanchet

Datation : Magdalénien supérieur probable

Support : sur la partie droite du porche ; paroi lisse et inclinée de 45° de calcaire néocomien supérieur, couverte de nombreux traits finement gravés. Les tracés ont été estompés par le passage répété des humains et des animaux.

Dimensions : environ L = 10 cm ; H = 5 cm

Technique : traits de gravure fine

Type : vulve en vue périnéale, très réaliste pour M. Lorblanchet

Forme du contour : au milieu d'un « chevelu très dense de petit traits », on individualise un tracé piriforme à bord droit déficient et fente vulvaire béante, oblitérés par de nombreux traits en grille sommaire, surtout en partie basse, naguère recouverts par une pellicule de calcite

Fente médiane : fente ovalaire allongée, médiane, arrondie en bas et pointue en haut, de 5 cm de hauteur environ

Association avec d'autres tracés : situé sous le mufle du boviné, au corps couvert d'incisions en grille. Autres séries d'incisions en grilles sommaires.

Référence bibliographique : M. Lorblanchet, 1984, p. 343-345 et fig. 3 (relevé du panneau complet n° 1, comprenant la vulve, un boviné et de nombreux traits gravés)

Relevé graphique : M. Lorblanchet (fig. 231)



Figure 231 – La Roque vulve réaliste, extrait du panneau n° 1, limité à la vulve et à son environnement immédiat (relevé Lorblanchet)

c - La Roque Signe losangique

Étude : Michel Lorblanchet

Datation : Magdalénien supérieur probable

Support : sur la même paroi droite du porche que la vulve réaliste, en calcaire du néocomien supérieur, à 3 mètres en avant du boviné

Dimensions : petit tracé de H = 3,5 cm et L = 1 cm

Technique : gravure fine

Type : vulve en vue périnéale

Forme du contour : “représentation vulvaire assez schématique” qui “entre dans la catégorie des signes ovales de Leroi-Gourhan (..)”. Il est fait de deux losanges emboîtés avec un trait médian longitudinal. “Il rappelle à la fois les ovales barrés et les ovales concentriques des Combarelles, des Églises d’Ussat, des Trois-Frères et aussi les losanges barrés ou emboîtés décorant des baguettes de Laugerie-Basse” (Lorblanchet, 1967, p. 150 et 152, fig. 8).

Association avec d’autres tracés : “il est placé à 30 cm au-dessus du sol (..) en avant du bovidé vers l’intérieur de la grotte et à 17 cm à droite d’un trou profond de la paroi droite” (Lorblanchet, 1967). En haut, “un tracé qui est probablement une patte et un sabot d’herbivore et à droite une longue ligne ciliée verticale” (Lorblanchet, 1984, p. 345). En dessous du losange, les traits s’organisent, pour J.-P. Duhard, en la figuration d’un équidé.

Référence bibliographique : M. Lorblanchet, 1967, p. 150,152, fig. 8 (relevé schématique du signe losangique) ; 1984, p.345 et p. 346, fig. 5 (relevé du panneau n° 2, signe losangique et son environnement)

Relevé graphique : M. Lorblanchet (fig. 232)



Figure 232 – La Roque vulve, dite signe losangique, dans son environnement (dessin d’après Lorblanchet)

47 - Roucadour**a - Généralités**

Nom du site : grotte de Roucadour

Localisation : Thémines (Lot)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie et datation associées : néant

Vulve : 1

Représentations d’allure vulvaire : 1 excavation triangulaire entourée de nombreux petits traits interprétée par M. Lorblanchet comme une vulve réaliste (Lorblanchet, 2008, p. 32) ; signes échancrés en pomme comme à Pech-Merle, Cussac, le Roc-de-Vézac et sur un objet de Laugerie-Basse

Représentations animales : chevaux, bisons, félins, mammouths, mégacéros, ours, léporidé

Références bibliographiques : Lorblanchet et col., 2008

b - Roucadour II-17

Étude : M. Lorblanchet

Datation : Gravettien probable

Support : paroi calcaire jurassique, tout en bas du panneau II des félins de la paroi gauche du diverticule orné

Dimensions : environ 3 x 3 cm

Technique : trait à section angulaire très fin, le trait ayant été plusieurs fois repassé.

Type : vulve en vue pubienne (ou périnéale si on considère que la fente médiane est élargie)

Forme du contour : triangle isocèle, d’axe oblique, à pointe ouverte dirigée en bas et à gauche, à bord supérieur quasi-rectiligne, à angles fermés.

Fente médiane : trait dans la bissectrice de la pointe, vigoureusement incisé, un peu élargi en navette

Association avec d’autres tracés : félins, mammouths, rhinocéros

Références bibliographiques : Lorblanchet et coll., 2009, p. 29, relevé par M. Lorblanchet du panneau II

Relevé graphique : Lorblanchet (fig. 233)

Photographie : Delluc (fig. 234)



Figures 233 et 234 – Roucadour II-17 (photographie Delluc) – extrait du panneau II (relevé Lorblanchet)

48 – Sous-Grand-Lac



Figures 235 et 236 – Sous-Grand-Lac tracé en navette du panneau 1 (photographie et relevé Delluc)

a - Généralités

Nom du site : grotte de Sous-Grand-Lac

Localisation : Meyrals (Dordogne)

Nature : grotte ornée

Stratigraphie associée : néant

Vulve : 1

Représentations humaines : 1 homme ithyphallique surchargé par des griffures de sauvagine

Représentations d'animaux : chevaux, biche ?, bovins

Autres tracés : les longs traits parallèles rayant la surface, parfois décrits à tort comme des traits, sont des griffures, le panneau étant un lieu de passage pour les animaux.

Références bibliographiques : Delluc, 1971 ; Delluc, 1987

b - Sous-Grand-Lac Tracé en navette du panneau n° 1

Étude : B. et G. Delluc

Datation : Magdalénien moyen ou supérieur probable

Support : paroi de calcaire recouverte d'une mince pellicule d'argile.

Dimensions : 13,5 x 7,5 cm

Technique : gravure à section angulaire

Type : vulve en vue périnéale (identification B. et G. Delluc)

Forme du contour : tracé en navette à double contour et pôle inférieur déficient, d'axe légèrement oblique en bas et à gauche.

Fente médiane : le tracé interne correspondrait au dessin des lèvres, l'orifice vaginal lui-même étant absent

Association proche avec d'autres tracés : le tracé est gravé sur la partie supérieure et droite du panneau de l'homme (panneau n° 1), à 50 cm environ de la tête de l'homme sexué

Références bibliographiques : Delluc, 1971 (avec un relevé du panneau 1, fig. 3, p. 249) et 1987 (avec un relevé du panneau I, revu et corrigé, fig. 2, p. 166)

Relevé graphique : Delluc (fig. 235)

Photographie : Delluc (fig. 236)

49 – Le Tuc d'Audoubert

a - Généralités

Nom du site : grotte du Tuc d'Audoubert

Localisation : Montesquieu-Avantès (Ariège)

Nature : grotte ornée creusée dans un massif calcaire de l'Albien faisant partie des cavernes du Volp et gisement dans la grotte

Stratigraphie et datation associées : début du Magdalénien moyen (vers 13 000 BP)

Vulve : 1 vulve possible sur le sol de la grotte

Représentations d'allure vulvaire : pendeloque triangulaire en bois de renne sculptée et gravée où l'on peut aussi bien voir une vulve que la moitié inférieure d'un corps féminin

Autres tracés : humains, monstres et animaux indéterminés, claviformes, points et traits digitaux, faisceaux ou alignements de traits ; animaux (bisons, chevaux, rennes, cervidés, bouquetins, félin, ours, serpent), et autres

Références bibliographiques : Bégouën, 1926 ; Bégouën et Breuil, 1958 ; Bégouën et al., 2009

b –Le Tuc d'Audoubert Tracé « en boucle » 352

Datation : Magdalénien moyen probable

Support : Réseau supérieur, salle des Talons, en C4. Tracé gravé sur le sol argileux et situé au fond de la grotte, juste avant les Bisons d'argile

Dimensions de la vulve : environ L = 24 cm ; H = 40 cm

Technique : incision large dans l'argile

Type : vulve en vue périnéale possible ou pubo-périnéale

Forme du contour : tracé piriforme à pointe ouverte, qui paraît complété par une fente naturelle, avec une ligne sinueuse prolongeant le sommet sur 2,5 m de longueur. Identifié comme un signe ovale par A. Leroi-Gourhan (1965), comme un signe ovalaire (vulve ?) par R. Bégouën et J. Clottes (1984) et comme boucle par Bégouën et al. (2009). La ligne circulaire supérieure pourrait être lue comme le contour d'un abdomen : dans ce cas de représentation frontale d'un tronc féminin, la présence de la fente vulvaire résulterait d'un réalisme de transfert (J.-P. Duhard).

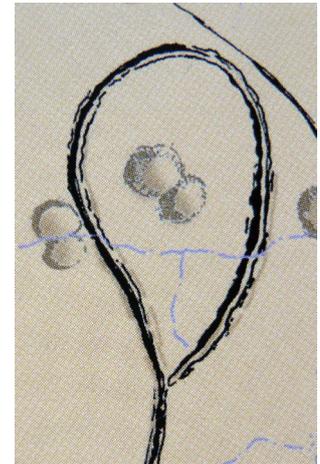
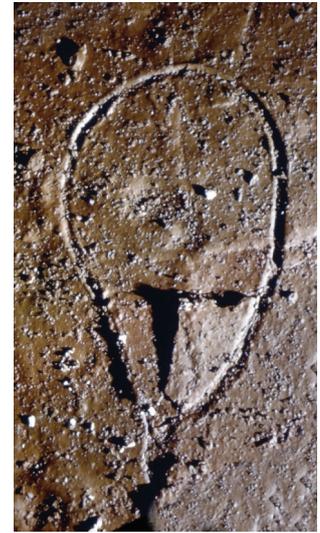
Fente médiane : naturelle (écaille d'argile), selon la bissectrice de l'angle

Association proche avec d'autres tracés : empreintes de talons et lignes sinueuses, signes barbelés et signes claviformes, lignes de points et barres, cratère et boudins d'argile, esquisse de cervidé

Références bibliographiques : Bégouën et al., 2009, p. 286 (avec un relevé du tracé et de son environnement) ; Leroi-Gourhan, 1965, p. 396, fig. 618 (photographie légendée « ovale »)

Relevé graphique : Bégouën (fig. 238)

Photographie : Leroi-Gourhan (fig. 237)



Figures 237 et 238 – Tuc d'Audoubert tracé en boucle 352 (photographie Leroi-Gourhan) – extrait (relevé Bégouën)

CHAPITRE IV

NATURALISME DES IMAGES GÉNITALES PALÉOLITHIQUES

A – Les Paléolithiques et l'anatomie

Grâce à cette revue des vulves paléolithiques, il devient plus facile d'en entreprendre l'étude. Notre but est d'essayer d'établir si ces images sont réalistes et en quoi (angle de vue, conformité au vivant), de déterminer s'il y a une stylisation et comment (schématisation, convention graphique), de préciser s'il y a un sens sexuel et d'apprécier leur symbolisme, s'il y a lieu (associations masculin et féminin),

En observant les images de vulves colligées dans notre corpus, on ne peut manquer d'être frappé par la précision anatomique de nombre d'entre elles (fig. 228 à 230), contrairement à l'opinion de D. de Sonneville-Bordes (1967). Ce souci du détail avait déjà été observé dans les corps féminins figurés (Duhard, 1989b, 1993a), à l'inverse de ce que manifestent les corps masculins (Duhard, 1996a). Mais on le retrouve aussi sur les phallus, dont certains sont de vrais modèles anatomiques. Cela conduit à penser que les Paléolithiques, au moins certains d'entre eux, avaient de bonnes connaissances de la morphologie humaine, et cela amène à s'interroger sur le réalisme des images génitales féminines.

Les Paléolithiques connaissaient-ils l'anatomie ? Les connaissances anatomiques animales des peuples chasseurs, les Préhistoriques inclus, est attestée par de nombreux témoignages, comme les traces osseuses de boucherie et la précision éthologique et morphologique des sujets figurés, y compris les caractères sexuels et saisonniers (bois, pelage). Concernant plus particulièrement les humains féminins, les corps représentés ne souffrent généralement pas de doute diagnostique quant à leur nature humaine et à leur sexe. Les détails spécifiques du corps féminin - seins, fesses, hanches, abdomen, organes génitaux externes – sont suffisamment fidèles pour qu'on puisse reconnaître une femme et déterminer son statut physiologique : tranche d'âge et adiposité, gravidité et parité. Dans nombre de cas, l'exactitude graphique des vulves représentées incite à penser que les Paléolithiques, bons observateurs de la Nature, avaient également une bonne connaissance du corps humain, spécialement féminin, y compris dans les détails les plus intimes.

1 - L'anatomie humaine externe

a - La lisibilité du corps humain

La morphologie externe du corps humain est d'observation aisée. Il suffit d'un examen visuel. Nous n'avons pas de difficulté à reconnaître les différentes parties du corps dans les représentations paléolithiques. C'est vrai particulièrement sur celles des femmes (Régault, 1912 ; Pales, 1976 ; Duhard, 1989, 1993). Mais la station debout, définitivement adoptée par les primates évolués que nous sommes, a eu pour conséquence de dissimuler aux yeux la région périnéale, avec un anus devenu totalement invisible et une vulve cachée ou, au mieux, partiellement visible. A la différence des organes génitaux externes masculins, exhibés en totalité et, partant vulnérables, ceux de la femme sont doublement occultés : leurs gonades dans le petit bassin et leur vulve entre les cuisses. La moitié invisible de l'humanité, ce n'est pas la femme, comme dit par C. Cohen, mais la vulve, définitivement perdue de vue à la suite de cet acquis majeur de l'humanité qu'est la station érigée et la bipédie définitive. La vulve, comme une sorte de coin à

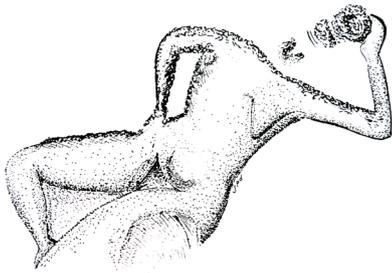


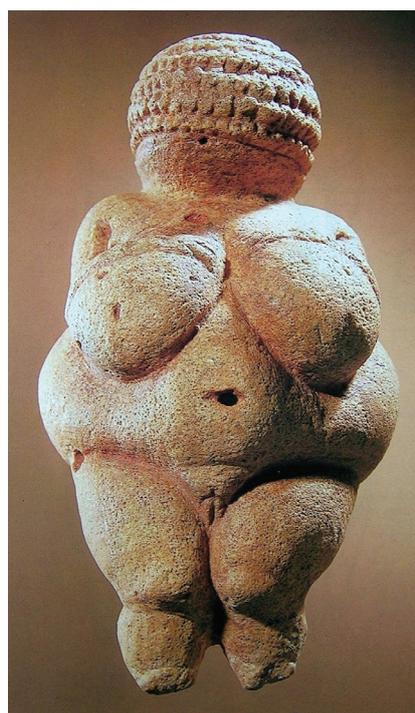
Figure 239 – La Magdeleine-des-Albis femme de la paroi gauche : a, photographie Delluc du moulage ; b, relevé Duhard

cheval sur le bas-ventre et l'entre-cuisse, est invisible de dos et très partiellement visible de face, une situation originale permettant à la femme en position verticale de bipédie, d'en montrer une partie tout en cachant le reste. Conséquence incidente : la vue périnéale est dans le quotidien une vue impossible, qui ne le devient que dans le cadre de l'intimité consentie du décubitus dorsal, cuisses écartées en position dite gynécologique.

Du fait de la confidentialité de la vulve, la Nature a dû prévoir d'autres éléments de signalisation sexuelle, visibles sous divers angles, qui sont la rotondité des seins et des fesses, la toison pubienne fournie et une fausse fente vulvaire. De tous les primates, la femelle humaine est celle dont les mamelles sont les plus développées et de façon permanente, même en l'absence de grossesse ou d'allaitement. Et cela sans utilité physiologique, car il est démontré que l'abondance ou la qualité de la lactation n'est pas proportionnelle au volume du sein, mais à celui des hanches et au désir d'allaiter. De même pour les fesses : toutes les conditions étant égales par ailleurs, elles sont plus développées chez la femme que chez l'homme et leur volume est corrélé à l'âge et à la parité (Wangermez et col., 1980). Et cela sans utilité physiologique, là non plus : la couche grasse qui enveloppe les muscles fessiers n'est pas une graisse de réserve, contrairement à celle des dépôts trochantériens (au niveau des hanches) que mobilise l'allaitement. Les rotondités antérieures mammaires et postérieures fessières sont, de plus, visibles de face ou de dos comme de profil.

La pilosité génitale, couvrant la vulve du pubis à l'anus et débordant souvent les sillons génito-cruraux, constitue un signal puissant supplémentaire, remarquable sur un corps par ailleurs glabre (excepté aisselles et crâne). La femme est de toutes les femelles de primates, la seule à présenter un corps glabre orné de cette toison, véritable appât visuel et piège olfactif efficace pour les phéromones urinaires et vulvaires destinées à l'organe voméro-nasal situé dans le nez.

Il n'est pas jusqu'à la fente vulvaire qui ne participe à ce dispositif de leurres destinés au mâle humain : la partie « utile » de la vulve, celle qui abrite l'orifice vaginal et permet d'y accéder, est très postérieure, près de l'anus, et ne se voit pas en bipédie normale. L'échancrure, qui s'offre à la vue dans la partie antérieure et pubienne de la vulve, est une fausse fente créée par la partie antérieure des grandes lèvres qui remontent très haut, vers le mont de Vénus : elles masquent et abritent l'orifice urinaire et le clitoris.



Figures 240 et 241 – Willendorf vénus (photographie Bosinski) – Laussel Femme à la corne (photographie Delluc)

Dans les représentations humaines qui nous sont parvenues, nous avons tout loisir d'examiner ces corps dans le détail car ils sont dénudés. Doublement dénudés même car, à l'absence de pilosité figurée (dans la majorité des cas), s'associe une absence de vêtements (sauf exceptions). Cette nudité des corps n'a pas manqué d'intriguer les préhistoriens, mais elle rassure les paléo-cliniciens : les Paléolithiques ont eu loisir d'examiner des femmes nues.

b - Les Paléolithiques vivaient-ils nus ?

Cette question a été abordée par l'un de nous (Duhard, 1989) et ses conclusions peuvent se résumer ainsi : les humains, à un stade de leur évolution, ont présenté une pilosité corporelle développée, et des traces persistent, dans le lanugo fœtal et la pilosité adulte, généralement discrète, minuscule et vestigiale, mais parfois localement développée, chez l'homme essentiellement. Avec l'exception bien connue des Aïnous des deux sexes des îles Kouriles et du Hokkaido, étudiés par A. et Arl. Leroi-Gourhan, qui, autrefois, étaient velus comme des ours (Leroi-Gourhan, A. et Arl., 1989). La vague pilo-motrice ou horripilatrice, dite aussi « chair de poule », qui nous affecte parfois témoigne du caractère fonctionnel, jadis, des poils corporels (Delluc G., 2006), et nous rappelle notre parenté avec les mammifères et primates velus.

De temps à autre, - réminiscence d'ancêtres autrefois poilus, désordre hormonal (hirsutisme) ou anomalie génétique (*hypertrichosis lanuginosa congenitale*) -, naissent des enfants velus, comme la petite Lavinia Fontana et son frère Horatio (portraits de Toneta vers 1583), la jeune vietnamienne Krao, née vers 1876, ou le petit Yu Zhenhuan, né en 1978 dans la province de Liaoning en Chine, ou encore Julia Pastrana et Zenora, tous sujets porteurs de « pilosisme » ou hypertrichose. Ce thème a été repris dans le film de Jean Cocteau où la bête est interprétée par Jean Marais.

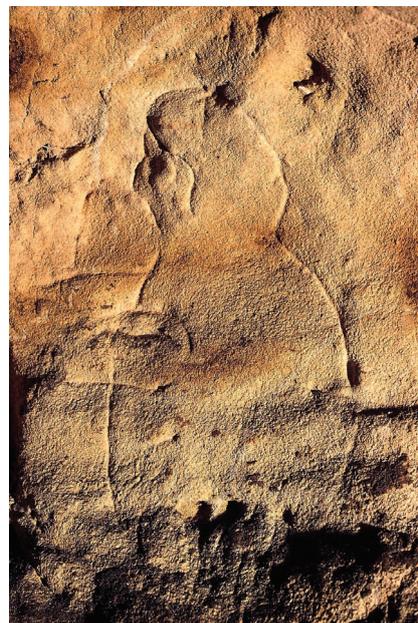
L'évolution vers l'humanité moderne s'est accompagnée d'une dépilation du corps et d'un développement de la sudation, deux phénomènes connexes permettant une meilleure gestion thermique (Morris, 1968). Les données de l'iconographie paléolithique militent dans ce même sens : rares sont les sujets à pilosité corporelle indiquée, contrairement aux assertions de certains auteurs (Piette, 1895 ; Lalanne, 1912) et nos observations montrent que, sauf de possibles exceptions, comme la *Femme au renne* de Laugerie-Basse? (fig. 11), les figures féminines sont dépourvues de poils (fig. 239 a, b ; 240 et 241), ce qui n'est d'ailleurs pas dans la nature des choses, les pilosités crâniennes, axillaires et génitales étant de règle dans les populations féminines. Une autre raison darwinienne à cette dépilation, bénéfique sinon déterminante mais rarement soulignée, est que la perte de la couverture pileuse a été un moyen de se débarrasser de la vermine qu'elle abritait, exception faite des poux (*Phthirus capitis* et *Ph. pubis*), qui continuent à nous parasiter ! Les populations vivant dans des régions glaciales, peu velues en majorité, ont dû s'adapter autrement : ce fut en substituant à leur pelage naturel celui des animaux (fig. 242).

Une autre question vient en corollaire : les Paléolithiques portaient-ils un vêtement ? Tout le monde s'accorde à répondre par l'affirmative, devant la présence d'un matériel complexe destiné à la préparation de peaux et à la couture : les poinçons et perçoirs remontent à l'Aurignacien ; les aiguilles à chas au Solutréen. Avec H. Breuil, nous admettons que ce vêtement comportait un grand nombre de pièces, comme le costume esquimau (Breuil, 1959). Avec une autre exception : les Fuégiens qui allaient nus ou se couvraient d'une simple cape en peau de bœuf, malgré les vents, la pluie et le froid ! S'il existe des preuves de vêtements dans les sépultures (Soungir, Grimaldi), en revanche, dans l'art, les exemples de corps vêtus (essentiellement féminins) sont rares, moins d'une vingtaine : la *Femme à l'anorak* de Gabillou, dont le sexe féminin est à prouver (fig. 243), la *Femme à la capuche* de Bédeilhac, sculptée sur la



Figure 242 – Un campement sous l'abri de Laugerie-Basse au Magdalénien (dessin de G. Tosello, collection J.-P. Duhard)

Figures 243 et 244 – Gabillou la Femme à l'anorak (photographie Gaussen, coll Duhard) – Bédeilhac la Femme à la capuche (relevé Delporte)



racine d'une canine de cheval (fig. 244), la *Figurine à la pèlerine* de Brassempouy, quelques femmes de la Marche où les tracés associés pourraient évoquer un vêtement (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976, observations n° 29, 35, 43I, 47, 56), quelques statuettes de Mal'ta et Bouret', où « certaines statuettes (..) sont habillées d'une sorte de combinaison de fourrure » (Delporte, 1993), peut-être les femmes gravées de Gönnersdorf. Peut-on en rapprocher les dépouilles animales arborées par quelques sujets présumés masculin (*diablotins* de Teyjat, humains de Gourdan, *Sorcier* 204 de Gabillou) (Duhard, 1993) ? Le vêtement aurait été rendu nécessaire aussi bien pour protéger du froid, quand les humains quittaient la proximité des foyers, que, peut-être, pour dissimuler les signaux sexuels, de façon à garder la cohésion des couples et à rassurer les mâles chasseurs absents (Morris, 1968).

La troisième interrogation est celle de la (ou des) raison(s) de cette double dénudation (pileuse et vestimentaire) des corps représentés ? Chacun y a été de sa théorie : raison esthétique pour G.-H. Luquet (1931b) ; raison érotique pour R.-D. Guthrie (1977, comparant ces figures à celles des revues pornographiques) ; raison identitaire pour E. Schmid (1979, l'humain doit se débarrasser de sa bestialité, poils et fourrures pour être reconnu) ; souci de représenter le schéma corporel et le sexe pour G. Delluc (2006) ; raison sémiologique pour A. Leroi-Gourhan (1964-65), qui est celle la plus pertinente à nos yeux.

Nous pensons avec lui qu'existe un langage des formes : « Le comportement figuratif est indissociable du langage, il relève de la même aptitude de l'homme à réfléchir la réalité dans des symboles verbaux, gestuels ou matérialisés par des figures (..). Comme le langage des mots, le langage des formes est plus ou moins riche et éloquent ; il est, par fondement, destiné à signifier (...). Il est lié aux fondations biologiques et repose sur une signification pragmatique, sociale, puisque parole et figuration sont le ciment qui lie les éléments de la cellule ethnique (...). La figuration se coule directement dans le système de relation (...). Langage et figuration relèvent de la même aptitude à extraire de la réalité des éléments qui restituent une image symbolique de cette réalité » (Leroi-Gourhan, 1964-1965). Nous essaierons de voir si les représentations de vulves, dans leur diversité graphique, sont destinées à signifier, de quelle façon et avec quel sens.

c - L'anatomie de la vulve

La variété des vulves représentées au Paléolithique supérieur qui, pour certaines, sont d'une évidente réalité anatomique, permettant de distinguer des vues pubiennes et des vues périnéales, laisse penser que nos ancêtres illustrateurs étaient à la fois d'attentifs observateurs et de talentueux graphistes (fig. 245 à 250).

Il est possible que les auteurs des représentations vulvaires aient eu l'opportunité d'acquiescer une connaissance anatomique précise de la vulve. Cela se traduit dans les détails de certains tracés complets. La vulve « anatomique » du Roc de Marcamps (fig. 248), la vulve périnéale 99c de Gouy (fig. 143), la vulve en bas relief du bloc 8 de la Ferrassie (fig. 102), la vulve de Laugerie-Haute ouest B5 (fig. 156), la vulve aurignacienne noire de Chauvet (fig. 62), les vulves en relief des bâtons percés du Placard (fig. 208) et de Pair-non-Pair (fig. 249) et la vulve modelée de Bédailhac 34 (fig. 25) en sont de remarquables exemples, non limitatifs. Dans beaucoup de représentations, du fait de la technique (gravure) ou du style (schématisme), la représentation est moins fidèle au modèle. Les caractères ne sont cependant pas absents, puisqu'on y reconnaîtra une vue pubienne ou périnéale, mais avec des variations dans l'aspect. A la décharge des artistes, il ne faut pas imaginer qu'une vulve ressemble à une planche d'anatomie, comme celle de H. Rouvière (fig. 2), avec ses composants parfaitement individualisés et lisibles, ni que la familiarité de la vulve découlant d'une pratique assidue, signifie que l'initié pourrait en faire de mémoire un dessin fidèle. Si l'on demandait à des gynécologues, au terme d'une carrière où ils ont eu l'occasion de voir plusieurs milliers de vulves, d'en dessiner une, sans doute n'omettraient-ils aucun détail mais il n'est pas sûr qu'ils réussissent à reproduire un standard anatomique assez juste, encore moins une œuvre d'art. Encore leur faudrait-il faire plusieurs essais, et avoir des dispositions graphiques. Nous l'avons vérifié.



Figure 245 – Roc aux Sorciers BDD 196 (cliché MAN) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme debout (aspect triangulaire avec fente masquée par la pilosité)

Figure 246 – Roc-aux-Sorciers BDD 295 (cliché Guy Mazière, MAN, RMN) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme assise (aspect en trapèze, fente peu visible "échancrée")

245			
246			
247	248	249	250



Figure 247 – vulve de Cazelle (cliché Aujoulat) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme debout

Figure 248 – Roc-de-Marcamps MA 70.19, vulve ouverte (cliché Duhard) : peut être comparée au vivant dans une vue périnéale chez une primipare, vulve ouverte

Figure 249 – Pair-non-Pair, vulve du bâton percé (cliché Delluc) : peut être comparée au vivant dans une vue périnéale chez une femme secondipare

Figure 250 – Ferrassie 6A (cliché Delluc) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme multipare, âgée et adipeuse



A défaut d'être gynécologues, tous les Paléolithiques étaient-ils des artistes ? Probablement pas. Tous les artistes étaient-ils talentueux ? Probablement pas non plus. Tous les artistes talentueux étaient-ils polyvalents et capables aussi bien de graver, sculpter ou peindre ? On peut en douter. N'est pas graphiste qui veut, il faut du talent, et les plus habiles n'ont pas manqué de passer par un stade d'apprentissage où il leur a fallu, soit observer le vivant, soit s'imprégner d'œuvres produites par d'autres et faire des croquis pour apprendre le geste, qui n'est que le résultat de l'image cérébrale élaborée. Les différences de traitement entre animaux et humains sont flagrantes. Certaines œuvres animalières font venir à l'esprit le terme de chefs-d'œuvre, et elles sont nombreuses. Les représentations de la grotte Chauvet ou de Lascaux, en particulier les chevaux, en sont un exemple. Il est difficile d'en trouver l'équivalent dans l'art des figures humaines, même pour les corps les plus achevés. On ne peut pas comparer, par exemple, les « vénus » du Roc-aux-Sorciers et de la Magdeleine à des représentations de Rubens, Goya ou Renoir.

Les artistes ont-ils pris des femmes pour modèles et réalisaient-ils des ébauches graphiques avant d'inscrire leurs œuvres sur un support mobilier ou pariétal ? Peut-être. Sans doute serait-on tenté de le dire, quand on voit les superpositions de traits des plaquettes, dalles et blocs de la grotte de la Marche décryptés patiemment par le docteur Pales. Mais le poids des supports de la plupart des œuvres exclut qu'elles aient pu être utilisées comme « ardoises » de croquis et déplacées au gré des modèles. A moins que les modèles ne fréquentassent la grotte. En revanche, un familier des vulves (et pas seulement de celle de sa partenaire) saurait indiquer les éléments caractéristiques d'une vulve de fillette ou de grande multipare.

La dernière question est de savoir ce qu'ont voulu dire les artistes paléolithiques à ceux qui viendraient contempler leurs œuvres ? Pour y répondre il faut essayer de préciser si les vulves figurées sont réalistes, dans le sens où elles reproduisent des images, non seulement observables chez le vivant, mais offrant des différences morphologiques similaires à celles que détermine la biologie féminine. Dans nombre de cas il apparaît que les graphistes ont voulu montrer des âges et des états différents de la femme, les uns en rapport avec la maternité, les autres avec la sexualité.

Les féministes vont sans doute s'insurger en disant : et le rôle social alors ? Il a existé très certainement. Nous sommes les premiers à reconnaître un rôle prééminent à la femme, dépassant son rôle de nourrice utérine et mammaire et intervenant dans de nombreux domaines : au premier chef l'éducation infantile, la transmission orale du patrimoine culturel et, sans doute, l'apprentissage de la botanique, de la phytothérapie... Mais rien de cela ne transparaît dans les figurations vulvaires qui, par leur sujet, ramènent aux deux principales fonctions de la femme, étroitement liées : sexualité et reproduction, génitale et gènesique. Et ce n'est pas un sujet anodin. C'est le fondement de l'humanité. En dehors des représentations « neutres » (inactives) des humains dans l'art paléolithique, bien plus rares sont les figures représentant des humains « faisant leur métier » : femme mettant au monde un enfant, homme aux prises avec un animal (Delluc G., 2006). L'humain descend du sexe, affirme A. Langaney (Langaney et al., 1989). Plus justement, l'humain descend de la femme (avec un chromosome Y, l'homme est une femme un peu différenciée des autres, voire moins bien équipée). Prendre conscience au Paléolithique de cette évidence biologique, c'était se démarquer de l'animalité et donner à cette dernière son rôle premier : satisfaire le désir (le sien et celui de l'homme) et engendrer ! « Le désir a seul créé le monde et seul le conserve... », assurait Anatole France.

2 - L'anatomie humaine interne

Si l'anatomie humaine externe n'a pas été méconnue des Paléolithiques, on ne peut en dire autant de l'anatomie interne : elle n'a pas été figurée. Concernant les animaux, cette connaissance ne semble pas faire de doute à nos yeux, sur la base de divers arguments : le réalisme éthologique et morphologique des représentations animales, les traces de décarnisation relevées sur les os (en particulier, les têtes décharnées de chevaux du Mas d'Azil, à rapprocher de la pendeloque de Raymondén décorée d'une scène de partage du gibier au retour de la chasse). Et cela laisse supposer qu'ils avaient

extrapolé leurs connaissances à l'humain. L'éviscération de leurs proies les a forcément amenés à découvrir l'anatomie topographique des organes intra-abdominaux et intra-thoraciques : elle est la même, ou très semblable, chez tous les mammifères, carnivores comme herbivores, avec des spécificités, par exemple dans la forme et le contenu de l'estomac. Ils n'ont pas manqué non plus de constater que, dans le ventre des femelles gravides abattues, il y avait un « petit », contenu dans une « poche » spéciale, la matrice, et baignant dans un liquide particulier d'odeur spermatique. Il nous semble que, de cette connaissance, ils pouvaient inférer celle de l'anatomie interne de l'humain, même si rien ne prouve qu'ils aient procédé à une éviscération humaine. On peut citer seulement quelques rares exemples en faveur de cannibalisme humain, sans que l'on puisse affirmer qu'il y ait eu consommation de certains viscères, comme le foie, le cœur, les reins, fort appréciés des gastronomes !

Si l'on s'en tient aux organes génitaux humains, seuls les organes externes sont figurés, et il n'existe pas à notre connaissance de représentations d'organes génitaux internes, comme vagin, utérus, trompes et ovaires chez la femme, ou prostate et vésicules séminales chez l'homme, à moins que nous ne les ayons pas reconnus. Les testicules sont externes, mais enfermés dans le scrotum, donc invisibles, bien que Mme C. Cohen croit en voir sur la baguette au phallus et à l'ours de la Madeleine (Cohen, 2003). Mais une vulve de Fronsac, aux angles supérieurs non fermés, évoque un peu un utérus avec un départ de trompes (fig. 122).

B – Le réalisme des vulves paléolithiques

Avant d'aborder le réalisme des vulves paléolithiques, débordons vers la philosophie, qui n'est pas un terrain familier, et disons quelques mots de l'art paléolithique. « Ce que l'art est tout d'abord, et ce qu'il demeure avant tout, est un jeu. Tandis que l'outillage est le principe du travail » affirme G. Bataille, qui place l'érotisme au centre de sa pensée philosophique (Bataille, 1955). Il est rejoint par A. Gibault, qui affirme : « Les représentations graphiques dans la préhistoire témoignent de la nécessité de développer un espace potentiel de jeu pour que créativité et création soient possibles » (Gibault, 2004). On ne peut expliquer les graphismes inscrits dans des endroits d'accès difficile voire dangereux, où ils étaient cachés au commun des mortels, par le simple souci d'esquisser quelques dessins, explique André Leroi-Gourhan. Il faut une motivation qui dépasse le seul désir d'esthétique « même dans les œuvres les moins figuratives, l'artiste est créateur d'un message ; il exerce à travers les formes une fonction symbolisante [...] ». Ce message se réfère au besoin à la fois physique et psychique d'assurer une prise de l'individu et du groupe social sur l'univers, de réaliser l'insertion de l'homme, à travers l'appareil symbolique, dans le mouvant et l'aléatoire qui l'entourent » (Leroi-Gourhan, 1964). Cette expression de l'évolution de l'esprit humain vers le symbolisme a permis la mise en place d'une première cosmogonie et constitue les prémices d'une mythologie et même d'un système religieux.

Nous reviendrons sur le sens et l'interprétation à donner aux représentations d'organes génitaux mais auparavant, de la même façon que nous avons estimé préférable d'ajouter au chapitre anatomique de la vulve un chapitre physiologique, indispensable à l'analyse des figures, il nous semble opportun d'examiner comment les Paléolithiques ont exécuté leurs œuvres graphiques, au sens large (gravure, sculpture, peinture, modelage), aux différents moments du Paléolithique supérieur (Aurignacien, Gravettien, Solutréen et Magdalénien). On trouve tous les styles à toutes les époques (fig. 251 a à f, 252 a à d, 253 a et b et 254 a à h). Les différences dans les formes ressortissent à une autre raison, peut-être à la diversité anatomique des modèles.

1 - Réalisme et graphisme

a- *Le naturalisme*

Il est frappant de constater avec quel soin les Paléolithiques ont représenté les animaux sauvages, qui leur étaient devenus familiers dans leur morphologie et leur comportement (Clottes et Courtin, 1994), et avec quel réalisme ils ont animé les corps animaux au

Figures 251 – Vulves aurignaciennes. Références corporelles : a - la vulve de la Femme du Pendant de Chauvet est de forme triangulaire, avec une fente amorcée, en vue pubienne avec une base concave (cliché Le Guillou) ; b - chez la figurine de Hohle Fels, la vulve est de morphologie comparable, mais elle est fendue des fesses au pubis et s'accompagne d'un gros ventre (cliché Jensen). Sur les vulves isolées, on retrouve ce triangle avec une grande fente ouverte sur des vues périnéales : c - la Ferrassie 6B ; d -Cellier 6E. La forme est arrondie sur des vues pubiennes : e – ovale sur Blanchard 9; f - ronde sur Blanchard 8 (clichés Delluc).



	251a	251b	251c
	251d	251e	251f
252a	252b	252c	252d
	253a	253b	

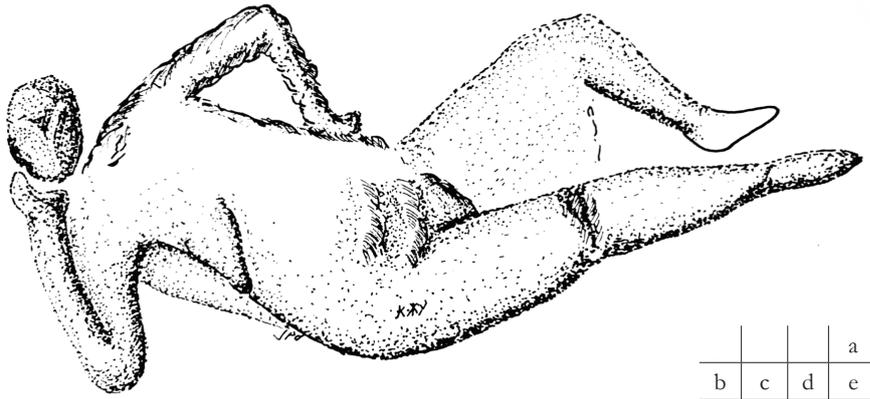


Figures 252 – Vulves gravettiennes. Références corporelles. Au Gravettien, les rares vulves incorporées sont de grandes dimensions, associées au gros ventre et souvent fendues. : a - Femme à la corne de Laussel (cliché Delluc) ; b - Losange de Grimaldi (cliché Cohen). Les vulves isolées et datées n'obéissent pas à un standard stylistique et elles sont moins souvent en vue périnéale que pubienne : c – Laugerie-Haute ouest B5, forme périnéale ; d – Roucadour, forme triangulaire pubienne (clichés Delluc)

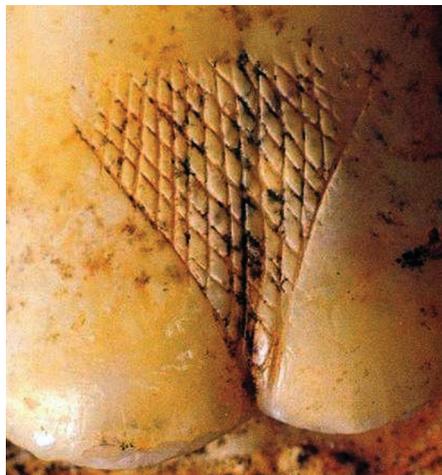


Figures 253 – Vulves solutréennes. Elles sont très rares : a - Fourneau du Diable, vue périnéale, en forme d'écu, avec une fente longue et arrondie (cliché Delluc) ; b - Cosquer 556, vue pubienne, élément d'une série de signes géométriques en chevron (cliché Clottes).

Figures 254 – Vulves magdaléniennes. Dans les figures corporelles, les vulves, quand elles sont présentes, sont triangulaires, avec ou sans fente, et jamais béantes : a, femme de la paroi droite de la Magdeleine-des-Albis (relevé Duhard) ; b, femme de la baguette de la Madeleine (cliché Duhard). Les vulves incorporées ou non dans un corps féminin deviennent beaucoup plus nombreuses et il est difficile de définir un type figuratif : c - Bèdeilhac, vulve modelée (cliché Pailhaugue) ; d - Chaffaud 1 (cliché Airvaux) ; e - Roc de Marcamps (cliché Duhard) ; f - Comarque 29 (cliché Delluc) ; g - Roc aux Sorciers, incisive gravée, BDD 296 (cliché Mazzière, MAN, RMN) ; h - Gouy 99c (cliché Martin)



			a
b	c	d	e
f	g		f



Magdalénien, soulignait A. Leroi-Gourhan : « La principale préoccupation de l'artiste paléolithique paraît avoir été la ressemblance », ajoutait-il et l'animation permet de créer un temps actualisé où l'attitude de l'animal évoque « un passé, un présent, un futur, dont la représentation n'est qu'une étape » (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 513 ; 1992, p. 349). Cela prouve que les artistes paléolithiques n'avaient pas une vision abstraite de leur environnement naturel, mais une vision réaliste du monde transparaissant dans le naturalisme des figures (Soubeyran, 1991 et 1993). Ces idées ont été reprises par J.-P. Duhard, développées et appliquées aux humains féminins et masculins (Duhard, 1989 ; 1996a).

b - Les contraintes de l'organe anatomique

Dans la peinture et la gravure, qui sont des expressions planes, en deux dimensions, l'étude de l'orientation des corps animaux et humains montre que le profil est privilégié. A cela une raison, la nécessité de montrer les détails de l'animal ou de l'humain, permettant de l'identifier et de reconnaître des caractères spécifiques à son sexe, son âge, son état physiologique. L'orientation faciale ne le permet pas. Prenons le cas des femmes. Les volumes du corps qui les caractérisent sont les seins, l'abdomen, les fesses et les hanches : ils seront à l'évidence mieux traduits de profil que de face. Les rares figurations de face sont celles où ces volumes n'ont pas besoin d'être montrés : la fillette de Fontanet (n° 103), la fillette de Bruniquel et les gravures très schématiques de Lespugue et Brassempouy. La gravure du Rond-du-Barry est une représentation de trois quarts, plutôt que de face. Les hommes sont volontiers figurés de profil et en érection. Cet état est peut-être un moyen d'explicitement le schéma corporel et de montrer simplement la masculinité (Delluc G., 2006).

Sur les corps féminins de profil, contrairement à ce qui se passe pour l'homme, les organes génitaux externes ne sont pas visibles. Les figurations vulvaires ne peuvent être représentées que de face, en gravure comme en sculpture, sauf à les transposer par rotation de 90° sur une silhouette de profil, comme, par exemple sur la *Femme au Renne* de Laugerie Basse. C'est une nécessité commandée par la disposition anatomique de cet organe. Les aspects possibles de la vulve correspondent à des postures, commandant des angles de vue (ou points de vue), que l'on classera en trois rubriques.

- Le plus commun est l'angle frontal en orthostatisme, la femme debout étant vue de face, le tronc vertical, debout ou assise. On l'appellera vue ou perspective pubienne : elle ne révèle que partiellement la vulve, dans sa partie antéro-supérieure, où elle est davantage pubienne que périnéale.
- Le plus complet est l'angle frontal en posture dite gynécologique de décubitus dorsal, cuisses en flexion et abduction. On le qualifiera de vue ou perspective périnéale : outre la vulve, on pourra y voir l'anus, situé au-dessous d'elle.
- La dernière est la perspective fessière ou procubitus, en posture dite proctologique, femme debout ou agenouillée, tournant le dos et ployant le tronc sur les cuisses, la tête au sol. On ne voit que la partie postérieure de la vulve et l'anus, situé au-dessus. Il n'existe, à notre connaissance, aucune représentation de vulve en perspective fessière.

Cette absence donnerait à penser, si le choix de l'angle de vue reflétait la façon d'appréhender le corps féminin, que c'était non pas *more ferarum*, comme font les bêtes, mais *more hominum*, que s'accouplaient les humains, le choix de cette approche frontale traduisant un souci relationnel. Le peu de scènes d'accouplement ne permet pas de donner une certitude sur les préférences posturales des Paléolithiques, mais simplement une présomption. A la posture fronto-dorsale du couple 64 des Combarelles et du couple d'Enlène répond la posture affrontée antérieure du couple 34 de la Marche. Nous insistons sur cette absence de vue fessière de la vulve, en précisant bien que les figures campaniformes n'illustrent pas une perspective fessière.

c - Contraintes matricielles et techniques

Les auteurs qui se sont intéressés à la technique ont généralement soutenu qu'existe

une contrainte du support. Pour A. Leroi-Gourhan (1970) « dans la statuaire, le style est inséparable des traits imposés par le bloc initial et par l'outillage », et H. Delporte (1979), rejoignant L. Pales, ajoutait « et par l'ensemble des ressources technologiques dont dispose l'artiste ». Si le geste a conduit à la parole, comme la parole a induit le geste (Leroi-Gourhan, 1964-1965), il doit être possible de retrouver dans l'œuvre la motivation qui a présidé à son exécution. Tracer un contour, c'est enfermer l'objet dans une idée. Creuser un espace, c'est s'approprier l'objet. Le graveur égratigne le support, sans en altérer la substance ou le volume : la gravure s'apparente au dessin, qui reste à la surface du support. La gravure profonde fait la transition avec la sculpture. Le sculpteur entame la matière, l'ampute et en enlève une partie, la modèle et, en ce sens, est davantage créatif que le graveur. Le modelage en est l'expression la plus achevée, car la matière est pétrie et prend forme sous les doigts et non pas sous l'outil, mais il est rare : 2 vulves, 2 phallus et 3 bisons modelés.

Dans la sculpture, en ronde bosse ou en bas relief, la contrainte volumétrique n'est pas la même : les corps féminins peuvent être figurés en trois dimensions. Dans le bas-relief, on ne voit pas les fesses des femmes figurées de face : les femmes du Roc-aux-Sorciers d'Angles-sur-l'Anglin en sont un magnifique exemple. L'éventuelle stéatopygie de la *Vénus à la corne* de Laussel n'est soupçonnable que sur l'adiposité des hanches en violoncelle, que réalisent la stéatométrie et la stéatotrochantérie, seules visibles de face. La vulve sur un petit bâton percé du Roc de Marcamps (fig. 229) et la vulve sur bloc de la Ferrassie 8 (fig. 101), profondément gravées jusqu'à prendre du relief, ne peuvent avoir le même sens que les vulves planes. Le volume donne à ces vulves en relief un caractère vital, évoquant un organe saisi à un moment où il était gonflé de vie et dans un aspect fonctionnel, qui ne peut manquer d'évoquer une activité ou une disponibilité sexuelle.

Cette question de la contrainte du support dans la réalisation de l'œuvre a longtemps fait débat. Le sculpteur, par exemple, est-il limité dans son expression « volumétrique », ou choisit-il le support en fonction de l'œuvre qu'il veut réaliser ? Il nous semble que l'artiste a la faculté de choisir son support, et d'en utiliser les reliefs pour y adapter les formes qu'il veut donner. La *Femme à la corne* de Laussel (fig. 241) illustre bien notre propos : le bloc choisi, parmi de nombreux autres, offrait une surface verticale convexe, mise à profit pour traduire le volume abdominal et suggérer l'état gravide, que souligne en outre la gestuelle de la main gauche. Il y a d'autres exemples où les reliefs naturels rocheux ont été exploités pour représenter le corps d'un animal (ours de Bara-Bahau, bison de Font de Gaume) ou le corps d'un humain masculin (ithyphallique du Portel) et surtout féminin : les seins pour la femme n° 204 de Gabillou (Gaussen, 1964), les seins et les membres supérieurs pour la femme de Comarque (Duhard et Delluc, 1993), l'abdomen et les cuisses pour la femme d'Oulen (fig. 18), le pelvis pour la femme de Saint-Cirq (Duhard et Delluc, à paraître).

Dans un travail récent sur les représentations humaines européennes, R. Bourrillon (2009) défend le même point de vue. Pour cette auteure, « les variations stylistiques des figures ne dépendent pas de la matière première ou des capacités technologiques de l'exécutant mais davantage de variations d'ordre culturel modifiant peu à peu les conventions graphiques et en instaurant de nouvelles ».

A notre sens, on parle beaucoup trop de la contrainte du support en négligeant la contrainte du modèle ou de l'organe. Les façons de représenter la vulve se résument à deux figures géométriques principales, à contours angulaires en vue pubienne ou arrondis en vue périnéale. Pour représenter une main, le choix est encore plus restreint, puisque elle a le même contour en vues dorsale et palmaire, avec quatre doigts regroupés et un isolé. Pour les corps intervient une convention figurative.

La construction géométrique des corps féminins proposée par A. Leroi-Gourhan a été vigoureusement critiquée par L. Pales. Pour J.-P. Duhard (1989), le privilège donné à la région pelvienne et mammaire, avec réduction des parties périphériques, suffisait à expliquer les formes obtenues. R. Bourrillon semble adhérer à cet argument. Tout se passe comme si le Paléolithique devinait un corps humain caché dans la roche et le

révélaient ou l'en extrayait. Qui n'a pas lu des formes animales ou humaines saisissantes de réalisme dans les nuages ? Il en a été de même pour certaines représentations de vulves, mettant à profit des creux naturels : Bédeilhac 47 et toutes les incisives de poulain de la Marche et du Roc-aux-Sorciers. Ces dernières vulves et celle de Saint-Cirq (n° 17) (Delluc, 1987), tracées entre des reliefs d'aspect crural, illustrent bien l'idée d'appropriation du support par l'artiste, qui ne l'a en rien modifié.

Un sculpteur archéologue, Jean Brot, s'est livré à l'étude comparative d'œuvres gravées et sculptées paléolithiques et a essayé de montrer comment, à partir des reliefs naturels des parois, les artistes sont parvenus à produire des représentations tridimensionnelles et à les structurer en de vastes ensembles (Brot, 2005). Selon lui, les œuvres sur reliefs naturels procéderaient d'une élaboration réfléchie, organisée et conceptuelle et non d'une simple utilisation de formes naturelles évocatrices de la roche. Cette théorie a le mérite d'être avancée par un sculpteur professionnel, s'appuyant sur des cas démonstratifs (femmes de l'abri Bourdois au Roc-aux-Sorciers), mais elle souffre des exceptions (les dents gravées de triangles, la femme d'Oulen, la femme de Saint-Cirq, la *Femme à la corne* de Laussel, la femme n° 200 de Gabillou, la femme n° 40 de Bédeilhac). Ce rapport étroit présumé entre le style et les possibilités technologiques a déjà été critiqué par l'un de nous. Après avoir comparé les corps figurés en gravure et en sculpture, sa « conclusion ne rejoint pas exactement celles du docteur Pales et de H. Delporte : le graveur ne semble pas avoir profité de la liberté que lui donnaient sa technique et son support. Les seins sont moins souvent figurés que dans la sculpture, et moins souvent encore dans le pariétal que dans le mobilier. Il en va de même pour le gros ventre avec, là encore, une fréquence moindre dans le pariétal, et de même pour les membres supérieurs [...] Les fesses, en revanche, ont fait l'objet d'une attention particulière, le graveur les soulignant par un contour ou une saillie plus marquée dans deux tiers des cas environ, et avec une fréquence identique dans le mobilier et le pariétal, et presque deux fois plus grande que dans les rondes-bosses » (Duhard, 1989, p. 364). En outre, « aucun procédé technique n'est caractéristique d'une époque, mais à chaque époque un moyen a été privilégié par rapport aux autres : gravure profonde à l'Aurignacien, sculpture en ronde bosse au Gravettien, gravure fine au Magdalénien » (Duhard, 1989, p. 365-377)

Appliqué aux figures vulvaires, il n'apparaît pas que la liberté offerte par la gravure ait été utilisée pour détailler les parties vulvaires, puisque le clitoris apparaît aussi peu souvent que les lèvres. La sculpture permet de donner du volume et du creux mais, là encore, cette liberté a été peu utilisée. Il y a de rares exceptions : la vulve modelée au doigt de Bédeilhac (fig. 26), les bâtons à vulve du Placard (fig. 209) et de Pair-non-Pair (fig. 197). La vulve gravée en léger bas relief sur le manche d'un bâton percé de Roc de Marcamps (fig. 230) est sans doute l'œuvre la plus réaliste de tout l'art génital paléolithique.

Et puis, comment accepter l'idée que l'artiste a subi son support quand on voit le souci de recherche de qualité qui a présidé à la sélection des silex dans l'industrie lithique ? Tous les tailleurs modernes de silex le disent (comme B. Ginelli exerçant aux Eyzies-de-Tayac), le choix du matériau est primordial : les caractères physiques de la pierre conditionnent la facilité de la taille et la solidité de l'outil (et sans doute sa beauté). Les silex du Grand Pressigny, de couleurs gris bleuté, beige, blond ou jaune-cire, roux ou brun-cire (très reconnaissable), sont les plus connus pour avoir été exploités de façon intensive et exportés en Beauce, en Sologne, dans le Gâtinais, à des centaines de kilomètres de leur origine (Nouel, 1961), jusqu'en Ukraine a-t-on dit. De même, chacun connaît la qualité du silex du Bergeracois qui fut également exporté. Ainsi, nous aurions d'une part des artistes qui devraient composer avec un support choisi de façon aléatoire et subissant ses contraintes et d'autre part des ouvriers qui choisiraient soigneusement leurs rognons de silex... Peu crédible. Au contraire, on est souvent admiratif devant le génie des artistes paléolithiques travaillant dans les



grottes, adaptant leurs techniques à la nature du support et trouvant des astuces pour intégrer ou pour dissimuler les irrégularités de la paroi rocheuse.

d - La mise en page de l'image sur son support

L'art paléolithique est réputé être dépourvu de ligne de sol. C'est une généralisation qui ne résiste pas à l'examen (Duhard, 1996 a, p. 168-169). Si, dans l'art pariétal gravé ou peint, les figures peuvent être représentées sans respect de l'horizontalité ou sans ligne de sol, dans la sculpture rupestre et dans l'art mobilier une disposition spatiale cohérente est manifeste. On peut citer par exemple : les bas-reliefs humains du Roc-aux-Sorciers, les bas-reliefs animaux de Cap-Blanc ou du Roc-de-Sers, la frise des lionnes de La Vache, les rennes gravés sur bois de la Madeleine et de La Vache. Encore faut-il tempérer cela en distinguant ligne réelle et ligne virtuelle. L'une est matérialisée, très rarement. L'autre est suggérée par l'alignement des aplombs ou les accidents de la paroi. Il faut aussi tenir compte d'un possible effet de perspective dans l'orientation oblique ou verticale des quadrupèdes, donnant une ligne de fuite. Dans l'art des grottes, certains éléments du relief pariétal ont été parfois utilisés comme plancher naturel : ainsi une corniche dans le Diverticule axial de Lascaux sert de sol pour des poneys marchant en file ; une particularité de la paroi du Portel a été utilisé de même pour un bison.

L'étude des vulves *in situ* est riche d'informations. Pour certaines images sur supports rocheux, l'artiste a joué avec les ruptures de surface, utilisées comme ligne de sol et expliquant les aspects tronqués de vulves représentées (fig. 255 a à e). La comparaison d'images du vivant et d'images gravées ou sculptées, où les vulves sont tronquées, suffit à la démonstration, sans qu'il soit nécessaire de développer cette notion de ligne de sol. Un cas particulier parmi d'autres est celui de la frise des 10 vulves de Font-Bargeix : l'artiste a choisi une surface lisse et verticale pour y inscrire les vulves, alignées sur une fissure, dans la partie centrale de la zone ornée, et la ligne de sol est la fissure elle-même (fig. 105).

La répartition des représentations sexuelles selon les supports est un autre fait remarquable : « Les vulves dominent dans l'art des parois et des blocs, les phallus dans l'art mobilier. Les hommes, sexués ou non, sont plus souvent figurés sous terre que les femmes. En revanche les statuettes sont essentiellement féminines. Pour les *pièces détachées* ou représentations segmentaires génitales, tout se passe comme si les vulves étaient plutôt réservées au monde secret des cavernes, s'insérant très souvent dans les dispositifs pariétaux, alors que les phallus se montreraient plus volontiers, à la vue de tous, sur les objets mobiliers d'usage utilitaire ou non » (Delluc G., 2006, p. 300).

Notre étude actuelle conforte ces remarques : les 83 vulves pariétales et les 37 vulves sur bloc représentent la moitié du total (120/241). Si l'on retire les 75 vulves gravées sur dents, assez spécifiques à deux sites de la Vienne, on atteint près des trois quarts du total (72 %).

e - La perception de l'espace et du temps par les Paléolithiques

Notre tendance est d'interpréter les images d'après nos critères culturels, et l'on verrait qu'au fil du temps et des auteurs, les mots et les idées évoluent et reflètent bien cette influence culturelle. Un des problèmes, non résolu, est celui de la fidélité photographique au modèle, et tous les auteurs s'accordent pour dire qu'elle fait défaut. Concernant les figures humaines féminines par exemple, chacun a proposé sa théorie : A. Leroi-Gourhan d'une construction géométrique des corps (Leroi-Gourhan, 1970), Leroy McDermott d'auto-portraits (1996), J.-P. Duhard de privilège abdomino-pelvien et mammaire (Duhard, 1989).

Avec les années, « notre information s'est considérablement enrichie ; il en est de même de notre réflexion », écrivait H. Delporte en conclusion de la seconde édition de son ouvrage *L'image de la femme dans l'art préhistorique* (paru en 1993, soit 14 ans après la première), et il prenait en compte, « parmi les études les plus importantes, celles de B.



Figure 255 (page de gauche et ci-dessous de haut à bas) – La vue assise est une vue pubienne particulière, où la femme est assise sur le sol, cuisses fléchies et en abduction. On peut en rapprocher plusieurs figures de vulves pariétales ou sur blocs, affleurant un bord faisant office de ligne de sol, qui en masque une partie : a - Laussel 2 ; b - Comarque 28 ; c - Cellier 3 ; d - Poisson 1 (clichés Delluc).

et G. Delluc, de J.-P. Duhard ou de L. Pales pour la France ». Nous lui en sommes bien évidemment gré, mais précisons que nous aussi avons évolué dans notre réflexion. Et il est un aspect, peut-être insuffisamment pris en compte, que nous voudrions aborder : celui de la perception de l'espace et du temps par les Paléolithiques. Il nous semble que cette perception était approximative, et que leur façon de mesurer l'espace, la distance et le temps ne pouvait être celle qui nous gouverne, avec le système métrique, la chronologie, l'architecture et les lois de la construction selon le nombre d'or ou de la perspective notamment, même si la possibilité de calendriers n'est pas à exclure, comme défendu par A. Marschack (1972) et J.-P. Duhard (1988, 1989).

Les peuples sans écriture, les peuples pasteurs ou chasseurs, souvent nomades, ont une autre façon d'appréhender le temps, qui sera en saisons, en périodes de rut ou de verdissement, en durées de gestation, mais sans grande exactitude ni rigueur. Ils savent à peu près estimer le temps passé ou à venir, mais pas au jour près. Le temps ne se compte pas en heures, évidemment, mais en jours, en sachant que les journées n'ont pas la même durée en hiver et en été, mais que cela importe peu. Si l'on marche un jour de moins, on arrive plus vite ; un jour de plus, moins vite, mais le temps n'étant pas compté, la distance n'en sera ni plus, ni moins grande : l'intérêt est moins de la quantifier que de la parcourir.

Sans avoir une grande expérience ethnologique, nous avons remarqué que les nomades, mais aussi les sédentaires illettrés, se repèrent dans le temps selon les événements qui l'ont marqué : l'année de la grande sécheresse, l'année des sauterelles, l'année de l'éclipse de lune ou de soleil, l'année d'une inondation, d'un tremblement de terre, d'une éruption volcanique... De même, ils n'ont pas d'âge légal, mais celui de leurs jambes et de leurs forces, sinon celui de leur cœur et de leurs artères.

Cette réflexion nous amène à considérer que, faute de système de mesure de l'espace et des distances, la notion des proportions ou des dimensions des corps humains figurés a pu leur être étrangère. Ils ont noté ce qui faisait signification : des seins, des fesses, un pelvis large et un ventre volumineux ou plat pour une femme ; un thorax épais, un pelvis étroit, un pénis en érection et des armes pour un homme. Cela suffit à les caractériser avec assez de précisions pour que l'on puisse même identifier une jeune fille, une femme gravide, une multipare ou un chasseur.

Cette approximation métrique est retrouvée dans les figures animales, généralement assez précises pour permettre de reconnaître le genre, voire l'âge et le sexe ou encore la saison, tout en pêchant par un manque de respect des proportions. Elle se double d'une approximation spatiale : les lois de la quadrupédie naturelle ne sont pas respectées et les corps sont placés dans un certain désordre tridimensionnel. Tout cela ne relève pas, selon nous, d'une maladresse figurative, les détails apportés aux corps le démentent, mais de cette absence de structure métrique et chronologique dans l'espace, au sens aussi bien d'étendue que de durée, qui était pour eux simplement le « milieu où peut se situer quelque chose » (*Le Robert pour tous*). Cet espace est, à la fois, celui qu'ils occupaient et celui où ils se déplaçaient, tant dans la distance que dans la durée. Si l'on prenait en compte cette notion d'approximation métrique, chronologique et spatiale, qui heurte nos habitudes de fragmenter et d'ordonner le temps et l'espace, on progresserait sans doute dans la compréhension de leur art, en se débarrassant de nos préjugés cartésiens. Et ce qui est applicable aux corps humains ou animaux, l'est tout autant aux images génitales et à leur réalisme.

Le graphiste et préhistorien Gilles Tosello propose une explication séduisante à cette incohérence spatiale et l'illustre de schémas intéressants. Les compositions désorganisées dans l'espace ou superposées seraient l'expression paléolithique de plans virtuels avec rabattement des figures (Tosello, 2003, p. 519, fig. 387).

2 - Le schématisme anatomique

Le graphisme de certaines images génitales confine parfois à l'abstraction, et l'on est plus près du signe que de l'image. A. Leroi-Gourhan a expliqué qu'il y avait une évolution

de l'art paléolithique européen, pariétal mais surtout mobilier vers l'abréviation et la géométrisation. Comme le disait A. Leroi-Gourhan dans son cours au Collège de France en 1976, l'abréviation « consiste à dépouiller les figures de tous les détails accessoires en ne conservant que le strict minimum qui permette l'identification du sujet. [...] Pour les figures humaines, nombre de figurines en ronde bosse ou de figures pariétales privilégient la partie moyenne du corps et aboutissent à réduire le haut et le bas à deux prolongements effilés (nombreuses statuettes, bas-reliefs d'Angles-sur-l'Anglin, Combarelles n° 67, La Roche à Lalinde) » (Leroi-Gourhan, 1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308) . C'est ce que J.-P. Duhard appelle le privilège abdomino-pelvien et mammaire (Duhard, 1993a). H. Delporte (1993) considérait la représentation d'une partie du corps (vulve, phallus, tête) comme une sorte d'abstraction, de synecdoque disait-il, censée représenter le tout (femme, homme, humain). Il ne semble pas à J.-P. Duhard que cette vue de H. Delporte puisse s'appliquer tout à fait à ces « pièces détachées » ou segments humains : la synecdoque est, en fait, une sorte de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot qui, dans son sens propre, a une signification plus générale. Une vulve n'est pas synonyme d'une femme, pas davantage qu'une femme ne se réduit à une vulve. Chaque représentation, et cela s'étend aux têtes et mains isolées, a un sens, qu'il nous faut décrypter en fonction du contexte figuratif. Quoiqu'il en soit, cette figuration de la « partie pour le tout » existe depuis l'Aurignacien, c'est-à-dire dès l'origine de l'art figuratif, font observer B. et G. Delluc (1978).

« La géométrisation est partiellement liée à l'abréviation. Elle aboutit à des figures qui procèdent du symbolisme abstrait allant jusqu'à la perte du contact morphologique avec les sujets de départ. Les préhistoriens sont depuis longtemps d'accord pour nommer « signes » les représentants des différentes formes de ces figures. Dans l'art pariétal, la réduction géométrique ne touche pratiquement pas les figures animales ; ce sont les figures humaines qui sont, par contre, le plus souvent touchées. » (Leroi-Gourhan, 1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308). Les claviformes en sont l'exemple le plus démonstratif. Il nous semble également que les signes en parenthèses sont l'abréviation et la géométrisation extrême des silhouettes fessières, comme sur le grand cheval sculpté de Comarque (Delluc, 1981a). Dans l'art mobilier, à l'inverse, les figures animales sont principalement l'objet de la géométrisation et de la réduction à une structure uniquement rythmique. Quelques exemples de géométrisation existent pour les corps humains, par exemple à Rochereil. Les triangles simples sont sans doute l'aboutissement de la réduction des images vulvaires. Les femmes acéphales préfigurent les figures féminines schématiques (les FFS de B. et G. Delluc), dont l'aboutissement est le signe claviforme. Pour J.-P. Duhard, il correspond à diverses expressions de la silhouette féminine, selon la place occupée par le renflement latéral du trait vertical. Si le renflement est médian, il correspondrait soit aux fesses, soit au ventre et, s'il est en position supérieure, aux seins, réalisant, selon le cas, des silhouettes fessières, abdominales et mammaires. Ces claviformes ont une aire géographique limitée : Niaux, les Trois-Frères, le Tuc-d'Audoubert, Fontanet, Le Portel en France pyrénéenne, Cullalvera et Pindal en Espagne cantabrique. Mais on en trouve aussi à Lascaux, dans l'Abside.

A. Leroi-Gourhan avait dressé un tableau des signes féminins et masculins (Leroi-Gourhan, 1958). Un peu plus tard, il a lui-même abandonné les expressions de « signes féminins » et « signes masculins » au profit de « signes pleins » et « signes minces ».

Une façon de justifier la qualification de certaines figures schématiques comme des images vulvaires ou d'allure vulvaire est d'examiner quels aspects offrent les vulves incorporées, en sculpture et en gravure. A côté d'images très élaborées, de style descriptif et naturaliste, d'autres sont d'une extrême simplification, de style elliptique. Ainsi la fente vulvaire de la fillette de Bruniquel est limitée à deux traits verticaux parallèles : isolés de leur contexte, il serait bien audacieux de parler de fente vulvaire. Même schématisme pour la nouveau-née de Fontanet, où l'on est bien heureux d'avoir deux membres inférieurs humains en abduction pour reconnaître une vulve. Mais si l'on prend maintenant les traits parallèles, comme à la Croze à Gontran (Delluc, 1983), J.-P. Duhard s'est posé la question : peut-on aussi y lire des vulves ? Il ne l'a pas fait, faute de contexte significatif.

Autre exemple, offert par la grotte d'Oulen (Ardèche) : une image triangulaire pourvue d'une bissectrice a été acceptée comme vulve (fig. 195), alors que trois autres triangles n'ont pas été inclus dans notre corpus des vulves typiques, même si l'on conçoit que la forme schématisée d'une vulve soit un triangle. La complexité de la lecture est illustrée par une quatrième image de cette grotte se limitant à une sorte de chevron (en V ou Lamba majuscule Λ), auquel on pourrait rattacher un trait horizontal situé juste au-dessus. Le diagnostic est en apparence plus incertain, mais ce signe s'inscrit parfaitement sur un relief anthropomorphe où l'on devine un abdomen renflé et deux racines crurales (lecture J.-P. Duhard) (fig. 18). Le cas du tracé triangulaire n° 17 de Saint-Cirq, d'allure vulvaire, en queue d'arronde, est aussi démonstratif : longtemps on s'est interrogé pour savoir s'il s'agissait ou non d'une vulve, ce qu'avaient proposé B. et G. Delluc (1987). Le doute a été levé et leur idée confortée en reconnaissant dans le relief associé un massif pelvi-crural (lecture J.-P. Duhard). L'artiste a utilisé une forme naturelle propice pour la féminiser d'un simple signe ocré dans un cas (Oulen), d'un large triangle dans l'autre (Saint-Cirq), et il en a fait un segment anatomique tout à fait réaliste. Aux tenants de la contrainte du support, nous opposerons plutôt l'opportunisme graphique de l'artiste, et ce n'est pas un cas isolé. Prenons un autre cas, rejoignant celui de la vulve de la fillette de Bruniquel, faite des trois bâtonnets parallèles : le galet de l'abri Pataud. Sur une face, en l'orientant verticalement, se lit une vulve faite d'un court trait dans un des angles et la forme n'est pas sans évoquer la silhouette pelvienne d'une figuration féminine schématique (fig. 200), retrouvée sur un galet du Saut-du-Perron gravé d'une silhouette fessière. Sur l'autre face, ornée de trois traits incisés, en lui faisant effectuer une rotation de 90°, une très convenable vulve apparaît, en vue périnéale, cuisses en extrême abduction (fig. 201).

Il existe probablement d'autres images vulvaires que celles retenues dans notre corpus, mais l'absence de contexte évocateur nous a conduits à les écarter. Il y a sans doute excès de rigueur dans notre diagnostic, mais il ne faudrait pas non plus tomber dans l'excès inverse et voir des vulves dans tous les traits parallèles ou convergents ! De même, à une époque, l'on a eu tendance à baptiser poissons tous les tracés plus ou moins pisciformes (Breuil et Saint-Périer, 1927). Certains sont des vulves, d'autres des phallus.

3 - Le réalisme anatomique

Traitant des manifestations graphiques aurignaciennes, B. et G. Delluc faisaient un constat : « Deux caractéristiques paraissent devoir retenir l'attention. Il s'agit, sur un plan général, de la fréquence avec laquelle sont retrouvées de telles images [vulvaires] et, dans le cas particulier des gravures aurignaciennes, de la réalité anatomique de ces représentations », récusant ainsi l'idée courante qui voyait dans ces images des symboles non réalistes (Delluc, 1978, 400-402). J.-P. Duhard les rejoint en parlant de réalisme anatomique et kinésique (Duhard, 1989, 1993). Mme L. Pierrel (2005) partage cet avis : « Qu'elles soient masculines ou féminines, les images sexuées sont des représentations figuratives très réalistes, synthétiques et même analytiques, rarement géométriques ». A. Leroi-Gourhan avait insisté sur le réalisme et l'animation des représentations animales au Magdalénien : « La principale préoccupation de l'artiste paléolithique paraît avoir été la ressemblance » (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 513 ; 1992, p. 349). Comme naguère D. de Sonneville-Bordes (1967), Mme C. Cohen est d'avis contraire, mais sans fournir d'arguments convaincants.

Le sillon pubo-hypogastrique (la ligne de Vénus), qui limite en haut et en avant la région pubo-génitale, est une composante sémiologique des « triangles » vulvaires, qui perdraient beaucoup de leur crédibilité s'il était absent. Pourtant, chez le vivant, il n'est marqué qu'en cas d'adiposité. Autrement, il reste virtuel et seule la limite supérieure de la toison génitale lui donne une réalité. C'est à ce niveau que se mesure le diamètre de Trillat, de 12 cm en moyenne, qui permet d'apprécier la largeur du bassin féminin et de porter un pronostic sur l'accouchement. Sur les représentations féminines paléolithiques, ce sillon existe chez les femmes grasses : la femme de la grotte Chauvet ou la Femme à la corne de Laussel, avec stéato-trochantérie, présentent un sillon accentué. Sur la figure féminine de profil de Terme-Pialat, et à l'image du

vivant, ce sillon est même caché sous le tablier abdominal comme remarqué par B. et G. Delluc (1978). Mais il y a des exceptions : la Vénus impudique de Laugerie-Basse, maigre, porte un sillon. En réalité, chez les maigres; c'est la saillie pubienne qui devient visible. Sur nombre de figures féminines corporelles, il fait défaut, mais il n'est pas utile au diagnostic, car la fente vulvaire suffit à identifier le sexe de l'humain représenté. Inversement, s'il était omis dans les vulves isolées, la crédibilité diagnostique en pâtirait, à moins d'un autre élément probant.

Les lèvres ne sont pas constamment figurées. Les bords latéraux du triangle pubo-génital correspondent en fait aux sillons génito-cruraux, et les lèvres, situées à l'intérieur du triangle, bordent la fente vulvaire, en délimitant l'espace interlabial. Les grandes lèvres, constamment présentes chez la femme à tous les âges, forment les bords externes de la vulve et les petites lèvres, absentes chez la fillette et discrètes chez la femme âgée, bordent le vestibule. Outre les variations dues à l'âge, il y a des variations individuelles, certaines femmes ayant des petites lèvres peu développées et cachées par les grandes, d'autres des petites lèvres très saillantes, naturellement ou par manipulation. Dans les vulves aurignaciennes étudiées et illustrées par B. et G. Delluc, le trait sommital débordant le contour de certaines figures (blocs 8, 9 et 10 de l'abri Blanchard) évoque tout à fait une « crête » nymphale, comme peut en offrir le vivant. Les lèvres sont bien détaillées sur la vulve du gland pénien sculpté de Laussel, sur les vulves sculptées du Placard et de Pair-non-Pair, sur celle du Roc de Marcamps et sur la vulve modelée en argile de Bédeilhac. Sur les vulves béantes et disproportionnées des vénus gravettiennes, le rebord saillant de l'orifice correspond anatomiquement aux grandes lèvres, qui forment bourrelet dans les dilatations physiologiques. Sur la vulve Bédeilhac n° 47, le bord saillant de la fissure ne peut être que les petites lèvres, de même que la forme naturelle signalée au bas du phallus n° 41. Les tracés internes de la fente vulvaire, observés sur la sagaie magdalénienne du Roc de Marcamps (VA1, VA2 et VA3) pourraient être le relief en crête des nymphes, visible chez le vivant quand elles sont jointives et de petite taille.

Le vagin est en principe non visible chez la majorité des femmes, excepté en cas de béance notable, d'ouverture mécanique ou de prolapsus de ses parois (« descente d'organes »). Dans les quelques cas de figures de vulves extrêmement dilatées, on pourrait considérer que l'on voit sa partie inférieure, mais la profondeur manque pour l'assurer ; on doit plutôt dire que c'est le vestibule vulvaire et l'orifice vaginal qui sont visibles. La Femme au goitre, le Polichinelle, le Losange, la statuette de Monpazier, la vulve modelée en argile de Bédeilhac en sont des illustrations en trois dimensions. Dans la gravure, où la vulve est de face, elle ne peut avoir de profondeur et le vagin n'est jamais représenté. Les vulves du Réseau Guy-Martin, associées à des fissures naturelles béantes, évoquent une partie du vagin dans un contexte obstétrical. On peut aussi évoquer le vagin devant une image foliacée de Gönersdorf, à base arrondie et invaginée, laissant pénétrer un phallus (plaquette n° 59, Bosinski, 2010, p. 50).

L'anus n'est spontanément visible qu'en vue périnéale ou fessière. Dans le premier cas, il est sous la vulve, dans l'autre au-dessus. Dans les graphismes paléolithiques, s'il est représenté seul, il a peu de chances d'être reconnu, sauf à en voir dans tous les trous... Ce n'est qu'en association avec une image vulvaire qu'on le reconnaîtra : « Dans quelques cas, la juxtaposition à l'image vulvaire d'une cupule pourrait témoigner d'une représentation périnéale plus complète avec indication de l'orifice anal », observent B. et G. Delluc (1978, p. 351-356 ; 1981b). C'est le cas sur sur l'exceptionnelle vulve « anatomique » du Roc-de-Marcamps, sur le gros bloc immeuble Cellier 6 et sur la vulve Pergouset 38, mais aussi, sans doute, sur les vulves Gouy 4 et 4' (fig. 256 a à d). Pour les deux images circulaires de Laugerie-Basse (fig. 16), nous avons hésité entre une vulve (admise par Mme Bourillon) et une paire de fesses, d'autant qu'un trou foré se situe au centre des figures. Le rapprochement avec le vivant est probant, et c'est l'hypothèse des fesses que nous avons retenue. Pour B. et G. Delluc, deux gravures en oméga minuscule sur le sol de Cussac pourraient avoir la même signification fessière et un phallus vient se superposer à chacune d'elles. Il pourrait s'agir d'une association fesse – phallus, très rare. On ne peut manquer d'évoquer aussi les signes échancrés des grottes gravettiennes du Quercy (Lorblanchet, 2010) et du Roc de Vézac (Dordogne), voire le



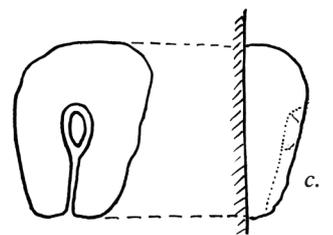
Figure 256 – Dans l'art paléolithique, l'anus humain est aussi peu représenté que le clitoris : a, cupule anale en arrière de la vulve du Roc-de-Marcamps (cliché Duhard) ; b, Cellier 6A (cliché Delluc) ; c, Pergouse 38 (cliché Lorblanchet) ; d, Gouy 4 et 4' (cliché Martin).



	256a	256b	256c
			256d
257a	257b		257c
	257d		257e



Figure 257 – Représentations du clitoris : a, Laugerie-Haute ouest B5 (cliché Delluc) ; b, Roc-de-Marcamps MAN 70.19, vue de profil de la vulve sculptée (cliché Duhard) ; c, Montespan h (relevé Trombe) ; d, Laussel 2 (cliché Delluc) ; e, méat urinaire plutôt que clitoris sur la vulve Bédeilhac 34, surmontée de poils (cliché Duhard)



tracé foliacé à base arrondie et invaginée laissant pénétrer un phallus de Gönersdorf (Bosinski, 2011, p. 50).

L'ignorance quasi-générale du clitoris est également à souligner. Nous ne connaissons que très peu de figures où il soit explicitement présent (fig. 257 a à e). Alors que le gland pénien est parfois parfaitement détaillé, comme, entre autres, sur le bâton percé de l'ours lécheur de La Madeleine (Capitan et Peyrony, 1928, p. 75, fig. 40, n° 2), que cite le Dr G. Zwang (1972), le bloc 3 de Castanet (Delluc, 1978, p. 268-269), les bâtons percés d'Isturitz, La Madeleine, Saint-Marcel, Gorge d'Enfer (phallus double), Roc de Marcamps, divers phallus mobiliers dont Pataud, le Fourneau du Diable, la Madeleine, ou les phallus pariétaux de Cosquer, Bara-Bahau et Fronsac (Delluc G., 2006). Mais le gland pénien porté par sa hampe est plus facile à observer que le petit gland clitoridien encapuchonné et discret du sexe féminin. G. Zwang signale deux vulves avec clitoris : un « clitoris en étoile » sur le bâton percé de l'ours lécheur de la Madeleine et un « clitoris en languette » sur une vulve scutiforme des Combarelles, cité par G. Delluc (2006, p. 301), mais récusés par J.-P. Duhard. En définitive, nous l'avons reconnu seulement sur 4 représentations de vulve : Laugerie-Haute ouest B5, Roc de Marcamps MA 70.19, Laussel 2 et Montespan h. Il est discuté sur la vulve modelée Bédeilhac 34.

La représentation gravée sur le bloc B5 de Laugerie-Haute ouest (fig. 155 et 156) nous semble correspondre à un capuchon clitoridien prolongé par deux nymphes. Le relief central a été soigneusement préservé et il est cerné d'une gouttière, davantage creusée dans la partie antérieure, là où se situe la fossette clitoridienne anatomique. Les deux reliefs parallèles verticaux étroits et de peu d'épaisseur qui le prolongent correspondraient à des petites lèvres peu développées, séparées par le sillon interlabial des grandes lèvres, à peine saillantes dans leur partie toute antérieure.

La vulve « anatomique » du Roc de Marcamps MA 70.19 (fig. 229 et 230) offre une représentation particulièrement détaillée. Dans cette vulve, en vue périnéale, le premier contour correspond aux grandes lèvres bordant un tracé ovalaire, où l'on reconnaît un étroit sillon périphérique arciforme entourant un triangle en léger relief. La vulve présente un large espace interlabial où sont figurées les nymphes, avec le capuchon clitoridien et le vestibule, où la dépression médiane inférieure de la spongiosa figurerait l'orifice vaginal ouvert.

La vulve modelée en argile de Montespan h (fig. 191) présente une fente médiane linéaire faite de 2 traits parallèles et terminée par une boucle, cernant un petit relief, où l'on peut voir un clitoris.

La vulve gravée sur le bloc de Laussel 2 (fig. 159 et 160) présente également une large fente médiane béante, naviculaire, avec un petit relief central ovalaire conservé, où l'on pourrait reconnaître des nymphes ou un clitoris.

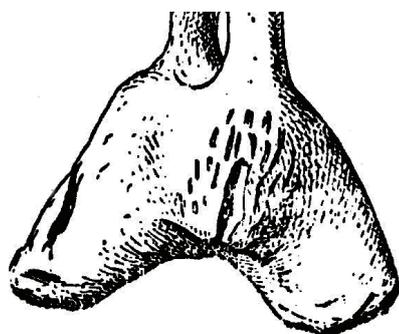
En examinant sur place la vulve modelée aux doigts de Bédeilhac 34 (fig. 26) avec R. Gailli, J.-P. Duhard a remarqué que le fragment stalagmitique assimilé au clitoris était creux (stalagmite fistuleuse) et qu'il avait été enfoncé dans la partie antérieure de la vulve, à la place anatomique du canal de l'urètre, pour figurer le méat urinaire et non le clitoris. En effet, si le méat est dans le vestibule vulvaire, puisqu'il est l'aboutissement de l'urètre, situé sous la paroi vaginale antérieure, le clitoris, lui, est au-dessus de la jonction antérieure des petites lèvres, car naissant sous la symphyse pubienne. Et ce n'est pas le cas dans cette image, d'une précision étonnante, par ailleurs.

La quasi-absence de clitoris dans l'art paléolithique peut-elle faire envisager une mutilation rituelle, dans un contexte religieux ou autre, aboutissant à l'exclusion du sexe de la femme ? Cela a été évoqué pour les glands dépourvus de prépuce par J. Angulo et M. Garcia (2005, 2007), qui parlent de circoncision et de pratique de rétraction du prépuce, ce que J.-P. Duhard conteste, en expliquant que les aspects anatomiques décrits par ces auteurs sont de constatation banale chez le vivant (Duhard, sous presse). La présence, dans quelques cas, des replis du sillon balano-prépuce plaide, au contraire, en faveur de sujets non circoncis : il en est ainsi, notamment, sur des objets de Pataud et du Fourneau du Diable, et à Fronsac (Delluc G., 2006). L'excision du

clitoris, perçu comme un petit pénis, permettrait à la femme de développer sa féminité, ce qui est à prouver, car elle se fait au détriment de sa sensualité. La circoncision ou ablation du prépuce, qui rappelle le vagin ou les lèvres vulvaires, aurait pour but d'éviter l'effémination de l'homme, favorise l'hygiène mais ne perturberait pas sa sexualité. Admettre une mutilation féminine serait, peut-être, aller un peu loin dans l'hypothèse, surtout si, la tenant pour vraie, on l'extrapolait aux phallus isolés, qui seraient alors des organes amputés, pour des raisons religieuses ou guerrières ! A l'époque des Wisigoths, une loi prévoyait la castration pour les homosexuels.

La toison pubienne est rarement représentée (fig. 258 a à d), exception faite dans les gravures sur incisives de cheval de La Marche et du Roc-aux-Sorciers. On pourrait en rapprocher les images d'allure vulvaire striées gravées sur galet du Bois Ragot et de Laugerie-Haute (que nous n'avons pas décrites car elles sont dépourvues de fente médiane), ainsi que les triangles vulvaires noircis de Niaux, les vulves noires de Chauvet, et une vulve peinte de Tito Bustillo (Camarín de las Vulvas). Sur la vulve modelée de Bédeilhac, des tracés digitaux serpentiformes verticaux pourraient figurer la toison génitale frisée au dessus de la vulve. Les stries verticales entourant la vulve sur le bâton percé du Placard sont acceptées comme des poils. On en trouverait sans doute d'autres exemples, mais cela reste rare. G. Delluc a insisté sur cette rareté de la pilosité en général (Delluc G., 2006), émettant l'hypothèse que les sujets représentés sont jeunes, imberbes ou à pilosité réduite et à pubis glabre. Mais elle n'est pas davantage présente chez les femmes adultes avérées. Nous observons qu'il n'y a aucun phallus isolé qui soit poilu, sauf sur le relevé par D. Peyrony du phallus à l'ours de la Madeleine (Capitan et Peyrony, 1928, p. 75), alors qu'on n'en voit nulle trace sur l'objet lui-même. La pilosité n'est pas nécessaire pour affirmer l'âge post-pubère, les dimensions et la raideur des pénis figurés plaidant généralement en faveur d'une puberté bien installée. La dépilation faciale, corporelle et génitale résulte à l'évidence d'un choix et, pourquoi pas, d'une pratique esthétique. C'est également une façon de se démarquer de l'animalité (Schmid, 1979).

Figure 258 – La pilosité génitale est rarement figurée de façon explicite : a, bâton percé du Placard (relevé Mortillet) ; b, vulve noire de Chauvet (photographie Clottes) ;



Les malformations ne semblent pas exister dans les images génitales paléolithiques. E. Piette avait reconnu un hermaphrodite dans une statuette de Grimaldi-Menton (Piette, 1902), ce que confirmait L. Pales (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976), alors que d'autres lisaient un sexe masculin. H. Delporte, d'abord hésitant, souscrivait à la thèse de J.-P. Duhard en 1989, décrivant une scène d'accouchement chez un sujet présentant par ailleurs tous les caractères sexuels féminins, seins et gros ventre notamment. La nouvelle orientation proposée (par rotation de 180°) efface tous les doutes, en montrant une femme agenouillée, la figure cachée derrière ses mains (Duhard, 1993, 42-45). J.-P. Duhard insistait aussi sur la quasi-absence de réalisme pathologique : l'art paléolithique figuratif des corps humains (ou animaux) est surtout une représentation de la normalité. A la limite de cette dernière, il a été insisté sur la fréquence des embonpoints et des obésités gynoïdes liées, non à la suralimentation et à la sédentarité, mais à des causes hormonales. Elles n'entraînent pas de complications majeures. Il n'y a pas d'obésités androïdes (de la partie haute du corps et de l'abdomen) représentées. Ce choix peut être lié à des motifs artistiques ou érotiques, ou au souci de figurer des femmes capables de lactations abondantes, la graisse trochantérienne, notamment, étant mobilisée lors de l'allaitement (Delluc G., 1995 et 2006).

Qu'en est-il pour les images génitales ? Il nous semble que c'est également un art du normal. Un cas particulier a été signalé. Il s'agit d'une figure phallique de Bédeilhac, au-dessous de laquelle existe une formation de calcite naturelle de forme vulvaire, nymphale précisément. Les hypothèses sont les suivantes : 1 - ce serait une association fortuite de formes de la paroi avec un aspect de vulve et de phallus (au gland figuré) et cela entre dans le cadre d'autres associations sexuelles, offertes par la grotte ; 2 - ce serait l'image d'une malformation pénienne rare, l'hypospadias, où le méat urétral débouche, non pas à l'extrémité de la verge, mais au-dessous, et parfois à sa base, dans ce cas la fente serait de dimension réduite, ce qui n'est pas le cas ici ; 3 - ce serait un cas de pseudo-hermaphroditisme féminin (formule 46 XX), avec une hypertrophie clitoridienne considérable (28 cm !), au-delà des dimensions observées dans les cas cliniques publiés (4 cm au repos) et ce serait l'unique cas mondial connu. La première hypothèse est celle que nous retenons. Les anomalies urologiques génitales masculines

décrites par J. Angulo et M. Garcia (phimosis, balanite, masse scrotale) restent des hypothèses aventurées que l'un de nous a critiquées (Duhard, sous presse).

Nous avons dit que les figures « campaniformes » des grottes de Puente Viesgo (Cantabrie) n'emportaient pas notre adhésion en tant que vulves, même si certaines femmes âgées présentent cet aspect en cloche : dans ces images, la fente est placée à l'inverse de la position naturelle. Les organes génitaux externes de femmes (très) âgées ne semblent pas avoir été représentés, ces femmes étant d'ailleurs quasi-absentes de l'art figuratif paléolithique. L'exception reconnue est le « buste minuscule de femme » du Mas d'Azil, haut de 51 mm, et sculpté sur la racine d'une incisive de cheval (Piette, 1888) : ce sujet chauve, au visage masculinisé et aux seins flétris, a toute l'apparence d'une vieille. Quel contraste avec les fillettes de Laugerie-Basse, Bruniquel, Brassempouy ou Fontanet ! Les vieillards ne sont pas légion non plus. Nous en retiendrons trois, chauves et barbus, sans nous aventurer à leur donner un âge : celui de La Marche, relevé par J. Airvaux (Airvaux et Pradel, 1984, p. 214, fig. 5), peut-être le second sujet de l'observation n° 60 de L. Pales (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976, p. 61, pl. 155) et le Sorcier de Lourdes gravé sur une plaquette de schiste (Capitan, Breuil et Peyrony, 1924, p. 113, fig. 98). Les vieux ne semblent pas avoir eu la cote au Paléolithique, bien moins que les jeunes. Soit il y en avait peu, usure prématurée oblige, soit ils n'intéressaient personne. Il y a là matière à réflexion. Qu'un thème soit fréquemment repris ou qu'il soit à peu près omis, il est de toute façon signifiant. Le non-dit reste à explorer. Dans l'art, la société paléolithique est surtout faite de femmes, de préférence gravides, et de jeunes sujets, y compris des bébés, mais avec très peu de vieux, sans doute rares et devenus inutiles.

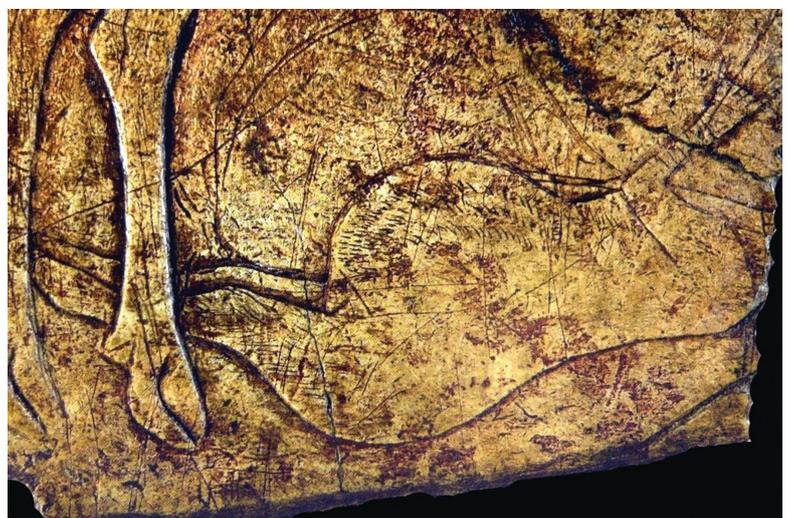
Malgré tous ces exemples de réalisme des figures génitales en général, et féminines en particulier, nous devons convenir qu'il ne s'agit pas d'un réalisme « photographique », une copie conforme au modèle humain. Il y a interprétation de la figure, pour en tirer l'essentiel, ou pour lui donner un sens. C'est ce point que nous allons aborder maintenant.

4 – Raisons au défaut de réalisme « photographique »

Dès le début des découvertes des figures humaines en général, et féminines en particulier, nombre d'auteurs ont souligné l'absence de fidélité des images aux modèles humains, les figures étant majoritairement réalisées sans respect du réel. Cette absence de réalisme anatomique, que l'on pourrait aussi qualifier de photographique a fait couler des flots d'encre et suscité des débats passionnés, discutés par l'un de nous (Duhard, 1989b, 1990b, 1993a). Nous avons exposé plus avant notre idée d'une approximation temporo-spatiale, qui rendrait compte de l'imperfection de la copie par rapport au vivant. Nous n'y reviendrons pas.

Nombre d'auteurs ont invoqué la contrainte du support (Piette, 1888 ; Breuil et Peyrony, 1930 ; Lalanne et Bouysonnie, 1941-1946 ; Clottes et Céro, 1971 ; Leroi-Gourhan, 1970 ; Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976 et Pales, 1979 ; Delporte, 1976 et 1993). Nous estimons, comme déjà dit, que le support a plutôt été utilitaire que contraignant, quand il préformait une figure dans ses reliefs ou structures naturelles. Nous pensons encore aux femmes du Roc-aux-Sorciers à Angles-sur-l'Anglin, à la femme de Comarque, au corps féminin d'Oulen, aux vulves gravées sur dents de La Marche, du Roc-aux-Sorciers, et à bien d'autres exemples, tant dans les figures humaines qu'animales. D'autres ont fait de leur absence de réalisme une question de style. G. Luquet (1931b) proposait de distinguer trois modes d'expression graphique : a) le réalisme, avec une forme visuelle (fidèle au modèle) et une forme intellectuelle (représentant l'idée) ; b) le

Figure 258 – c, Roc-aux-Sorciers, détail de l'incisive gravée BDD 295 (cliché G. Mazière, MAN) ; d, la Femme au Renne de Laugerie-Basse, pour laquelle cependant J.-P. Duhard interprète la pilosité supposée comme des vergetures (cliché DR)



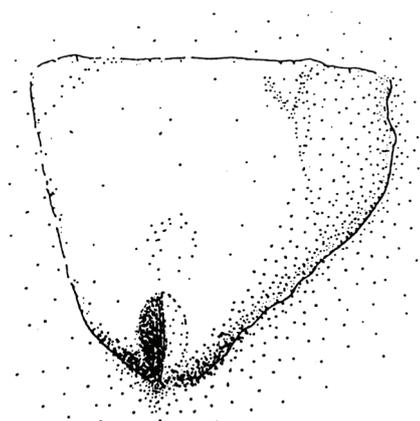


Figure 259 – Vulve de jeune filles : a, Gouy 55 (relevé Martin) ; b, Blanchard 8 (cliché Delluc)



Figure 260 – La Roche « signe losangique » (relevé Lorblanchet)

schématisme, ne conservant que les éléments essentiels du modèle ; c) la stylisation, où les formes sont simplifiées et retouchées dans un but purement esthétique. Mme E. Saccasyn della Santa (1947) parlait de style discursif, réaliste et momentané pour les figures humaines. Quant aux cycles stylistiques, d'abord défendus par E. Piette, soutenant l'idée de la précession de la ronde-bosse sur le bas-relief et de ce dernier sur la gravure (1893, 1894, 1895), puis par H. Breuil (1912), distinguant un cycle aurignaco-périgordien puis un cycle solutréo-magdalénien en postulant que le moins élaboré devait être le plus ancien, ou encore par A. Leroi-Gourhan (1965), définissant quatre cycles évolutifs dans l'art figuratif paléolithique, ils sont rediscutés avec les nouveaux moyens de datation.

Nous n'entrerons pas dans toutes ces théories. Pour nous, il existe une fidélité dans le détail, le style est à la fois réaliste et descriptif, dans la partie et non dans le tout : il est donc sélectif. La construction géométrique des corps féminins, défendue par A. Leroi-Gourhan dans *Préhistoire de l'art occidental* (1965) et reprise bien des fois, L. Pales et M. Tassin de Sainte-Péreuse (1972, 1976) en ont dénié la réalité, suivis par J.-P. Duhard (1989b, 1993a, 1995). Pour ce dernier, la supposée convention figurative recouvre autre chose : le privilège figuratif abdomino-pelvien et mammaire et la simplification distale des extrémités du corps, moins significatives pour reconnaître l'état physiologique de la femme représentée.

Nous souscrivons en revanche au réalisme intellectuel, permettant de faire figurer des détails que la posture du corps ne permettrait pas de voir : une vulve en vue périnéale sur un sujet à cuisse en extension-adduction par exemple. Le schématisme existe effectivement, c'est le style elliptique, s'opposant au visuel ou descriptif. Les figures féminines schématiques de Delluc et les silhouettes fessières de Duhard ressortissent de ce style, où le corps de profil est réduit à ses lignes essentielles, avec des volumes simplement suggérés et des parties absentes (tête, membres supérieurs, seins, pieds). Les figures, où sont représentés avec soin les détails, appartiennent au style descriptif, et cette notion s'applique aussi bien aux corps entiers, qu'aux parties du corps, mains et vulve notamment.

De la même façon existe un angle de vue, mais pas dans le sens donné par S. Giédon (1965) : les sculptures féminines mobilières et pariétales sont, en majorité des types de face, ce qui ne doit pas étonner, le corps de la femme étant plus large qu'épais et ses fonctions principales ayant une organisation frontale (vision, manipulation, allaitement). En revanche les gravures féminines mobilières et pariétales appartiennent au type de profil, obéissant à la nécessité de représenter en deux dimensions les principaux volumes féminins (seins, abdomen, fesses). Avec le cas particulier des vulves : elles ne sont visibles et identifiables qu'en vue frontale, une obligation figurative à laquelle échappe le pénis ! Concernant les vulves, on n'insistera pas sur le fait qu'elles ne sont visibles que sur un corps dénudé et doublement dénudé, puisqu'à l'absence de vêtement s'ajoute celle de la pilosité corporelle et sexuelle.

La nudité est une nécessité expressive : sans la dénudation vestimentaire et pileuse, des détails corporels ne seraient pas révélés, ces détails qui permettent de donner une identité à la figure représentée, corps féminin ou organes génitaux externes en l'occurrence. « En représentant nus les corps féminins, l'artiste pouvait, grâce à un langage accessible à tous (celui de la morphologie), traduire l'histoire physiologique du sujet, exprimer le symbolisme dont la figure pouvait être le support, ou la faire entrer dans une histoire plus générale (mythe ou récit) dont elle pouvait être l'objet ou le vecteur » (Duhard, 1993a et b).

5 – Le réalisme physiologique

a - Définition

Les représentations de corps humains, si elles ne sont pas des copies photographiques des modèles, comme le prouve la rareté des têtes ou des visages figurés (sauf dans le cas particulier de la Marche), permettent pourtant de reconnaître ici un nouveau-né,

là une fillette, ici une femme gravide, là une femme ayant les stigmates de la maternité et de l'âge. Si le terme n'était pas péjoratif, on pourrait dire que ces figures sont des « caricatures réalistes » ayant pour objectif de mettre en évidence certains éléments, en les exagérant si besoin (caricature dérive du latin *caricare*, charger). On serait tenté d'alléguer que ce ne sont jamais, ou très rarement, des portraits. L'effet est d'obtenir une image permettant, moins de reconnaître une femme déterminée, que ses fonctions physiologiques, et ce de façon significative. C'était le propos de la thèse de l'un de nous (Duhard, 1989b) de démontrer l'existence d'un réalisme physiologique des figures féminines paléolithiques, partant de la constatation praticienne que les événements biologiques de la femme modèlent sa morphologie. Si cette théorie a été diversement appréciée, elle n'a pas manqué d'influer sur nombre d'auteurs, réutilisant les idées et le vocabulaire des obstétriciens. Outre la précision anatomique de certaines vulves, de la même façon que l'on reconnaît dans les corps féminins figurés des sujets de tous âges, dans différents états physiologiques et avec des stigmates de l'exercice de leur fonction reproductive, on observe des aspects différents dans les représentations vulvaires, qui correspondent aux mêmes variations naturelles. « C'est dans les caractères morphologiques de la femme que se lit son histoire physiologique » (Duhard, 1993a).

Les artistes ont visiblement porté davantage d'attention à certaines régions du corps féminin, et on ne s'étonnera pas que ce soit les seins, les fesses, le ventre ou la vulve, au détriment d'autres parties, comme les extrémités des membres ou la tête. C'est ce que l'on pourrait dénommer, selon les cas, le privilège mammaire, fessier (ou pelvien), abdominal et vulvaire. Ils sont allés plus loin, n'hésitant pas à commettre des hérésies anatomiques, en déplaçant la vulve pour mieux la montrer (réalisme anatomique de transfert). Il en est ainsi sur la *Femme au Renne* de Laugerie-Basse, gravée sur un fragment d'omoplate de boviné (figurée de profil, mais avec une fente vulvaire bien marquée) et des femmes de l'abri Bourdois au Roc-aux-Sorciers, dont la forme vulvaire est plutôt celle d'une vue périnéale que pelvienne.

b - Vulves juvéniles

Vulves de nouveau-né : la figure de Fontanet n° 103 (Vialou, 1986) est remarquable ; sur ce sujet aux cuisses en large abduction et demi-flexion, 3 traits convergents sont inscrits dans la région génitale, dessinant une vulve caractérisée. On comprend que nombre des fentes vulvaires très schématiques (3 traits convergents) pourraient représenter de très jeunes sujets.

Vulves de fillettes (fig. 259) : le premier exemple est la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse, avec sa fente vulvaire à bords parallèles, remontant haut sur le périnée (fig. 7), la fente tendant ensuite à se déplacer vers le bas avec le développement du mont de Vénus et l'accumulation de graisse. La *Fillette* de Bruniquel, gravée, offre un aspect comparable. Le bâton du Placard, avec sa vulve bombée, en *cuneus*, ou abricot, bordée d'un seul relief latéral pourrait être une jeune fille en cours de nubilité, le pubis se couvrant de quelques poils épars. On peut citer aussi la vulve pariétale Gouy 55 (fig. 259 a) et la vulve sur bloc Blanchard 8 (fig. 259 b)

Vulves de nullipares (fig. 260) : ce sont les vulves étroites à fente fermée, comme la vulve n° 1 du Réseau Guy-Martin à Lussac-les-Châteaux ou le « signe losangique » de La Roque.

c - Vulves de femmes pares

Nous dirions primipare quand la vulve est fermée et multipare quand existe une béance, mais il peut s'agir aussi d'une vulve de post-partum. Dans les vulves incorporées, le Roc-aux-Sorciers offre des représentations démonstratives. Dans les vulves isolées, celles de la Ferrassie sont d'assez bonnes copies du vivant. Les vulves de multipares âgées (actuelles) ont généralement une forme triangulaire et parfois en cloche, mais jamais rondes ; la béance est variable, masquée par la régression atrophique des structures de la vulve (fig. 261).

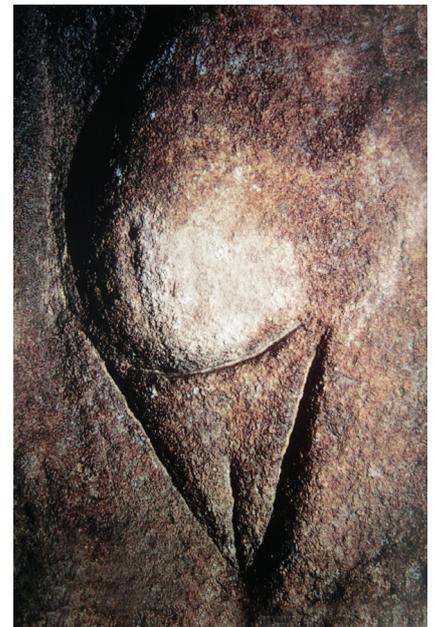


Figure 261 – Vulves de multipares. a, femme du Roc-aux-Sorciers n° 1 (cliché Duhard) ; b, Ferrassie 6 (cliché Delluc)

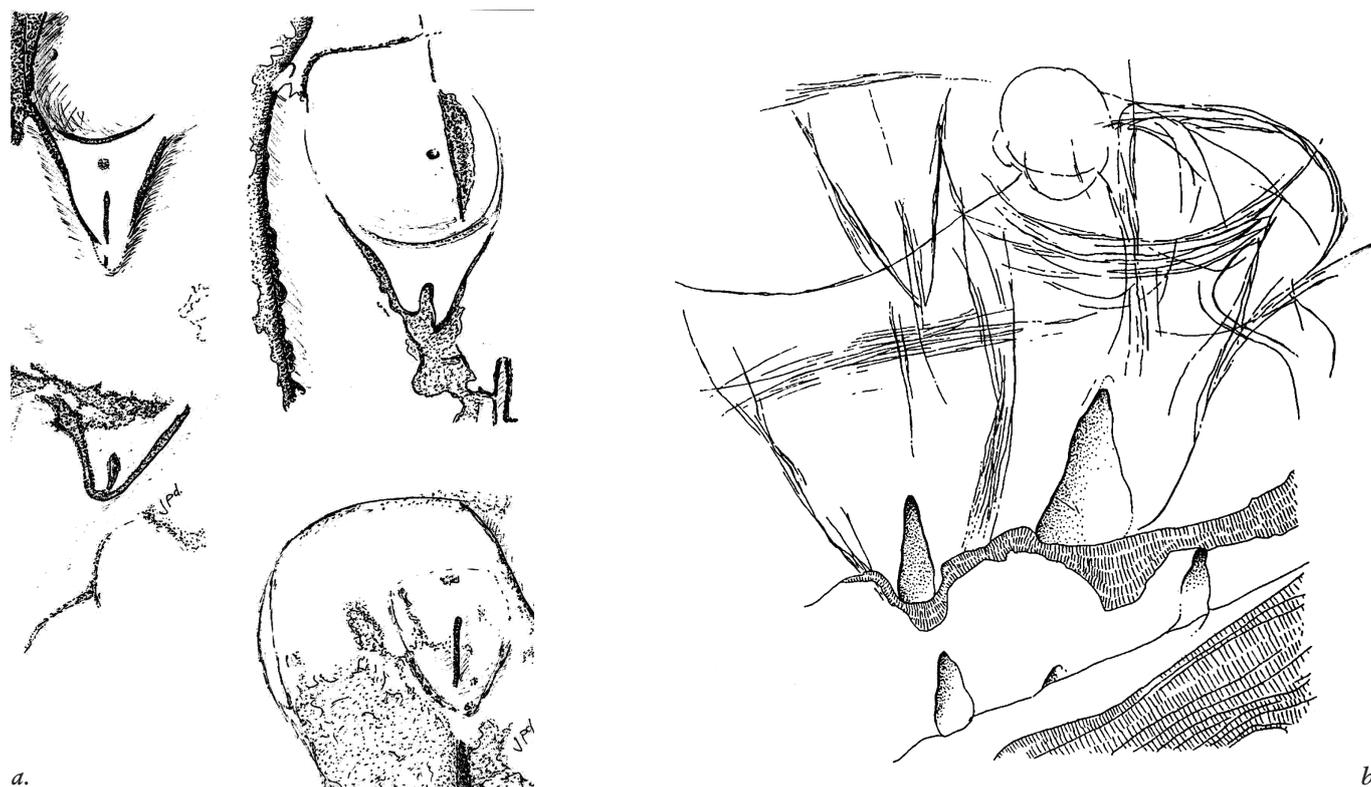


Figure 262 – Vulves obstétricales : a, femmes du Roc-aux-Sorciers (relevé Duhard) ; b, aspects de béance vulvaire sans déchirure sur les vulves V2 et V3 du Réseau Guy-Martin (relevé Airvaux)

d - Vulves « obstétricales »

Des scènes de parturition existent, qu'il s'agisse d'expulsion fœtale en cours (la statuette de Brassempouy, dite l'*Hermaphrodite*, une demi-douzaine de figures de la Marche, voire la *Carte à jouer* de Laussel avec ses deux personnages opposés) ou de postures compatibles avec la parturition, comme la gravure Gabillou 200 (Gausson, 1964). Cela ne surprend pas qu'elles fassent partie du panel iconographique, quand on sait les risques morbides ou mortels maternels et fœtaux que cela comporte, et quand on découvre dans les sépultures paléolithiques des squelettes de jeunes femmes accompagnées de leur nouveau-né (abri Pataud, Gravettien), voire ceux d'une femme et d'un bébé (Vedbaek, Mésolithique). Il en va de même pour les vulves béantes accompagnées d'un gros ventre, où l'idée d'une parturition en cours ne peut manquer de venir à l'esprit : statuettes gravettiennes de Grimaldi (*Polichinelle*, *Losange*, *Femme au goître*, *Figurine à double face*) et femme n°2 de la frise du Roc-aux-Sorciers (fig. 262 a), voire statuette de Monpazier. Nous sommes tentés de dire que les vulves ouvertes isolées, excluant celles figurées par une simple fente, pourraient avoir le même sens. Si les Paléolithiques ont représenté des scènes de parturition, fort rares, ils n'ont pas dû manquer de reproduire des nouveau-nés. Cette hypothèse se trouve renforcée par les images pariétales du Réseau Guy-Martin à Lussac-les-Châteaux (fig. 262 b), où l'on voit, sur le même panneau, trois vulves manifestes surchargées d'une figure humaine ayant les proportions d'un enfant, voire d'un nouveau-né. Il existe, selon nous, d'autres figures de nouveau-nés : à la Marche (obs. 351 et 27) et à Fontanet. C'est peu, certes, comme sont rares les représentations de parturition ou de coït, et totalement absentes beaucoup d'activités humaines (alimentation, cueillette, cuisine, etc.). Il faut souligner qu'il en va de même pour les figures animales où les bêtes jeunes sont également rares.

Dans le cas du Réseau Guy-Martin, ce qui est remarquable, c'est le fait d'un degré différent d'ouverture de l'espace interlabial de ces 3 vulves : il est fermé sur la 1^e, largement ouvert sur la 3^e, et entrouvert sur la 2^e. Comme si étaient évoqués les différents stades de la parturition : avant le travail la vulve est fermée, elle s'entrouvre quand il a débuté, et reste un temps béante quand l'enfant est sorti. L'étroitesse de la 1^e, comparée à la largeur des 2 autres pourrait aussi correspondre à des femmes d'âge et de parité différents, avec 1 jeune femme nullipare et 2 multipares. J. Airvaux parle de « fresque obstétricale » (bien qu'elle ne soit pas colorée) et poursuit sa description :

« Sur la surface qui correspond à la région abdominale associée à cette dernière vulve, se trouve une petite représentation d'humain traité corps entier. Dans cette réalisation, la morphologie du support est à nouveau déterminante. Dans l'ensemble, le corps est traité en position fœtale. Les jambes sont ployées. Un arc de cercle définit de façon continue la ligne arrière de la cuisse, de la fesse et du dos. La taille semble fine. La tête est vue de face. » Cette frise gravée est, dans son esprit, identique à celle du Roc-aux-Sorciers à Angles-sur-l'Anglin (Airvaux, 2001), nouveau-né en moins. Nous retrouvons effectivement cette variation représentative dans ce site voisin de Lussac : aucune des femmes sculptées n'a de vulve semblable aux autres, ce qui suppose soit une identification à un modèle précis, soit la volonté de montrer des aspects morphologiques particuliers. La même différence se retrouve dans la morphologie des corps : au ventre plein de la femme V2 s'opposant le ventre creux de la femme V4 (Iakovleva et Pinçon, 1997, p. 30-31). Nous soulignons le fait que la femme V3, à gros ventre, présente une vulve ouverte. En outre, si les 4 premières ont une vulve triangulaire, la 5^{me} l'a de forme ovale. D'autres images sont évocatrices de vulves de fillettes ou de jeunes filles ; elles pourraient introduire la génitalité, que ce soit dans son aspect sexuel ou reproductif. Cette génitalité, avec son corollaire, la gravido-puerpéralité, se manifeste dans les vulves de femmes-pares, distinctes des vulves de nulligestes pour le clinicien expérimenté.

Certaines figures évoquent des aspects du vivant rencontrés dans des circonstances obstétricales : les vulves béantes et les vulves déchirées. On ne peut parler d'érotisme (ni de pornographie) à leur sujet ; il faut y lire autre chose, qui semble bien lié à la fonction de reproduction. Cette symbolique de la fécondité apparaît mieux dans les corps féminins que dans les vulves isolées, en raison de la possibilité de figurer le gros ventre, voire l'adiposité, ou l'expulsion, mais elle existe néanmoins, et c'est une composante de cette symbolique multiforme de la vulve, objet de désir et source de vie.

e – Vulves de copulation

Les pénis humains masculins représentés au Paléolithique sont majoritairement en érection et ce diagnostic, qui fait consensus, repose sur la longueur et la rectitude de l'organe. Si la réalité de cette érection peut souffrir discussion dans la gravure, le doute est levé dans la sculpture, du fait de la dureté du support. Un pénis en érection, qui mérite d'être appelé phallus, éveille l'idée de la copulation. Dans la galerie Breuil de la grotte du Mas d'Azil, deux pénis sont gravés, l'un en rectitude, l'autre semi-flaccide, deux états qui alternent ou se succèdent physiologiquement chez l'homme. Il ne semble pas, jusqu'à ce jour, que l'on se soit interrogé sur l'état physiologique des vulves représentées, notamment l'état d'excitation sexuelle. Pourtant les femmes, ressentant les mêmes émotions que les hommes, présentent un équivalent de l'érection, qu'elles perçoivent fort bien, avec une impression de gonflement agréable de la vulve et une contraction parfois désagréable du constricteur de la vulve, leur faisant désirer une dilatation.

Les vulves entrouvertes, avec une fente fusiforme, ressemblent tout à fait à un état d'excitation et des exemples convaincants sont fournis par Bèdeilhac 34, Pair-non-Pair, Ferrassie 8, Comarque 3, Gouy 99c, Roc de Marcamps MA 70.19, Placard MAN 55 063, pour n'en citer que quelques-uns. Nous en déduisons que les auteurs de ces œuvres avaient eu l'opportunité de découvrir cet état féminin, qui s'accompagne d'une humidité facilitante.

Que les Paléolithiques, hommes et femmes, n'aient pu méconnaître l'érection pénienne est un postulat, sinon un axiome. Mais qu'en est-il de la turgescence vulvaire ? Si elle peut passer inaperçue aux yeux d'un homme, qui ne regarderait pas ou ne toucherait pas là où il faut, elle a peu de chance d'échapper à la femme qui l'éprouve. Notre hypothèse est que cet état était bien connu des Paléolithiques des deux sexes et nous nous sommes demandé s'ils l'avaient traduit dans leurs représentations génitales féminines. Avec toutes les limites que comporte l'examen, qui ne peut être que visuel pour ces œuvres, nous pensons qu'il existe des vulves en état d'excitation sexuelle, que nous appelons, non pas vulves en érection, mais vulves « de copulation », terme plus harmonieux que vulves « coïtales » (fig. 263).

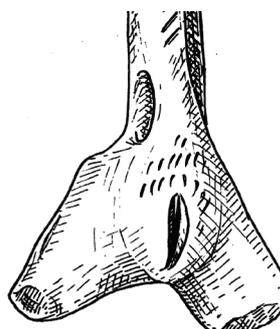
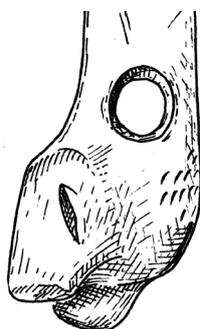


Figure 263 – Vulves de copulation (pré ou post-coïtales) évoquées par l'aspect turgescents des lèvres et l'ouverture de la vulve : a, Bédailhac 34 (cliché Duhard) ; b, Pair-non-Pair (relevé Duhard) ; c, Ferrassie 8 (cliché Duhard) ; d, Comarque 3 (cliché Delluc) ; e, Gouy 99 c (relevé Martin) ; f, Roc de Marcamps (cliché Duhard) ; g, Placard (relevé Mortillet) ; h, Ferrassie 2 (cliché Delluc) ; i, Fourneau du Diable (cliché Delluc)

a	b	c
d	e	f
g		h
	i	



Notre diagnostic a pu se faire par excès, en reconnaissant davantage d'états de ce genre qu'en réalité, ou par défaut, en n'ayant pas reconnu des vulves qui y correspondraient. L'important n'est pas le nombre, mais d'avoir appelé l'attention sur cet état physiologique manifesté dans certains graphismes de vulves, et méconnu des chercheurs des deux sexes. Mme R. Bourrillon dans sa thèse sur « les représentations humaines sexuées dans l'art paléolithique supérieur européen » (2009), décrit des vulves à fente béante (type 2, 7, 12, 16, 22) ou échancrée en « U » (type 9, 10, 19) ou « V » (type 8, 11, 18, 20), à côté de fentes fermées, mais ne propose pas d'explication à ces divers degrés d'occlusion ou d'ouverture. Le traitement statistique qu'elle en fait, en ce qu'il a de désincarné, ne peut prendre en compte les états d'âme physiologiques.

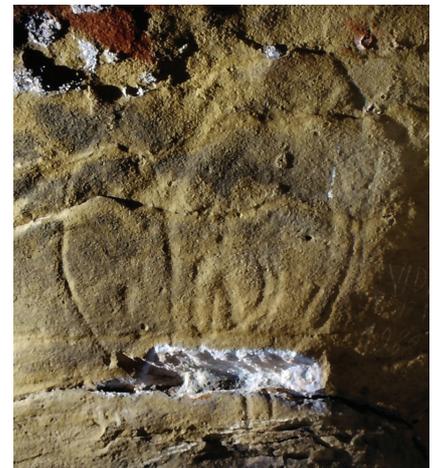
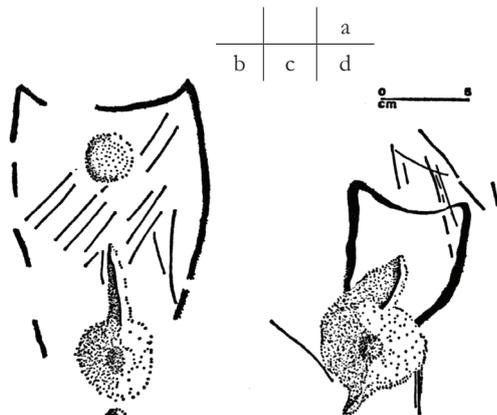
f- Vulves « déchirées »

L'art paléolithique figurant des animaux et des humains semble être un art du normal, de même trouve-t-on très peu d'images pathologiques de vulves (fig. 264). Le réseau Guy-Martin semble offrir ce dernier aspect (fig. 145 à 149). Sa frise obstétricale l'est doublement car, outre le nouveau-né probable, compte-tenu du rapport de la tête au corps, des séquelles physiques de l'accouchement y sont montrées. Dans deux des vulves, il y a une béance importante, beaucoup plus marquée dans la 3ème, qui se voit en clinique humaine dans les périnées délabrés avec des vulves « éculées », qu'accompagnent en règle des troubles de la continence aux urines, aux gaz et aux matières.

La grotte de Gouy (fig. 264) offre deux images de vulves du même registre, avec la particularité d'un orifice foré en entonnoir par la rotation de l'outil, où J.-P. Duhard voit un anus, relié par une fissure, elle aussi creusée, à la commissure postérieure de la vulve. L'aspect réalisé est celui d'une déchirure du périnée, un des risques liés à l'expulsion naturelle, l'autre étant de mourir faute d'expulsion (ou dans ses suites). C'est pour cela qu'a été inventée l'épisiotomie, qui ouvre latéralement l'orifice vulvaire, pour qu'il ne se déchire pas dans la seule partie où il y a des tissus mous (la commissure postérieure, donc le périnée), avec le danger de blessure anale associée. C'est, au sens propre comme au figuré, la plaie des pays moins développés, et l'ONG *Gynécologie sans Frontières* a fait de la réparation de ces traumatismes obstétricaux un de ses buts humanitaires.

Il ne paraît pas utile de développer la critique de l'idée de Mme M.-J. Bonnet (2004), adoptant la thèse de Leroy McDermott, que les représentations de femmes gravides sont des auto-portraits (une « hypothèse révolutionnaire », écrit-elle), surtout qu'elle prétend en même temps qu'il y a unité de style « de l'Atlantique à l'Oural, et même la Sibérie », soit sur des dizaines de milliers de kilomètres et de millénaires. On peut répondre simplement : « Il faut se méfier de nos projections, voire de nos identifications avec des personnages sur lesquels nous n'avons d'autres informations que la date de réalisation, quelques notes sur l'habitat et sur des images exécutées à l'ocre rouge ou au charbon de bois ou bien directement sur la paroi rocheuse ». (Duhard, 1989b, 1993a).

Figure 264 – Vulves évocatrices d'une béance : a, Ferrassie 7 (photo Delluc) ; b, Gouy 4 et 4' (relevé Martin); c, Pergouset 38 (photo Lorblanchet) ; d, La Cavaille (photo Delluc)



C - Réalisme et symbolisme

Dans l'art du Paléolithique supérieur, on peut s'interroger sur la (ou les) raisons de la prééminence de l'animal sur l'humain, de la femme sur l'homme et de la vulve sur le pénis. « Les animaux étaient sans doute nécessaires pour assurer la subsistance des groupes humains, et ils sont représentés abondamment. La femme est nécessaire pour assurer le renouvellement ou le développement du groupe, alors que l'homme est moins indispensable, aussi est-elle beaucoup plus figurée que lui » (Duhard, 1989b, p. 595).

Un fait semble de grande importance : la singularité de chaque figure corporelle, dont aucune n'est exactement semblable à une autre, comme si chacune était faite à l'image d'une seule femme, si l'on excepte les FFS, ces figures féminines schématiques relevant probablement d'une autre motivation. L'analyse des vulves, incorporées ou non, en tenant compte des associations éventuelles, conduit à penser qu'elles étaient porteuses de sens. Pour A. Leroi-Gourhan cette segmentation, avec la représentation d'« *une partie pour le tout* », suffit pour représenter le thème féminin. C'est la synecdoque, une variété de la métonymie, que nous avons évoquée. Il existe une évolution dans la transcription des sujets figurés, descriptive du Gravettien au Magdalénien moyen, elliptique (ou schématique) dans le Magdalénien supérieur. « L'évolution lente, sur plus d'une dizaine de millénaires, du descriptif vers l'elliptique traduit peut-être le lent changement des processus mentaux, le passage du concret vers l'abstrait, la substitution du concept à l'objet, du signe à la figure, de l'idéogramme au pictogramme serait-on tenté de dire, car nous pensons, avec A. Leroi-Gourhan, qu'il y a un langage des formes » (Duhard, 1989b, p. 593 - 596). On doit donner au langage graphique un sens large, celui de traduire la pensée par le dessin, la gravure, la peinture ou la sculpture, en représentant aussi bien des objets ou des êtres que des signes.

1 - L'évocation de la fécondité

Pour « leur esprit simple de primitifs [sous le] triangle sus pubien, siège du grand mystère de la génération, habitait la source de vie, la divinité » et de ce symbole ils avaient fait l'idole, écrivait J. de la Roche (1937). Et il concluait « le culte de la femme genitrice représenté par ses deux symboles, le triangle et l'ovule, celui-ci parfois sous forme d'un ovule isolé, semble généralisé dans l'Antiquité, comme à l'époque préhistorique ». Il en trouvait une preuve déterminante dans le squelette magdalénien découvert en 1934 à Saint-Germain-la-Rivière par M. Blanchard, somptueusement paré, et que Marcelin Boule identifia comme féminin : « femme-chef ? », « femme prêtresse ? ou idole ? ou sainte ? du culte féminin ? - Mystère ». H. Bégouën avait défendu la même idée, avec d'autres mots : « Je soutiens que l'art préhistorique a une inspiration et un sens magique : « il y a la magie de la chasse, la magie de la reproduction, la magie de la fécondité » (Bégouën, 1929). Prudemment, il ajoutait en 1934 : « Je ne pose encore l'hypothèse qu'avec un prudent point d'interrogation, mais j'y suis très favorable ». G. H. Luquet lui avait répondu que, des deux éléments réunis dans la fonction sexuelle, l'élément érotique ou sensuel et l'élément générateur, il lui semblait, contrairement à l'idée de Bégouën, que c'était le premier auquel les Aurignaciens avaient dû attacher le plus d'importance (Luquet, 1931b).

Qu'il existe une relation entre vulve et fécondité tombe sous l'entendement, mais reste à prouver que ce sens a été donné par les artistes paléolithiques aux graphismes vulvaires. La discussion doit se faire à plusieurs niveaux :

- les images vulvaires ont-elles une connotation sexuelle ? Nous l'envisagerons plus loin (l'évocation de la sexualité).
- les images vulvaires traduisent-elles un état gravide ? Chez le vivant, l'examen de la vulve ne permet pas, à lui seul, de l'affirmer car les modifications que présente la vulve d'une femme enceinte ne sont pas des preuves absolues de la grossesse : une vulve en phase d'excitation sexuelle ou une vulve oedématisée par un processus inflammatoire pourraient avoir un aspect proche.
- les images vulvaires représentent-elles un aspect de parturition ? Pour les vulves incorporées, et dans quelques cas, on peut répondre par l'affirmative, quand une vulve très ouverte s'associe à un gros ventre (Duhard, 1989b, 1993a). Pour les

vulves isolées, la réponse est négative, aucune ne présente une ouverture telle qu'un état d'expulsion fœtale puisse être affirmé. L'exception serait peut-être la vulve modelée de Bédeilhac.

- les images vulvaires représentent-elles des morphologies compatibles avec un aspect de femme-pare ? On peut répondre par l'affirmative, et nous en avons donné des exemples.

Mais beaucoup de vulves sont anonymes, dans le sens où leur schématisme ne permet pas une comparaison avec le vivant ou que leur aspect est « standardisé » (un triangle ou un ovale associé à une fente), sans particularité permettant de les individualiser et de les catégoriser. C'est dans ces cas schématiques que l'on en vient à évoquer un signe, un symbole, une notation, un pictogramme, en bref une expression de la pensée, c'est-à-dire un langage graphique : une écriture en quelque sorte.

2 - Sociologie de la sexualité

Il n'existe de sexualité que socialement construite, nous enseignent les sociologues. Chez l'humain, comme chez d'autres primates, la sexualité n'est pas qu'une pratique individuelle, explique Michel Bozon, directeur de recherche à l'Institut national d'études démographiques : elle participe à l'entretien de liens affectifs et sociaux qui dépassent le cadre strict du sexe. Au-delà de la relation physiologique physique et en prenant le terme dans le sens le plus large, la sexualité peut se définir comme une pratique sociale qui engendre des comportements sexuels régis par des normes, élaborées par la société autour de contraintes historiques et culturelles, légales ou religieuses (Bozon *et al.*, 1993).

Si l'on admet que nous avons quelques caractères communs avec nos cousins primates, l'exemple des bonobos, parents des chimpanzés, est convaincant, exposent Frans de Waal et F. Lanting (2006). Ces grands singes anthropoïdes consacrent la plupart de leur temps au sexe : activité hétérosexuelle entre adultes, actes de tribadisme (frottements génitaux) entre femelles ; joutes de pénis ou de postérieurs entre mâles ; initiation des petits à la sexualité par les mères, mais sans pratique de l'inceste. Le sexe agit comme ciment social et, d'ailleurs, chez eux, la sexualité est une pratique utilisée non seulement pour la satisfaction érotique, mais aussi pour désamorcer les conflits. Si les deux espèces, bonobos et chimpanzés, partagent avec l'humain 98% des gènes contenus dans leurs chromosomes, les bonobos sont physiquement plus proches de l'humain et leur comportement social est très différent des chimpanzés : leur société est plutôt matriarcale, avec un fort attachement de la mère et de ses petits, un partage de la nourriture se faisant sans conflit (il est prévenu ou désamorcé par la pratique sexuelle) et l'absence d'affrontements politiques, ni même de forme primitive de guerre, comme chez le chimpanzé. Cet animal étonnamment proche de nous a révolutionné la perception qu'ont les primatologues des origines de l'humanité. Grâce à lui peut se vérifier l'aphorisme de A. Langaney : l'homme ne descend pas du singe, mais du sexe.

Auxquels l'humain ressemble-t-il le plus ? Aux bonobos, évidemment, chez lesquels tant les mâles que les femelles connaissent l'orgasme. Les femelles sont sexuellement matures vers 13 ans et la gestation dure entre 220 et 230 jours. Elles donnent naissance à un petit tous les 5 ans environ qui sera éduqué pendant 4 ans. Les jeunes mâles restent dans le groupe de leur mère tandis que les femelles, arrivées à maturité, partent rejoindre un autre groupe. Les pratiques sexuelles de ces singes étonnants comprennent des attouchements à deux ou à plus, entre partenaires de sexe opposé ou non, ainsi que le baiser sur la bouche, la masturbation, la fellation et la copulation dans toutes les positions, y compris celle du missionnaire qui est censée être la propre de l'humain. Tandis que les chimpanzés ont une sexualité parcimonieuse, les bonobos ont, en moyenne, des contacts sexuels toutes les 90 minutes. Cette sexualité débridée, notent les primatologues, encourage le partage et sert à apaiser les tensions ou à se réconcilier. Elle permet aux bonobos de se mettre à la place de l'autre et favorise la communication sociale dans laquelle, comparé au chimpanzé, le bonobo est passé maître. Son cousin chimpanzé l'emporte en revanche dans l'orientation spatiale et dans la manipulation d'objets. Ce que précisent Frans de Waal et F. Lanting (2006), c'est que l'activité sexuelle

des bonobos, loin d'être frénétique, est calme et détendue. Elle a d'autres fonctions que la reproduction : elle sert au plaisir, mais aussi à apaiser les tensions, et à éviter les conflits, à côté des mécanismes de domination. Devant la nourriture, à l'inverse des chimpanzés qui se la disputent et se battent pour l'obtenir, les bonobos se la partagent après avoir prévenu ou désamorcé les tensions par une activité sexuelle. La société matriarcale des bonobos est égalitaire et paisible, et le lien le plus fort est celui qui unit les mères à leurs petits, et cela toute leur vie. On a d'ailleurs également observé que l'infanticide, qui est très fréquent chez le chimpanzé, semble inexistant chez les eux : cela ferait de cet animal le seul sur la planète à ne jamais tuer ses petits.

On ne peut inférer qu'il en allait de même pour les Paléolithiques, mais il semble bien que les relations inter-humaines ou inter-groupes étaient alors pacifiques : il n'existe aucune trace osseuse patente de blessures par arme et, quand des attritions existent, elles ont consolidé, preuve d'une prise en charge par la société. Dans l'art, les rares scènes d'affrontement ne concernent que les hommes, les mettant en situation conflictuelle avec des animaux, et, quand ce sont des humains entre eux, ils ne sont jamais armés (Duhard, 1996). Le thème des hommes lardés de traits (Pech-Merle et Cougnac) vient ternir cette image idyllique d'un monde paléolithique pacifique où régnait l'harmonie entre humains, mais il n'est pas certain que cela recouvre des faits réels.

Pour M. Bozon (2009), la sexualité est un domaine particulier de la vie humaine, une « sphère spécifique mais non autonome du comportement humain, qui comprend des actes, des relations et des significations », où le « non-sexuel donne sa signification au sexuel ». Et cette pratique individuelle a été intégrée totalement à l'ordre social et à l'ordre du monde. Cette intégration transparaît dans un certain nombre de mythes, un des plus anciens connu étant la création biblique de l'homme et de la femme, faite d'une côte de ce dernier (*Genèse*, 27, 28) : « Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit ; et Dieu leur dit : Fructifiez, et multipliez, et remplissez la terre et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre ». Il semble que ces conseils aient été suivis à la lettre, un peu trop sans doute.

Les anthropologues se sont également intéressés à la sexualité. Dans un article au titre en sorte de boutade, A. Langaney, B. Pellegrini et E. Poloni assurent : *L'homme descend du sexe* : « L'homme [est] capable d'un grand nombre de répertoires de comportements sexuels, différents selon les populations. Alors qu'une espèce animale autre se caractérise habituellement par un type fixe de structure sociale et un répertoire stéréotypé de comportements, l'espèce humaine semble libérée des contraintes biologiques qui causent cette uniformité » (Langaney et al. 1989). Cette non-uniformité dans le comportement sexuel est une des principales caractéristiques de l'humain, comme l'avait pressenti Diderot quand il écrivait son *Supplément au voyage de Bougainville* (écrit en 1772, publié en 1793). Les préhistoriens ne sont pas non plus indifférents à cette activité humaine. Selon les mots de Denis Vialou, la sexualité est une dynamique de la vie, une pulsion de vie, qui est le rejet et la négation de la pulsion de mort. La femme est le moteur de la sexualité dans tous les rapports de toutes les sociétés. L'importance de la représentation du corps féminin, et de ses parures parfois, est la preuve de l'importance du corps dans la représentation de l'univers. La sexualité est un élément moteur dans la relation à l'autre et elle est génératrice de sociétés (Vialou, 2004).

La principale difficulté à laquelle se trouvent confrontés les chercheurs de toutes spécialités est l'invisibilité de l'acte sexuel, « un trait culturel universellement associé à la sexualité humaine » (Bozon, 1999). Chez l'humain, dans la quasi-totalité des cultures, l'activité sexuelle a lieu essentiellement pendant la nuit, contrairement aux autres mammifères diurnes, herbivores comme carnivores, qui copulent pendant la journée et que les Paléolithiques ont eu tout loisir d'observer. A la raison avancée par les chercheurs en sciences sociales, que l'obscurité nocturne rend possible les activités secrètes ou discrètes, dont la sexualité fait partie (Bozon, 1999), s'en ajoute une autre, physiologique, que nous avons tous expérimentée. De bienheureuses érections spontanées émaillent le sommeil de l'homme, que la proximité du corps de la femme et l'humidification nocturne de son vagin incitent à passer à l'acte. La capacité érectile est présente dès avant la naissance, les échographies fœtales en ont montré maints

exemples. Chez l'humain adulte, des érections nocturnes surviennent pendant les phases de sommeil paradoxal (ou phases MOR, à mouvements oculaires rapides), soit de quatre à six fois par nuit, à intervalles de 90 min environ, et d'une durée moyenne de 20 minutes. Dans les consultations d'urologie viennent parfois des patients gênés par ces érections qui les réveillent et les incommode, et que d'autres envieraient. Elles sont normales, leur est-il répondu en général, et n'appellent aucun traitement. L'érection matinale du réveil peut ressortir de la même explication, mais s'en rajoutent deux autres : la pression de la vessie pleine sur les nerfs érecteurs et le pic physiologique de testostérone, survenant entre 6 h et 8 h du matin. Ces érections spontanées nocturnes ont certainement été « choisies » dans le lent processus d'homínisation, car elles sont bénéfiques pour l'espèce. Elles favorisent le rapprochement sexuel avec la femme à un moment de promiscuité où le corps est livré à l'abandon du sommeil et dans une obscurité complice. Si l'on considère, pour les hommes de cette époque, une durée de vie de 50 ans (pour prendre une chiffre rond), soit une durée sexuellement active de 35 ans au minimum, l'individu humain passant le tiers de son temps à dormir, soit une douzaine d'années, l'homme aura bénéficié d'érections nocturnes pendant une durée cumulée d'au moins de 2 ans ! Soit largement le temps de faire quelques enfants et de compenser une importante mortalité néo-natale et infantile.

Si l'acte sexuel humain est généralement caché de nos jours et dans nos sociétés, il est probable que les ébats amoureux pouvaient être observés dans les conditions de promiscuité que devait permettre les campements paléolithiques, et comme cela l'a été autrefois dans les campagnes, cette cohabitation favorisant d'ailleurs les relations incestueuses entre père et fille, fils et mère et frère et sœur. Les médecins et sages-femmes de campagne d'autrefois en rapportaient des exemples, que nous avons encore en mémoire. Cependant Guy Duhard, qui a vécu longtemps chez les Touareg Aoulliminden du Niger, rapporte qu'il n'a jamais vu, entendu, ou soupçonné la moindre activité sexuelle sous les tentes qu'il partageait avec eux, la sexualité n'apparaissant d'aucune manière, comme si elle était isolée dans une enclave secrète et ne pouvant s'accomplir que de manière furtive (Duhard G., 2004). Il n'a jamais observé non plus de gestes de tendresse entre conjoints, preuve d'une intériorisation à l'extrême des pulsions amoureuses. Les cours d'amour (*abal*) que réprouvait le père de Foucauld, étaient l'occasion de faire en plein air, mais en pleine nuit, au creux d'une dune complice, ce que la familiarité de la tente ne permettait pas. Il est des cas, cependant, où une nature hostile ne se prête pas aux épanchements amoureux, dans les régions glaciaires par exemple. Force est de s'en accommoder. Le climat permettait-il aux Paléolithiques de compenser leurs frustrations dans les sous-bois ou les abris-sous-roche ? On ne sait, mais ils ont, à l'évidence, trouvé des solutions, satisfaisant à la fois les exigences de leur libido et celles de la démographie.

« Dans la mesure où bon ne peut pas donner à voir et à observer les actes sexuels, à moins de les transformer en spectacle [...] on ne peut connaître les pratiques physiques de la sexualité qu'à travers les déclarations et le langage » (Bozon, 1999). Pour les Paléolithiques, de quels éléments disposons-nous ? La sexualité ne pouvait leur être étrangère, sinon le « *baby-boom* » magdalénien décrit par D. Vialou (2005), ne se serait jamais produit. La sexualité animale leur était familière, comme les autres comportements animaux, et on en a des preuves dans leur art (Clottes et al., 1994) comme dans le choix saisonnier des habitats (Pincevent, par exemple). Mais, si leur activité sexuelle était cachée, comme c'est probable, l'éthologie sexuelle humaine devait être moins bien connue que l'éthologie animale, en dehors des possibles rites sociaux l'accompagnant.

Il en irait ainsi de cérémonies d'initiation d'adolescents par exemple, ce qui a été suggéré en remarquant que les empreintes de pas sur le sol des grottes et de mains sur les parois étaient le fait de sujets jeunes. Dans la grotte du Tuc d'Audoubert, par exemple, on a découvert autour d'une vulve tracée dans le sol argileux de la salle des Talons, les empreintes de pas de six enfants en six rangées qui attestent d'une chorégraphie spécifique. Gargas conserve des mains négatives d'enfants haut situées sur la paroi et Chauvet des empreintes de pieds d'enfant sur le sol. Des cavernes ont livré des flûtes, ce qui tendrait à faire supposer des danses accompagnées de musique. En dehors de cela,

nous ne disposons que des témoignages qu'ils ont pu laisser dans leur activité artistique, soit assez peu de choses, que nous essaierons d'exploiter à la lumière des données ethnographiques et des connaissances sociologiques, même si « les limites même du sexuel sont culturellement et socialement mouvantes » (Bozon, 2009).

Les Cro-Magnons paléolithiques ont eu des peines et des joies, ri et pleuré, dansé (la Marche, Saint Marcel) et joué de la musique (Isturitz), dessiné, peint et se sont parés ; ils ont vécu des histoires d'amour et joué avec leurs enfants ; ils ont chassé en groupes et été victimes de leurs proies. Tout cela est rarement retranscrit, certes, mais doit-on négliger le rare et le non-dit ou en recueillir précieusement les éléments ? Paraphrasant Voltaire, l'on a davantage de plaisir à imaginer ces paléolithiques comme « un petit peuple qui chante et qui danse au pied des Pyrénées », qu'à les disséquer sous le scalpel, même non vulnérant, de l'informatique. L'étude de la mimique des visages, qui est surtout masculine, révèle l'humeur des sujets figurés (dans les têtes isolées notamment), qu'aucun autre moyen ne permet d'approcher. On trouverait que la « dame » de Brassempouy est muette, avec un unique œil rond esquissé. Mais il existe des sujets qui sourient (Rouffignac, Font-Bargeix, les Combarelles) ou qui rient (Isturitz), des sujets à l'air sévère (« vieillard » de la Marche, barbu de Pechialet, femme Malta-16), d'autres semblant étonné (Mas d'Azil) ou attentif (Isturitz, la Marche) et des sujets qui vocifèrent (la Marche obsv. 60). On remarquerait, sans préjuger des raisons, que des hommes ithyphalliques ont le sourire (Gourdan, Laugerie-Basse, le Portel), de même que des sujets « accouplés » (l'homme de la plaquette d'Enlène et, peut-être les protagonistes du « couple » de Murat), que la femme du couple d'Enlène, quant à elle, tirerait la langue (de plaisir ?). C'est une bonne transition pour aborder la sexualité des Paléolithiques, longuement envisagée par G. Delluc (2006).

3 – Évocation de la sexualité des Paléolithiques

L'extrême diversité des exemples ethnologiques permet d'imaginer tout ce que l'on ignore de la sexualité des Paléolithiques, tout en démontrant qu'il serait imprudent de les évoquer à propos de leur vie intime, faute de savoir lequel choisir (Delluc G., 2006, p. 147). Personne ne met en doute que les Paléolithiques aient eu une activité sexuelle et rejoignant en cela l'avis de G.-H. Luquet affirmant « la fonction érotique [est] une fonction physiologique et dont l'exercice est agréable », H. Bégouën ne disconvenait pas que les hommes de l'époque préhistorique aient éprouvé « du plaisir à remplir les fonctions sexuelles » et estimait même que chez les Paléolithiques dominait une « idée sexuelle » (Bégouën, 1929). Nous voilà rassurés, mais nous n'étions pas inquiets. « Parmi les caractères sexuels dans l'ensemble des figures, la vulve est celui qui a été le moins fréquemment indiqué, surtout dans la gravure, ce qui peut faire penser que la sexualité n'était pas la motivation essentielle » (Duhard, 1989b, p. 594). Cependant une distinction doit être faite entre Gravettien et Magdalénien. Au Gravettien, quand la vulve est figurée sur le corps, elle est toujours associée au gros ventre ; la statuette aurignacienne de Hohle Fells découverte en 2009 respecte cette règle implicite. Au Magdalénien, où les gros ventres sont moins fréquents, la vulve n'est plus systématiquement associée. Le sexe féminin s'est libéré de la reproduction, au profit de la sexualité, pourrait-on penser (Duhard, 1989b, p. 454, 528).

La reproduction dans le monde du vivant est en majorité sexuée et hétérosexuelle. Dans le règne animal, ce qui pousse les individus à rechercher ceux de l'autre sexe, c'est l'instinct de reproduction a-t-on coutume de dire. Mais pas seulement, puisque certains animaux forment des couples durables (5% des vertébrés), tels les rapaces, les corbeaux, les cygnes, les loups. Il existe donc quelque chose de plus, que l'on a du mal à qualifier. La formation du couple chez l'humain obéit évidemment à l'attraction sexuelle, mais avec ce quelque chose en plus qu'on appelle l'amour. L.-R. Nougier, parlant du modelage 34 de Bédouilac, et assimilant la femme à son sexe, assurait : « [cela] n'implique guère un psychisme très élaboré chez l'exécutant et ne constitue qu'une étape bien modeste dans la longue et dure voie de l'humanisation » (Nougier, 1982), laissant penser qu'il ne considérait pas les Paléolithiques comme des humains achevés, et oubliant leurs chef-d'œuvres graphiques !

Nous penchons pour une naissance du sentiment amoureux beaucoup plus précoce même, comme exposé par Y. Coppens : « L'apparition de l'orgasme chez la Femme en même temps que celle de sa disponibilité tout au long de l'année, le renforcement chez l'Homme de la pulsion sexuelle en même temps que celui de son urgence, ajoutés à l'émergence de la conscience et de l'émotion nées, il y a 3 millions d'années, d'une nouvelle dégradation encore plus sévère du paysage, ont cette fois rapproché plus longtemps hommes et femmes. On peut dire, en raccourci, que ce sont les changements climatiques qui ont entraîné une plus grande nécessité de protection et permis, avec le rapprochement et la réflexion, le développement de l'amour » (Coppens, 2006). La naissance de ce sentiment amoureux, au-delà de l'attirance sexuelle, est probablement une longue histoire dans celle de l'humanité, mais l'humain paléolithique, au moins, devait connaître la passion (Courtin, 2002), sans que le sexe n'ait pourtant occupé le centre de ses préoccupations artistiques (Delluc G., 2006). Peut-être même, la sexualité fut-elle mêlée au sentiment religieux, comme supposé par A. Leroi-Gourhan (1965, p. 256) : « Il serait impensable que les Paléolithiques aient été les seuls à posséder une religion dans laquelle la sexualité n'apparaisse pas sous une forme ou sous une autre, positivement ou négativement ».

4 – Manifestations de la sexualité dans l'art des Paléolithiques

a - Le sémaphore sexuel du corps féminin

Davantage que le masculin, le corps de la femme est un sémaphore sexuel qui délivre des messages visuels et olfactifs pour séduire l'homme et l'inciter à l'acte sexuel, explique D. Morris (1968, 1972). Les signaux sexuels du corps féminin que l'on peut analyser dans les figures paléolithiques sont principalement la vulve, les seins, les fesses et la posture ployée. Chez une femme debout et supposée nue, la vulve est totalement invisible de dos, ne montre que le relief pubien de profil et, de face, offre une courte fente virtuelle, puisqu'elle correspond à l'intervalle entre la partie la plus antérieure des grandes lèvres, en rapport avec la symphyse osseuse pubienne. Ce que montre la femme de sa vulve est un leurre, « l'essentiel est invisible pour les yeux », comme disait le Petit Prince, ajoutant : « On ne voit bien qu'avec le cœur ». Dans son étude sur les figures féminines paléolithiques françaises, J.-P. Duhard a trouvé qu'au Gravettien, un fessier volumineux se retrouvait dans 88% des cas, les seins dans 86%, le gros ventre dans 68%, la vulve dans 31% et qu'au Magdalénien, les chiffres étaient nettement moindres : moins de fesses (40 à 50%), si on excepte les figures féminines schématiques, moins de seins (40%), moins de gros ventres (30%) et moins de vulves (10%). Cette sorte de régression sémaphorique traduit probablement une évolution dans la conception du rôle de la femme dans les sociétés en question (Duhard, 1989b).

Cependant il n'est pas nécessaire d'offrir des seins, des hanches, des fesses ou un abdomen volumineux pour séduire et attirer l'homme, il y a d'autres artifices, dans les postures en particulier. La posture ployée des corps féminins de profil (La Roche de Lalinde, La Gare de Couze, Gönersdorf et tant d'autres, c'est-à-dire les silhouettes fessières de J.-P. Duhard ou les FFS de B. et G. Delluc) exagère le relief fessier et met cette partie du corps féminin en valeur (Bosinski, 2011). Dale R. Guthrie faisait de cette posture une attitude érotique et parlait d'un « effet de revue » dans la répétition des images (Guthrie, 1977). Nous ne partageons pas toutes ses idées, quant au caractère pornographique des corps féminins dénudés notamment, mais ne pouvons nier que les fesses, qui sont le propre de l'humain en général, et de la femme en particulier, ne soient un signal sexuel. Leur volume, en effet, n'est pas justifié par la masse musculaire et la bipédie, mais par des dépôts adipeux qui n'ont aucun rôle physiologique en dehors de l'allaitement. Reste le rôle sexuel. Des comparaisons ethnologiques offrent un autre type d'explication : les Micronésiennes de Chuuk adoptaient cette posture devant les hommes, et spécialement ceux de leur famille, de façon à dissimuler leur vulve, une partie du corps des plus investies dans la sexualité, afin de ni les choquer, ni les tenter (Ledesma et col., 2000). Mais la mise en posture elle-même rappelle justement qu'elles portent une vulve entre les cuisses : c'est toute l'ambiguïté des attitudes et des interprétations.

L'habitus de certains corps féminins représentés, avec des seins ptosés et un tablier adipeux hypogastrique est celui de femmes qui ne sont plus toutes jeunes et qui ont eu des enfants. Nous inclinons à penser qu'elles étaient moins l'objet de pensées érotiques que de considérations génésiques. La grande fréquence des gros ventres d'aspect grévillé sur laquelle ont insisté les Drs L. Pales et J.-P. Duhard, laisse penser là encore que l'érotisme en est absent.

b - Les scènes sexuelles

Parmi les éléments argumentaires, ou de réflexion, dont nous disposons, il y a la nudité des corps que les Paléolithiques ont largement montrée dans leur art. Les corps nus sont la majorité, avec davantage de femmes représentées que d'hommes et avec, chez elles, des images plus réalistes, plus détaillées, montrant des formes spécifiquement féminines (seins, abdomen, fesses, hanches). Parmi les hypothèses avancées pour expliquer cette nudité, il y a celle d'une motivation érotique (Duhard, 1989b). D'autre part, il y a les représentations d'organes génitaux des deux sexes, qui apparaissent dès l'émergence de l'art sur blocs (dans les gisements aurignaciens des environs des Eyzies), de l'art pariétal (dans la grotte Chauvet) et mobilier (phallus de l'abri Blanchard, trouvé en bordure d'un foyer daté de l'Aurignacien I) et persistent tout au long du Paléolithique supérieur, et bien après. Et il y a la préférence donnée à la vulve dans les figurations d'organes génitaux, alors qu'elle est moins visible que le pénis.

Au-delà de l'art, on a de troublants exemples de sépultures conjointes qui peuvent dénoter une forme d'attachement, comme celui de ce couple enlacé en posture fronto-dorsale fléchie, découvert dans la grotte aux Enfants, à Grimaldi (- 25 000 ans) : un jeune homme âgé 15/17 ans et une vieille femme de plus de 40 ans. A Dolni-Vestonice (Moravie) (- 25 000 ans), on a mis au jour le squelette d'une jeune femme, entourée par deux jeunes hommes, l'un d'eux ayant la main placée sur son bassin, recouvert d'ocre à cet endroit précis. Les scènes à caractère sexuel sont rares, comme l'a signalé A. Leroi-Gourhan constatant que les artistes paléolithiques « ont évité les œuvres trop ouvertement sexuelles » (1980-1981, p. 455 ; repris dans 1992, p. 361). Mais, « si l'on ne refuse pas aux préhistoriques d'avoir eu, sinon la préoccupation, du moins l'occupation notable de procréer, l'hypothèse du coït figuré est une hypothèse légitime et saine devant la configuration d'humains affrontés », écrivaient L. Pales et M.-T. de Saint-Péreuse (1976).

Les images paléolithiques d'humains associés sont rares (Duhard, 1992c), font rarement appel à des humains de sexe opposé et les montrent rarement en une attitude pouvant évoquer un accouplement sexuel. Les scènes d'accouplements sont rares, se réduisant à deux ou trois cas, où l'évidence l'emporte sur le doute. La plus probante à nos yeux est la grande plaquette de grès d'Enlène. La présence de caractères sexuels secondaires de présomption existent en faveur du sexe masculin pour le premier personnage et du sexe féminin pour le second. L'intrication graphique, voulu par l'exécutant dans cette posture *more ferarum* (comme font les bêtes et les Pompéiens) déjà évoquée par L. Pales sur un premier fragment découvert, a été confirmée par J. Clottes et Briois après mise au jour d'autres fragments rendant intelligible la scène, où l'hypothèse de l'accouplement est légitimée. La deuxième scène est offerte par l'observation n°39 de La Marche, où deux humains sont enlacés debout. L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) parvenaient à lire dans ces « deux personnages affrontés jusqu'à la fusion des corps » un membre viril ithyphallique chez l'un, dont l'extrémité venait au contact du pelvis de l'autre. L'abbé Breuil leur attribuait un « certificat de mariage ». L. Pales (*ibid.*, p. 121-123) a relevé sur la plaquette de la *Femme au renne* de Laugerie-Basse un homme esquissé, superposé à celle-ci et semblant en train de la « besogner ». La posture de la femme s'y prête mais, outre que le sujet masculin n'est pas très lisible, le gros ventre de la femme est un obstacle, à nos yeux, dans cette posture du moins.

Les autres scènes, si elles représentent des copulations, en seraient au stade des préliminaires, et se résument à peu : les sujets 64(2) et 64(3) des Combarelles et les deux sujets de Terme-Pialat, les deux personnages du bâton de La Vache évoquant simplement les membres d'un couple. Les *Personnages opposés* de Laussel, en carte à

jouer, ne font pas l'unanimité : coït pour les uns, malgré la disproportion de taille, parturition pour les autres (Duhard, 1989b), comme sur une ronde-bosse de Grimaldi ou Brassempouy (Delluc, G., 2006). La rareté des scènes d'accouplement est observée également sur les animaux représentés : pré-saillie des chevaux à Lascaux (avec parfois *flehmen*) et à Bara-Bahau, des félins à La Vache ; saillie des chevaux à la Chaire à Calvin. Cette rareté des scènes sexuelles n'est pas un argument pour dire que les Paléolithiques ne s'y intéressaient pas. Cela fait plutôt partie du non-dit déjà évoqué, comme nombre d'autres activités humaines.

Il n'existe aucune scène de fellation humaine, même si l'ours léchant un gland pénien sur un bâton de la Madeleine pourrait faire évoquer cette pratique. En revanche existent quelques scènes évoquant un *cunnilingus*, dans les observations n° 37 et 52 de la Marche, où deux humains, dont l'un à fort segment pelvicrural et a priori féminin, se trouvent en posture frontale inversée permettant d'évoquer un contact orogénital. Le *cunnilingus*, qui a retrouvé une vogue chez nos contemporains, après avoir été abhorré et proscrit (voir le *Lévitique*), a une place importante dans le taoïsme chinois, qui considère que les fluides corporels sont vitaux et leur perte est dommageable mais que, *a contrario*, leur ingestion est bénéfique, permettant d'obtenir de la vitalité (le *Qi*). Si ce n'est pas forcément bénéfique, ce n'est désagréable, ni pour l'un, ni pour l'autre, et cette pratique permet d'être au plus près de l'organe du plaisir féminin et de la source des phéromones. J.-P. Duhard (1989b et 1993a) a attiré l'attention sur la présence d'une gestuelle (ou position de la main sur le corps) dans les représentations féminines et remarqué que la gestuelle abdominale était assez fréquente, tant sur les ventres volumineux (supposés gravides) que sur les ventres plats. C'est une gestuelle spontanée et physiologique, mais que l'on peut considérer également comme symbolique. D'ailleurs, au début de 1992, a été trouvé dans la grotte d'Agnano (Italie) le squelette, daté du début du Paléolithique supérieur, d'une femme de 20 ans morte pendant l'accouchement, comme l'indiquent l'engagement de la présentation fœtale dans le pelvis et la position abdominale d'une main. A l'inverse, la gestuelle mammaire est très rare, avec seulement 4 cas connus au monde. Il faut éliminer la *Vénus d'Aix*, à gestuelle mammaire inspirée par la *Vénus de Willendorf*, parce qu'elle n'est pas paléolithique, des traces d'outil métallique ayant été mis en évidence.

La gestuelle vulvaire est, de façon surprenante, absente alors que la femme porte très naturellement la main à sa région génitale, directement accessible par une simple abduction flexion du bras. Il y a là une convention en quelque sorte négative. Cette absence de gestuelle vulvaire autologue chez les femmes est à remarquer et ferait écarter l'hypothèse de pratique solitaire féminine, alors qu'il en existe chez quelques figures masculines, qui pourraient se livrer à la masturbation. On peut citer deux cas : l'homme de la grotte du Portel semblant tendre la main gauche vers son pénis stalagmité, et une ronde-bosse rudimentaire de Laussel, où semble exister également une gestuelle analogue (de la main gauche également). Cette pratique, qui est un moyen d'obtenir le plaisir en étant solitaire, ne doit pas être confondue avec l'onanisme, du nom du fils de Juda qui refusait d'éjaculer dans la femme choisie par son père (sa belle-sœur en réalité) et « polluait » en dehors de son vagin (*Génèse XXXVIII*, 9). Une curieuse scène sur une plaquette d'Enlène montre une main tendue vers un homme éjaculant, sans que l'on sache s'il y a eu ou non manipulation, et par qui. Dans la petite galerie Breuil du Mas d'Azil sont gravés côte-à-côte un phallus éjaculant et un phallus semi-flaccide (Alteirac et Vialou, 1980, cités par Delluc G., 2006, p. 280). Deux autres phallus avec jet physiologique existent : le phallus gravé du bloc 3 de l'abri Castanet (Delluc, 1978) et le phallus n° 68 de Fronsac, faisant face à une image vulvaire tridigitée (Delluc, 2009). On retrouve cette éjaculation sur l'homme de Saint-Cirq (Delluc, 1987), et l'on comprend à qui elle est destinée depuis la lecture d'un bassin féminin en face de lui. Le constat que les pénis représentés sont presque toujours en érection, et que celle-ci est le préliminaire indispensable à la copulation, est à prendre en compte comme représentation de la sexualité. C'est tout et c'est peu, effectivement : « L'art paléolithique, naturaliste et animalier par essence, ne connaît pas la hantise sexuelle », affirmait non sans raison L.-R. Nougier (1974). On n'est hanté par la faim que si l'on est affamé et par le sexe qu'en cas de privation. Gageons que les Paléolithiques ne souffraient ni de faim, ni de frustration sexuelle : aussi ne voit-on aucune scène alimentaire et très peu de scènes sexuelles.

A la Marche, quelques gravures avec humains cofigurés évoquent une relation affective ou amoureuse. Ainsi de deux têtes humains se faisant face et qui sont peut-être un homme et une femme (Obs. n° 22) et d'un humain agenouillé semblant tendre les bras à un autre debout (n°40), ou de la plaquette n° 23 de La Marche, où « deux humains sont affrontés au plus près, bouche-à-bouche pourrait-on dire » (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976). Si l'on s'en tient à l'interprétation de Freud, « le baiser sur la bouche peut être qualifié d'acte pervers » et serait un substitut de l'acte sexuel. C'est une perversion qui nous semble bien anodine à côté d'autres pratiques sexuelles et nous fait douter de l'équilibre psychique de ce psychiatre.

c - Les associations sexuelles

Mais il y a d'autres moyens d'apprécier l'intérêt porté par les Paléolithiques à la sexualité, c'est l'étude des images génitales, objet de cet ouvrage. Un premier élément est fourni par l'étude du type des vulves étudiées. Nous avons constaté que la vue pubienne est retrouvée 152 fois, soit 63% des cas, et la vue périnéale 89 fois, soit 37% ; mais si on retranche les 75 vulves gravées sur dents, toutes en vue pubienne, on arrive à un chiffre un peu plus élevé (54%) de vues périnéales (89 vulves périnéales pour 77 vulves publiennes). A signaler que, dans les blocs, les vulves sont majoritairement en vue périnéale (81%) et que ces blocs sont un support surtout présent à l'Aurignacien, devenant exceptionnel au Gravettien et au Solutréen, et disparaissant au Magdalénien. Cela pourrait-il signifier que c'étaient surtout les Aurignaciens qui portaient un intérêt à la vulve ? Difficile d'être affirmatif.

En étudiant les différentes formes d'association des vulves, nous avons constaté que des vulves étaient représentées ensemble dans 30 % des cas : par deux (9 cas) ou plus (56 vulves en 11 séries), alors que les phallus ne le sont presque jamais conjointement entre eux (excepté le Mas d'Azil). Le sens de ces associations nous échappe. A côté de ces séries sur le même support, il y a les séries de supports identiques, illustrées par les vulves gravées sur incisives lactéales de poulains, qui sont au nombre de 75 en deux séries : la Marche, 55 dents et le Roc-aux-Sorciers, 19 dents, outre celle isolée de Gaudry. On en déduira au moins un intérêt plus grand porté à la vulve qu'au pénis. L'association d'une vulve et d'un humain masculin est rare, seulement 3 cas : à Bédeilhac, la vulve 47 est située à 60 cm de l'humain masculin 46. Aux Combarelles, la vulve VID21 est proche de l'« homme-mammouth » et la vulve VII73 est gravée entre un homme et une FFS.

L'association d'une vulve à un humain féminin serait un peu plus fréquente, 9 cas relevés : outre les Combarelles, les 2 vulves magdaléniennes mobilières publiennes de Chaffaud sont sur la même face de la baguette qu'un tracé en « V » ouvert surmonté d'une cupule, le tout pouvant évoquer un corps féminin schématique de face ; la vulve solutréenne pariétale pubienne des Deux-Ouvertures est proche d'une FFS ; à Gouy, 2 vulves magdaléniennes n° 4 et 4' sont associées à deux figures féminines schématiques ; à Fronsac, dans la galerie des Femmes, la vulve pubienne magdalénienne n° 42 est proche de plusieurs FFS, tandis que la vulve périnéale magdalénienne n° 69, proche d'un phallus, fait face à une FFS ; à la Marche 2 vulves magdaléniennes mobilières sont associées à des segments de corps humains : l'une (pubienne) à la partie inférieure d'un corps, qui pourrait être féminin ; l'autre (périnéale) à une tête et une main humaine, de sexe indéterminé. Le singulier bloc 99c de Gouy, étudié par A. Marshack et publié par Y. Martin (2007), montre au premier abord une vulve réaliste avec une fente profonde et large entaillant le calcaire tendre, bordée de reliefs labiaux épais à gauche et orné de chevrons à droite. Mais un examen plus attentif a révélé que dans l'épaisseur de la lèvre gauche avait été sculpté un corps féminin schématique, acéphale et apode, à fessier marqué, seins pointus et ventre plat de jeune femme. C'est le seul exemple, à notre connaissance, où la fonction sexuelle de la femme est illustrée avec une telle évidence. L'association d'une vulve à un phallus a été relevée dans 9 cas, répartis de l'Aurignacien au Magdalénien. Trois sont aurignaciens : sur le bloc 8 de Blanchard une vulve périnéale est contiguë à un gland de phallus (Delluc, 1981); sur le bloc 7 de la Ferrassie un relief ovale de morphologie assez proche est associé à la vulve pubienne et pourrait être également un gland pénien ; le bloc 3 de la Ferrassie porte un grand phallus

associé à une petite vulve périnéale (*ibid.*). Le gland pénien en ronde-bosse de Laussel (Aurignacien ou Gravettien) offre, sur sa face inférieure, une vulve périnéale (Duhard et Roussot, 1988), dans laquelle G. et B. Delluc voient plutôt le frein du gland, voire un hypospadias (ce volume, p. 67). Il n'y a aucun cas d'association des deux sexes au Solutréen, mais quatre au Magdalénien : dans la grotte de Fronsac, un même panneau offre 2 vulves (n° 34, pubienne et n° 32, périnéale, la plus proche) gravées au voisinage d'un grand phallus (n° 26) partiellement décalotté, et, dans la partie la plus inaccessible de la cavité, la vulve n° 69, périnéale, est proche d'un autre phallus (Delluc et *al.*, 1986) ; un bâton percé de la Madeleine porte une vulve gravée pubienne et, sur la même face, une curieuse représentation en relief évoquant un gland pénien (identifié jadis comme une tête de poisson par H. Breuil et R. de Saint-Périer, 1927) ; dans la même station a été trouvé un fragment d'os gravé de « queues de poisson » selon H. Breuil et R. de Saint-Périer (1927), où nous voyons 3 vulves pubiennes et 1 phallus gravés. Nous en rapprochons le phallus n° 41 de Bédailhac qui surplombe une forme naturelle de vulve (non retenue dans le présent corpus, à tort peut-être).

L'association d'un humain féminin avec un phallus a été relevée trois fois : sur un bloc de calcaire gréseux de la Gare de Couze, devant la femme acéphale et apode en profil droit, on remarque une image phallique, constituée d'une gouttière au-dessus d'un motif circulaire. Il semble exister la même association sur un bloc de La Roche à Lalinde et sur une dalle de Terme Pialat (Duhard, 1993a).

Que dire des associations avec des animaux, particulièrement le bison ? A. Leroi-Gourhan et A. Laming-Emperaire se sont longuement étendus sur le sujet, et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Nous observons 25 exemples de vulves associées à un animal, outre les personnages qui le sont (Roc-aux-Sorciers, Laugerie-Basse, Bédailhac, Laussel). Seul ou avec d'autres animaux, le cheval est retrouvé 11 fois, les bovinés 6 fois, le mammouth 3 fois, le bouquetin 2 fois, le félin 2 fois, l'élan 1 fois. On ne prend plus guère en considération la théorie de la sexualisation des associations animales d'A. Leroi-Gourhan (bovin-féminin et cheval-masculin). On remarque cependant que le cheval, qui occupe une place de choix dans tout l'art paléolithique, est l'animal le plus souvent associé aux vulves, devant les bovinés, et qu'ils représentent à eux deux plus des 2/3 des animaux associés à des vulves (17/25).

On voit ainsi, cas après cas, se dessiner une autre physionomie de l'art paléolithique, qui apparaît moins dénué de sexualité qu'on pouvait le penser. Avec A. Leroi-Gourhan nous postulons que l'art paléolithique est sexualité. A l'objection que les scènes sexuelles sont l'exception, tant chez les animaux que chez les humains, nous rétorquons que ce caractère exceptionnel est bien la preuve de l'intérêt que les Paléolithiques y portaient. Comment argumenter ce paradoxe apparent ? Notre premier argument est que, malgré la rareté des images sexuelles, elles n'en existent pas moins. Dans ce système de représentation binaire mâle-femelle, il y a un déséquilibre en faveur de l'élément féminin, laissant envisager, parmi différentes hypothèses, que les vulves ne sont pas seulement représentées pour leur connotation sensuelle, mais pour leur rôle génésique, ou encore que les auteurs des œuvres avaient une préférence biologique pour les vulves, du fait de leur sexe masculin ! Le réalisme des figures animales est d'ailleurs bien l'œuvre de chasseurs, donc d'hommes et non de femmes (Delluc, G., 2006). L'autre argument est tiré des figures animales : il est établi que les animaux représentés ne sont pas les animaux consommés : dans les sites où le bison apparaît en abondance sur les parois, il est pauvrement représenté dans les restes culinaires ; inversement, le renne, peu représenté dans l'art pariétal est très présent dans les restes alimentaires. Il en irait, selon nous, ainsi des activités sexuelles : ayant la pratique familière du sexe, ils l'ont peu représenté, mais y portaient certainement un intérêt aussi grand que nous.

Le sens des vulves est-il le même à toutes les époques, du moins pendant plus de 20 000 ans, de 35 000 ans à 12 000 ans BP ? Si nous les rapprochons d'une autre représentation humaine segmentaire, celle des mains, qui « pourraient être de toutes les époques et comporter des arrière-plans idéologiques différents », les vulves offrent de grandes possibilités de convergence (Leroi-Gourhan, 1966). Si les représentations d'organes génitaux masculins n'offrent pas (ou peu) d'occasion d'interprétations ambiguës,

les phallus mobiliers n'ont pas manqué de susciter l'hypothèse d'un usage autre que symbolique, pour une pratique auto-érotique par exemple, depuis R. Montandon (1913), jusqu'à J. Angulo et M. Garcia (2007). Il est vrai que l'art mobilier phallique offre des objets qui ne peuvent manquer de fournir des arguments à l'imaginaire érotique des observateurs : entre autres, le phallus double sur bâton perforé de Gorge-d'Enfer, les phallus de l'abri Blanchard, de l'abri Castanet, de la Madeleine, les statuettes phalliques de Mauern (Zotz, 1931) ou, peut-être, la statuette douteuse des Milandes (White, 2002). Selon A. Leroi-Gourhan (1965), l'art paléolithique apparaît comme une écriture symbolique cohérente dont la sexualité constituerait le principe de classement, le principe syntaxique et le principe explicatif jouant peut-être un rôle analogue aux principes de l'amour et de la haine dans certaines philosophies pré-socratiques. Nous reviendrons sur ce thème.

Malgré la rareté des représentations explicitement sexuelles, on ne peut pourtant pas en déduire que les Paléolithiques ne se livraient pas à cette action, biologiquement naturelle et sensoriellement gratifiante. Les scènes de chasse, mettant toujours en action des hommes, sont exceptionnelles, alors qu'armes et restes alimentaires existent à profusion dans les gisements. Une explication possible est que l'activité sexuelle, comme l'activité cynégétique, était de pratique courante et de nécessité suffisamment évidente pour qu'il soit superflu de la représenter. L'art des Cro-Magnons n'est pas un art directement narratif. En revanche, a été mis en images ce dont dépendait directement la survie du groupe : les animaux, plus pour des raisons religieuses que pour la survie immédiate, la femme pour la survie à terme. On peut naturellement parler d'interdit religieux ou rituel, idée que renforceraient de nombreux exemples ethnologiques. En voici un, surprenant : Cook, lors de son premier voyage en Polynésie avait été choqué de voir que les couples de tous âges s'ébattaient en public, encouragés par les spectateurs, mais s'isolaient et se cachaient pour s'alimenter ; l'interdit était alimentaire et non sexuel. Que sait-on des « tabous » paléolithiques ? Concernent-ils tout le non-dit, aussi important que l'exprimé ?

Étant admis que les Paléolithiques, à bimage de tous les peuples, n'ont pu ignorer la sexualité, et l'ont représenté dans quelques rares scènes, que peut-on dire de ces représentations, notamment des vulves ? Il nous semble que leur signification n'est pas univoque, et qu'elles traduisent la polyvalence de la femme : certaines sont des images en relation avec la fécondité, et l'on peut parler de culte de la mère ; d'autres sont en relation avec la sexualité, et on peut peut-être parler d'érotisme à leur propos.

d - L'érotisme

« L'art ne peut être qu'érotique », assurait Pablo Picasso. De même que la gastronomie a remplacé l'alimentation monotone et de nécessité des primates et des premiers Hommes par une multitude de plats variés aux goûts appétissants, l'érotisme (du grec *eros*, *eros* « amour »), une belle invention humaine, se donne pour but de transformer le coït animal reproducteur saisonnier en une activité ludique, variée et gratifiante sensuellement. L'animal est resté à l'instinct, l'humain y a ajouté le fantasme ; l'un coïte, l'autre fait l'amour. De même que gourmandise n'est pas glotonnerie, érotisme n'est pas pornographie : le premier joue sur le symbolisme et l'excitation sexuelle, la seconde vise la jouissance sexuelle, sans symbolisation. Autre façon de l'exprimer : l'érotisme, c'est tout ce qui est ressenti dans l'émotion sexuelle, alors que la pornographie, c'est la relation sexuelle explicitement montrée. Le récit des activités sexuelles, par l'image ou par le mot, semble avoir toujours existé à toutes les époques et dans toutes les sociétés, avec pour rôle essentiel de nourrir l'imaginaire et de permettre l'évasion hors du réel. Les scènes sexuelles étant rares au Paléolithique, on pourrait conclure que les images génitales humaines pourraient ressortir de l'érotisme et avoir pour but de dépasser l'image pour suggérer et non pour montrer.

Ce que l'on ne pourra jamais appréhender, c'est la nature du sentiment amoureux chez les Paléolithiques, car très peu d'éléments transparaissent dans leur art, sauf peut-être à La Marche (observation n° 22), avec des scènes de confrontations d'hommes et de femmes, d'où semble émaner une vision poétique et non purement sexuelle. C'est à propos de ces quelques représentations que nous pourrions parler d'amour, « la poésie

des sens », selon Honoré de Balzac, auteur de *la Physiologie du mariage*. Ce ne sont pas des flèches décochées par Cupidon, fils de Vénus et descendant de l'Éros grec, qui provoquent le sentiment amoureux, mais des stimuli sensoriels visuels et olfactifs qui ravivent des émotions et déclenchent des réactions hormonales en cascade (voir M. Jeannerod, J.-D. Vincent, J. Ledoux, notamment). Les travaux récents suggèrent que la recherche du plaisir et de la satisfaction est essentielle chez tous les vertébrés pour leur survie et que le plaisir sexuel chez l'homme et sa sublimation amoureuse ont été en partie sélectionnés par l'évolution pour maintenir le maintien de l'espèce.

Ce qui a sans doute fondé le couple, c'est le désir de l'autre, développe A. Conte-Sponville (2006), désir qui est « l'unique force motrice », selon Aristote, « l'essence même de l'Homme », selon Spinoza. Nous sommes des êtres de désir, de désir et non de besoin, qui est limité par la nature. Même en ayant satisfait notre besoin alimentaire, nous pouvons avoir encore le désir de manger car le propre du désir c'est que l'on n'en a jamais assez. Les récepteurs CB1 cannabinoïdes permettent de manger « sans faim » et « sans fin ». Bien venus aux temps anciens pour faire des réserves sur soi, ils sont devenus superflus et même encombrants au temps des congélateurs. Ce qu'avait également exprimé Platon : « Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir et de l'amour ». Le couple humain n'est pas soudé par le seul désir, mais par autre chose que l'on appelle l'amour. Et, explique A. Conte-Sponville, il est de trois natures : Éros (l'amour selon Platon : la passion amoureuse, le manque), Philia (l'amour selon Aristote ou Spinoza : l'amitié, la confiance, la puissance partagée) et Agapè (l'amour selon Jésus : la charité). Et le couple humain est le lieu par excellence où le désir et la vérité de l'autre peuvent se rencontrer, aboutissant à ce que Montaigne appelait joliment « l'amitié maritale ». Les hormones sexuelles (œstrogènes, progestérone et testostérone) ont un rôle certain dans la sexualité, mais davantage au plan physiologique (érection pénienne et clitoridienne, lubrification vulvaire et vaginale) que neurobiologique.

Les humains n'ont pas besoin de connaître la biologie pour s'attirer. Dans le cerveau, un des moteurs du désir est la dopamine, à la fois hormone et neurotransmetteur positif que le cerveau sécrète pour anticiper le plaisir de manger, de boire, de copuler; agissant dans les mêmes zones cérébrales où les représentations du monde extérieur sont associées à nos émotions, cette dopamine, grâce à la mémoire, est de la sorte un facteur essentiel de l'apprentissage des comportements. La dopamine est aussi un précurseur de l'adrénaline et de la noradrénaline, qui interviennent dans l'excitation et augmentent le débit cardiaque. La sérotonine est l'hormone de l'humeur qui régule des fonctions biologiques, comme l'appétit, le sommeil, la sexualité et agit sur le comportement des individus vis-à-vis de leurs proches. Elle joue un rôle comparable sur le désir et l'excitation et intervient dans le mécanisme de l'orgasme.

Si nous partageons avec les autres vertébrés la recherche du plaisir, nous nous en distinguons par le sentiment amoureux, qui paraît plus spécifiquement lié à l'espèce humaine. Ce serait grâce à deux hormones hypophysaires, la vasopressine et l'ocytocine qui, outre leurs rôles hormonaux, seraient des neurostimulateurs cérébraux intervenant dans le processus de l'attachement. L'ocytocine est sécrétée principalement pendant l'accouchement, où elle stimule les fibres musculaires utérines et pendant la lactation où elle favorise la lactogénèse. Ce bain ocytocique cérébral de la parturiente et de la nourrice expliquerait l'attachement de la mère à son enfant, et réciproquement, en raison du passage placentaire pendant l'accouchement et lacté lors de l'allaitement au sein. On ne connaît pas d'hormone de l'amour paternel, mais chez l'homme comme chez la femme, l'ocytocine joue sur la réceptivité sexuelle (diminution de l'agressivité et augmentation de la sociabilité) et sur l'orgasme, grâce aux contractions des muscles ischio et bulbocaverneux chez l'un et du périnée chez l'autre. Au moment de l'orgasme, il y a libération conjointe d'ocytocine et de dopamine au niveau de l'hypothalamus, destinée à faire naître non seulement le plaisir mais l'attachement entre les deux partenaires. La formation du couple monogame en résulterait et distinguerait l'humain des autres vertébrés, à 95% polygames. Chez les rares vertébrés monogames (5%), humains compris (mais modérément), l'ocytocine est envoyée dans l'hypothalamus dès le premier accouplement et forme avec la dopamine le duo neurochimique du plaisir et

la source de l'attachement, que l'humain ne cesse de rechercher par la suite, y compris au travers d'autres expériences. L'émotion affective suffit à déclencher la sécrétion d'ocytocine chez la femme, alors que l'homme n'en produit qu'en éjaculant. Cela expliquerait les différences dans la démarche amoureuse. Après l'orgasme, l'homme n'a qu'un désir, dormir, ou qu'une hâte, s'en aller, alors que la femme veut câliner.

Dans un autre registre, il a été montré que les autistes souffrent d'une déficience en ocytocine et que leur comportement social s'améliore s'ils en inhalent une dose. C'est, partant de ce constat, qu'a été mis au point le « *Liquid Trust* » en spray par un astucieux industriel américain, dont quelques gouttes suffiraient à séduire l'entourage.

La vasopressine est surtout connue comme hormone d'effet antidiurétique au niveau du rein et hypertenseur par vasoconstriction au niveau des vaisseaux artériels, mais elle intervient aussi dans la mémorisation (alors que l'ocytocine aurait une action amnésiante) et active dans le cerveau des récepteurs intervenant dans le comportement sexuel. La prolactine, sécrétée en abondance dans le post-partum, assure la lactogénèse, mais intervient aussi en diminuant le désir, ce qu'observent les femmes après la naissance, et en provoquant une sensation de satiété sexuelle après l'orgasme, notamment chez l'homme. C'est pourquoi sa période réfractaire est beaucoup plus longue que celle de la femme, dispensant cette dernière d'un contact supplémentaire, mais la laissant disponible pour une autre relation.

Mais, chez l'humain, la sexualité est liée à l'attachement pour d'autres raisons que chimiques : elles sont aussi psychologiques, grâce à la mémoire de travail du cortex préfrontal qui va orchestrer des réponses comportementales à partir d'expériences antérieures, la première étant le lien materno-infantile. Ainsi l'activité psychique se superpose aux mécanismes neurobiologiques, renforçant ou perturbant le bon enchaînement des réponses corporelles aux directives biologiques, ce qui fait la singularité de chaque histoire amoureuse..

De tous les sens, l'odorat est celui qui se réfère plutôt à nos émotions et à notre animalité. Chez l'animal, il est prouvé que les odeurs naturelles du corps véhiculent un contenu informatif et stimulent des réponses réflexes chez l'autre. Cela n'a pas échappé aux Paléolithiques, reproduisant l'attitude de *flehmen* de certains animaux, comme des chevaux à Lascaux, relevant la lèvre supérieure en tendant l'encolure (Delluc, 2008). C'est par l'olfaction que le nouveau-né, imprégné dès la vie intra-utérine, va reconnaître sa mère et s'orienter spontanément vers son sein. Les odeurs corporelles de l'humain sont chimiquement complexes et variables d'un individu à l'autre et informent sur l'identité, l'état physiologique et l'état émotionnel. Il y a une odeur de la peur, une odeur de la femme allaitante, une odeur du nouveau-né, une odeur d'éthylisme, une odeur de la maladie (haleine acétonique du diabétique déséquilibré, *faetor hepaticus* du coma hépatique).

Mais il est d'autres hormones qui agissent comme des messagers entre les individus de même espèce, en transmettant des informations qui jouent un rôle dans l'attraction sexuelle. Ce sont les phéromones, constituées d'un composé unique et commun à une espèce, et induisant des comportements automatiques et stéréotypés. Un exemple de l'effet de ces substances chez l'humain est la synchronisation des cycles ovariens chez les femmes vivant en communauté (moniales...), commandée par une « dominante » involontaire. Au cours de l'évolution, l'influence des hormones et des phéromones a diminué chez l'humain, au profit d'une plus grande activité psychique, avec une quête accrue du plaisir sexuel par tous les moyens, singularisant le comportement érotique des humains par rapport aux animaux. Les techniques inventées par les humains concourent à les récompenser par un plaisir érotique plus grand et à renforcer leur désir, en anticipant sur le plaisir à venir. C'est cette recherche du plaisir, commune à tous les vertébrés, mais associée à la sublimation amoureuse chez l'humain (et qui lui est propre), qui explique le succès démographique de notre espèce. Il ne faut donc pas négliger ces facteurs hormonaux, en partie sélectionnés par l'évolution, qui ont privilégié l'humain, en lui faisant anticiper le plaisir de boire, de manger, de se reproduire, garanties du maintien de son espèce et de son appétence à vivre. Un élément peu souvent pris en compte est

la singularité de l'humain féminin, parmi les mammifères et les primates, de ne pas avoir d'ovulation manifestée par des signes physiques perceptibles par la vision (absence de gonflement ou de changement de la coloration vulvaire) ou l'olfaction (en raison des performances médiocres de notre rhinencéphale atrophié). La femme, si elle veut (au sens biologique) être fécondée, doit séduire, adopter une conduite sémaphorique adaptée et mettre en avant d'autres signes d'attrait sexuel, et de façon permanente. Ce sont les seins, les fesses, la toison pubienne et les lèvres buccales pulpeuses, remplaçant les lèvres vulvaires cachées, nous explique Desmond Morris. Ainsi commence à se concevoir la nécessité d'instauration d'un couple, d'autant que l'homme, s'il veut assurer sa descendance, doit rester constamment près de la femme, évitant qu'un autre mâle ne l'approche, ou doit inventer des contraintes sociales ou religieuses instaurant un interdit d'adultère, avec sanctions à la clef. Ce n'est évidemment pas toujours suffisant, mais en l'absence de test ADN et d'huissiers, on devait alors s'en contenter.

Il faut aussi garder à l'esprit que les humains ont eu des conduites passionnées, ont pu perdre la tête par amour et avoir des comportements aberrants, que leurs sentiments amoureux expliquaient. « Cro-Magnon devait connaître la passion » supposait J. Courtin (dans *L'Express* du 27 juin 2002), après avoir découvert les merveilles de la grotte Cosquer, où s'expriment le raffinement et la sensibilité esthétique des artistes d'il y a 27 000 ans. « Des humains si sensibles étaient forcément aimants », ajoute-t-il, regrettant qu'on n'en trouve pas davantage de traces archéologiques. Mais le sentiment ne peut se fossiliser, à l'inverse des coprolithes.

R. Dale Guthrie (1977, 2005) défend l'idée que les représentations féminines de l'art paléolithique sont à rapprocher des images « artistiques » des revues de nus féminines destinés aux hommes. Chacun peut trouver matière à excitation dans ce qui lui convient, une chaussure (comme Jean-Jacques Rousseau), un sous-vêtement odorant, un tissu (ah, « le cri de la soie »), une cheville féminine, un renflement fessier, un corps obèse (il y a des fans de l'adipocyte), un décolleté, un graphisme sexuel. Mais nous ne trouvons pas de ressemblance entre les corps féminins ou les organes sexuels féminins représentés au Paléolithique et ces revues à usage d'hommes solitaires, et destinées à stimuler leur libido. S'il y a eu des conduites de fétichisme amoureux au Paléolithique, qui est « l'adoration de choses qui sont impropres à satisfaire directement les fins de la reproduction et l'importance sexuelle exagérée que l'on attache à un détail secondaire et insignifiant » (Binet, 1888), nous ne savons pas en reconnaître les manifestations dans l'art.

Tout n'est pourtant pas à rejeter dans la thèse de R.-D. Guthrie, et nous serions assez tentés de dire avec lui (citations traduites par J.-P. Duhard): « Les organes sexuels masculins expriment une domination. L'évolution des signaux sexuels provenant de la femelle sont très différents. Ils ont une composante importante d'attraction, bien que les gestes de subordination à l'homme et que les organes sociaux de soumission proviennent des parties reproductives de la femme ». Ou encore, à propos de la vulve, « point chaud » érotique (mais aussi coloré et odorant) : « La région vulvaire de la femelle est le « point chaud » de l'attraction chez la plupart des mammifères. Il est souvent de couleur contrastée ou de chaleur plus grande et il est une zone majeure de production odorante. Outre de produire des odeurs locales, les glandes parfument aussi les urines. Beaucoup, sinon la plupart des ongulés et des carnivores, parfument leur urine qui est chaude, si bien que non seulement la région vulvaire sent, mais partout où l'urine a été émise récemment, elle raconte : "je suis ici, venez si vous voulez de moi". À en juger par le comportement des hommes, la vue est attirante, mais aussi la fragrance. Je pense que la vulve de la femelle, en tant que zone cible pour l'attraction visuelle copulatoire, a été responsable de l'évolution des croupes. Les couleurs de la vulve ou les couleurs autour de la vulve se développent sur toute l'étendue des fesses, en offrant un signal renforcé : « là » est le but sexuel. Les femelles de nombreuses espèces ont une croupe cible dont les principales fonctions sont d'être un présentoir sexuel. Parmi de nombreuses espèces, il a pris un sens secondaire de la soumission, car il est utilisé pour remotiver une conduite d'agression en conduite sexuelle » (Guthrie, 1975).

Le même auteur, deux ans plus tard à Fribourg, réaffirmait : « Je pense que ces images

féminines furent, effectivement, très tôt érotiques», et poursuivait : «Les figures de vénus ventruës avec d'énormes fesses, des seins pendants et des vulves, (...) étaient sans aucun doute des créations artistiques masculines faites pour eux-mêmes ou pour les autres hommes (...). Les figures féminines de l'art paléolithique ont une grande ressemblance avec les images affichées dans les vestiaires masculins et celles des magazines érotiques (et) suivent quelques règles », qu'il résume ainsi : des corps entièrement nus, allongés ou ployés, des organes génitaux externes isolés, une exagération des volumes féminins, des répétitions d'images (effet de « revue ») et des accouplements (Guthrie, 1977).

L'adiposité féminine, prédominant surtout à la ceinture pelvienne, est une spécificité de la femme, une nécessité biologique et un stigmate de ses maternités ; rien d'érotique dans cette inflation adipeuse qui n'est pas la règle, mais que nombre d'auteurs ont méconnue, obsédés par un stéréotype féminin gras. L. Pales, étudiant les volumes féminins, trouvait moins de la moitié de corps à grosses fesses et à peine plus d'un tiers à gros seins. On est loin de la généralisation soutenue par R.-D. Guthrie. Si l'on admet qu'une vulve sans fente n'est pas érotique, on remarquera que seul le tiers des figures sculptées en est porteur (et presque aucune figure gravée de profil !). Un détail au passage, montrant la méconnaissance qu'ont les auteurs des œuvres : R.-D. Guthrie dote la vénus de Lespugue d'une fente vulvaire dont elle est dépourvue. Il écrit par ailleurs que les mains sont souvent appliqués de façon explicite sur les énormes seins. J.-P. Duhard en a recensé 4 cas dans le corpus mondial : une généralisation à partir de 4 cas, pour des centaines qui n'ont pas cette gestuelle mammaire des mains, est-ce ignorance ou parti pris ? C'est avec de telles approximations, répandues dans les médias, qui ne vérifient jamais leurs sources, que se répandent les idées fausses et les *a priori*, sans jamais de démentis ! Les scènes d'accouplements sont très rares, de même les scènes de masturbation, et l'on ne peut en prendre argument pour parler d'érotisme. Très peu de corps féminins sont allongés dans la posture lascive soupçonnée par R.-D. Guthrie (et Breuil), trois ou quatre à notre connaissance : deux à la Magdeleine des Albis (le troisième étant debout), un à Comarque et, peut-être, un à Gabillou.

Nous lui faisons une concession : la posture ployée et de profil accentue sans nécessité apparente la courbure fessière et, comme souligné par D. Morris, les fesses constituent un puissant signal érotique, « datant de l'époque où le mâle montait toujours la femelle par derrière ». Cela expliquerait le ploïement des corps féminins, destiné à mettre les fesses en évidence et à procurer du volume à celles qui en manquent, et

qui donnerait un sens aux simples silhouettes fessières et aux figures féminines schématiques. Une très belle illustration est fournie par un fragment d'os gravé de l'abri Faustin (Duhard, 1993a, pl. 52, p. 138), décrypté par A. Roussot : on y reconnaît deux corps féminins d'aspect juvénile, figurés de profil et en posture ployée, qui semblent occupés à leur toilette dans un cours d'eau, comme semblent l'indiquer des traits convexes interrompant leurs cuisses et d'autres traits linéaires horizontaux. Dans ce cas précis est admissible une idée de représenter deux corps dans une posture érotique.-

Mais rien de cela ne concerne la vulve, fendue ou non, fermée ou ouverte. Difficile de soutenir qu'un triangle pubien non fendu est érotique. Difficile de dire qu'une vulve béante et démesurée, associée à un gros ventre est érotique. Autant l'érection pénienne témoigne du désir, autant une vulve ouverte ne suffit pas à le dire, car il est d'autres raisons, notamment la béance de la parité. La vulve de *l'Origine du monde* de Courbet est close (depuis peu de temps semble-t-il), mais chacun (chaque homme et chaque femme) sait qu'une vulve s'ouvre et se referme sans laisser de traces du passage pénien, excepté une rougeur transitoire. La vulve, même fermée, suggère à l'utilisateur qu'il y a un creux derrière, et que ce vide est la place du pénis. La femme se réduit-elle à la vulve ? Certainement pas, mais comment dissocier l'une (la femme) de l'autre (la vulve) ? Qui peut ignorer qu'entre les cuisses de la femme s'abrite la fente affriolante humide et tiède, qu'elle est le but de la relation physique hétérosexuelle et le moyen d'assurer à

Figure 265a

Fente rougie, Gargas (cliché Delluc)



la fois la jouissance érotique et la reproduction ? Qui, sinon celles qui le nient, refusant de résumer la femme à son sexe, alors que c'est ce sexe qui singularise la femme et lui donne son identité individuelle et biologique, et son attrait !

La rareté de représentation du clitoris, est peut-être moins le signe d'une méconnaissance de l'organe, que de sa fonction. Lequel, de la femme ou de l'homme, est le plus ignorant ? Évidemment l'homme, ce qui plaiderait en faveur du sexe masculin des artistes. Alors que la toison pubienne est une spécificité humaine et que son rôle de sémaphore sexuel est vraisemblable, elle est très peu représentée sur les représentations vulvaires, trop peu pour attribuer à la toison pubienne un rôle érotique !

Pour nous, prises dans leur ensemble et les cas particuliers mis à part, certaines de ces images ne sont pas pornographiques, mais au plus érotiques, et constituent, comme toute forme d'art, un langage, qu'il nous appartient de décrypter. Si certaines de ces images ont un caractère érotique, sans argument déterminant en faveur de cette hypothèse, à qui étaient-elles destinées ? Les spécialistes du comportement humain laissent entendre que le désir ne naît pas de la même façon dans les deux sexes (Conte-Sponville, 2006 ; Lucie Vincent, 2004) : l'encéphale masculin, imprégné de testostérone dès le stade fœtal, serait davantage stimulé par les images érotiques que celui de la femme ; les femmes, imprégnées d'œstrogènes, d'ocytocine et de prolactine, seraient plus sensibles aux odeurs, aux sons et aux contacts.

Un psychiatre, le Dr A. Braconnier (1996), résume : « Les femmes en général parlent le langage de l'affectivité et de l'émotion, et les hommes le langage de l'action et de la description ». Cela vient conforter l'idée ancienne de Luce Passemard (1938) : les hommes étant émus par ce qu'ils voient, les représentations féminines leur seraient bien destinées. Dans ces figures féminines, ajoutait-elle, les chasseurs, frustrés par la dureté de la vie, « extériorisaient leurs besoins et leurs désirs ». Ce n'est qu'une hypothèse, à ajouter aux autres.

5 – La vulve et le sang

a - L'usage de l'ocre rouge

« On ignore encore tout de l'usage que les hommes préhistoriques faisaient de l'ocre et autres colorants, mais on peut aller jusqu'à imaginer, sur la foi des documents ultérieurs que, comme à partir de 35 000 ans les Aurignaciens, ils créaient des formes, symbolisaient le sang et la vie avec le rouge, disposaient des différentes teintes pour leur décoration corporelle », écrivait A. Leroi-Gourhan en 1976. En sait-on davantage actuellement ? En Médecine, nous savons que le rouge est la couleur qui excite le plus les cônes L de la rétine humaine et elle attire d'autant plus l'œil qu'elle est peu présente dans la nature (plutôt verte, photosynthèse chlorophyllienne oblige). Sa rareté dans la nature en fait une couleur d'exception, mais l'ocre rouge peut avoir été obtenu par calcination de l'ocre brun. Nous ne nous étendrons pas sur les usages de l'ocre, un matériau retrouvé dans de nombreux sites préhistoriques, depuis 75 000 ans pour les plus anciens, qui sont des fragments d'ocre gravés de Blombos (Afrique australe), outre sa présence dans la plupart des grottes ornées. Mais son usage n'est pas seulement pictural. Siccatif, il a été étendu sur les sols d'habitat, il a enduit des corps inhumés, tant au Paléolithique qu'en Égypte, il a servi à préparer les peaux, à débiter le silex (Ighilahriz, 1996), à réaliser des emmanchements (observé sur une sagaie à Lascaux) et à cicatriser les plaies. Et il sert à colorer le corps des femmes Himbas de Namibie, ce qui doit faire évoquer, l'ornementation, entre autres usages possibles, et rendre prudent dans l'interprétation, sans exclure une signification symbolique.

La coloration en rouge de fentes, creux ou reliefs intrigue les préhistoriens. B. et G. Delluc ont montré lors d'une exposition à la Cité des Sciences et de l'Industrie à La Villette pour Jean Bernard (1989a) que l'assimilation rouge = sang était très contestable et que le sang n'était jamais figuré explicitement. A la grotte Chauvet, dans les vulves peintes dont la base est remplie de noir, la fente vulvaire verticale est gravée à travers le noir, puis à travers l'ocre de la surface de la roche, jusqu'au blanc rocheux. Quel sens



Figure 265b

Fente rougeie, Gargas (cliché Delluc)



Figure 265c – Fentes rouges, Font-de-Gaume (cliché Delluc)



Figure 266 – Vulves avec traces de coloration rouge : a, Roc de Marcamps VA1 (cliché Duhard) ; b, Roc-aux-Sorciers, incisive gravée, BDD 294 (numéro provisoire) (cliché Mazière, MAN, RMN)

donner à ces trois couleurs : noir de la toison pubienne, rouge-rosé des lèvres, blanc nacré du vagin ? Au Portel, une fissure rocheuse, lue comme une vulve, faisant face à l'ithyphallique pariétal n° 15 de la galerie II, dite Jammes (Dauvois et Vézian, 1984), est enduite d'ocre : impossible de ne pas rapprocher l'homme et la fente. En d'autres lieux, des niches ou des fissures ont été rougies, et il est vraisemblable qu'il s'agit de vulves, plutôt que de plaies : grottes de Gargas en Hautes-Pyrénées (fig. 265 a et b) et de Niaux en Ariège ; réseau Guy Martin en Charente ; grottes de Villars et de Font-de-Gaume en Dordogne (fig. 265 c).

Dans la grotte Cosquer, deux mains négatives encadrent une fissure rougie, gestuelle graphique également observée à Gargas. Ces fissures vulviformes ont une particularité, elles sont étroites, excluant une idée de parturition, et leur coloration fait penser à un

sang de défloration (rouge) ou de première menstruation (noir au début et à la fin des règles). Les vulves gravées sur baguette au Roc de Marcamps portent des traces de couleur rouge (fig. 266 a), de même que la surface de certaines vulves striées sur dents de poulain (fig. 266 b). Qui peut assurer que les femmes paléolithiques ne se fardaient pas certaines parties du corps, comme la vulve ou les mamelons ? Des femmes sculptées ont été enduites d'ocre : la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse, la *Femme à la corne* de Laussel. L'ocre est présent également sur la plaquette des Fadets (où J.-P. Duhard voit une jeune femme et J. Airvaux un jeune homme), et sur le relief stalagmitique de Bédeilhac avec forme naturelle féminine, connue sous le nom de *Totem* (Gailli et Duhard, 1996). Ont été rougis également des fonds de galerie : Roucadour dans le Lot ; Tito Bustillo en Espagne (fig. 267). A Enlène, une paroi à l'extrémité de la salle du fond, est recouverte de dépôts pigmentaires soufflés, très superficiels mais colorant les moindres recoins et fissures, et certains reliefs rocheux ont été badigeonnés de peinture (Bégouën *et al.*, 2009).

Nous ne pensons pas que ce soit le sang en lui-même qui se trouve investi d'une forte charge symbolique, mais plutôt son écoulement, et avec une signification qui ne peut être la même pour l'homme (le chasseur) et la femme (la reproductrice). L'écoulement du sang pour l'homme a généralement un sens de mort : c'est par la blessure et avec le sang que s'en va la vie de l'animal chassé, comme celle de l'homme blessé parfois aussi. De l'ocre rouge se retrouve dans quelques sépultures. Et la quantité qui coule est impressionnante : 65 ml/kg de poids chez le renne (comme chez un humain, dont le poids est comparable), soit 4 à 5 l, dont les trois quarts contenus dans le réseau veineux, et des flots chez les plus gros animaux (10 fois plus pour un bison d'Europe), de quoi couvrir le sol et ensanglanter ceux qui les dépècent et démembrer. Et l'on peut imaginer couverts de sang les sept hommes entourant un bison équarri sur une plaquette de Raymondén (Musée d'art et d'archéologie de Périgueux MAAP), scène qui est la suite logique de celle de l'abri du Château des Eyzies (Musée national de Préhistoire des Eyzies), où neuf hommes armés se dirigent vers un bison.

Peut-on rapprocher de cette symbolique sexuelle possible des fentes colorées, l'introduction d'objets dans ces fentes ? R. Bégouën et J. Clottes ont abordé cette pratique à propos d'Enlène, où les Magdaléniens qui ont fréquenté et habité la caverne ont laissé, parmi leurs traces, des objets plantés profondément dans le sol et des os fichés dans les fissures de la paroi (Bégouën et col., 1996 ; Bégouën et col. 2009, p. 378-381). Ce phénomène de dépôts pariétaux transcende les époques, puisqu'il existe du Gravettien au Magdalénien et s'observe en divers autres lieux (par exemple à Erberua-Isturitz, Le Tuc d'Audoubert, Labastide, Montespan, Gargas, Fontanet, Brassempouy et Bédeilhac dans les Pyrénées ; à Lascaux, Bernifal, le Pigeonnier et Villars en Dordogne). Les auteurs concluent qu'aucune explication fonctionnelle ne rend compte de leur présence, de leur nature ou de leur insertion profonde (Bégouën *et al.*, 1996). Les auteurs suggèrent une hypothèse culturelle, « les exemples d'objets de toutes sortes déposés dans des fissures rocheuses, en liaison avec des « sanctuaires », étant attestés dans le monde entier dans des contextes religieux très différents ». Il s'agirait d'ex-votos. Mais on ne peut écarter l'hypothèse d'un geste d'appropriation ou de pénétration.

b - Le sang dans la vie humaine

Au plan symbolique, le sang peut aussi avoir un sens d'alliance : pacte de sang entre deux hommes (fraternité), pacte de sang (de défloration) entre deux clans (mariage), pacte de sang avec une divinité (sacrifice d'animal ou d'humain). On ne s'étonnera pas que les coutumes d'évitement du sang et les interdits et tabous du contact sanglant, soient très répandus dans le monde (Testard, 1982, 2005) : ils visent à empêcher celui qui part pour la chasse ou la guerre d'avoir le moindre rapport avec une femme pendant ses règles, sauf à courir le risque de voir le succès de leurs entreprises compromis. En étudiant la division sexuelle du travail, A. Testard a tout misé sur cet interdit du sang dans la chasse, négligeant le rôle majeur, et plus évident pour le clinicien, de la testostérone, hormone qui, chez l'homme chasseur, développe la masse musculaire et entretient l'agressivité, et n'est produite qu'en très petite quantité chez la femme au regard de l'homme (40 à 60 fois moins) (Delluc G., 2006).

De la même façon que le chasseur doit éviter la femme ensanglantée, la femme doit éviter la chasse sanglante et, si des femmes participaient à des chasses collectives, elles ne devaient jamais manipuler d'armes hématogènes (flèche, javelot, couteau) (Testard, 2005). Quand elles chassaient, elles pouvaient rabattre le gibier, l'attraper avec des filets, l'enfumer dans son terrier, le déterrer avec le bâton à fouir ou l'assommer avec un gourdin, mais sans jamais utiliser d'arme tranchante ou piquante. C'est probablement le sens de la scène du bâton perforé de La Vache (MAN 83364), où 2 hommes et 1 femme sont figurés derrière un cervidé (Duhard, 1993a, pl. XXXII). Quand une femme s'occupait d'activités sanglantes (chasse ou guerre), c'était au prix de la négation de sa féminité. Diane chasserresse était vierge et fuyait le contact masculin, n'hésitant pas à transformer ses soupirants en gibier à chasser (Actéon). Jeanne d'Arc était vierge, et en aménorrhée (sans règles), ce qui fut d'ailleurs retenu contre elle lors de son procès. Les Amazones légendaires étaient censées s'amputer le sein droit pour pouvoir tirer à l'arc. Certaines femmes de Sibérie pouvaient être chamanes, mais lorsqu'elles étaient ménopausées. Dans le monde chrétien, les hommes sont les seuls à pouvoir manier le sang du Christ et les femmes sont exclues de la prêtrise et donc de l'accès au sang sacré. « Tu immoleras chaque jour un taureau en holocauste pour te réconcilier avec l'Éternel » était-il enjoint au Peuple de Dieu, avant qu'il ne sacrifie le Christ (l'agneau de Dieu) lors de la messe. Est-ce une survivance de ces interdits du sang pour les femmes que de voir de nos jours encore des métiers sanglants réservés aux hommes, comme celui de chirurgien (sauf exceptions), de soldats combattants, d'équarrisseur ou de boucher ?



Figure 267 – Formes naturelles d'allure vulvaire et rougies à Tito Bustillo (Espagne) (cliché Angulo)

On observera que les exceptionnels animaux blessés de l'art paléolithique, s'ils saignent dans quelques cas, n'émettent jamais de sang figuré par de l'ocre rouge, mais de leurs blessures partent des traits gravés ou du pigment noir. De même la présence d'ocre rouge dans les sépultures (que certains imaginent devoir figurer le sang voire la vie) est somme toute rare et pourrait tout aussi bien s'expliquer par les propriétés siccatives et désinfectantes de ce minéral.

En étudiant les différentes croyances, il ressort une dichotomie entre le sang dangereux et le sang bienfaisant, entre le néfaste et le faste, l'impur (noir) et le pur (rouge), le sacré et le profane. Ainsi, de nombreux peuples font la distinction entre le bon sang rouge, un sang vital, qui coule de la plaie sacrificielle et que l'on offre aux divinités, et le mauvais sang noir, mortifère ou impur qui est celui des ecchymoses et des menstrues. L'ambivalence est grande pour la femme dont le sang peut accompagner l'amour (défloration), la vie (parturition) mais en même temps causer la mort (hémorragie du post-partum ou des tumeurs utérines).

Au plan physiologique, le sang coule chez la femme en diverses occasions : lors de la défloration une seule fois dans sa vie ; en principe au moment des règles, en théorie 4 jours par mois et 13 fois par an ; lors de l'accouchement et dans les suites de couches. Soit, 3 à 5 semaines au total. Peut-on dire, comme le font J. Angulo et M. Garcia (2005), que la couleur rouge est intimement liée au vagin ? Les médecins savent que c'est l'hymen qui saigne au moment de la défloration et l'utérus lors des règles et des couches, mais que c'est par la vulve que le sang coule *in fine*. Peut-on affirmer que le sang symbolise le cycle menstruel ? Rien n'est moins sûr : une femme normalement féconde, ayant des rapports réguliers, n'utilisant pas de moyen contraceptif et allaitant ses enfants, sur une période fertile de 35 ans en moyenne (de nos jours), pourrait avoir 25 grossesses ; l'un de nous (JPD) a connu dans les années 1950 une Périgordine ayant eu 24 grossesses et 18 enfants vivants. Si l'on considère que, pendant la grossesse et les 12 premiers mois d'allaitement, la femme est en aménorrhée physiologique (absence de règles), elle pourrait ne manifester aucune menstruation pendant 32 ans (9 mois + 6 mois x 25 grossesses) sur 35 années fertiles. La conclusion est que, au Paléolithique, une femme féconde devait avoir peu ou pas de menstruations : c'est une évidence physiologique.

Les règles, quand elles se produisent la première fois, inaugurent la période féconde de la femme et quand elles disparaissent à la ménopause signent son infertilité définitive. C'est un marqueur physiologique primordial, rythmant la vie féminine biologiquement active, à un degré que les hommes ne peuvent même pas imaginer. Espérés à la puberté, les saignements vulvaires sont redoutés par la suite car ils signifient, soit qu'il y a échec de la conception (menstruation), soit qu'il y a interruption de la grossesse (métrorragies), soit qu'intervient un processus pathologique, tumoral notamment, avec ses conséquences morbides (anémie, asthénie, infection) ou mortelles.

Un mot au passage sur la théorie de la supposée synchronisation des règles dans les groupes féminins par don de sang, proposée par Mme L. Pierrel (2005), défendant par ailleurs une hypothèse de la « grève du sexe » chez les femmes paléolithiques ! Dans les groupes féminins vivant en promiscuité, on observe effectivement une telle synchronisation autour du cycle d'une femelle dominante, incitant ses consœurs à se régler sur sa « période », grâce à ses phéromones d'origine axillaire ; la biologie suffit à l'expliquer, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer une sordide collecte menstruelle.

Revenons à la symbolique du sang et aux théories de MM. Angulo et Garcia. Une difficulté d'interprétation survient quand la coloration rouge est associée à une forme phallique : c'est le cas du phallus n°41 et de l'ithyphallique couché n° 46 de Bèdeilhac, mais aussi de l'ithyphallique ployé de Gourdan (MAN 48140A), et des humains masculins du panneau C de Cougnac. Là, pas d'hématorrhée physiologique du pénis, ni de saignement de défloration, que redoutent certains jeunes hommes « vierges ». Resteraient l'hémorragie par rupture du frein du prépuce, exceptionnelle et bénigne, ou les hémospémies et hématuries, très rares. Peut-on aller jusqu'à dire que le pénis rougi est le témoin d'une défloration féminine réussie, comme le drap souillé témoigne

de la virginité de l'épouse et de la virilité du mari ? On pourrait le dire, mais ces auteurs ne l'envisagent pas, et nous n'en dirons rien, ne voulant pas ajouter une hypothèse invérifiable à tant d'autres.

A. Testard concluait que le sang, dans sa symbolique, n'est ni bon ni mauvais. Dans certains contextes, il est crédité d'effets maléfiques, dans d'autres, d'effets bénéfiques : il est ambivalent. La symbolique du sang, liée aux structures les plus importantes de la société, aux rapports sociaux entre les sexes et à la façon dont se structurent les classes dominantes, se développe selon une logique propre, irréductible au biologique ou au psychologique.

Nous laisserons la conclusion (provisoire) à une historienne de l'art, féministe convaincue et qui n'a pas toujours tort, Mme C. Cohen : « L'art paléolithique livre sans doute des images qui semblent évoquer la sexualité, mais leur interprétation est délicate, et donne souvent à lire la succession de "modes" intellectuelles plutôt qu'un réel progrès dans la compréhension des mœurs sexuelles des Préhistoriques. Dans son déchiffrement, comme dans ses interprétations, l'approche de l'art paléolithique peut être un lieu privilégié de projection de nos propres cadres mentaux sur les cultures des hommes du passé » (Cohen, 2005). Par malice, on pourrait lui demander si elle ne projette pas son propre cadre mental en décrivant la figuration féminine de la grotte Chauvet comme « un corps de femme sans visage, réduit à l'objet de désir – un ventre, un sexe, la fente d'une vulve, l'entrouverture des cuisses, la courbe d'une hanche. Telle est la femme des origines, la plus ancienne de toutes [...], trente mille ans avant Courbet », mais réalisé sans son talent, ajouterions-nous. Si le corps de la femme est objet de désir, c'est majoritairement pour les hommes, nous le confirmons.

CHAPITRE V

LA VULVE DANS L'ART PALÉOLITHIQUE : COMMENT, QUI ET POURQUOI ?

L'établissement d'un corpus des vulves dans l'art paléolithique français avait pour premier but de réunir un matériel iconographique aussi complet et aussi indiscutable que possible, malgré d'inévitables oublis ou erreurs. Il a été débuté en juillet 2007, avant d'avoir connaissance des investigations parallèles de Raphaëlle Bourrillon pour sa thèse, soutenue en novembre 2009. La comparaison de ses données avec les nôtres, examinées sur place par des préhistoriens, dont deux exercent en outre la Médecine (Duhard, sous presse) a montré des différences dans le recrutement et dans l'appréciation des images, démontrant la part inévitable de subjectivité dans toute recherche, aussi objectivement qu'elle puisse être menée. A partir de notre base de données, limitée au sol français et aux 241 figures de vulves retenues d'après des critères diagnostiques anatomiques, une étude multidirectionnelle a été entreprise, avec un regard croisé, en associant nos compétences et nos spécialités. Il nous a semblé profitable d'examiner la répartition des vulves selon leur visibilité, leurs dimensions, leur forme, leur support, leur place chronologique, leur angle de vue et leurs associations. Notre étude ne porte que sur des vulves confirmées et ne prend pas en compte les très nombreuses images d'allure vulvaire (tabl. 2).

A - Une image vulvaire multiforme

1 - Montrée et cachée

Il est surprenant de voir avec quel soin des images humaines (et animales) ont parfois été inscrites dans des recoins quasi-inaccessibles, sinon pour la main tâtonnante de l'artiste et la frontale du préhistorien spéléologue. Si les manifestations artistiques se cachent, c'est que leur sens n'est compréhensible que par un petit nombre d'individus, voire par le seul auteur de l'œuvre. Auquel cas, elles pourraient être destinées à une entité supérieure qui transcende l'humain. En sachant que ce qui est valable pour le pariétal ou l'art sur blocs, ne l'est pas pour le mobilier, surtout s'il a un rôle utilitaire. Quand on voit reproduite l'image du *Sorcier musicien* des Trois Frères, on n'imagine ni le long cheminement qu'il faut faire sous terre, où nous guidait Robert Bégouën, ni la posture qu'il faut prendre, couché sur le dos, pour découvrir cette petite gravure sous un surplomb rocheux situé à 50 cm du sol ! Mais c'est une démarche utile, qu'aucune recension en bibliothèque, même savante, ne pourra jamais remplacer. On en revient très admiratifs devant la patience et la persévérance manifestées par les découvreurs, dont la modestie n'a que rarement reçue les lauriers des médias et la reconnaissance des compilateurs.

A Bédeilhac, par exemple, toutes les images humaines se trouvent dans des zones hors de portée de la lumière naturelle. On serait tenté de dire que c'est un art d'obscurité. Cinq sont situées dans des endroits d'accès difficiles : sous un plafond de moins d'un mètre de haut pour la vulve gravée n° 47 et l'humain ithyphallique couché n° 46 lui faisant face, ainsi que pour la vulve et le corps féminin découvert par G. Sauvet (inédit), et après une reptation de plusieurs mètres dans un laminoir derrière René Gailli pour accéder à la vulve modelée en argile n° 34. En se faufilant dans ce boyau argileux, humide et gluant, comment de ne pas penser à la pénétration vaginale du pénis et à l'expulsion du mobile fœtal ? Trois autres figures humaines sont d'accès facile, dans ce que l'on pourrait appeler l'espace de circulation de la grotte : c'est le cas de l'ensemble situé de part et d'autre du foyer magdalénien (avec restes culinaires) où coexistent le phallus

pariétal n° 41 (avec la forme vulvaire 41b calcifiée à sa base) et la forme féminine sur bloc stalagmitique n°40 ; c'est aussi le cas du phallus modelé en argile n° 60. C'est ce qui a fait parler de sexualisation de cette grotte (Gailli et Duhard, 1990).

A Fronsac, au fond de la longue et étroite galerie des Femmes (moins de 0,50 m à cet endroit), après une progression très difficile, et avec un recul visuel insignifiant, on découvre une petite vulve périnéale de 6,5 cm de hauteur, gravée à gauche dans une petite niche avec, à sa droite, un phallus, et sur la paroi opposée, dans la zone la plus étroite de la galerie, une figure féminine schématique et, après un passage encore plus difficile, deux autres figures féminines schématiques face à un visage humain et à deux mains gravés (Delluc et *al.*, 1996). L'association d'une FFS, d'une vulve et d'un phallus donne évidemment, à nos yeux, un sens sexuel à la composition : comment ne pas y voir un graffiti propitiatoire inscrit au plus secret de la grotte ?

A Gabillou, après une progression rampante sur 25 m de long sur le sol d'origine et après avoir découvert, le long de ce cheminement difficile, plusieurs figurations animales et d'autres humaines, le Dr et Mme Gaussen reconnurent, tout au fond de la galerie, les deux figures les plus remarquables de la grotte, le « sorcier n° 204 » et la « figuration féminine acéphale n° 200 » (Gaussen, 1964), reliées entre elles par un trait (Clottes, 2004). Comment ne pas y voir, selon J.-P. Duhard, une composition, avec un récit composé et une progression dramatique, où alternent des humains de sexe déterminé ou non (Duhard, 1990b) et aboutissant à une scène magique reproductive ? A Comarque (ou Commarque), une grotte obscure d'accès facile et court, les deux premières images de l'entrée sont un cheval (n° 2) et un corps féminin (n° 3) (Duhard et Delluc, 1993), puis on atteint une bifurcation, zone de rencontre de deux galeries, avec une vulve et un cheval à droite, une vulve et une FFS à gauche et deux vulves et un cheval en face. La zone ornée se poursuit sur la droite offrant chevaux, vulves, silhouettes féminines et têtes humaines dans une galerie étroite et sinueuse (Delluc, 1981). Cette grotte apparaît très structurée, avec une grande partie non destinée à être vue : le cheval et les représentations féminines s'y taillent la part belle. Sur les 5 vulves réalistes, 2 encadrent le passage vers la galerie principale et 3 sont proches de l'entrée d'un petit diverticule. A. Leroi-Gourhan considérait le cheval comme complément masculin de la femme. On pourrait aussi en faire le « véhicule » de celle-ci, comme l'est le lion de Pârvâti, ou le rat de Gânesh dans le panthéon népalais.

A Pergouset, un étroit boyau, long de 190 m, impose une reptation presque constante, coupée par de petits élargissements où se trouvent les gravures. Dans cette grotte, les reliefs naturels jouent un rôle indéniable (Lorblanchet, 2001b), notamment pour la mise en place des vulves, comme si « l'imagerie pariétale » rejoignait un thème de « création du monde », lié à une « mythologie des origines ». Les vulves de Pergouset, situées à plus de 60 m de l'entrée, frappent par leur gigantisme (deux fois plus grandes que la normale), et on pourrait se demander si cette exagération n'est pas l'équivalent de l'érection masculine.

A Cosquer, avant la submersion de l'entrée lors du maximum de la régression würmienne (vers 10 000 BP), les Paléolithiques ont dû progresser avec leurs lampes et leurs torches dans un couloir ascendant de 120 m de long, avant de déboucher dans une grotte de 60 m de diamètre (Clottes et *al.*, 2005, p. 23). Cette cavité a été visitée à deux époques, par les Gravettiens (entre 28 et 26 000 BP) qui ont laissé des tracés digitaux et des mains négatives et, plus tard, par les Solutréens (entre 20 et 17 000 BP) qui l'ont ornée d'animaux terrestres et marins et de nombreux signes. Toutes les œuvres qui ont subsisté sont en zone obscure.

Il faudrait intégrer à l'analyse des vulves (et autres représentations humaines) la notion d'art de lumière et d'art d'obscurité, d'art ostentatoire (y compris dans ses dimensions) et d'art secret, d'art montré et d'art caché. Il y a certainement des différences entre les femmes pariétales de la frise du Roc-aux-Sorciers (abri Bourdois), les deux femmes couchées de la Magdeleine-des-Albis, la femme d'Oulen et la femme n° 200 de Gabillou, qui sont inscrites de l'entrée au plus profond dans la grotte.

Tableau 2 – Inventaire analytique des vulves (MA : musée d'Aquitaine ; MAAP : musée d'Art et d'Archéologie du Périgord ; MNPE : musée national de Préhistoire des Eyzies ; MAN : musée de l'Archéologie nationale ; NM : non mentionné ; A : dimensions augmentées ; N : dimensions normales ; R : dimensions réduites ; Fém : féminine ; Masc : masculine ; FFS : figure féminine schématique ; Mag : Magdalénien ; Mob : mobilier ; Périn : périmètre ; Pub : pubien)

Sites	Datation (conf. ou probable)	Nbre/site	Support Bloc Pariétal Mobilier	Technique	Dimension Normale N Réduite R Augmentée A	vue pubienne périmétrale	Forme	Assoc. génitale vulve ou phallus	Association humaine Féminin Masculin	Assoc. animale	Dépôt ou lieu de consultation
Arcy (grotte du cheval)	Mag moy	1	PAR (1) GCA 9	Gravure (1)	A 20x20 cm	Pub (1)	quadrangulaire				Arcy-sur-Cure (89)
Arcy (grande grotte)	Gravettien	1	PAR (1) GGA vulve	Peinture (1)	?	Pub (1)	triangulaire		stalagmite féminine		Arcy-sur-Cure (89)
Bédélhaac (grotte de)	Mag moy	4	PAR (1) B34	Modelage (1)	N 12 x 15 cm	périn (1)	losange			bisons	Bédélhaac-Aynat (09)
			PAR (1) B47	gravure (1)	R 8 x 6 cm	périn (1)	fusiforme		homme 46 Ithyphallique	patte postérieure	Bédélhaac-Aynat (09)
			PAR (1) B ST-PI2-03	gravure (1)	A 20 cm	pub assise (1)	quadrangulaire		femme schématique	bison	Bédélhaac-Aynat (09)
			MOB (1) B H34	gravure (1)	R 6,5 x 5,2 cm	pub (1)	Triangulaire				Bédélhaac-Aynat (09) MPRM H34
Blanchard (abri)	Aurignacien	6	Bloc (1) B B4	gravure (1)	N 11x16 cm	périn (1)	Circulaire				Musée du Périgord (24) n°12183
			Bloc (1) B B8	gravure profonde sculpture (1)	N 11x16 cm	périn (1)	Circulaire	phallus			MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) B B9	gravure (1)	N 10x17 cm	périn (1)	Piriforme				MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) B B10a	gravure (1)	A 18x20 cm	périn (1)	Piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) BB10b	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	Piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) B B10c	gravure (1)	A 16x20 cm	périn (1)	piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n°56787
Castanet (abri)	Aurignacien II	5	Bloc (1) C B2a	gravure (1)	A 26x20 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C B2b	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C B5a	gravure (1)	R 9x10 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			Musée de Castelmerle (24)
			Bloc (on documenté)5b	gravure (1)	R 9x10 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			Musée de Castelmerle (24)
			Bloc (1) C BA	gravure (1)	A 35x20 cm	périn (1)	Piriforme	vulve			MNP Eyzies (24) (non retrouvé)

Cavaille (grotte de la)	Début du Paléolithique supérieur	1	PAR (1) C.7	gravure (1)	A 60x55 cm	périn (1)	Circulaire		Intégrée à corps humain ?	en face : cheval, bovin, mammoth	Couze-et Saint-Front (24)
Cazelle (grotte de)	Non documentée	# 17	PAR (14)	gravure (14)	A (14) <20 cm	pub (14)	mono angulaire (14)	vulves groupées	?	?	Les Eyzies-de-Tayac (24)
Cellier (abri)	Aurignacien	7	PAR (3) Bloc (1) C.alpha C.3	gravure (3) gravure (1) gravure (1)	A (3) <20 cm 18x16 cm R 8,5x7,5 cm	pub (3) périn (1) périn (1)	mono angulaire (3) Circulaire Piriforme	vulves emboîtées vulves détruites tracés arciformes			Les Eyzies-de-Tayac (24) MNP Eyzies (24) MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C.6 A	gravure profonde sculpture (1)	N 10,5x15 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C.6 B	gravure (1)	R 10x12,5 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C.6 C	gravure (1)	R 7,5x10 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C.6 D	gravure (1)	R 7,5x10 cm	périn (1)	quadrangulaire				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C.6 E	gravure profonde sculpture (1)	A 18x15 cm	périn (1)	mono-angulaire				MNP Eyzies (24)
Chaffaud (grotte du)	Mag Moy	2	MOB (1) C.1	gravure (1)	MOB 1,3 x 1,1 cm	pub (1)	Triangulaire	autre vulve	esquisse fig fem schém?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
			MOB (1) C.2	gravure (1)	MOB 1 x 2,5 cm	pub (1)	Triangulaire	autre vulve	esquisse fig fem schém?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
Chauvet (grotte)	Début Paléolithique supérieur	4	PAR (1) Ch Mégacéros 1	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire			félin	Vallon-Pont d'Arc (07)
			PAR (1) Ch Mégacéros 2	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire	vulve C.3			Vallon-Pont d'Arc (07)
			PAR (1) Ch Mégacéros 3	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire	vulve C.2			Vallon-Pont d'Arc (07)
Comarque (grotte de)	Mag moyen	4	PAR (1) Ch fond Com 4 PAR (1) Com 10 PAR (1) Com 28 PAR (1) Com 29	peinture (1) gravure (1) gravure (1) gravure (1) gravure (1)	A un peu R 10x8 cm N 11x11 cm A 14x22 cm N 12x14 cm	pub (1) périn (1) pub (1) pub (1) pub (1)	Triangulaire mono angulaire Triangulaire quadrangulaire Triangulaire			animal sommaire	Les Eyzies-de-Tayac (24) Les Eyzies-de-Tayac (24) Les Eyzies-de-Tayac (24) Les Eyzies-de-Tayac (24)
				gravure (1)		pub (1)	quadrangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
				gravure (1)		pub (1)	Triangulaire			à distance d' un cheval	Les Eyzies-de-Tayac (24)

Combarelles (grotte des)	Mag moyen ou sup	7	PAR (1) C.VID21	gravure (1)	A 15x15 cm	pub (1)	Triangulaire		"homme mammouth" VID20		Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C.VIIG73	gravure (1)	A 21x15 cm	périn (1)	Piriforme		1 homme 2 FFS	Mammouth et cheval	Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C.XG123	gravure (1)	A 16,5x15 cm	pub (1)	Triangulaire	vulve XG124			Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C.XG124	gravure (1)	A 16x22 cm	pub (1)	Triangulaire	vulve XG123			Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C.VG-10	gravure (1)	N h = 13 cm	périn (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C.VID-12	gravure (1)	A 17x14 cm	pub (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C.XD-166	gravure (1)	N h = 10 cm	périn (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
Cosquer	Solutréen	1	PAR (1)	gravure (1)	Non précisé	pub (1)	mono angulaire	chevrons en V			Calanque de la Triperie (13)
Cussac (grotte de)	Gravettien	3	PAR (3)	gravure (3)	Non précisé (3)	Pub (3)	triangulaire (3)	frise en bandeau			Le Buisson-de-Cadouin (24)
Deux Ouvertures (grotte des)	Solutréen	1	PAR (1)	gravure (1)	R 9x9 cm	pub (1)	Triangulaire		1 FFS		Saint-Martin-d'Ardèche (07)
La Ferrassie (grand abri de)	Aurignacien II	5	Bloc (1) LF 1A	bas-relief sculpture (1)	R 8x8 cm	périn (1)	Circulaire				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 1B	gravure (1)	R 4,5x6,25 cm	périn (1)	Circulaire	1 image scutiforme			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 2A	gravure (1)	A 21x21 cm	périn (1)	Circulaire	Vulve 2B			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 2B	gravure (1)	A 19x20 cm	périn (1)	Circulaire	Vulve 2A			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 3	bas-relief sculpture (1)	R 7x8,5 cm	périn (1)	Circulaire	phallus			MNP Eyzies (24)
		4	Bloc (1) LF 6A	gravure (1)	A 17,5x9,5 cm	Pub (1)	Triangulaire	Vulve 6B			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 6B	gravure (1)	N 15x8 cm	pub (1)	Triangulaire	Vulve 6A			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 7	gravure (1)	A 21x20 cm	pub (1)	Triangulaire	Gland ?			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 8	bas-relief gravure (1)	R 6x6,4 cm	périn (1)	Triangulaire	Autre image vulvaire ?		Tête animale?	MNP Eyzies (24)
Font-Bergeix (grotte de)	Magd VI	10	PAR (1) FB 5	gravure (1)	N 14x12,5 cm	pub (1)	Triangulaire				Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier (24)
			PAR (1) FB 17a	gravure (1)	R 4,5x5 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier (24)

				PAR (1) FB 17b	gravure (1)	R 6x5,75 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17c	gravure (1)	R 5,75x6 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17e	gravure (1)	R 6x5,75 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17f	gravure (1)	R 5x5,5 cm	pub (1)	Mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17g	gravure (1)	R 5,5x5,5 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17h	gravure (1)	R 5,5x6 cm	pub (1)	Quadrangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17i	gravure (1)	R 5,5x6 cm	pub (1)	Mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
				PAR (1) FB 17j	gravure (1)	R 7x6 cm	pub (1)	mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle-Pommier (24)
Fourneau du diable (gisement du)		1	Solutrén sup.	Bloc (1)	gravure (1)	R 8x8 cm	périn (1)	circulaire			aurochs et chevaux	MNP Eyzies (24)
Fronsac (grotte de)		4	Mag sup probable	PAR (1) F 32	gravure (1)	N 11x14 cm	périn (1)	piriforme	Phallus 26		chevaux	Vieux-Mareuil (24)
				PAR (1) F 34	gravure (1)	A 18,5x19 cm	périn (1)	circulaire	Phallus 26		Tête cheval ou cervidé	Vieux-Mareuil (24)
				PAR (1) F 42	gravure (1)	A 18,5x15,5 cm	pub (1)	triangulaire		FFS proches		Vieux-Mareuil (24)
				PAR (1) F 69	gravure (1)	R 6x6,5 cm	périn (1)	mono angulaire	phallus	1 FFS en face		Vieux-Mareuil (24)
Gabillou (grotte de)		1	Mag	PAR (1) Gab 22	gravure (1)	A 16x7 cm	périn inversée (1)	triangulaire			boviné	Sourzac (24)
Gargas (grotte de)		3	Gravettien	PAR (1) GC	gravure (1)	R 8x12 cm	périn (1)	piriforme				Aventignan (65) vestibule du Camarin
				PAR (1) GP C1	gravure (1)	A 30x20 cm	pub inversée (1)	quadrangulaire			Rhinocéros?	Aventignan (65) Pavillon chinois
				PAR (1) GP C2	gravure (1)	A 22x20 cm	pub inversée (1)	quadrangulaire			Rhinocéros?	Aventignan (65) Pavillon chinois
Gaudry Montgaudier (gisement de)		1	Mag moy ou sup	MOB (1)	gravure (1)	MOB centimétrique	pub (1)	triangulaire				Poitiers ?
Gouy (grotte de)		6	Mag final	PAR (1) G 4	gravure (1)	N 11x17 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulve 4'	2 FFS		Gouy (76)
				PAR (1) G 4'	gravure (1)	R 7x14 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulve 4	2 FFS		Gouy (76)

				PAR (1) G 51	gravure (1)	R 5x4 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy (76)
				PAR (1) G 53	gravure (1)	R 4x8 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy 76
				PAR (1) G 55	gravure et bas-relief sculpture (1)	A 19x19 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy (76)
				BLOC (1) G 99c	gravure et bas-relief (1)	R h = 9 cm	périn (1)	ovale allongé		1 FFS		Dépôt archéologique de la Seine Maritime (76)
Guy-Martin (réseau)		Mag moyen	3	PAR (1) GM 1	gravure (1)	R 5x7 cm	pub (1)	triangulaire	Vulves GM1 GM2	“nouveau-né”	cheval	Lussac-les-Châteaux (86)
				PAR (1) GM 2	gravure / relief naturel sculpture (1)	R 11x10 cm	périn (1)	triangulaire	Vulves GM1 GM3	“nouveau-né”	cheval	Lussac-les-Châteaux (86)
				PAR (1) GM 3	gravure / relief naturel (1)	R 9x10 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulves GM1 GM2	“nouveau-né”		Lussac-les-Châteaux (86)
Jolivet (abri de)		Mag	13	MOB (13) J1 à 13	gravure (13)	MOB (13) centimétrique	périn (13)	fusiforme (13)	Frise de vulves			?
Ker de Massat (grotte du)		Mag moy ou sup	1	PAR (1) KM Pal S1	gravure (1)	A 15x26 cm	périn (1)	quadrangulaire				Massat 09, entrée de la salle Paloumée
Lascaux (grotte de)		Mag ancien	1	PAR (1)	gravure (1)	R 6x9 cm	périn (1)	Mono angulaire			cheval	Abside de Lascaux 24
Laugerie-Haute ouest (abri de)		Gravettien supérieur	1	Bloc (1) LHO B5	gravure (1)	A 24x6 cm	périn (1)	fusiforme				MINP Eyzies 24
Laussel (abri de)		Aurignacien / Gravettien	4	Bloc (1) L 1	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	circulaire	3 images analogues			MA Bordeaux (33)
				Bloc (1) L 2	gravure bas-relief sculpture (1)	N 14x14 cm	périn (1)	piriforme			empreinte	MA Bordeaux (33)
				Bloc (1) L 4	gravure (1)	N 14x14 cm	pub (1)	circulaire				MA Bordeaux (33)
				MOB (1) Gland	bas-relief sculpture (1)	MOB 5 x4,3 cm	périn (1)	fusiforme	gland pénien			MA Bordeaux (33)
Limeuil (gisement de)		Mag sup	1	Bloc (1) L 243	gravure (1)	A H = 30 cm	pub (1)	triangulaire				MAN St-Germain (78) 56751/99/43/46
Madeleine (abri de)		Mag V	4	MOB (1) M BP	gravure (1)	MOB 0,6 x 1 cm	pub (1)	triangulaire	gland ?		Tête de poisson ?	MA Bordeaux 33
				MOB (3) M C	gravure (3)	MOB 1,5 x 1,2 cm	pub (3)	triangulaire (?)	vulves phallus			MAN St-Germain (78) 54448
Marche (grotte de la)		Mag moy	60	MOB (1) M 1	gravure (1)	MOB 0,5 x 0,7 cm	pub (1)	triangulaire		humain féminin ?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
				MOB (1) M NM JA711	gravure (1)	MOB 0,8 x 1 cm	périn (1)	triangulaire		tête humaine féminine ?		NM JA 711

				MOB (1) M NMJA710	gravure (1)	MOB env. 5 cm	périm (1)	fusiforme				NM JA 710
				MOB (1) M NMJA997	gravure (1)	MOB h = ? (env 10 cm)	périm (1)	mono angulaire				NM JA 997
				MOB (1) M Pé-48	gravure (1)	MOB h = 10 cm	périm (1)	triangulaire				Musée Sainte-Croix Poitiers Pé-48
				MOB (55) dents	gravure (55)	MOB (55) env. 1 x 1 cm	pub (55)	triangulaire (23) trapèze (30) losange (2)				une partie à MAN St-Germain (78)
Margot (grotte)		Mag final	2	PAR (1) M 50	gravure (1)	N 11x18 cm	pub (1)	quadrangulaire		corps féminin possible	2 chevaux	Thorigné-en-Charnie 53
				PAR (1) M 90	peinture (1)	R 6x5 cm	pub (1)	triangulaire		corps féminin possible		Thorigné-en-Charnie 53
Mas d'Azil (grotte du)		Mag moyen	5	MOB (1) MAN 47482	sculpture (1)	MOB	périm (1)	fusiforme				MAN St-Germain (78) 47482
				MOB (4) MAN 46521	gravure (4)	MOB (4)	périm (4)	fusiforme (4)	vulves			MAN St-Germain (78) 46521
Montespan (grotte de)		Mag moy	1	PAR (1) M h	modelage argile (1)	R 5x7 cm	périm (1)	circulaire	losange fendu		mammouth	Ganties-Montespan (31)
Mouthe (grotte de la)		Mag moy	1	PAR (1)	gravure (1)	A 30x40 cm	pub (1)	triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
Oulien (grotte d')		Solutrén	1	PAR (1)	dessin peinture (1)	R 10 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	plusieurs triangles			Labastide-de-Villac (07)
Pair-non-Pair (grotte de)		Aurignacien gravettien	1	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB	périm (1)	piriforme				MA Bordeaux 33
Pataud (abri)		Gravettien	4	BLOC (1) Bloc immeuble	gravure (1)	N 12,5x16 cm	périm (1)	circulaire				Musée Pataud Eyzies (24)
				MOB (1) AP60 5-1247 1	gravure (1)	MOB	pub (1)	mono angulaire	vulve			Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
				MOB (1) AP 5-1247 2	gravure (1)	MOB	pub (1)	Mono angulaire	vulve			Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
				MOB (1) AP 5-1247 3	gravure (1)	MOB	périm (1)	Mono angulaire	vulve	corps féminin ?		Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
Pergouset (grotte de)		Mag moy ou sup	2	PAR (1) P 38	gravure (1)	A 25x27 cm	périm (1)	triangulaire			animaux	Saint-Géry (46)
				PAR (1) P 82	gravure (1)	A 23x20 cm	pub (1)	triangulaire			animaux	Saint-Géry (46)
Pezyzie, La (gisement de)		Mag	2	MOB (1)	gravure (1)	MOB 4 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	vulve		Motifs floraux	Coll. Arsène-Henry
				MOB (1)	gravure (1)	MOB 4 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	vulve		Motifs floraux	Coll. Arsène-Henry

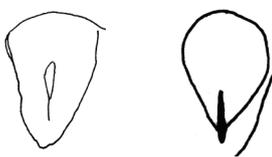
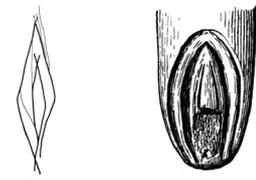
Placard (gisement du)	Mag ancien	1	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB (1)	périn (1)	fusiforme				MAN St-Germain (78) 55063
Poisson (abri du)	Aurignacien Gravettien	1	Bloc (1)	gravure (1)	Bloc (1)	gravure (1)	A 24x27 cm	gravure (1)	A 24x27 cm	périn (1)	piriforme	écusson			MNP Eyzies (24)
Roc-aux-Sorciers (abri du)	Mag moyen	20	Bloc (1) BDD 123	gravure profonde (1)	Bloc (1) BDD 123	gravure profonde (1)	R 9x7,5 cm	gravure (1)	R 9x7,5 cm	périn (1)	triangulaire				MAN St-Germain (78) 86628-123
Roc de Marcamps (gisement du)	Mag moyen	8	MOB (19) Dents	gravure (19)	MOB (19) Dents	gravure (19)	MOB 1 x 1 cm	gravure (7)	MOB (7) 3 x 2,5 cm	pub (19)	triangulaire (12) trapèze (7)				MAN St-Germain (78) 86628
Roque (grotte de la)	Mag sup	2	MOB (1) MA 70.19	gravure (1)	MOB (1) MA 70.19	gravure (1)	MOB bâton percé 10x5 cm	gravure (1)	R 10x5 cm	périn (1)	fusiforme ovulaire				MA Bordeaux (33) MA 70.19
Roucadour (grotte de)	Gravettien	1	PAR (1) LR1	gravure (1)	PAR (1) LR1	gravure (1)	R 3,5x1 cm	gravure (1)	R 3,5x1 cm	périn (1)	piriforme				La Roque (34)
Sous-Grand-Lac, (grotte de)	Mag moy ou sup	1	PAR (1) R II-17	gravure (1)	PAR (1) R II-17	gravure (1)	N 13,5x7,5 cm	gravure (1)	N 13,5x7,5 cm	pub (1)	triangulaire				La Roque (34)
Tuc d'Audoubert (grotte du)	Mag moy	1	PAR (1)	gravure (1)	PAR (1)	gravure (1)	A 24x40 cm	gravure (1)	A 24x40 cm	pub (1)	piriforme				Thérmines (46)
49 sites	Pré-Magdalénien = 19 Magdalénien = 29 non documentée = 1	241 vulves	Blocs = 37 pariétales = 83 mobilières = 121	gravées = 223 sculptées = 12 peintes = 4 modèles = 2	Blocs = 37 pariétales = 83 mobilières = 121	gravées = 223 sculptées = 12 peintes = 4 modèles = 2	120 pariétales et blocs : réduites = 40 normales = 18 augmentées = 57 inconnu = 5	pubiennes = 152 périnéales = 89	arrondies = 71 angulaires = 170	pub (1)	piriforme				Meyrals (24)
			sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	sur 241	Montesquieu-Avantès (09)

Légende : MA : musée d'Aquitaine à Bordeaux ; MAAP : musée d'art et d'archéologie du Périgord ; MINPE : musée national de préhistoire des Eyzies ; MAN : musée d'archéologie nationale de Saint-Germain en Laye ; NM : non mentionné. A : dimensions augmentées ; N : dimensions normales ; R : dimensions réduites. Fém : féminin ; Masc : masculin. FFS : figure féminine schématique ; Mag : Magdalénien ; Mob : mobilier ; Périn : périnéale ; Pub : pubien.

Tableau 3 – Répartition des vulves selon leurs dimensions. L'étude porte sur 115 vulves non mobilières (83 vulves pariétales et les 37 vulves sur blocs) de dimensions connus.

Dimensions	115 figures pariétales et sur blocs
Normales = 18 15,5%	Bédéilhac (B34), Blanchard (BB4, BB8, BB9), Cellier (C6A), Comarque (C10, C29), Combarelles (CVG10, CXD166), Ferrassie (LF6B), Font-Bargeix (FB5), Fronsac (F32), Gouy (G4), Laussel (L2, L4), Margot (M50), Pataud (bloc immeuble) et Sous-Grand-Lac (vulve)
Agrandies = 57 49,5%	Arcy Cheval (GCA9), Bédéilhac (ST-P12-03), Blanchard (BB10a, BB10b, BB10c), Castanet (CB2a, CB2b, CBA), Cavaille (C7), Cazelle (17 vulves), Cellier (C alpha et C6E), Chauvet (4 vulves), Comarque (C28), Combarelles (CVID21, CVIIG73, CXG123, CXG124, CVID12), Ferrassie (LF2A, LF2B, LF6A, LF7), Fronsac (F34, F42), Gabillou (Gab22), Gargas (GPC1 et GPC2)), Gouy (G55), Ker de Massat (KM Pal S1), Laugerie-Haute Ouest (LHO B5), Laussel (L1), Limeuil (L 243), Mouthe (1 vulve), Pergouset (P38, P82), Poisson (1 vulve), Tuc d'Audoubert (1 vulve)
Réduites = 40 35%	Bédéilhac (B47 et Bh34), Castanet (CB5a, CB5b), Cellier (C3, C6B, C6C, C6D), Comarque (C4), Deux-Ouvertures (1 vulve), La Ferrassie (LF1A, LF1B, LF3, LF8), Font-Bargeix (FB 17a, 17b, FB17c, 17e, 17f, 17g, 17h, 17i et 17j), Fourneau du Diable (1 vulve), Fronsac (F69), Gargas (GC), Gouy (G4, G51, G53), réseau Guy-Martin (GM1, GM2, GM3), Lascaux (1 vulve), Margot (M90), Montespan (Mh), Oulen (1 vulve), Roc-aux-Sorciers (BDD123), Roque (LR1, LR2) et Roucadour (R II 17).

Tableau 4 – Répartition des 241 vulves selon leur forme

Formes	Sous formes	Exemples types	Figures concernées
Arrondie 70 29%	Circulaire 19 8%	Castanet 5a 	Blanchard (BB4 et BB8) – Castanet (CB2a, CB2b, CB5a, CB5b) Cavaille (C7) – Cellier (C alpha) – Ferrassie (LF1A, LF1B, LF2A, LF2B, LF3) – Fourneau-du-Diable (1 vulve) - Fronsac (F34) – Laussel (L1, L4) – Montespan (Mh) – Pataud (bloc immeuble)
	Piriforme 24 10%	CombarellesVIIG73 / Blanchard 9 	Blanchard (BB9, BB10, BB10b, BB10c) – Castanet (CBA) - Cellier (C3, C6A, C6B, C6C) – Combarelles (CVIIG73) – Fronsac (F32) - Gargas (GC) - Laussel (L2) –Pair-non-Pair (mob) – Poisson (bloc) - Roc de Marcamps (7 vulves sur sagaie) – la Roque (LR1) – Tuc d'Audoubert (1vulve)
	Fusifforme /ovale 27 11%	La Roque / Roc de Marcamps 	Bédéilhac (B47) – Gouy (G99c) – Jolivet (J1 à J13) – Laugerie Haute Ouest (LHO B5) - Laussel (gland) – La Marche (M NM JA710) – Mas d'Azil (MAN 47842 et 4 vulves sur MAN 46521) – Placard (mob) – Roc de Marcamps (MA 70.19) - La Roque (LR2) – Sous-Grand Lac (vulve)
Angulaire 171 71%	Mono angulaire 29 12%	Cazelle / Lascaux 	Cazelle (17 vulves) - Cellier (C 6E) – Comarque (Com 4) - Cosquer (1 vulve) – Font-Bargeix (FB17f, FB17i, FB17j) –Fronsac (F69) - Lascaux (vulve) – La Marche (M NM JA997) - Pataud (AP60 5-1247 1, AP60 5-1247 2, AP60 5-1247 3)
	Triangulaire 90 37%	Roc-aux-Sorciers BDD296 / Chaffaud 	Arcy grande Grotte (GGA vulve) – Bédéilhac (BH34) - Chaffaud (C1, C2) – Chauvet (Ch Mégacéros 1 , Ch Mégacéros 2 , Ch Mégacéros 3 , Ch fond) – Comarque (Com 10, Com 29) – Combarelles (CVID21, CXG123, CXG 124, CVG10, CVID12, CXD166) – Cussac (3 vulves) – Deux-Ouvertures (1 vulve) – Ferrassie (LF 6A, LF 6B, LF 7, LF 8) – Font-Bargeix (FB5, FB 17 a, FB 17b, FB 17c, FB 17e, FB 17g) – Fronsac (F42) – Gabillou (Gab 22) – Gaudry (mob) – Gouy (G51, G53, G55) – Guy-Martin (GM1, GM2) – Limeuil (L243) – Madeleine (M BP, 3 vulves sur M C) – Marche (M1, M NM JA711, M Pé48, 23 vulves sur dents) – Margot (M90) – Mouthe (1 vulve) – Oulen (1 vulve) – Pergouset (P38, P82) – Peyzie (2 vulves mob) - Roc-aux-Sorciers (BDD 123, 12 vulves sur dents) – Roucadour (R II-17)

	Quadrangulaire 52 21%	Guy-Martin / Bédeilhac 	Arcy Cheval (GCA9) - Bédeilhac (B34, B ST-P12-03) – Cellier (C6D) – Comarque (Com 28) – Font-Bergeix (FB17h) - Gargas (GP C1, GP C2) – Gouy (G4, G4') – Guy-Martin (GM 3) – Ker de Massat (KM PalS1) - Marche (30 trapèzes et 2 losanges sur dents) – Margot (M50) - Roc-aux-Sorciers (7 trapèzes sur dents)
100,00%	Pourcentages arrondis		

Tableau 5 – Répartition des 241 vulves selon le support et la technique utilisée

Support	Technique	Site	Nombre de vulves	Datation
Blocs 37 vulves sur blocs	Gravure = 29	Blanchard B4, B9, B10a, B10b, B10c	5	Aurignacien
		Castanet CB2a, CB2b, CB5a, CB5b, CBA	5	Aurignacien II
		Cellier C alpha, C3, C6B, C6C, C6D	5	Aurignacien
		la Ferrassie LF1B, LF2A, LF2B,	3	Aurignacien II
		La Ferrassie LF6A, LF6B, LF7	3	Aurignacien III
		Fourneau-du-Diable	1	Solutréen supérieur
		Laugerie-Haute ouest LHOB5	1	Gravettien supérieur
		Laussel L1, L4	2	Aurignacien/Gravettien
		Limeuil L243	1	Magdalénien supérieur
		Pataud bloc immeuble	1	Gravettien final (P. VI)
		Poisson bloc	1	Aurignacien/Gravettien
Roc-aux-Sorciers BDD123	1	Magdalénien moyen		
	Bas-relief et gravure profonde = 8	Blanchard B8,	1	Aurignacien
		Cellier C6A, C6E	2	Aurignacien
		La Ferrassie LF1A, LF3	2	Aurignacien II
		La Ferrassie LF8	1	Aurignacien III
		Gouy G99c	1	Magdalénien final
		Laussel L2	1	Aurignacien/Gravettien
Mobilier 121 vulves sur objets mobiliers	Gravure = 117 (dont 75 dents)	Bédeilhac BH34	1	Magdalénien moyen
		Chaffaud C1, C2	2	Magdalénien moyen
		Gaudry (vulve sur dent)	1 dent	Magdalénien moy/sup
		Jolivet	13	Magdalénien
		la Madeleine MBP, MC	4	Magdalénien V
		la Marche M1, MNMJ A711, JA710, JA997, MPé-48	5	Magdalénien moyen
	
		la Marche (55 vulves sur dents)	55 dents	Magdalénien moyen
		Mas d'Azil MAN46521	4	Magdalénien moyen
		Pataud AP60 5-1247	3	Gravettien ancien (P. IV)
		la Peyzie bâton percé	2	Magdalénien
Roc-aux-Sorciers (19 sur dents)	19 dents	Magdalénien moyen		
Roc de Marcamps sagaie et bâton	8	Magdalénien moyen		
	Sculpture = 4	Laussel vulve sur gland	1	Aurignacien/Gravettien anc.
		Mas d'Azil MAN47482	1	Magdalénien moyen
		Pair-non-Pair vulve sur bâton	1	Aurignacien/Gravettien anc.
		Le Placard vulve sur bâton	1	Magdalénien ancien

Pariétal 83 vulves pariétales	Gravure = 74	Arcy grotte du Cheval GCA9	1	Magdalénien moyen
		Bèdeilhac B47, BST-P12-03	2	Magdalénien moyen
		la Cavaille C7	1	Début Paléolithique supérieur
		Cazelle	17	Non documenté
		Chauvet (Mégacéros1, Mégacéros2, Mégacéros 3,	3	Début Paléolithique supérieur
		Comarque Com4, Com10, Com28, Com29	4	Magdalénien moyen
		les Combarelles CVID21, CVIIG73, CXG123,
		CXG124, CVG10, CVID12, CXD166	7	Magdalénien moyen/sup.
		Cosquer	1	Solutréen
		Cussac	3	Gravettien
		Deux-Ouvertures	1	Solutréen
		Font-Bargeix FB5, FB17a, FB17b, FB17c,	10	Magdalénien VI
		FB17E, FB17f, FB17g, FB17h, FB17i, FB17j
		Fronsac F32, F34, F42, F69	4	Magdalénien supérieur
		Gabillou Gab22	1	Magdalénien III
		Gargas GC, GPC1, GPC2	3	Gravettien
		Gouy G4, G4', G51, G53	4	Magdalénien final
Guy-Martin Réseau GM1	1	Magdalénien moyen		
Ker de Massat KMPalS1	1	Magdalénien moy/supérieur		
Lascaux	1	Magdalénien ancien		
Margot M50	1	Magdalénien final		
la Mouthé	1	Magdalénien moyen		
Pergouset P38, P82	2	Magdalénien moy/supérieur		
la Roque LR1, LR2	2	Magdalénien supérieur		
Roucadour RII-17	1	Gravettien		
Sous-Grand-Lac	1	Magdalénien moy/supérieur		
Tuc d'Audoubert	1	Magdalénien moyen		
	Sculptées et gravées = 3	Gouy G55	1	Magdalénien final
		Guy-Martin GM2, GM3	2	Magdalénien moyen
	Modelées = 2	Bèdeilhac B34	1	Magdalénien moyen probable
		Montespan Mh	1	Magdalénien moyen probable
	Peintes ou dessinées = 4	Arcy Grande grotte GGA	1	Début Paléolithique supérieur
		Chauvet Ch fond	1	Début Paléolithique supérieur
		Margot M90	1	Magdalénien final
		Oulen	1	Solutréen

Tableau 6 – Répartition des vulves selon la chronologie

Datation	Sites	Nombre – technique – support
Non documenté	Cazelle (grotte de)	17 vulves – 17 gravées – 17 sur paroi
Début Paléolithique supérieur 5 vulves pour 2 sites (moyenne 2,5/site)	Cavaille (grotte de la) Chauvet (grotte)	1 vulve – 1 gravée – 1 sur paroi 4 vulves – 3 gravées 1 peinte – 4 sur paroi
Aurignacien = 27 vulves pour 4 sites <i>(moyenne 6,75/site)</i>	Blanchard (abri) Castanet (abri) Cellier (abri) Ferrassie (grand abri de la)	6 vulves - 6 gravées – 6 sur bloc 5 vulves – 5 gravées – 5 sur blocs 7 vulves – 7 gravées – 7 sur blocs 9 vulves – 6 gravées, 3 sculptées et gravées – 9 sur blocs
Aurignacien/Gravettien = 6 vulves pour 3 sites <i>(moyenne de 2/site)</i>	Laussel (grand abri de) Pair-non-Pair (grotte de) Poisson (abri du)	4 vulves – 3 grav, 1 sculp – 3 sur blocs et 1 mob. 1 vulve – 1 gravée – 1 mobilière 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc
Gravettien = 13 vulves pour 6 sites <i>(moyenne 2,17/site)</i>	Arcy Grande Grotte Cussac (grotte de) Gargas (grotte de) Lauferie-Haute Ouest (abri) Pataud (abri) Roucadour (grotte de)	1 vulve – 1 peinte - 1 sur paroi 3 vulves – 3 gravées – 3 sur paroi 3 vulves – 3 gravées – 3 sur paroi 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc 4 vulves – 4 gravées – 1 sur bloc et 3 mobilières 1 vulve – 1 gravée - 1 sur paroi
Solutréen = 4 vulves pour 4 sites <i>(moyenne = 1/site)</i>	Cosquer (grotte) Deux-Ouvertures (grotte) Fourneau du Diable (grotte) Oulen (grotte)	1 vulve – 1 gravée – 1 sur paroi 1 vulve - 1 gravée – 1 sur paroi 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc 1 vulve – 1 peinte – 1 sur paroi

Magdalénien	Arcy (grotte du Cheval d')	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
= 169 vulves	Bédailhac (grotte de)	4 vulves - 3 gravées et 1 modelée - 4 sur paroi
	Chaffaud	2 vulves - 2 gravées - 2 mobilières
	Comarque (grotte de)	4 vulves - 4 gravées - 4 sur paroi
pour 29 sites	Combarelles (grotte des)	7 vulves - 7 gravées - 7 sur paroi
	Font-Bargeix (grotte de la)	10 vulves - 10 gravées - 10 sur paroi
	Fronsac (grotte de)	4 vulves - 4 gravées - 4 sur paroi
	Gabillou (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
(moyenne de 5,82/ site)	Gaudry (gisement de)	1 vulve - 1 gravée - 1 mobilière
	Gouy (grotte de)	6 vulves - 4 gravées, 2 sculptés - 5 sur paroi et 1 sur bloc
	Guy-Martin (réseau)	3 vulves - 1 gravée, 2 bas-relief - 3 sur paroi
	Jolivet (gisement)	13 vulves - 13 gravées - 13 mobilières
	Ker de Massat (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Lascaux (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Limeuil gisement de	1 vulve - 1 gravée - 1 sur bloc
	Madeleine (abri de la)	4 vulves - 4 gravées - 4 mobilières
	Marche (grotte de la)	60 vulves - 60 gravées - 60 mobilières
	Margot (grotte)	2 vulves - 1 gravé et 1 peinte - 2 sur paroi
	Mas d'Azil (grotte du)	5 vulves - 4 gravées, 1 sculptée - 5 mobilières
	Montespan (grotte de)	1 vulve - 1 modelée - 1 sur paroi
	Mouthe (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Pergouset (grotte de)	2 vulves - 2 gravées - 2 sur paroi
	Peyzie (gisement de la)	2 vulves - 2 gravées - 2 mobilières
	Placard (gisement du)	1 vulve - 1 sculptée - 1 mobilière
	Roc-aux-Sorciers (abri)	20 vulves - 20 gravées - 19 mobilières + 1 bloc
	Roc-de-Marcamps (gisement)	8 vulves - 8 gravées - 8 mobilières
	La Roque (grotte de)	2 vulves - 2 gravées - 2 sur paroi
	Sous-Grand-Lac (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Tuc d'Audoubert (grotte du)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi (sol)

2 - Miniature et démesurée

Le recensement offre des surprises : nous nous attendions à trouver une majorité de vulves pariétales de dimensions normales ou proches de la normale (les mobilières étant par nature petites) ; elles sont la minorité et n'atteignent pas 20% (tabl. 3).

Les plus nombreuses ont des dimensions exagérées (49,5%) et un nombre conséquent a des dimensions réduites (35%) avec des extrêmes qui vont de 5 cm de diamètre (Font-Bargeix) à 60 cm (la Cavaille). Les plus petites sont parfois cachées (Fronsac 69), alors que les plus grandes sont ostentatoires. Mais il n'y a ni règle, ni explication.

3 - Arrondie et angulaire

Les formes affectées par les représentations de vulves ne respectant pas la stricte géométrie, leur appréciation laisse une place à la subjectivité et rend compte des disparités de lectures entre observateurs différents (tabl. 4).

Si l'on compare nos résultats avec ceux de Mme Bourrillon (2009, tome 1, p. 185-186), dont le recrutement est distinct pour partie, on observe un certain nombre de différences. Elle distingue 4 formes principales avec 22 sous-formes dans les vulves recensées par elle : 2 en fuseau, 2 piriformes, 5 sub-circulaires, 13 en triangle. La forme la plus fréquente serait, pour elle, le triangle (62%), puis les sub-circulaires (20%), les fusiformes (14%) et les piriformes (4%). En d'autres termes : près de 2/3 aurait une forme angulaire et plus de 1/3 une forme arrondie.

Dans notre recrutement, pour 241 vulves étudiées *in situ* (152 vues pubiennes et 89 vues périnéales) (Tabl. 1), avec seulement 2 formes principales et 5 sous-formes, près des 2/3 sont angulaires (71%) et moins de 1/3 arrondies (29%). Plus précisément, Les triangles représentent un peu plus du 1/3 du total (37%). Parmi les arrondies, la répartition entre circulaires, piriformes et fusiformes est assez proche (entre 8 et 12%). Nous divergeons apparemment pour les formes triangulaires. Elles sont 2 fois plus fréquentes dans le corpus de Mme Bourrillon, mais elle n'a pas fait la distinction entre mono, tri et quadrangulaires. Nous la rejoignons pour les formes arrondies : 34% pour Mme Bourrillon et 29% dans notre recrutement. Quant au sens à donner à ces

différences de formes, il nous a semblé que, en tenant compte des critères anatomiques, les arrondies étaient plutôt des vues périnéales et les angulaires des vues pubiennes, mais avec des correctifs pour prendre en compte la hauteur de la fente médiane. Au-delà de la moitié de la hauteur du triangle, par exemple, nous avons classé l'image en vue périnéale, la fente ne se voyant sur une telle longueur qu'en position gynécologique.

4 - Sur parois ou blocs et mobilière

Nous avons recensé 37 vulves sur bloc (15%), 83 vulves pariétales (35%) et 121 vulves mobilières (50%), avec l'inflation des 75 vulves gravées sur dents (tabl. 5). Les vulves sur blocs, 29 gravées et 8 sculptées (ou profondément gravées), sont en majorité pré-magdaléniennes (93%) et sont rares au Magdalénien, comme au Solutréen. Les vulves mobilières sont en majorité gravées, ce que l'on conçoit, la vulve ne se prêtant pas aussi bien que le phallus à la ronde-bosse. Et ces vulves mobilières gravées sont en majorité magdaléniennes, à l'exception de 5 cas : les 3 vulves du galet de l'abri Pataud, la vulve de Laussel sur un gland pénien et la vulve sur bâton percé de Pair-non-Pair. Les vulves pariétales occupent une place intermédiaire dans la fréquence ; on se serait attendu à un plus grand nombre, compte tenu de la facilité de les tracer sur une paroi, et leur place réduite nous fait émettre l'hypothèse que la mobilité et la maniabilité du support ont été préférées à sa commodité. Cela rejoint la constatation que des figurations féminines ont été réalisées en ronde bosse ou sur des supports de petites dimensions, mais ne nous fournit pas de solution à nos interrogations.

Les incertitudes de datation ne facilitent pas les comparaisons chronologiques (tabl. 6). Il ressort néanmoins que le début du Paléolithique supérieur (Aurignacien et Gravettien) offre aussi bien des vulves sur blocs (gravées surtout, avec quelques sculptées) que des vulves pariétales, en nombre significatif, et 2 vulves mobilières (Laussel et Pair-non-Pair). Alors que les figures humaines sont rares pour les deux sexes à l'Aurignacien, il est remarquable d'observer que les vulves sont déjà présentes, comme si elles perpétuaient une tradition plus ancienne, dont l'origine et l'ancienneté nous échapperaient. On pourrait considérer qu'elles témoignent déjà d'une capacité d'abstraction, de synecdoque propre aux hommes modernes, quelle que soit leur culture. Au Gravettien, les incertitudes de datation acceptées, on recense une douzaine de vulves, ce qui est peu (3 fois moins) par comparaison avec la quarantaine de statuettes trouvées (Duhard, 1993a, White et Bisson, 1998) et marque une différence avec la période précédente. Ce sont : sur parois, Cussac (3 vulves au moins) ; Gargas (3 vulves) ; Roucadour (1 vulve). Et, en mobilier, Laugerie-Haute ouest (1 vulve) ; Pataud (4 vulves). Le Solutréen n'est pas une époque bien fournie en représentations humaines, qu'elles soient corporelles ou segmentaires. Nous relevons : sur parois, la vulve pubienne de Cosquer, celle des Deux-Ouvertures et la celle d'Oulen et, sur bloc, la vulve périnéale du Fourneau du Diable. Le Magdalénien est l'époque où les vulves, tous supports confondus, sont les plus abondantes, comme les figures féminines d'ailleurs.

Cette exubérance se retrouve dans l'art magdalénien en général. La culture magdalénienne, écrit D. Vialou, « est marquée par un baby-boom dont le reflet démographique se manifeste par la multiplication de sites d'habitat dans toute l'extension européenne, particulièrement dans les deux derniers millénaires [...]. L'intensification est maximale dans les régions où se trouvent les plus fortes densités de grottes ornées et où la production de représentations mobilières est la plus forte » (Vialou, 2005). Ce *baby-boom* est illustré dans l'art par la présence d'enfants et de nouveau-nés dans le corpus humain magdalénien : à la Marche, à Fontanet, dans le réseau Guy-Martin (Duhard, 1996b) et peut-être à la Font-Bargeix (Barrière et col., 1990).

En associant les deux critères, support et chronologie, on fait d'intéressantes constatations. Les 3 supports sont retrouvés à toutes les périodes, mais les blocs sont plus fréquents pendant la période archaïque pré-magdalénienne, alors que les supports pariétaux et mobiliers dominent au Magdalénien. Les sites magdaléniens sont en nombre plus grand (29) que leurs prédécesseurs (19) et réunissent davantage de vulves (169 contre 55, soit 75% des vulves recensées). Mais si l'on retranche les 75 vulves magdaléniennes gravées sur dents de la Vienne, le pourcentage tombe à 59%. Les sites à vulves sont plus souvent pariétaux, tant avant le Magdalénien (9) qu'au Magdalénien

(18), soit 27 sites sur 49. En les regroupant avec les sites à vulves sur blocs (9 avant le Magdalénien et 2 au Magdalénien), on atteint 38 sites sur 49. En nombre, les vulves sont pour moitié magdaléniennes et mobilières (116/241 soit 48%).

Il y a très peu de sites bi-support (c'est-à-dire ayant livré des vulves sur plusieurs types de support) : 2 avant le Magdalénien (Laussel, Pataud) et 3 au Magdalénien (Bèdeilhac, Roc-aux-Sorciers, Gouy). Avant le Magdalénien, ce sont des gisements sous abri qui offrent des vulves, et donc un art d'extérieur, à la lumière du jour. Au Magdalénien, la grotte de Gouy offre 5 vulves pariétales et 1 sur bloc, mais le support semble avoir été détaché de la paroi. L'abri du Roc-aux-Sorciers offre à la fois une vulve sur bloc et 19 sur mobilier. Les dents gravées de vulves (75) représentent 31% du total des vulves (241) et 62% des vulves mobilières (121) ; elles sont produites essentiellement dans 2 sites : la Marche, avec 55 exemplaires (Delporte, 1993) et Le Roc-aux-Sorciers, avec 19 exemplaires (catalogue du MAN, 2009).

La Marche occupe une place véritablement à part et prééminente, dans l'art figuratif paléolithique en général, et magdalénien en particulier, avec l'abondance des figures humaines et animales. Son influence est encore à déterminer mais la diffusion des dents gravées de vulves en d'autres sites, voisins comme les Fadets et le Roc-aux-Sorciers, ou lointains comme Gaudry, le Chaffaud et Laugerie-Basse, incite à émettre l'hypothèse d'un centre d'art magdalénien de la Vienne, diffusant à l'extérieur.

5 - Associées entre elles

La statistique est « le seul langage qu'on puisse restituer à l'homme préhistorique sans entrer dans le champ de l'imagination », assurait A. Leroi-Gourhan (1976). Cette revue des vulves paléolithiques, que nous avons menée, site après site et vulve par vulve, a été faite sans idée préconçue, en ne retenant que les vulves caractérisées anatomiquement et non les images d'allure vulvaire. Ce sont les chiffres qui nous amènent à d'intéressantes constatations que seule pouvait offrir une étude systématique. Nous sommes conduits à distinguer diverses associations dans l'art pariétal.

Dans 21 cas, les vulves sont associées entre elles. Trois cas sont envisageables :

- Les séries de 2 sont notées dans 9 cas : 2 blocs à Castanet (Aurignacien, Castanet 2 et 5), 2 blocs à la Ferrassie (Aurignacien, Ferrassie 2 et 6), 2 vulves pariétales à Gargas (Gravettien, Pavillon chinois), 1 baguette avec 2 vulves au Chaffaud (Magdalénien), 2 vulves aux Combarelles (Magdalénien, XG123 et XG124), 2 vulves pariétales à Gouy (Magdalénien, Gouy 4 et 4') et 2 vulves étroitement associées à Chauvet (Aurignacien, Mégacéros). Soit : 4 cas à l'Aurignacien, 1 au Gravettien, aucun au Solutréen et 4 au Magdalénien.
- Les séries de 3 et plus se trouvent dans 11 sites regroupant 56 vulves, soit le quart du total : à l'Aurignacien (2 sites et 8 vulves) : Blanchard 10 (3 vulves sur le même support sur les 6 vulves du site) et Cellier 6 (5 vulves sur les 7) ; au Gravettien (2 sites et 6 vulves) : Cussac (pariétal, 3) et Pataud (mobilier, 3 du galet sur les 4 de l'abri) ; au Magdalénien (6 sites et 39 vulves) : La Font-Bargeix (pariétal, 9 regroupées sur les 10 de la grotte) ; le Réseau Guy-Martin (pariétal, 3 sur les 3 de la grotte) ; Jolivet (mobilier, 13) ; la Madeleine (mobilier, 3 sur les 4 du gisement) ; Le Mas d'Azil (mobilier, 4 sur les 5 du site) ; Le Roc de Marcamps (mobilier, 7 sur sagaie, sur les 8 du gisement). Il faut citer, en outre, la grotte de Cazelle, dont on attend l'étude méthodique avec impatience : elle compte au moins 3 vulves emboîtées sur la vingtaine annoncée sans détails ni datation précise.
- Nous rapprochons des séries le cas particulier des vulves mobilières gravées sur des supports analogues, dans le même site : ce sont les incisives de poulain gravées de vulves, au nombre de 55 pour la Marche et 19 pour le Roc-aux-Sorciers, soit 74 sur les 75 retenues (nous n'avons pas inclus Laugerie-Basse, ni le Chaffaud).

Les vulves en séries, sur le même support (56) ou des supports identiques (74), représentent 54 % des vulves retenues (130 sur 241). Ce pourcentage est remarquable et le devient encore davantage si on le rapproche de ce qui est observé pour les phallus, beaucoup moins nombreux que les vulves : on ne connaît aucune série de phallus sur



Figures 268 – Associations vulve-phallus aurignaciennes : a, vulve profondément gravée et phallus dégagé en bas-relief sur le bloc Blanchard 8 (cliché Delluc) ; b, vulve et phallus dégagés en bas-relief sur le bloc Ferrassie 3 (cliché Delluc) ; c, image vulvaire gravée près d'un phallus profondément gravé et près d'un anneau sur le bloc Castanet 3 (cliché Delluc) ; d (page ci-contre), vulve profondément gravée sur la face inférieure d'un gland pénien de Laussel, sculpté en ronde bosse (cliché Roussot)

le même support. Mais il y a des sites ayant livré plusieurs phallus, sans atteindre la production vulvaire de la Marche et du Roc-aux-Sorciers. Le sens de ces associations nous échappe le plus souvent. On peut cependant remarquer que les formes ne sont pas identiques : dans les associations ou les séries, ce ne sont pas des répliques, chaque vulve a son tracé particulier. La grotte de Font-Bargeix est explicite à cet égard avec sa frise de vulves gravées où toutes sont différentes.

6 - Pariétale complétée par un corps humain

Sans tenir compte des femmes pariétales ni des statuettes, dans un certain nombre de cas, les vulves sont associées à des éléments pouvant être interprétés comme des segments de corps humain.

- La vulve aurignacienne périnéale de la Cavaille est entourée d'un tracé arrondi évoquant l'abdomen ballonné d'une femme (fig. 43 et 44)
- La vulve gravettienne mobilière périnéale de Pataud, située à la partie médiane d'un galet, est une vulve inscrite entre 2 membres inférieurs en abduction (fig. 201).
- Trois vulves publiennes de Cazelle sont complétées par un tracé complexe interprété comme des membres inférieurs humains écartelés.
- La vulve aurignacienne pubienne du Pendant de Chauvet est complétée par un tracé complexe, tête de bison et/ou membres inférieurs humains (fig. 58).
- Deux vulves magdaléniennes pariétales publiennes de Margot semblent complétées par les éléments d'un corps humain, soit tracés, soit naturels (fig. 185 et 186).
- Nous n'avons pas décompté, dans le présent corpus des vulves, le triangle vulvaire n°17 de Saint-Cirq (Delluc, 1987), car il prend place clairement au sein d'un relief évocateur d'un pelvis (Duhard et Delluc, à paraître)

7 - Associée à un humain féminin

Dans 8 cas, les vulves sont figurées à proximité d'une représentation féminine.

- À Bédeilhac, selon G. Sauvet (communication orale à J.-P. Duhard), la vulve ST-P12-03 serait gravée à proximité d'une figure féminine (et d'un bison).
- Les 2 vulves magdaléniennes mobilières publiennes du Chaffaud sont sur la même face de la baguette qu'un tracé en « V » ouvert surmonté d'une cupule, le tout pouvant évoquer un corps féminin schématisé de face (fig. 57)
- La vulve solutréenne pariétale pubienne des Deux-Ouvertures est proche d'une FFS.
- A Gouy, trois vulves magdaléniennes sont associées à des figures féminines schématisées : les 2 vulves pariétales périnéales n°4 et 4' sont proches de 2 FFS et la vulve mobilière périnéale n°99c est longée par un corps féminin sur sa lèvre gauche (fig. 143 et 144)
- A Fronsac, deux vulves magdaléniennes pariétales sont proches de FFS : Fronsac 42 (en vue pubienne) est gravée à proximité immédiate de plusieurs FFS et Fronsac 69 (en vue périnéale) est contiguë à un phallus et proche d'une FFS.
- A la Marche, 2 vulves magdaléniennes mobilières sont associées à des segments de corps humain : l'une (pubienne) à la partie inférieure d'un corps, qui pourrait être féminin ; l'autre (périnéale) à une tête et une main humaine, de sexe indéterminé.

8 - Associée à un humain masculin

La vulve est rarement figurée à proximité d'un humain masculin.

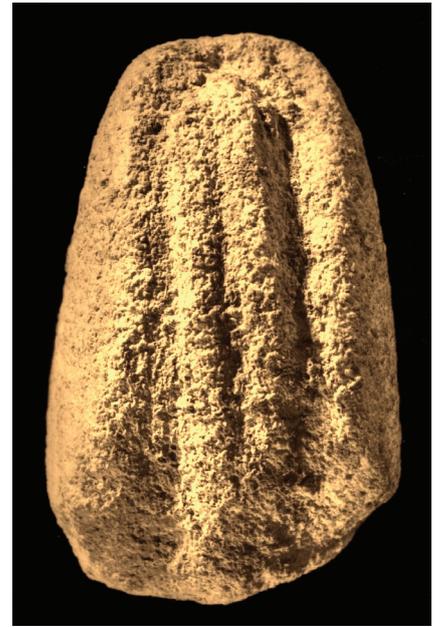
- La vulve magdalénienne pariétale périnéale gravée Bédeilhac 47 est située en face (à 60 cm) de la concrétion n° 46 en forme d'humain ithyphallique.
- Aux Combarelles, la vulve magdalénienne pariétale pubienne VID21 est proche de « l'homme mammoth » de Breuil et la vulve magdalénienne pariétale périnéale VIIG73 est entourée de figures humaines, dont 1 homme à gauche et 2 FFS à droite.

Rappelons que nous n'avons pas décompté, dans le présent corpus des vulves, le triangle vulvaire n°17 de Saint-Cirq (Delluc, 1987), car il prend place clairement au sein d'un relief évocateur d'un pelvis (Duhard et Delluc, à paraître). Mais il est intéressant de noter qu'il fait face à une représentation masculine ithyphallique.

9 - Associée à un phallus

Dans 9 cas, la vulve est associée à un phallus.

- 3 cas aurignaciens sont recensés : une vulve périnéale est contiguë à un gland de phallus sur le bloc Blanchard 8 (Delluc, 1978, p. 239-242) (fig. 268 a). Le bloc Ferrassie 3 porte un grand phallus associé à une petite vulve périnéale (Delluc, 1978, p. 287-289) (fig. 268 b). Un relief ovale de morphologie assez proche est associé à la vulve pubienne du bloc Ferrassie 7 et pourrait être également un gland pénien (Delluc, 1978, p. 296-297) . Sur le bloc Castanet 3 est gravé un phallus associé à une image d'allure vulvaire et à un anneau (Delluc, 1978, p. 268-270) (fig. 268 c).
- 1 cas aurignacien ou gravettien : le gland pénien de Laussel en ronde bosse (fig. 268 d) offre une vulve périnéale sur sa face inférieure (Duhard et Roussot, 1988), là où on peut aussi décrire le frein du gland, voire un hypospadias (Delluc G., 2006).
- Aucun n'est signalé au Solutréen.
- 4 cas magdaléniens : dans la grotte de Fronsac (Delluc et col., 1996), un même panneau offre 2 vulves (n° 34, pubienne et n° 32, périnéale, la plus proche) gravées sur le même panneau qu'un grand phallus (n° 26) partiellement décalotté (fig. 269), et la vulve n° 69, périnéale, est proche d'un autre phallus (et d'une FFS en face) ; un bâton percé de la Madeleine porte une vulve gravée pubienne et, sur la même face, un curieuse représentation en relief évoquant un gland pénien ou une tête de poisson (fig. 270) ; dans la même station a été trouvé un fragment d'os gravé de « queues de poisson » selon H. Breuil et R. de Saint-Périer (1927, p. 130), où nous voyons plutôt les gravures de trois vulves pubiennes et un phallus gravés (fig. 170).



Les 9 associations hétérologues (homme ou phallus associé à une ou plusieurs vulves) sont 2 à 3 fois moins fréquentes que les 21 associations homologues féminines (terme prêtant moins à confusion que homosexuelles), ce qui revêt probablement une signification particulière et laisserait supposer que cette conjonction n'était pas seulement sexuelle. Les vulves figurées dans ces cas sont plus souvent de type pubien, un angle de vue moins sexuel que le périnéal.

On peut en rapprocher quelques sites où le thème vulve est associé au thème phallus au travers d'objets différents, comme le Placard, dont les dépôts du Magdalénien inférieur ont livré deux bâtons percés, l'un orné d'une vulve réaliste (MAN 55 063) et l'autre d'un phallus gravé (fig. 271), ou le Roc de Marcamps où la sagaie aux 7 vulves, 4 sur une face et 3 sur l'autre (fig. 272 a), voisine avec un bâton percé au manche phallique très long (fig. 272 b), des objets ambigus comme un bâton percé du Roc de Marcamps orné de

Figure 269 – Vulves 32 et 34 gravées au voisinage du grand phallus 26 de la grotte de Fronsac (relevé Delluc)





Figure 270 – Vulve triangulaire gravée et possible gland pénien dans la partie inférieure d'un bâton percé de la Madeleine (cliché Ph. Jugie, Musée national de Préhistoire des Eyzies)

deux tracés triangulaires et d'un phallus (fig. 273) et la baguette de la Madeleine ornée, à une extrémité, d'un ours face à un gland de phallus, avec scrotum au méat urétral béant d'allure un peu vulvaire (fig. 274). Mais ce bâton porte aussi, à son autre extrémité, une image ovale pouvant faire discuter une vulve avec lèvres et même clitoris. Cette dernière interprétation n'a pas été retenue ici (Delluc G., 2006).

Dans le même esprit, on peut aussi en rapprocher les quelques exemples de statuette féminines ambiguës, d'allure phallique, comme : la statuette de Tursac (Delporte, 1959) ; la statuette de Weinberg (Mauern), baptisée « idole paléolithique de l'être androgyne » par L. Zotz en 1931 ; la statuette de Trasimène, décrite par P. Graziosi en 1939 et, même, la statuette très phalliforme des Milandes décrite comme préhistorique par R. White en 2002 (mais qui paraît bien douteuse). De même certaines FFS en ronde-bosse d'Europe centrale, par leur aspect vaguement cylindrique et leur taille, ont parfois un aspect phallique (Bosinski, 2010, p. 117-140). On ne peut exclure l'idée d'un « calembour » sexuel, mêlant dans la même lecture la femme et son « complément sexuel », le phallus.

10 - Associées à un humain de sexe indéterminé

Dans le réseau Guy-Martin 3 vulves magdaléniennes pariétales (1 pubienne et 2 périnéales) sont figurées avec un humain à l'habitus de « nouveau-né » dans une frise dite obstétricale.

Signalons que la vulve magdalénienne pubienne du Tuc d'Audoubert tracée sur l'argile du sol est entourée d'empreintes de pas de jeunes humains.

11 - Associées à un animal

L'association est difficile à établir, mais suppose au mieux une superposition et au moins une proximité immédiate, sur le même support (mobilier ou pariétal) ou, pour le pariétal, sur une paroi proche visuellement (au-dessus, au-dessous ou en face par exemple) ; compte-tenu de ces critères, nous relevons 23 exemples de vulves associées à un animal.

Dans 6 cas, on note une association à un cheval :

- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Fronsac n°32 est associée à des chevaux ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Fronsac n°34 est associée à une tête animale (cheval ou cervidé) ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de Lascaux est gravée sur l'encolure d'un cheval ;
- la vulve magdalénienne pubienne pariétale Margot 50 est gravée entre 2 chevaux ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de la Roque (le « signe losangique ») est gravée au-dessus d'un équidé ;
- la vulve magdalénienne pubienne pariétale Comarque 29 est gravée au-dessous d'un cheval.

Dans 4 cas, on note une association à un boviné :

- la vulve magdalénienne périnéale pariétale modelée Bédeilhac 34 est proche de bisons modelés ;
- les vulves en frise magdalénienne pariétale gravée de Font-Bergeix sont proches d'un aurochs ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Gabillou 22 est gravée sous la queue et en arrière d'un boviné ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale « réaliste » de la Roque est gravée sous le mufle d'un bovin.

En outre, la vulve solutréenne périnéale du célèbre bloc du Fourneau-du-Diable est gravée à proximité d'un ensemble d'aurochs et de chevaux.

Enfin, dans 13 cas, on note des associations à des animaux d'autres espèces ou à plusieurs animaux :

- en plus de la vulve solutréenne périnéale du bloc du Fourneau-du-Diable, gravée à

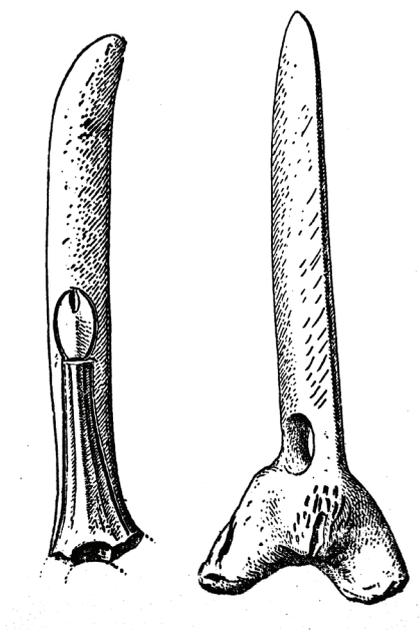


Figure 271 – Le Placard : bâtons percés, l'un avec un phallus, l'autre avec une vulve très réaliste (relevé Mortillet)

- proximité d'aurochs et de chevaux, qui vient d'être citée,
- la vulve gravettienne périnéale pariétale du Camarin de Gargas est gravée sous l'encolure d'un élan ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de Montespan est modelée à proximité d'un mammoth ;
- la vulve gravettienne pubienne pariétale de Roucadour est gravée à la base d'un ensemble d'animaux (mammoths, félins, rhinocéros) ;
- les 2 vulves gravettiennes pubiennes inversées pariétales du Pavillon chinois de Gargas sont gravées à proximité d'un possible rhinocéros (?) ;
- les vulves magdaléniennes périnéales pariétales Pergouset 32 et Pergouset 38 sont gravées à proximité de chevaux et de bouquetins (mâle et femelle près de Pergouset 32) ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Bédailhac 47 est gravée près d'une patte postérieure d'animal non identifié ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Comarque 4 est associée à un tracé sommaire d'animal ;
- la vulve aurignacienne gravée du bloc Ferrassie 8 est associée au verso à un tracé interprété comme une tête animale ou comme une image d'allure vulvaire ;
- la vulve du début du Paléolithique supérieur pariétale du Pendant de Chauvet est peinte près d'un bison et d'un félin ;
- la vulve du début du Paléolithique supérieur, périnéale pariétale, de la Cavaille est isolée sur la paroi droite de la cavité, mais elle est gravée juste en face d'un cheval, d'un bovin et de plusieurs mammoths ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale des Combarelles n° VIIG73 est gravée à proximité d'un mammoth et d'un cheval.

Une association peu commune est celle réalisée par les 2 vulves magdaléniennes pubiennes de la Peyzie, gravées sur un bâton percé en compagnie de motifs floraux, rarement présents dans l'art paléolithique.

Seul ou avec d'autres, associé à une ou plusieurs vulves, le cheval est retrouvé 11 fois, le boviné 6 fois, le mammoth 3 fois, le bouquetin 2 fois, le félin 2 fois, le rhinocéros 2 fois, l'élan et le renne 1 fois, soit une majorité d'herbivores. Le thème Cheval associé au thème Vulve est retrouvé 11 fois, le thème Boviné 6 fois. Mais le thème Vulve n'apparaît qu'une fois avec la combinaison Cheval – Bovin.

On ne prend plus guère en considération la théorie de la sexualisation des associations animales d'A. Leroi-Gourhan (bovin-féminin et cheval-masculin) ni celle d'A. Laming-Emperaire (allant dans le sens inverse), mais on remarquera cependant que le cheval est le plus souvent figuré (comme dans l'art paléolithique en général), devant les bovinés et qu'ils représentent à eux deux près des 2/3 des animaux associés à des vulves (16/25).

12 - Unique et isolée

Les vulves sont rarement isolées, seulement dans 9 sites dans l'état actuel de nos connaissances : la Cavaille, Le Cheval d'Arcy, le Fourneau du Diable, Gaudry, Lascaux, La Mouthe, Pair-non-Pair, le Poisson et Roucadour. En outre, ce nombre est sans doute trop élevé : près de la vulve de la grotte du Cheval d'Arcy, il y a un tracé ovalaire ; au Poisson, parmi les vestiges retrouvés sur une dalle effondrée du plafond, il y a un tracé aurignacien évoquant un fragment de vulve.

La vulve apprécie la compagnie, mais avec une préférence marquée pour d'autres représentations féminines. Est-ce à dire que le pénis, en érection ou non, est le mal aimé des Paléolithiques ? Ou que son rôle n'a pas semblé primordial dans l'idée paléolithique de la genèse, celui joué dans l'érotisme paraissant peu discutable.

B - Qui sont les auteurs des œuvres ?

Alors que nous pouvons détailler le style des œuvres jusqu'à établir des classifications, analyser les techniques jusqu'à pouvoir les reproduire, et décrire le processus



Figure 272 – Le Roc de Marcamps : a, vulves gravées sur une sagaie à biseau strié (cliché Duhard) ; b, phallus sculpté sur le manche d'un bâton percé (cliché Delluc)



Figure 273 – Le Roc de Marcamps : bâton percé orné de deux triangles d'allure vulvaire (recto et verso) et d'un phallus (cliché Duhard)



Figure 274 – La Madeleine : baguette gravée d'un ours face à un gland pénien au méat béant (cliché Leroi-Gourhan)

créatif jusqu'à l'imiter, nous n'en savons pas beaucoup plus sur les « créateurs », ou « manufacteurs » eux-mêmes, termes préférables à celui d'« artistes » pré-supposant un don artistique que tous ne possédaient pas. La qualité technique et picturale de certaines œuvres oblige à penser qu'elles ont été exécutées par des créateurs confirmés, en pleine possession de leurs moyens, et elles nous apparaissent comme des chefs-d'œuvres, apprécie le graphiste Gilles Tosello, alors que d'autres, plus sommaires, évoqueraient davantage une exécution par une main maladroite ou pressée. Des rapins et des débutants ont côtoyé les maîtres, « des professionnels au service d'une grande idée du groupe », selon A. Leroi-Gourhan (1964). Si le sexe des figures humaines (voire animales) est généralement facile à établir, quand existent des caractères sexuels de certitude, celui des créateurs l'est beaucoup moins. Il est malaisé de trouver des arguments probants en faveur de l'un ou l'autre sexe, et les théories des modernistes féminines ne sont pas convaincantes.

Il faut tenir compte, en outre, du fait qu'un même individu pouvait produire, suivant les circonstances, des œuvres élaborées et des œuvres rapidement exécutées : c'est ce qu'A. Leroi-Gourhan nommait l'écriture cursive, opposée à l'écriture élaborée (Delluc, 1990).

1 - L'âge des artistes

A. Leroi-Gourhan (1980-1981, p. 460 ; 1992, p. 367), pour avoir fréquenté beaucoup de grottes, était frappé par les « exploits spéléologiques des Paléolithiques » qui sont allés jusque dans les cavités offrant de réelles entraves à la pénétration humaine, en se souvenant qu'ils ne disposaient que de lampes à graisses ou de torches, offrant un champ lumineux limité et une autonomie restreinte. Tous les pariétalistes ont expérimenté ces difficultés, en se faufilant dans des espaces exigus, à champ visuel limité à quelques centimètres, comme par exemple dans la grotte de Bédouilh, où il faut ramper dans une chatière pour accéder à la vulve modelée sur argile, la grotte de Font-Bergeix, où le couloir mesure 1 m de large et 0,50 m de haut, la grotte de Fronsac, où la vulve 69 est gravée dans une petite niche, sur la paroi d'une galerie très exiguë, environ de 0,50 m de large et moins de 1 m de haut. B. et G. Delluc, qui ont l'expérience de ces cheminements pleins d'embûches, écrivent : « L'étroitesse extrême de certaines galeries de grottes ornées, telles Fronsac, la Font-Bergeix [...], la galerie terminale de la Mouthe ou la chatière de la grotte du Cheval d'Arcy-sur-Cure, tout comme la scabreuse escalade permettant d'atteindre le mammoth et le masque tracé à l'argile dans une petite coupole au sommet d'une cheminée de Bernifal [...], suggèrent que ceux à qui était confié le soin d'inscrire sur le rocher le message du groupe étaient très jeunes, minces, agiles et indemnes d'hypermétropie ou de presbytie. De même, celui ou celle qui a gravé ou sculpté telle ou telle minuscule œuvre mobilière ne devait pas présenter de déficit visuel lié à la sénescence. Ce sont là des indications précieuses concernant la jeunesse des artistes paléolithiques » (Delluc G., 2006, p. 169). Précisons que les traces dans la glaise au voisinage de la vulve modelée de Bédouilh, outre l'empreinte du fessier de l'abbé Breuil sur un bison qui n'a pas résisté à la pression, sont celles d'un homme.

Bien entendu, et les spéléologues le démontrent, il est possible d'emprunter les chemins suivis par les Paléolithiques, mais ils sont interdits aux sujets corpulents ou manquant de souplesse. A Cosquer, remarque Clottes : « Des traces anciennes montrent qu'une personne agile s'est livrée à quelques acrobaties » pour accéder à une faille située en hauteur (Clottes et al., 2005). Au Tuc d'Audoubert, il a fallu franchir une cheminée, actuellement équipée d'une échelle pour accéder au réseau supérieur. Il est troublant d'ailleurs de constater que l'essentiel des empreintes de pas retrouvées sont celles de jeunes enfants ou d'adolescents (Clottes, 1993).

L'ichnologue Michel Garcia, un spécialiste des empreintes, nous apprend que les traces relevées dans la grotte Chauvet sur une piste de 70 m de long, avec deux appuis de main et une vingtaine d'empreintes de pieds, sont celles d'un jeune garçon de 9 à 10 ans, d'après sa stature de 130 cm, et au pied de type européen (Garcia, 2005). Peut-on le considérer comme l'auteur des œuvres de cette grotte ? Probablement pas, car elles supposent une maîtrise des techniques qu'un enfant de cet âge ne possède pas, à moins

qu'il ne s'agisse d'un « Mozart » paléolithique du graphisme. Même constatation à la grotte de Fontanet, révèle le même spécialiste : sur des massifs argileux, un tout petit enfant a laissé ses empreintes, essentiellement de mains, et dans la partie terminale de la grotte, on peut accéder à de magnifiques empreintes de pieds humains qu'on trouve par dizaines dans cette zone, dont certaines évoquent le port d'une sorte de mocassin. D'autres grottes ont livré des empreintes de pas, Niaux (une dizaine de plages de pas d'enfants), Cabrerets, Cosquer, Montespan, Aldène, Pech-Merle, avec toujours cette prééminence des sujets masculins et des jeunes sujets, pré-adolescents ou adolescents. Au Tuc d'Audoubert, dans la « salle des Talons », ce sont les traces dans l'argile du piétinement de plusieurs jeunes sujets, qui semblent avoir exécuté une marche (ou une danse ?), la pointe des pieds relevé, autour de la vulve inscrite dans l'argile. Selon R. Bégouën, « L'abondance des traces n'est qu'apparente, si on la compare à l'immensité des galeries : une seule expédition conduisit sans doute une poignée d'hommes et de femmes à la Salle des Bisons d'Argile. L'incursion fut préparée par une brève reconnaissance des lieux, indispensable lorsqu'on s'aventure aussi loin. L'absence d'aire de séjour prolongé dans le Réseau Supérieur, due à l'éloignement de l'entrée et aux difficultés de circulation, implique que la logistique était assurée à partir d'autres foyers. Il devient alors plausible que les sculpteurs des Bisons d'argile et les chasseurs qui campaient en bas dans le Volp soient sinon les mêmes, du moins des membres du même groupe. Les artistes avaient le soutien actif de la communauté : si la fonction symbolique constituait la motivation principale de la présence magdalénienne, il fallait bien qu'une partie du groupe assurât la subsistance » (source <http://creap.fr/Tuc.htm>). R. D. Guthrie (2005), prenant en compte les empreintes laissées, le caractère maladroit et inachevé de nombre de figures, imagine que l'art paléolithique est en grande partie l'œuvre de jeunes gens, conduits dans les cavernes par l'attrait de l'exploration et de l'aventure, et qui auraient laissé des témoignages graphiques des préoccupations de leur âge : les animaux que l'on chasse et les femmes que l'on convoite. Ce serait un art ludique, davantage qu'un art magique, les graffitis digitaux, les mains pigmentées et les bris de concrétions en témoigneraient. Randall White dénonce avec force ces idées et lui reproche de ne pas s'en tenir à sa spécialité, l'éthologie animale, où il excelle (White, 2006).

Pourquoi trouve-t-on surtout des traces d'enfants au sol ? Une première raison invoquée tient au fait que les enfants vont aux endroits où les adultes ne vont pas, explique M. Garcia. Ils s'écartent du droit chemin en quelque sorte. Mais elle n'est pas convaincante, nous dit R. Pigeaud : « Pour avoir marché pieds nus ou en chaussettes sur le sol des grottes, nous avons pu constater que notre passage ne laissait quasiment pas de traces. D'où l'idée que les empreintes de pas [...] auraient pu être le résultat d'actions volontaires » (Pigeaud, *in* halshs-00350622, version 1, 7 janvier 2009). Et il imagine que ces enfants ont été guidés pour laisser des traces en certains endroits, alors que les adultes évitaient de laisser les leurs. La présence de pas d'animaux associées ou superposées à celles de ces enfants ne fait qu'accroître notre perplexité, quand on apprend que les empreintes animales sont contemporaines et qu'il s'agit, dans un cas d'un renardeau polaire (*vulpes lagopus* ou *isatis*), dans l'autre d'un canidé de grande taille, qui n'est pas un loup mais plutôt un chien : cette observation, et d'autres, amèneraient certains à bouleverser un peu la chronologie de la domestication et à remettre à l'honneur la théorie de E. Piette (1906) sur la semi-domestication des animaux aux temps pléistocènes. Cependant, le chien n'apparaît pour la première fois, avec certitude, que dans un niveau daté de 12 000 ans en Iran, à Palegawra (Vialou, 2004, p. 451).

2 - Sexe des artistes et division sexuelle du travail

Dans l'art paléolithique transparait une dichotomie sexuelle du travail, qui se retrouve d'ailleurs dans la majorité des sociétés humaines. L'art animalier, qui montre une réelle connaissance de l'éthologie animale, oblige à admettre que les artistes étaient des observateurs attentifs de la faune, reproduisant des détails sur le pelage, les bois, les attitudes, qui ne peuvent s'acquérir qu'en étant longuement au contact des animaux. « Dans le domaine bioclimatique, les documents pariétaux ne prouvent qu'une chose, à savoir que les hommes connaissaient les animaux qu'ils ont décrits ». (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 517). Les résultats des recherches de G. Maury sur les représentations

pariétales de bisons, dont il est un des spécialistes, faites à la demande de J. Clottes (Clottes et Courtin, 1994) plaident en faveur du naturalisme de ces animaux. Sur les 252 bisons ornant 13 grottes ariégeoises, cet éthologue reconnaît sans difficulté leur sexe, même en l'absence d'organes génitaux visibles, les autres caractères sexuels secondaires étant suffisamment explicites pour établir le diagnostic. Il distingue également les jeunes animaux des vieux, et repère des attitudes caractéristiques, comme l'écoute, la posture défensive, la course, le léchage et le rut. Près de la moitié des postures des bisons sont celles de défense, de recul et d'attaque. Il a décrit également des animaux morts, couchés sur le flanc et précisé que le bison recherche spontanément la compagnie des chevaux. Qui pouvait mieux connaître ces animaux, sinon des chasseurs, et qui étaient les chasseurs ? Hommes ? Femmes ?

On ne voit jamais de femmes affrontées à des animaux, voire associées aux exceptionnelles scènes cynégétiques. Sauf un cas, la scène sur bois de renne de La Vache (Duhard, 1993), où 3 humains suivent un cervidé, avec 1 femme intercalée entre 2 hommes, dont un armé d'une sagaie ou d'un épieu. Cette femme participait-elle à la chasse ou son rôle se limitait-il au portage des pièces de gibier ? Autre élément de réflexion : le gibier figuré appartient presque exclusivement à la grande faune, avec des herbivores plus nombreux que les carnivores, la petite faune étant très peu représentée (lièvre de Gabillou du panneau n° 12, léporidé de Roucadour, batracien sur une sagaie de Fontalès, hibou de Chauvet, belette du réseau Clastres), comme est peu ou pas figurée la flore. On pourrait être tenté de dire, puisque le recours à l'imagination est revendiqué par les préhistoriennes féministes, que les artistes ont représenté ce qu'ils chassaient ou collectaient. Et la pauvreté de représentation de la flore et de la petite faune, dont la collecte est attribuée aux femmes - en raison de la division sexuelle du travail exposée par A. Testard et défendue par E. Morin -, démontrerait qu'elles n'avaient pas de rôle créatif graphique.

Selon le philosophe et sociologue Edgar Morin, « il y a une dialogique entre le pôle masculin (agressivité, chasse, prédation) et le pôle féminin (amour, maternité, cueillette, foyer). L'aspect féminin domine tout ce qui est pacifié, pacifiant, à l'intérieur de la société [...]. L'aspect masculin domine tout ce qui est dominant et agressif ». Ce qui s'explique sans doute avant tout par la sécrétion prédominante de la testostérone chez l'homme et par l'action bien différente des hormones féminines, nos actions quotidiennes étant sous-tendue, entre autres, par des hormones, des neuro-transmetteurs, des phéromones... (Delluc G., 2006). Il est légitime de penser que les chasseurs de grande faune étaient majoritairement (voire exclusivement) des hommes, et que ce sont eux les auteurs des scènes où elle est figurée (Duhard, 1996 ; Delluc G., 2006). Nous partageons l'avis de A. Conte-Sponville (2006), en accord avec le D^r A. Braconnier (1996) : « Les femmes en général parlent le langage de l'affectivité et de l'émotion, et les hommes le langage de l'action et de la description ». Mais cela n'exclut pas que des femmes aient pu participer à l'élaboration des œuvres graphiques (comme il apparaîtrait pour certaines mains appliquées sur les parois), en se réservant la réalisation de certaines figures, comme celle de la petite faune, ou en coloriant les œuvres masculines.

Dans les peuples primitifs, c'est l'homme qui chasse, quelques heures par jour : il a du temps pour d'autres activités. La femme œuvre tout le long de la journée (cueillette, enfants, habitat) et ne participe que peu à la chasse par des actions non sanglantes : rabattre le gibier, l'assommer ou l'extraire du sol (Delluc, G., 2006).

Dès lors, les objets coupants ou piquants seraient peut-être plus utilisés par les hommes (lames, burins, sagaies, harpons), alors que d'autres (racloirs, grattoirs, lissoirs) seraient plutôt d'usage féminin, dichotomie que l'on retrouve pour les couteaux des Inuits ; le *pouko* masculin (un poignard) et le *oulou* féminin (une sorte de hachoir-racloir semi-circulaire). G. Delluc pense aussi que, compte tenu du rôle physiologique de la testostérone chez l'homme, il dessinait plus volontiers l'objet de son désir que son propre organe.

Mme C. Cohen, se référant aux données ethnographiques, insiste sur « l'importance des activités productrices ou artisanales des femmes » (2005). Comme souligné par

Descamps (1930), il existe dans les sociétés une division sociale à la fois par sexe et par âge, tendant à former « une petite communauté basée sur les échanges de services », où les femmes n'ont pas qu'une utilité reproductrice. Un consensus s'est dégagé autour de cette évidence.

3 - Le révisionnisme féministe

« A partir des années soixante, le mouvement féministe prend un essor considérable aux États-Unis et trouve un point d'ancrage dans la Préhistoire : la place des femmes dans les sociétés primitives renvoie à celle qu'elles occupent dans le monde contemporain... Depuis le XIX^e siècle, l'image des femmes préhistoriques n'était guère glorieuse : maltraitées, abusées sexuellement par les hommes chasseurs, dominants. Des travaux, menés d'ailleurs par des femmes préhistoriennes et ethnologues, anthropologues, sont entamés afin de mettre à bas ces idées préconçues et de mettre en évidence leurs rôles au centre de la vie sociale et économique : la cueillette, qui représente deux tiers de la nourriture consommée par un groupe de chasseurs-cueilleurs ; le dépeçage des animaux ; le tissage ; la vannerie ; on attribue même aux femmes l'invention de l'agriculture et la domestication des animaux » (Pierrel, 2005). L'engagement féministe va loin, jusqu'au déni de l'évidence, comme Pamela Russel, assurant dans un texte intitulé « Forme et imagination », où elle vilipende les naturalistes : « Mme Willendorf ressemble le plus à une moderne jeune femme surveillant son poids [*sic*], un peu trop potelée, mais certainement ni enceinte, ni mère » (Russel, 1993, p. 378). Partant de ce point de vue, aucune lecture physiologique du corps féminin n'est possible !

Que les femmes soient les auteurs exclusifs des représentations féminines est un *a priori* dogmatique, apparu dans les années 1970 sous l'impulsion de l'anthropologue Sally Slocum, suivie de E. Leacock, A.-L. Stoler, mais sans une vraie argumentation scientifique, quand ce n'est pas avec une certaine mauvaise foi, avouée par l'une d'entre elles dans un courrier fait à J.-P. Duhard ! A ce propos, nous soulignerons que les auteurs anglo-saxons méconnaissent la littérature francophone et que certains auteurs français, pour leur argumentaire, négligent de citer les travaux qui ne vont pas dans leur sens. Ainsi Mme M.-J. Bonnet, qui cite Leroy McDermott, ne dit pas un mot sur nos études (Delluc, Duhard) sur le réalisme des figurations humaines paléolithiques. Pas de référence non plus à l'étude de la démographie des sépultures, faite par P. Binant (1991a et b) : au Paléolithique supérieur, on observe une évidente supériorité des individus mâles dans la population sépulcrale, particulièrement en ex-URSS, en Italie et en Grande-Bretagne. La France y fait toutefois exception, avec 6 femmes pour 4 hommes.

Jane Balme et Sandra Bowdler de l'University of Western Australia (2006) reconnaissent une division sexuelle du travail dans les peuples chasseurs-cueilleurs, mais y voient une raison structurelle sociale, et non biologique. Nous les citons pour ne pas trahir leur pensée : « *A division of labour between sexes/genders in which, although there is some overlap, men hunt large game and women collect smaller game, shellfish and most plant foods, is a characteristic of all documented hunter-gatherer societies. We argue that there is no biological reason for this behaviour and that it must be a social construct. These gender roles became part of the structure of societies at the same time as other forms of symbolic behaviour associated with anatomically modern humans (Homo sapiens sapiens). Established gender roles were important for the first colonizers of a new continent, Australia, because it allowed the colonizers to tackle a completely new environment* »¹. Chacun se fera son opinion sur ces assertions.

Une « hypothèse révolutionnaire », s'extasie Marie-Jo Bonnet, est celle de Leroy McDermott, exposée dans un article paru dans *Current Anthropology* en 1996, qui défend l'idée d'autopourtraits : « This study explores the logical possibility that the first images of the human figure were made from the point of view of self rather than other and concludes that Upper Paleolithic "Venus" figurines represent ordinary women's views of their own bodies »². Nous ne partageons pas ce point de vue, repris avec enthousiasme par Mme M.-J. Bonnet, qui s'empresse de conclure, car cela va dans le sens de ce qu'elle veut prouver : « Autrement dit, les femmes avaient une activité artistique à côté de la nécessaire reproduction de l'espèce ». C'est une démarche peu scientifique de commencer par admettre une hypothèse, puis d'en déduire une thèse. Nos habitudes,

en Médecine, comme en Préhistoire, sont différentes : c'est de l'étude des faits, de leur analyse, de leur confrontation entre eux que naissent, après synthèse, nos hypothèses ou nos certitudes. A chacun sa méthode ! Aucun des quatorze commentateurs de l'article de Leroy McDermott, dans la même revue, ne partage d'ailleurs son sentiment : Bahn, Bisson, Cook, Davis, Delporte, Dobres, Duhard, Elkins, Hahn, Jelinek, Marshack, Svoboda, Tomaskova et White. Cette unanimité de spécialistes d'horizons pourtant différents a dû échapper à Mme M.-J. Bonnet.

Il semble évident que, dans un autoportrait, si l'on ne dispose pas de miroir, certaines parties du corps restent inaccessibles à l'œil : ainsi du dos et des fesses, et que d'autres sont d'accès limité, ainsi de la face postérieure des cuisses et de la région vulvaire. Une femme peut examiner une partie de sa vulve, la plus antérieure, mais ne la voit jamais en totalité, pas davantage qu'elle ne peut voir son anus, à moins d'être contorsionniste ! Un homme ne verra pas non plus ce dernier, mais n'a pas de difficulté à regarder son pénis, surtout s'il le flatte pour le rendre plus saillant. Il n'aura pas non plus de mal à examiner une vulve, surtout si la femme s'y complait. Mme C. Cohen, comme nous, envisage avec scepticisme la théorie de l'autoportrait, démontrant que les féministes ne sont pas forcément d'accord entre elles.

Dans l'hypothèse où ce seraient des hommes les concepteurs des œuvres, on comprendrait qu'ils aient préféré représenter la femme et sa vulve, manifestant dans ces figures l'intérêt compréhensible et probablement sexuel qu'ils lui portaient. Dans l'autre éventualité, de créatrices à l'origine des œuvres, les femmes montreraient très peu d'intérêt pour les hommes, si l'on en juge par le nombre restreint de représentations corporelles ou génitales masculines, et une très grande attention pour les vulves et les formes féminines ; cet intérêt ne peut être exclusivement sexuel, sauf à penser que ce sont des lesbiennes à l'origine de ces figures. Dans ce cas, il ne serait pas non plus génésique, la procréation ne les concernant pas. Mais, cela mis à part, cette seconde hypothèse rendrait compte de la composition du bestiaire figuratif, où dominent des animaux peu consommés par les Paléolithiques et, probablement, non chassés par les femmes.

Mme M.-J. Bonnet, qui milite depuis longtemps pour les femmes, et avec une conviction respectable, propose de voir dans la vulve une « porte initiatique », c'est-à-dire « un passage entre deux mondes. Entre le visible et l'invisible, bien sûr, mais aussi entre la lumière et l'ombre ou la vie et la mort ». Pourquoi pas ? Ce qu'il y a de certain, c'est que derrière la vulve se cache un espace mystérieux car occulte, nous le concédons, et que le passage par une vulve fait que pour l'homme il y aura désormais un avant et un après cette expérience, et que la conception de la femme et de la vie en sera définitivement changée. Bien entendu, nous rejetons l'idée, défendue par S. Freud (vivement remis en cause en 2010 par Michel Onfray dans *Le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*), que l'homme soit frappé de terreur à la vue d'une vulve ! Et nous ne dirons pas, avec Mme M.-J. Bonnet, que « la vue des vulves aurignaciennes était réservée aux femmes, dans le cadre d'initiations féminines dont les hommes auraient été écartés ». Elle ajoute même : « Pourquoi imposer aux hommes un tel traumatisme ? ». Peut-être que la vue d'une vulve surprend, choque peut-être, mais pourtant elle émeut, fascine et attire les hommes, et les préhistorien(ne)s hétérosexuel(le)s ne nous démentiront probablement pas pour l'avoir expérimenté. Les saphiques non plus. « Femme productive, inventive, artiste, la nouvelle femme des origines est née de la convergence des recherches de terrain et des spéculations nourries d'idéologie militante », concluait C. Cohen dans son article sur « L'art rupestre et les rôles de la femme au Paléolithique » (2007). Nous ne croyons pas compatibles le militantisme et l'analyse objective, donc le parti pris et la mauvaise foi devraient être écartés.

M. Gerassimov donne apparemment raison à M.-J. Bonnet : étudiant deux habitats du Paléolithique supérieur découverts à Malta en Sibérie, il a observé une répartition des différents outils en deux secteurs, l'un comportant couteaux, poignards et statuettes d'oiseaux, l'autre aiguilles, alènes, grattoirs, colliers et statuettes féminines. D'où il conclut que le premier était celui des hommes, le second celui des femmes. A moins que le premier ne fut l'endroit de la boucherie, et le second celui du tannage et de

la couture, sans impliquer un partage sexuel des tâches, pourrait-on rétorquer ; car rien n'est sûr, sauf aux yeux de celui (ou celle) qui défend ses idées (ou ses *a priori*). D'ailleurs, et cela ne clarifie pas le débat, aucune différence n'apparaît en comparant les modes d'inhumation ou le mobilier accompagnant les morts : les outils de silex et d'os déposés qui les accompagnent semblent être les mêmes pour les hommes et les femmes. En outre, la parure n'est pas l'apanage des corps féminins inhumés (au contraire, les hommes et les enfants en auraient davantage), même si elle paraît l'être dans les corps féminins figurés (Leroi-Gourhan, 1965). C'est la raison pour laquelle L. Pales (1972) en fait un caractère sexuel tertiaire. La rareté des informations a pu conduire des préhistoriens (ennes) à compenser par l'imagination les lacunes de nos connaissances et à projeter sur la femme paléolithique les mêmes schémas sociaux de leur culture ou à construire des hypothèses allant dans le sens de leur idéologie.

Un argument en faveur de la participation des femmes à l'ornementation rupestre serait fourni par l'application du ratio digital de J.T. Manning aux empreintes pariétales de mains, ce qu'ont fait A. Noury et J.-M. Chazine (2006) pour les figures de la grotte de Gua Masri II (Indonésie). C'est le rapport des longueurs index/annulaire qui, selon Manning, permettrait de reconnaître une femme (indice = 1) ou un homme (indice = 0,96). Appliqué, grâce à des logiciels, aux empreintes de mains de cette grotte, ce ratio montrerait que des humains des deux sexes ont participé à peu près à égalité à cette ornementation, mais avec une répartition différente et des zones définies. Sur les mains complètes de la grotte Cosquer, la même étude aurait permis de déterminer que les mains féminines étaient plus nombreuses que les masculines.

L'application de cet indice de Manning à la détermination sexuelle des empreintes de mains ne peut être acceptée aussi facilement que l'on fait Noury et Chazine. Manning veut faire dire bien d'autres choses à son ratio digital, comme la prédiction des chances de reproduction, la performance individuelle, l'hérédité, l'agressivité ou les préférences sexuelles. Il admet aussi qu'il y ait des variations chez le même individu selon l'âge et s'est cantonné aux adultes. Dans l'interprétation, il faut également prendre en compte qu'il y a des mains d'enfants, que d'autres sont litigieuses ou indéterminées, que la surface d'appui de la main cernée par le pigment est plus petite que la surface réelle de la main, rendant l'empreinte plus grêle, et que le fait d'appliquer sa main sur une paroi ne constitue pas exactement un acte artistique, aboutissant à une œuvre d'art.

Mme M.-J. Bonnet, encore, s'appuyant sur des exemples ethnographiques, affirme : « L'idée que l'art rupestre préhistorique ait pu être réalisé par des femmes trouverait une preuve dans certaines pratiques des aborigènes australiens, chez qui l'art sacré est, en certains lieux et en certaines occasions, réservé aux femmes » (2004). Comparaison ne vaut pas raison, car l'inverse s'observe également. Peut-on aller jusqu'à dire, si ces images vulvaires sont faites par des femmes ou pour des femmes, que ce sont les premières allusions saphiques dans l'art ? Elle poursuit sa démonstration conditionnelle et limitative : « Si on admet que l'art paléolithique a pu avoir une fonction rituelle ou religieuse, certaines images ou certains objets étaient peut-être destinées aux femmes ou à l'initiation sexuelle des adolescentes, plutôt qu'à un usage exclusivement masculin ». Pense-t-elle aussi aux objets phalliques, dont l'usage masculin est moins probable que l'emploi féminin et qui pourraient préfigurer les dildos et autres godes et vibromasseurs ?

Les pratiques solitaires féminines ne sont pas un usage moderne et les phallus en ronde bosse auraient pu être des « instrumentos de masturbacion » (Montandon, 1913 ; Angulo et Garcia, 2005 ; 2007). Ces auteurs s'appuient sur des exemples historiques : dès la plus haute antiquité les femmes de l'Orient faisaient un fréquent usage de phallus et autres objets matériels, ainsi que le prouve un passage du prophète Ezéchiel et la découverte de plusieurs spécimens de divers modèles dans les ruines de Pompéi et d'Herculanum (visibles au musée de Naples). Cette pratique a persisté de nos jours partout, comme l'attestent des exemples ethnographiques : les femmes africaines Mboundou et Nama utilisent un pénis artificiel pour des masturbations réciproques et les femmes Zandé emploient un phallus de bois et parfois un fruit que la femme, qui assume le rôle de l'homme, s'attache aux hanches à l'aide d'une ficelle.

Pouvons-nous en rapprocher cette curieuse statuette « phallo-féminine » supposée paléolithique, dite la « vénus des Milandes », décrite par R. White ? Il ne s'agit pas de Joséphine Baker, qui résida longtemps au château avec son mari Jo Bouillon, et qui n'usurpait pas le surnom de « vénus noire », mais d'une figurine en ronde bosse ramassée par un gamin dans les années 1980 au milieu des silex dans un champ voisin. Sa nature féminine n'est pas plus contestable que sa forme phallique, ce qui donnera du grain à moudre aux historiennes de l'art. On ne peut attribuer le même rôle aux phallus modelés en argile, à ceux gravés ou peints (40 cm à Fronsac), ni aux reliefs rocheux, surtout quand ils sont démesurés (50 cm à Cosquer) ou appendus aux parois (28 cm à Bédeilhac) ou aux plafonds. Quant aux vulves figurées, aucune ne peut faire penser à un substitut féminin, même la vulve modelée dans l'argile à Bédeilhac, béante, mais vierge d'agression, comme nous l'avons vérifié in situ, et ce malgré le passage de plusieurs préhistoriens ! Plus près de nous, la célèbre Vénus d'Urbino, peinte par le Titien, illustrerait une pratique masturbatoire, dans un contexte exclusivement féminin, où la seule référence masculine pourrait être la colonne dressée dans l'encadrement de la fenêtre. Mais J.-P. Duhard a montré que la gestuelle sexuelle de la main n'existe pas chez la femme dans l'art paléolithique (Duhard, 1989b ; 1993a). Exit donc cette théorie.

4 - Des œuvres faites pour les hommes ?

Après G.-H. Luquet, qui soutenait l'idée que ces œuvres ne traduisaient pas « le caractère générateur de la femme, mais son caractère voluptueux » aux yeux des Paléolithiques (1926), Mme L. Passemard affirmait : « Les statuettes féminines du Paléolithique supérieur sont l'extériorisation des besoins et des désirs des hommes de ce temps » (1938), accréditant l'idée qu'elles étaient faites pour et par les hommes. Est-ce l'invention de l'érotisme, qui est la création du désir et la recherche du plaisir et qui concourt à la reproduction sans en être le but ? Nous ne savons évidemment pas pourquoi ou pour qui étaient faites ces représentations vulvaires et phalliques isolées, et humaines corporelles. On pourrait aussi bien soutenir qu'elles étaient faites à la gloire de la femme, sans apporter davantage d'arguments que son intime conviction. Pour les « Modernes », par opposition aux « Anciens » (on pourrait aussi bien dire des féministes par opposition aux masculistes, pas forcément machistes), ces œuvres ont été faites par des femmes. C'est la thèse de Marie-Jo Bonnet (2004), une féministe militante et pratiquante, pour qui ce sont peut-être des autoportraits. C'est sans doute pour cette raison que cette auteure féminise certaines statuettes de Grimaldi : « *La Losange* » et « *La Polichinelle* » !

Un argument nous est fourni par la neurobiologie : l'encéphale masculin est davantage stimulé par la vue d'images érotiques que celui de la femme, alors que la femme est plus sensible que l'homme aux sons, aux odeurs, au contact (Conte-Sponville, 2006). Ce que confirme Lucie Vincent : en matière d'érotisme, l'homme préfère voir, alors que la femme préfère sentir ou toucher (2004). S'il était besoin d'un autre argument, il nous serait fourni par notre confrère psychiatre A. Braconnier (1996), pour qui les femmes réagissent et les hommes agissent. Cela ne désarme pas les féministes : « Pourquoi les femmes feraient-elles partie des non-initiés, alors qu'il y a tant de signes féminins ? », demande Mme Bonnet. Pour au moins une raison, assez simple : les femmes ont leurs propres rituels, que la physiologie des hommes leur interdit. Le passage par les étapes de la féminité, avec la défloration, la menstruation, la grossesse, la parturition, les suites de couches, la ménopause sont autant d'informations à transmettre, d'expériences à partager, d'histoires à raconter, dont les pauvres hommes sont exclus. Alors ils s'inventent des rites, imitant d'ailleurs parfois celui des femmes, notamment dans les rituels sanglants que peuvent être les meurtrissures du corps (circoncision, scarifications) et les blessures des animaux chassés.

Que conclure ? P. Bahn, critiquant les théories de R.D. Guthrie, soutenait en 1998 : « *A few have grossly exaggerated the importance of the vulva in the art. But, of course we do not know the sex of the artists* »⁴ (Bahn, 1998). Nous allons sans doute être classés parmi ces quelques

auteurs ayant souligné, plutôt qu'exagéré, l'importance de la vulve dans l'art et ce, dès l'Aurignacien.

5 - Que penser du rôle respectif de l'homme et de la femme dans les sociétés préhistoriques ?

S'il s'agit de défendre la place de la femme dans la société paléolithique, nous rassurons les féministes. Nous sommes convaincus de son importance, tant comme actrice (ou partenaire) sociale avec un double rôle : économique par la cueillette et le ramassage notamment, qui assurent les deux tiers de la nourriture consommée par les chasseurs-cueilleurs, sauf en climat très froid (Delluc G., 1995) et *génésiq*ue avec la reproduction et l'élevage des enfants, ainsi que partenaire (et actrice) sexuelle érotique, et l'on a insisté plus avant sur le rôle social de la sexualité. Notre pensée est très éloignée de celle d'Aristote, qui considérait la naissance des filles comme un premier désordre par rapport à l'harmonie dans la cité, ajoutant que, s'il n'y avait que des géniteurs mâles, l'humanité serait parfaite. (cité par Lhéritier, 1967). Mais sans poule, comment obtenir des poussins qui deviendront des coqs ?

Que des femmes aient réalisé des œuvres graphiques et pratiqué l'artisanat, y compris le débitage lithique, est aussi difficile à prouver qu'à contester. Quand on voit les squelettes féminins inhumés couverts de parures, on peut aussi penser que le statut social, et donc affectif, de la femme, ne devait pas être moindre que celui de l'homme. Il pouvait en être de même en matière d'art. Le graphiste et préhistorien G. Tosello (2005) n'a d'ailleurs pas manqué de les représenter dans diverses activités, y compris artistiques, mais non dans des scènes de chasse. Que les femmes aient eu l'exclusivité de certaines tâches est assuré pour quelques-unes (la gravido-puerpéralité et ce qui l'entoure) et reconnue pour d'autres (cueillette et ramassage, que devaient partager les enfants, vannerie, cordage, préparation des peaux ...). Nous sommes même enclins à penser que ce sont elles qui ont inventé la cuisine et la phytothérapie, initié l'agriculture et jeté les bases de la généalogie. Mais c'est un autre débat. Les Boschimans du nord Kalahari (plus humide que le sud) connaissaient des milliers d'espèces végétales et leurs propriétés, et en utilisaient plus d'une centaine pour leur consommation, dont les femmes étaient principalement les pourvoyeuses.

A. Testard, après avoir défendu la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs en 1982 et 1986, concluait aux *Rencontres préhistoriques des Eyzies-de-Tayac* de 2005, que nous n'avons pas de données sur le sujet concernant les Paléolithiques, et que l'« on ne peut rien dire » ! Ce qui est assez contradictoire avec ses travaux antérieurs et avec l'avis de certains préhistoriens (Delluc, G., 2006). Puis, considérant les « vénus », il ne les trouve pas réalistes car, dit-il, leurs traits sexuels sont accentués et elles sont souvent inexpressives, sans mouvement, et d'une symétrie presque parfaite.

L'opinion de A. Testard, n'est pas partagée par l'un de nous (J.-P. Duhard), qui a défendu dans sa thèse et ses différentes publications l'idée d'un réalisme polymorphe de ces figures féminines : anatomique, physiologique, kinésique, sexuel et social. Étudiant les groupements humains et les confrontations des humains, J.-P. Duhard conclut que la femme n'est jamais en situation conflictuelle et ne porte jamais d'armes, qu'elle est souvent en situation statique et que son rôle apparaît comme pacifique. L'homme est, à l'inverse, en situation dynamique, porteur d'armes ou de dépouilles animales, et il est parfois figuré en situation dramatique avec les animaux (1993a, 1996). Quant aux figures de femmes, on ne peut pas continuer à dire qu'elles sont figées et inexpressives : elles sont assez souvent animées, avec une gestuelle du membre supérieur, et montrent des sujets dans différents états biologiques : gravides ou non, pares ou non, avec des morphologies propres à ces états et différentes selon les âges, à l'image du vivant. Comme souvent, les auteurs, qui se penchent sur l'interprétation des figurations féminines, ont une vision stéréotypée basée sur une iconographie réduite à quelques « mammas » plantureuses (comme la *Vénus de Willendorf*). Ils n'ont jamais eu en main ou

sous les yeux les statuettes en question, n'ont pas remarqué les différences de taille et de matière entre elles, et n'ont bien sûr pas lu les résultats des études faites par d'autres, qui ont montré le réalisme kinésique et physiologique de ces œuvres.

Certaines « historiennes de l'art », comme Mme Cl. Cohen, ont basé des théories sur un nombre réduit d'œuvres (une centaine) réparties sur 35.000 ans, de la Préhistoire à l'époque contemporaine, alors que ce sont plusieurs centaines que le seul art paléolithique a produites : R. Bourrillon (2009) en recense 916 dans sa thèse de 2009. Un choix réducteur, donc, avec une vision limitée qui n'est pas une démarche scientifique, mais plutôt philosophique, ou militante. Nous trouvons regrettable que, faute d'avoir examiné les œuvres et lu les bons auteurs, de fausses assertions soient proférées : par exemple, l'historienne de l'art M.-J. Bonnet (2004) écrit que la *Femme à la corne* de Laussel a une fente vulvaire nettement incisée, alors qu'elle en est dépourvue ; L. Pierrel (2005) commet la même erreur ; Mme Bonnet ajoute, au corpus des quatre femmes sculptées de l'abri Bourdois du Roc-aux-Sorciers, « Trois Grâces » gravées en bas-relief (précise-t-elle), mais inconnues de nous ou, encore, elle confond modelage et gravure pour la vulve en argile de Bédeilhac.

Il apparaîtrait donc que l'on puisse disserter de ce que l'on n'a pas vu, et nous pourrions relever d'autres erreurs de ce genre chez d'autres auteurs, comme R.D. Guthrie (1977), qui affecte d'une fente vulvaire la *Vénus de Lespugue* (Musée de l'Homme), qui n'en a jamais eu ! Mais ce n'est pas le propos. Nous sommes rejoints par R. Bourrillon pour qui le rôle imparté aux deux sexes est « nettement différencié », laissant penser qu'il est le reflet de « dissemblances idéologiques et socio-économiques ». En « simplifiant quelque peu », elle en vient à penser que la période pré-magdalénienne est une « ère féminine », « centrée sur une symbolique en rapport avec la fécondité », tandis que le Magdalénien apparaît comme une « ère de chasseurs », « la femme étant ramenée à une forme schématique exprimant seulement une idée générique ».

Si Jean de la Roche, qui a défendu l'idée d'un « culte de la femme genitrice chez les hommes quaternaires » (1937), était encore de ce monde, il serait pris à partie par Mme C. Cohen (2005), qui ne partage pas cette opinion : « Il est peu plausible, dit-elle, que les Paléolithiques se soient attachés à magnifier la fécondité des femmes ». Et, en femme du XXI^e siècle, elle poursuit : « On sait que le contrôle de la fécondité et l'espacement des naissances est une nécessité vitale pour les peuples nomades vivant de la chasse et de cueillette ». C'est l'inverse qui nous semble davantage plausible : les groupes humains dits primitifs (ou primordiaux ?) ne peuvent survivre qu'à partir d'un certain nombre d'individus, quelques dizaines au minimum selon A. Leroi-Gourhan (une trentaine) et les ethnologues (une cinquantaine). En-dessous, il n'y a pas d'entre-aide et, au-dessus, un risque d'épuisement des ressources de l'environnement. Et il est nécessaire, pour de simples raisons démographiques, que les couples aient au minimum deux enfants vivants en moyenne pour simplement maintenir le même nombre d'individus dans le groupe et au moins trois pour que le groupe soit en expansion. Et sans doute plus encore, en tenant compte de la mortalité très importante des mères et des enfants (Delluc, G., 2006). Comment imaginer que les humains aient réussi à coloniser la terre entière, en limitant la fécondité des femmes ?

M.-J. Bonnet (2004) renvoie dos à dos femmes et hommes, attribuant l'exécution des vulves aux premières et celle des phallus aux seconds, et elle ajoute : « Pourquoi "les hommes de ce temps" s'intéresseraient-ils plus à la représentation des vulves que des pénis en érection ? Mystère. Mais quand on sait l'importance symbolique qu'a prise le sexe masculin au cours de l'histoire, on peut se demander si les vulves n'étaient pas au contraire l'expression d'un intérêt féminin pour les cultes aux Déeses Mères et à l'énergie féminine. Malheureusement ce genre de questions est encore écarté des préoccupations scientifiques ». Et elle enchaîne : « Nos ancêtres aurignaciens ne semblaient pas horrifiés à la vue du sexe féminin. On peut penser qu'ils y voyaient autre chose qu'un vide imprésentable, peut-être une « porte initiatique », c'est-à-dire un passage entre deux mondes. Entre le visible et l'invisible, bien sûr, mais aussi entre la lumière et l'ombre, ou la vie et la mort. D'où l'intérêt de ces découvertes de l'art préhistorique qui nous invitent à remettre en question pas mal d'idées reçues sur la

libido, notamment les théories freudiennes sur la sexualité et la horde primitive. Freud pensait que la vue du sexe féminin inspirait une terreur qui était liée selon lui à l'angoisse de castration. « Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration lorsqu'il voit l'organe génital féminin. Pour quelles raisons cette impression conduit-elle certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte cet effroi, cela certes, nous ne pouvons pas le dire. » (Freud, 1969, recueil des travaux du philosophe sur *La Vie sexuelle* de 1907 à 1931). Dans un autre texte sur Méduse, qui sera publié après sa mort, il écrit aussi : « L'effroi de la Méduse est aussi l'effroi de la castration qui se rattache à cette vision [...] ; il se produit quand un garçon qui n'a pas voulu croire jusqu'alors à cette menace voit un organe génital féminin, vraisemblablement celui d'une femme adulte, couvert de poils, généralement celui de sa mère » (Bonnet, 2004).

L'effroi masculin devant la vulve féminine n'est pas aussi grand que défendu par S. Freud (que déboulonne M. Onfray), puisqu'il y a, au dernier recensement officieux, une majorité d'hétérosexuels pratiquants, grâce auxquels, ou à cause desquels, l'humanité est en expansion démographique constante. L'intérêt est même grand, puisque ce sont les hommes qui regardent les revues pornographiques et entretiennent le commerce de la prostitution, et nous serions tentés de penser que ce sont eux qui ont réalisé ces représentations génitales féminines, infiniment plus nombreuses que les masculines. Un détail d'importance : les pénis sont en majorité en érection, alors que les vulves ne sont pas toutes ouvertes, sauf si elles sont associées au gros ventre. Le pénis érigé (ou phallus) est un organe de copulation ; la vulve garde tout son potentiel, ouverte ou non. Les hommes le savent bien : une femme peut initier un rapport sexuel sans en avoir envie, alors que le pénis flaccide l'interdit à l'homme, qu'il en ait ou non le désir ou l'intention. L'intérêt masculin pour la femme est vérifié dans le monde artistique : si l'on se réfère aux artistes de la période historique et contemporaine, une relation érotique ou amoureuse s'est souvent instaurée entre l'artiste et le modèle, voire l'élève. Sans remonter à Pygmalion, épris de sa statue et qui obtint de la déesse qu'elle donnât vie au marbre, les exemples abondent de Miro à Rodin, de Degas à Ingres, de Courbet à Picasso et ses proies amoureuses peintes en Minotaure, et tant d'autres.

Il n'est pas de bon ton de parler de sexualisation du cerveau, bien que les éthologues et neuro-biologistes nous apprennent que des différences existent entre les hommes et les femmes. Richard Haier, du *Department of Anatomy and Neurobiology, University of California, USA* (sous presse), assure que l'intelligence des femmes est mieux distribuée que celle des hommes, car elles emploieraient dix fois plus qu'eux leur substance blanche ; mais les hommes 6,5 fois plus leur matière grise. Cette intelligence féminine est une chance pour les petits humains, puisqu'on a démontré que les enfants nourris au sein étaient plus éveillés et doués que les autres, à condition que leur mère le soit aussi. Alors que chez le lapereau, c'est une phéromone inhalée pendant la tétée qui détermine leur capacité d'apprentissage. Il faut dire merci à nos mamans humaines !

R.C. Gur *et al.* (2000), du *Pennsylvania Medical Center*, a montré que la femme, du fait d'une activité cérébrale plus grande, aurait une meilleure réceptivité sensorielle que l'homme, lui permettant de mieux percevoir son environnement en recevant et analysant de multiples informations. Une capacité utile quand elle partait en cueillette ou collecte avec son enfant sur le dos et sans protection masculine. Peut-on ajouter que les hommes ont une plus grande aptitude à l'orientation spatiale en trois dimensions que les femmes, une capacité bien utile quand on doit lancer une sagaie sur un animal ou quand on part pour une chasse lointaine et que l'on doit ramener la viande au foyer. En contre-partie, Doreen Kimura, de *Simon Fraser University, Canada* (2001), a remarqué que les femmes ont plus d'habileté dans les travaux de précision exigeant une fine motricité, et Ruben Gur qu'elles obtiennent de meilleurs résultats dans les tests verbaux.

Plutôt que d'opposer homme et femme dans une compétition stérile, pourquoi de pas parler de complémentarité ? C'est cette synergie femme-homme qui a rendu possible la survie et le développement de notre espèce. Peut-être a-t-elle existé dans la production artistique et peut-être les préhistoriennes féministes ont-elles raison de prétendre que ce sont des femmes les « auteures » de ces œuvres, encore que les femmes peintres

identifiées soient bien rares dans toute l'histoire de l'art... Par galanterie nous ne trancherons pas et enchaînerons sur un autre sujet qui devrait entraîner leur adhésion : pour A. Leroi-Gourhan (1965), « l'art paléolithique apparaît comme une écriture symbolique cohérente, dont la sexualité constituerait le principe du classement, le principe syntaxique et le principe explicatif jouant peut-être un rôle analogue aux principes de l'amour et de la haine dans certaines philosophies pré-socratiques ». Pour aller dans le même sens, nous pensons que les Préhistoriques ont très tôt su dessiner la parole et même, selon le mot d'A. Leroi-Gourhan à propos des signes disjoints de Lascaux, « ils sont passés bien près de l'écriture » (Delluc, 2008).

C - Pourquoi représenter des vulves ?

Nous ne nous prononcerons pas sur la normalité ou non des différentes pratiques sexuelles chez les humains mais limiterons notre champ de réflexion à l'hétérosexualité, parce qu'elle nous est la plus familière et qu'elle est dans l'ordre de la Nature, en dynamisant la démographie. La perception de la vulve par l'humain masculin, son utilisateur naturel, n'est pas celle des anatomistes et, sans s'en éloigner dans le détail, se présente avec des apparences sensiblement différentes.

1 - La vulve, organe sexuel

Les anatomistes ne sont pas des physiologistes, et ce qu'ils omettent de dire, en décrivant des chairs et des organes morts ou inertes, après les avoir disséqués ou opérés, c'est que la vulve est à la fois un organe fonctionnel, reproducteur, et un organe sensoriel, source de plaisir réciproque dans la relation hétérosexuelle humaine.

Cet aspect est loin d'être négligeable, et nous pensons utile de le développer en abordant la sexualité humaine dans différents aspects : l'instinct de plaisir et le rôle de la vulve.

2 - L'instinct de plaisir et l'hétérosexualité

Il y a chez tout humain *un instinct de plaisir*, comme développé par Freud au début du XX^e siècle et, si le père de la psychanalyse n'avait pas tout compris de la femme, il avait cependant décelé ce qui fait le fond du psychisme et du comportement de l'humain : ce n'est pas l'instinct de reproduction, mais la pulsion sexuelle qui est le moteur universel de l'activité humaine. On mesure seulement aujourd'hui à quel point cette pulsion est présente dans la nature tout entière, induisant toutes sortes d'activités sexuelles sans but reproductif. Mais pour assouvir cet instinct de plaisir, il faut séduire et ce besoin, nous disent les éthologues, est archaïque et commun à tous les êtres vivants, du papillon à l'homme, de l'orchidée au singe, de l'oiseau de Paradis à l'éléphant de mer (Lemoine, 2005). On séduit pour diverses raisons : accepter l'autre et ne pas entrer en conflit exterminateur, répandre nos gènes ou encore se rassurer en se valorisant. C'est à la faveur du désir et de la recherche de sa satisfaction dans l'acte sexuel qu'a été assurée la reproduction humaine.

On ne peut continuer à identifier la sexualité à la reproduction : « Le propre de la sexualité ordinaire est d'être inféconde » (Bozon, 2009, p. 30), car l'acte sexuel est guidé par le seul souci de jouir. La pulsion sexuelle est centrale et fondatrice d'identité chez l'être humain : désirer, s'accoupler et jouir ne sont pas seulement des ruses de la nature pour inciter les humains à se reproduire, mais un aspect spécifique de la vie psychique et physique de l'individu. Pour assurer cependant le maintien de l'espèce, la Nature a prévu des aménagements destinés à contourner les effets cette conduite purement libidinale. La plupart des animaux présente un œstrus périodique ou saisonnier, déclenchant le rut chez le mâle, alors que la femelle humaine est disponible en permanence, grâce à l'orgasme nous rappelle Y. Coppens (2006). L'orgasme de la femme serait une acquisition humaine qui a grandement concouru à l'expansion démographique de notre espèce et au lien social hétérosexuel, grâce à la sécrétion d'ocytocine, hormone de l'attachement.

Ce qui a sans doute fondé le couple, c'est le désir de l'autre, développe A. Conte-Sponville (2006), désir qui est « l'unique force motrice », selon Aristote, « l'essence même de l'Homme », selon Spinoza. Les humains sont des êtres de désir et non de besoin, qui est limité par la nature. Les récepteurs CB1 endocannabinnoïdes nous permettent de manger sans fin et sans faim, et de faire de réserves, observe G. Delluc. Utiles jadis, ils sont devenus bien encombrants de nos jours, à l'époque des grandes surfaces commerciales et des congélateurs. Même en ayant satisfait notre besoin calorique alimentaire quotidien, nous pouvons avoir encore le désir de manger car le propre du désir c'est que l'on n'en a jamais assez. Ce qu'avait également exprimé Platon : « Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir et de l'amour ».

La reproduction humaine est hétérosexuelle, ce qui implique une différence des sexes, laquelle conduit les humains, malgré eux parfois, à s'aiguiller l'un vers l'autre et à organiser leur comportement dans ce but. La conformation de la femme et de l'homme, dans ce qu'elle a de différent et de complémentaire à la fois, permet d'assouvir les deux besoins fondamentaux (plaisir et reproduction), de façon concomitante, ce que ne permet pas la relation homosexuelle et, sans la juger au plan moral, force est de reconnaître qu'elle est une déviance au plan anatomique et un échec au plan biologique. D'où les préceptes religieux : « Tu ne coucheras point avec un mâle, comme on couche avec une femme : c'est une abomination. [...] Tu ne coucheras point avec une bête pour te rendre impur avec elle ; et une femme ne se tiendra pas devant une bête, pour se prostituer à elle : c'est une confusion » (*Lévitique*, 18, 22 et 18 : 23).

Une autre différence, mise en avant par L. Vincent (2006), est qu'en matière d'érotisme, les hommes préfèrent voir, alors que les femmes préfèrent entendre, sentir ou toucher : « Les statuettes féminines du Paléolithique supérieur sont l'extériorisation des besoins et des désirs des hommes de ce temps » ! Cela conforterait l'idée ancienne de L. Passemard (1938) que, l'homme étant sexuellement ému par ce qu'il voit, les représentations féminines lui seraient bien destinées.

Avant de connaître les mécanismes de la sexualité humaine, prolongation d'une animalité inaliénable, qui peuvent aider à comprendre la motivation des œuvres, il faut d'abord bien posséder les bases anatomiques, outre la connaissance de la physiologie et l'éthologie. En précisant que la recherche anatomique, même exercée chez le vivant, ne saurait rendre compte à elle seule de la nature du besoin qui pousse un sexe vers l'autre : il y a en outre une composante psychique, faite des émotions et du sentiment amoureux. Une dissemblance essentielle apparaît entre homme et femme : les organes génitaux externes des hommes sont « en saillie », avec des gonades extériorisées dans le scrotum, alors que chez les femmes, ils sont « en creux », avec des gonades cachées dans l'abdomen. Cette différence doit constamment rester présente à l'esprit de qui veut comprendre quelque chose au fonctionnement des unes et des autres.

5 – Une production artistique sexualisée dans les cavernes et abris

La présence de femmes nues et de vulves ainsi que, mais en moindre nombre, d'hommes et de phallus, ne permet pas à elle seule de prouver que ces représentations ont une connotation sexuelle. Elle permet au moins de ne pas l'écarter. D'autres éléments sont fournis par la base de données établie pour les vulves, en examinant comment se répartissent les œuvres dans l'art pariétal, sur les blocs et dans l'art mobilier.

Nous sommes séduits par ce que A. Leroi-Gourhan a écrit sur la caverne, cet « organisme » compliqué avec ses variations morphologiques et ses accidents naturels suggestifs et offrant une bipolarité sexuelle : entrée étroite, obscurité et humidité, cavités vaginales, fissures vulvaires, reliefs mammaires, stalactites phalliformes. La caverne offre un train d'images formant un fond assourdi qui se reflète « dans l'assimilation de la caverne à un corps [...] et, dans la psychanalyse d'assimilation à un corps féminin. [...] On a même cité, à Gargas et à Pech-Merle par exemple, des cas de détails naturels dont

la décoration montrait l'assimilation à des organes féminins (vulve, seins).[...] Dans la majorité des cas, le Paléolithique ne paraît pas avoir réagi autrement que l'homme moderne [...], lorsque l'accident naturel inspire une image très précise [...] comme, à Pech-Merle, les curieuses stalactites en forme de seins qui pendent au-dessus d'une ouverture ovale, dans la petite salle des «antilopes» » (Leroi-Gourhan, 1966, p. 46-48). Nous ajouterions le cas de la grotte Cosquer.

Il faut admettre en effet un minimum de sexualisation de la caverne, sinon comment expliquer la coloration en rouge d'une fente (Gargas, Niaux, Font-de-Gaume, Villars, Tito Bustillo, Cosquer), d'un relief mammaire (Pech-Merle, Cosquer), d'un mamelon (Pindal), d'une stalagmite (Bèdeilhac, Cosquer et Tuc d'Audoubert), ou encore la présence de bâtonnets au fond de la fente terminale de Font-de-Gaume ?

En étudiant les cavernes et abris offrant des représentations humaines, on observe qu'ils appartiennent à deux catégories d'une quinzaine de sites chacune : celle où des humains des deux sexes sont représentés et celle où un seul genre d'humain figure et qui ont la particularité de n'offrir le plus souvent que des figures féminines. On voit que ces dernières ont eu la faveur des Paléolithiques et c'est un indice qui ne peut nous échapper, ni être réfuté. Dans cet art des cavernes ou abris, le privilège féminin est vérifié, comme il l'est dans l'art mobilier. C'est un art de la féminité, davantage que de la masculinité, quel que soit le sens qu'on lui donne, érotique ou génésique. Mais il y a quelques grottes « masculines », par exemple : Bara-Bahau où figure un seul phallus, dominant un ensemble gravé pyramidal, et Le Mas d'Azil, où y figurent deux.

a - Les cavernes et les abris bisexués

14 des 49 sites figurant dans notre inventaire des vulves (Tabl. 2) conservent aussi des représentations masculines.

La vaste cavité de Bèdeilhac, bien que dévastée, comporte encore au moins 6 représentations humaines des deux sexes : un corps féminin n°40 et un phallus n°41 plus une concrétion, à sa base, de morphologie vulvaire n°41b (fig 39) ; un corps masculin n°46 et une vulve n°47 ; une vulve isolée n°34 et un phallus modelé n°60 plus l'ébauche d'un second, n°60b. Les deux premières représentations humaines visibles (40 et 41) sont dans un vaste espace de circulation, de même que le phallus 60, où l'on se tient debout devant. La vulve 47 (fig. 25) et l'homme 46 sont tout au fond dans un espace restreint, où l'on se tient accroupi. La vulve 34 (fig. 26) ne peut être atteinte qu'après avoir rampé dans une chatière interdite au visiteur corpulent.

Les Combarelles est une grotte très longue, étroite et complexe où l'on a reconnu : 7 vulves, plusieurs FFS et 1 homme, outre quelques anthropomorphes, le plus souvent regroupés en panneaux où n'apparaissent que des figurations humaines (Delluc, 2009 ; Bosinski, 2010, p. 144-149).

A Cussac, les humains consistent au moins en 6 figures féminines de profil, 3 à 5 vulves et 3 phallus (2 associés à des tracés en oméga d'allure fessière et 1 associé à 1 tracé en poire inversée).

Dans la grotte de la Font-Bargeix, très exigüe, d'accès difficile, 10 vulves ont été identifiées, dont 9 regroupées en une frise très élaborée, outre des représentations d'allure vulvaire, 1 phallus à proximité d'une de ces images, 1 FFS et 1 humain de sexe indéterminé

La grotte de Fronsac, aux deux galeries très difficiles d'accès, offre une certaine symétrie décorative : une galerie, dite des Animaux, comporte 2 vulves, 1 phallus et 1 FFS et l'autre, dite des Femmes, particulièrement exigüe, est ornée de 2 vulves, 1 phallus associé à l'une de ces vulves et à une FFS, de nombreuses FFS regroupées en panneaux spécifiques, avec, en outre, tout au fond, 2 mains et un profil humain.

La grotte de Gabillou, faite d'une étroite et longue galerie, regroupe 9 figures humaines plus ou moins explicites ; le corps masculin n°109 et le corps féminin n°200, 1 « sorcier » n°204 présumé masculin, 1 corps n°38 acéphale, mais porteur d'un objet, 2 sujets présumés féminins n°37 et n°155bis (Duhard, 1990b), 1 visage n°54 qui serait masculin si les traits mentonniers sont une barbe mais classé comme indéterminé dans le doute, 1 tête humaine n°189 de sexe également indéterminé. L'anthropomorphe n°37 de Gausson ne présente pas de caractères humains, non plus que le tracé n°26 en bec d'oiseau. J.-P. Duhard lit le signe triangulaire n°22 comme une vulve périnéale inversée (fig. 126, 127).

La grotte du Ker de Massat offre 1 vulve et 1 phallus réalistes, l'une gravée au sol, l'autre tracé au doigt dans l'argile, 1 fantôme et 4 têtes humaines.

La célèbre grotte de Lascaux tire sa réputation des figures animales, mais offre 1 humain masculin (dans le Puits) et 1 vulve finement gravée dans l'Abside sur l'encolure d'un cheval juste au-dessus de l'entrée dans le Puits (fig. 154).

Le grand abri de Laussel est célèbre pour avoir livré 5 représentations humaines féminines sur blocs bien connues (y compris l'archer supposé), mais aussi 1 humain ithyphallique gravé sur un bloc, 3 vulves gravées sur blocs (fig. 157 à 162) et 1 sur un gland pénien (fig. 163 et 164), 2 phallus sur blocs et quelques représentations d'allure vulvaire.

La Marche est un gisement en grotte, exceptionnel par l'abondance des figures humaines qu'il a livrées, féminines surtout et masculines en plus petit nombre, en particulier les nombreuses vulves (55 sur dents de cheval, et 5 sur bloc ou plaquettes) et les quelques têtes gravées. Il n'y a pas de phallus à notre connaissance. Quelques humains sont des nouveau-nés ou de très jeunes enfants.

L'étroite et longue cavité de Pergouset comporte deux vulves caractérisées, une à l'entrée de la zone ornée principale n° 38 (salle II, panneau IV) (fig. 202 et 203) et une au milieu de cette zone n° 82 (salle III, panneau VIII) (fig. 204 et 205). En outre, au plus profond de la galerie ornée est gravé un tracé triangulaire d'allure vulvaire, dépourvu de fente n° 150 (dans le secteur V de la cavité), alors qu'un homme acéphale sexué n° 128 est gravé à la fin de la zone ornée proprement dite (salle IV, panneau XI) (Lorblanchet, 2001, p. 150).

L'abri du Roc-aux-Sorciers a livré à la fois des figures humaines pariétales et mobilières qui seraient contemporaines (Mag. III). En pariétal : 4 femmes sculptées en bas-relief et 3 têtes humaines. En mobilier : 20 vulves, 1 sur bloc et 19 sur dents de cheval, des représentations féminines (11 en mobilier, 1 statuette, 2 FFS et 7 tomach beads ; 2 phallus, 1 en ronde bosse et 1 sur dent de loup ; 2 têtes et 1 corps acéphale.

Dans la petite cavité de Sous-Grand-Lac, les représentations humaines se limitent à 1 homme ithyphallique et 1 vulve tracée à 50 cm de sa tête.

On peut en rapprocher la grotte de Saint-Cirq : l'homme surnommé le « sorcier », « notoirement masculin », comme disait A. Leroi-Gourhan (1965) fait face à un triangle vulvaire n° 17 (Delluc, 1987), reconnu comme faisant partie du pelvis d'une femme identifiée par J.-P. Duhard (Duhard et Delluc, en cours de publication).

Dans la grotte Cosquer, les figures sexuelles en feraient pour J. Clottes une des « rares cavités ornées où les deux sexes sont représentés » (Clottes et col., 2005) : outre des phallus évidents (gravure S101 et stalagmite S119) et d'autres probables (stalagmite I5 et S98, phallus de calcite de la salle1), on observe une vulve S56 (fig. 80) faisant partie d'une série de signes triangulaire en chevron, ainsi que plusieurs tracés d'allure vulvaire ou féminins.

Les sites bisexués ne sont donc pas si rares que cela et certains sont même particulièrement explicites.

b – Les cavernes et les abris à sujets exclusivement féminins

16 des 49 sites retenus dans notre inventaire des vulves (tabl. 2) ont livré des motifs exclusivement féminins.

La grotte du Cheval d'Arcy a livré 1 vulve (fig. 21) et 2 représentations d'allure vulvaire. Pour la grotte de Cazelle, malheureusement incomplètement publiée, l'originalité tiendrait au nombre de vulves, une « vingtaine » gravées dans la première partie de la grotte, les animaux l'étant dans la deuxième. 3 de ces vulves sont pourvues de membres inférieurs, comme à Chauvet.

La grotte Chauvet a livré, à ce jour, 5 vulves (fig. 58 à 62), dont 1 avec membres inférieurs, mais aucune représentation masculine.

La grotte de Comarque est ornée d'un corps féminin (Comarque 3) sculpté dans l'entrée (Duhard et Delluc, 1993). Dans la galerie, sont gravées 4 vulves (fig. 64 à 71) et plusieurs FFS. Cependant il faut citer aussi 2 profils humains, de sexe indéterminé : ces têtes pourraient être masculines, sans que l'on puisse en dire plus (Delluc, 1981). La grotte des Deux-Ouvertures comporte 1 vulve (fig. 82) et 1 FFS.

La grotte de Gargas est surtout connue pour ses nombreuses mains négatives, mais elle est ornée aussi de 3 représentations de vulves (fig. 128 à 132) et d'excavations badigeonnées d'ocre rouge.

Gouy est une grotte très « féminisée », avec 3 FFS, 5 vulves pariétales caractérisées (fig. 135 à 142) et 17 triangles pariétaux (dont 8 striés), 1 vulve mobilière ornée d'une FFS (fig. 143 et 144) et 1 triangle strié gravé sur un bloc de craie

Dans le réseau Guy-Martin, il n'y a que 3 vulves (fig. 145 à 149), groupées dans un carré de 22 cm de côté et associées à un corps humain en position fléchie avec une tête volumineuse, assez caractéristique d'un nouveau-né de sexe indéterminé. C'est une grotte « obstétricale » assez remarquable.

L'entrée de la petite grotte de la Magdeleine des Albis est ornée de 3 représentations féminines : une debout dès l'entrée (Duhard, 1993) ; les deux autres, couchées, sur les parois de la courte galerie. Il n'y a pas de vulve ni de pénis isolé.

La grotte de Margot a livré 2 vulves pariétales, Margot 50 et Margot 90 (fig. 183 à 186), tracées sur des reliefs naturels et qui semblent bien avoir été intégrées à des corps féminins partiels. Il existe aussi 1 FFS, 1 « pubis » n°101 et 1 main négative.

A Montespan, en dehors de la vulve modelée (fig. 191), on retiendra des têtes humaines et des mains gravées.

La grotte de la Mouthe ne présente qu'une seule image vulvaire (fig. 192 et 193) Cette grotte d'Oulen est ornée de plusieurs images triangulaires, dont une sur un relief anthropomorphe (Duhard, 1993) et une vulve, pourvue d'une fente (fig. 195)

La petite grotte de la Roque a livré 2 vulves, l'une « réaliste » et l'autre en « signe losangique » (fig. 231 et 232).

La grotte de Roucadour ne comporte qu'une seule vulve caractérisée (II-7) (fig. 233-234).

Au Tuc d'Audoubert, n'existe qu'une seule vulve gravée dans l'argile du sol de la salle des talons (fig. 237-238). Mais la grotte a livré aussi de très nombreux signes claviformes (145 exemplaires, soit les 2/3 des 215 connus et les 3/4 avec ceux des Trois-Frères), concentrés dans le Diverticule aux Claviformes et celui des Dessins (Bégouën et al., 2009). Suivant l'opinion de A. Leroi-Gourhan (1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308), nous y voyons des signes féminins dérivés des silhouettes fessières ou FFS. J.-P. Duhard propose de distinguer trois types : type F (fessier), où la boucle latérale à l'axe est médiane et saillante vers le haut ; type A (abdominal), où la boucle est

médiane et saillante vers le bas et type M (mammaire), où la boucle est hémicirculaire et en position haute. Il semblerait que ce dernier type soit majoritairement présent au Tuc d'Audoubert.

6 – Une production artistique sexualisée dans les gisements mobiliers

« Les formes et les sujets ont souvent un rapport avec la sexualité », a constaté G. Delluc dans son livre sur *Le sexe des Cro-Magnons* (2006), ajoutant que « les bâtons percés ont souvent une connotation bisexuelle à cause du trou et de la forme du manche », ainsi à Isturitz, la Madeleine, Saint-Marcel, Farincourt, Bruniquel, Gorge d'Enfer, le Roc de Marcamps. A ses yeux, les objets de parure à suspendre « ont souvent aussi une connotation sexuelle plus ou moins marquée : cyprées et dentales, craches de cerf et autres canines, pendeloques ovales et longilignes » (Delluc G., 2006). C'est assez peu contestable, à la réserve près que les supposés glands péniers des bâtons percés pourraient avoir une toute autre signification que sexuelle : ce serait aussi un dispositif d'arrêt ou de maintien de ligatures ou cordages, comme l'a démontré expérimentalement André Rigaud (2001), avec de nombreux exemples convaincants.

Certains sites ont produit des œuvres mobilières à figurations humaines en grand nombre et permettent de faire un rapprochement entre les images génitales et les images humaines.

Ainsi à La Marche, on recense un grand nombre d'humains des deux sexes (mais surtout des femmes) et de tous les âges et, en outre, une singulière série de 55 incisives de poulain ornées de vulves, outre 5 autres vulves gravées sur bloc ou plaquettes (fig. 171 à 182). Nous dirions de La Marche que c'est avant tout un centre de production d'œuvres animales et féminines.

La Madeleine a livré de façon assez équitable des représentations des deux sexes avec des images génitales (4 vulves, une sur bâton percé et trois sur ciseau (fig. 167 à 170) et des phallus gravés ou sculptés sur bâtons percés ou baguettes, dont la célèbre baguette à l'ours lécheur) et des humains (un galet gravé de 2 humains, dont l'un est féminin, un bâton en bois de renne gravé d'une femme, une baguette sculptée en corps féminin (Duhard, 2009-2010), un bâton percé orné d'un humain et d'animaux et le « personnage masqué ithyphallique » gravé sur os). Il n'y a pas de discrimination sexuelle artistique dans cette station de bord de Vézère (comme dans la station voisine de Laugerie-Basse). Un des sites les moins connus et ne faisant pas la une des publications est celui du Roc de Marcamps, anciennement fouillé par J. Ferrier, G. Maziaud et A. Nicolai, et plus récemment par M. Lenoir (1993a et b). Parmi les objets éparpillés dans plusieurs collections et qui ont pu être réunis par A. Roussot au Musée d'Aquitaine (Roussot et Ferrier, 1970), figurent des images génitales des deux sexes : une sagaie à biseau en bois de renne portant deux frises de vulves (fig. 217-230), dont aucune n'est semblable, un bâton percé orné d'une vulve « anatomique » (Duhard et Roussot, sous presse), un petit bâton percé offrant un phallus sur un appendice et 2 images triangulaires sur l'autre, et un « superbe phallus » sur bois de renne (Nicolai, 1934). On trouve également des humains : une figure féminine de face gravée sur baguette et 3 sculptures de têtes humaines, dont une sur gland pénien. La répartition des objets est à peu près équitable, mais en nombre d'images, la féminité l'emporte.

Le Mas d'Azil est riche en représentations humaines (23) : 2 pièces mobilières à vulves (5 vulves au total), des représentations d'allure vulvaire, 2 phallus mobiliers et 2 pariétaux, 4 femmes, 2 hommes et 2 enfants en mobilier (Duhard, 1996b) et 1 tête expressive en pariétal.

Le Roc-aux-Sorciers a la particularité d'être un gisement au pied d'un abri-sous-roche ayant livré aussi bien des représentations humaines pariétales que mobilières, avec une nette préférence pour l'élément féminin. En mobilier, on a décompté 20 vulves, une sur bloc et 19 sur dents de poulains (fig. 212 à 216), 1 phallus en ronde bosse et une pendeloque phallique, 2 têtes humaines et 1 corps acéphale, ainsi que 11 figures féminines gravées ou sculptées. En pariétal, ce sont 4 corps féminins acéphales sculptés

en bas relief grandeur naturelle et 3 têtes humaines gravées, mais sans humain masculin figuré de façon explicite.

Le Placard est un gisement pauvre en figures humaines, avec une femme et un autre humain schématiques sur fragments de bois de renne (MAN 55066 et 55125) et deux bâtons percés ornés, l'un d'un phallus gravé, l'autre d'une vulve très réaliste (fig. 208-209), ainsi décrite par S. Reinach (1913) : « La partie inférieure d'une lame de bois de renne [...] a en gros la forme d'un ventre féminin avec l'amorce des cuisses ; cette ressemblance globale a été accentuée par les traits de burins figurant les lèvres et les poils d'un organe féminin. » J. de la Roche (1937) signale en outre la présence de dents de squalo fossile, comme au Tuc d'Audoubert et au Mas d'Azil, où il voit un symbole sexuel féminin en raison de la forme triangulaire.

C'est l'occasion de dire que des objets à signification sexuelle ont pu échapper à la sagacité des chercheurs, et nous pensons à 3 pendeloques en silex taillé trouvées à l'abri Pataud par Hallam Movius et exposées dans une vitrine du musée de l'abri, qui sont lues par J.-P. Duhard comme des figures humaines (2 hommes et 1 femme) dans une trilogie qui n'est pas sans rappeler les 3 humains d'un très beau bâton perforé en bois de Renne de la Vache (MAN 83364), où deux hommes encadrent une femme, et redonnent un peu l'avantage au camp masculin.

7 - Les « ex-votos »

On parle très peu de ces objets de silex ou d'os fichés dans des fissures, des anfractuosités ou des cavités pariétales, voire dans le sol, comme au Tuc d'Audoubert. On en observe assez peu de cas : Lascaux, Villars, Bernifal et le Pigeonnier de Saint-Front en Dordogne, Gargas dans les Pyrénées-Atlantiques, Bèdeilhac et Les Trois Frères en Ariège (près de la salle aux Lionnes). Robert Bégouën assurait que leur petit nombre traduisait sans doute l'insuffisance des recherches et qu'il y avait certainement un sens à ces dépôts, mais sur lequel il ne se prononçait pas (comm. orale à J.-P. D.). Dans l'ouvrage sur le Tuc d'Audoubert (Bégouën et col. 2009), ces insertions d'objets dans le sol ou dans les fissures des parois sont longuement évoquées, sans avancer de conclusions.

Il faut pourtant se « demander si le fait d'introduire un objet dans un trou n'avait pas une signification sexuelle » (Delluc G., 2006) ou un sens d'appropriation, dolosive ou non. Quelles que soient les hypothèses retenues pour l'expliquer, celle d'une pénétration d'un creux par un objet plein, comme lors du coït, n'est pas à exclure. Une précision pour Bèdeilhac : 2 lames et 1 burin de silex avaient été déposés sur le rebord rocheux supportant la concrétion anthropomorphe n° 46, faisant face à la vulve n°47. Le recensement des objets insérés dans des fentes est encore à préciser et leur signification à élucider.

8 – Les analogies entre pariétal et mobilier

Des analogies graphiques et morphologiques existent entre les vulves pariétales et sur bloc et les vulves mobilières. Si nous rapprochons du modèle vivant des vulves gravées sur les bâtons de La Peyzie et du Chaffaud, une des vulves de La Ferrassie, les vulves des deux premières femmes du Roc-aux-Sorciers et celles de Cazelle, Laugerie-Basse et la Madeleine, on constate que ce sont les mêmes images. Plutôt que d'invoquer une parenté stylistique pour des œuvres provenant ni de la même époque, ni du même lieu, nous y verrions une convergence morphologique de ces représentations de vulves en vue périnéale. D'autres variétés dans l'aspect du vivant sont représentées de la même façon. (fig. 259 à 261).

Ces quelques sites sont assez représentatifs et les œuvres livrées démontrent, s'il en était besoin, l'intérêt porté par le Paléolithique à l'humain et à son sexe, mais tout

particulièrement au sexe féminin. Ce qui nous conduit à considérer que l'art paléolithique tant pariétal que mobilier est un art sexualisé avec un privilège féminin.

9 - La vulve, première écriture

Praticiens, pour deux d'entre nous, d'une discipline exigeante, la Médecine (notamment sur le plan de l'anatomie et de la physiologie), nous nous sommes efforcés de la transcender pour en repérer ses implications globales, nous attacher à la compréhension de la genèse de notre société et nous employer à l'interprétation de notre passé. Et c'est ainsi que nous sommes passés de l'humain contemporain à l'humain préhistorique. Pour ce que l'on en voit dans leurs témoignages, la société paléolithique se consacrait moins à la réflexion qu'à la communication. Les preuves en sont multiples, trouvées dans les témoignages décharges culturels et matériels (styles artistiques, silex, coquillages, parures), d'une vie sociale altruiste (apprentissage, entraide et partage) et d'une vie artistique riche et complexe (œuvres d'art et objets utilitaires).

Nous ne partageons pas beaucoup d'idées avec les féministes militantes, sauf une, au moins en partie : « L'art a-t-il été le support du développement de la conscience de soi et de l'intelligence conceptuelle ? », s'interroge Mme M.-J. Bonnet (2004), mais nous ne la suivons pas dans son idée d'une main féminine à l'origine des œuvres d'art. La précision graphique des figures animales plaide, au contraire même, en faveur d'œuvres de chasseurs, c'est-à-dire d'hommes, selon G. Delluc (2006). Nous sommes d'accord avec sa première proposition : mémoriser une forme, la représenter en image, la nommer d'une certaine façon, est une manifestation intelligente. L'intelligence est la faculté de comprendre et de relier entre eux des éléments qui, sans elle, resteraient séparés, et l'étymologie latine « *inter* et *ligare* » (lier) ou « *legere* » (choisir, cueillir), suggère bien cette aptitude humaine que les animaux n'ont probablement pas, à un tel degré s'entend. Le mot « religion » a la même étymologie. La création de la forme n'est jamais coupée du langage et le langage lui-même est une représentation de l'univers. Sachant parler et représenter, l'humain sait établir des relations très complexes qui lui ont permis de s'intégrer au monde et de le dominer (Vialou, 2004). Mais si l'art est langage, ce langage est-il une écriture ? Ses éléments constitutifs, figures et signes, sont malheureusement le plus souvent dépourvus de relation entre eux, c'est-à-dire de syntaxe, et le commentaire qui devait les accompagner s'est perdu pour toujours.

10 - La vulve, une des premières figurations des Paléolithiques

L'œuvre d'art exprime la vérité profonde d'un individu, illustre son imaginaire, traduit sa sensibilité. Produit de l'activité cérébrale, elle est à la fois communication par son graphisme et communion dans sa lecture. Les Paléolithiques ont représenté l'animé, délaissant ou s'interdisant le minéral et le végétal, et ces représentations sont moins des instantanés graphiques qui figent l'instant, que le témoin d'un récit qui s'inscrit dans la durée du temps, un « mythogramme » selon A. Leroi-Gourhan. Qu'est-ce qu'un graphiste, sinon un assembleur d'idées, dont les mots sont des dessins et les signes des chevilles grammaticales qui servent à l'assemblage de la phrase ? Était-il un inspireur pour son groupe humain, ou un réflecteur des idées de celui-ci ? « Comme dans toute société traditionnelle, la création individuelle magdalénienne était soumise au regard collectif », estiment C. Fritz et G. Tosello (*in* Bégouën, 2009). La preuve en seraient les conventions graphiques mises en évidence et devenues des vrais marqueurs de leur époque, avec des spécificités cependant, constatent Fritz et Tosello au Tuc d'Audoubert (l'expression sur support d'argile, la tendance au dessin rapide ou abrégé, la mise en relief de certaines parties du corps...). Les figures de Lascaux révèlent des trucs d'artistes, des manies d'atelier, où se lisent l'œil du chasseur et la main de l'artiste (Delluc, 1986). Nous pensons plutôt que l'artiste était un inventeur de formes et un novateur d'idées, une sorte d'intellectuel graphique, peut-être même en avance sur son temps. Cela nous semble prouvé par l'existence de techniques picturales très modernes

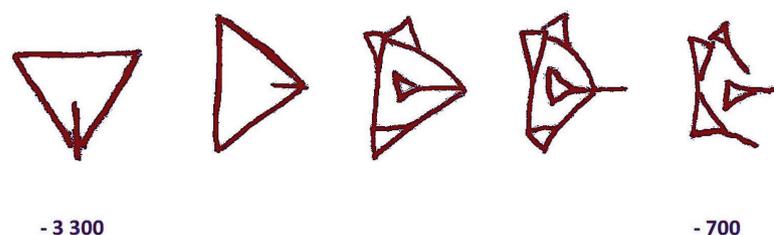


Figure 275 – Le dessin de la vulve à l'origine du mot femme dans l'écriture sumérienne d'après Kramer.

à des époques archaïques : les bas-reliefs et les rondes-bosses existent dès l'Aurignacien ; les créateurs de Chauvet maîtrisaient déjà les techniques de la peinture et de la gravure qu'emploieront ceux de Lascaux.

C'est à partir de l'Aurignacien que naît l'art figuratif paléolithique en Europe occidentale. Ce sont parfois de simples fragments d'os, de bois de cervidé et d'ivoire ou des blocs calcaires gravés de simples motifs géométriques. Ces motifs, composés de traits, d'encoches ou de ponctuations, s'observent souvent sur des blocs qui comportent des animaux gravés ou peints. Certains dessins d'allure vulvaire sont de simples tracés géométriques, arrondies ou angulaires. Mais, dès l'origine, il y a des représentations très élaborées et réalistes, comme la petite vulve sculptée de l'Aurignacien III de La Ferrassie ou le phallus de l'abri Blanchard, façonné à partir d'une cheville osseuse de boviné, trouvé auprès d'un foyer de l'Aurignacien I. Et parmi les sites du tout début du Paléolithique supérieur ayant livré des représentations de vulves, on peut citer des abris sous-roche, comme l'abri Blanchard, l'abri Castanet, l'abri Cellier et le grand abri de la Ferrassie, mais aussi des grottes comme la grotte de La Cavaille et la grotte Chauvet, sans parler des sites du Jura souabe, comme Hohle Fells.

Nous sommes enclins à penser que les images vulvaires ont toutes un sens, mais qu'il n'est pas univoque. Nous n'aurions pas l'idée de considérer comme équivalentes les vulves « descriptives » de la frise obstétricale du réseau Guy Martin et les vulves « elliptiques » de Fronsac. Pas davantage que nous ne donnerions le même sens aux femmes en bas relief du Roc-aux-Sorciers comparées aux figurations féminines schématiques de La Roche de Lalinde ni à la vulve modelée de Bédailhac comparé à un signe en chevron fendu. Dans les premiers cas, ce sont des figurations descriptives et nous observons des images où l'on peut reconnaître des aspects physiologiques du vivant. Dans les seconds, ce sont des signes, dont la signification est peut-être différente. A propos des « signes » disjoints des parois de Lascaux (Leroi-Gourhan, 1978-1979, p. 432-437 ; 1992, p. 332-337), A. Leroi-Gourhan disait à ses familiers : « A Lascaux, j'ai bien cru qu'ils étaient passés très près de l'écriture » (Delluc).

11 - La vulve, une forme d'écriture

Pour confirmer que nous ne méconnaissions pas les auteurs étrangers, qui n'ont pas tous la curiosité de lire les auteurs français, nous citerons notre contemporain l'Espagnol Jorge María Rivero San Jose, plus connu sous le nom de Ribero-Meneses. Il défend souvent des thèses, que nous ne partageons pas, comme les origines ibériques de l'humanité ou l'Atlantide ibérique. En revanche, nous retenons l'une de ses idées : l'écriture est née de l'image (mais pas forcément en Cantabrie...). Cette idée a été exprimée à propos d'un « triangle de pierre » découvert dans la grotte de el Castillo à Puente Viesgo, Espagne. Nous adhérons pour partie à son point de vue : « l'art est langage », comme soutenu par A. Leroi-Gourhan, et l'image est signifiante. Si une vulve réaliste est avant tout la figuration d'un organe fonctionnel, une vulve schématique est la représentation abstraite de l'organe et permet de le reconnaître et de le nommer : c'est donc un mot. Par extension, on peut soutenir que la partie représente le tout et le simple triangle représente la femme qui le porte : c'est la synecdoque.

On pourrait soutenir qu'il en va de même des représentations des fesses : figurations féminines schématiques ou FFS de Delluc et silhouettes fessières de Duhard. Même dans un travail qui traite de la vulve, il ne faut pas méconnaître l'importance des fesses qui ont retenu l'attention aussi bien des Paléolithiques que des préhistoriens, s'émerveillant devant ces « vénus callipyges », l'abbé Breuil en tête (qui en exagérait même le volume sur ses dessins aux crayons de couleurs illustrant un petit ouvrage destiné aux enfants (Breuil, 1949). Si la vulve, la première expression abstraite, apparaît dès les premières figurations à l'Aurignacien, la fesse se rattrape par la suite et, à la faveur de la gravure et du profil, finit par dominer le paysage corporel féminin. C'est ce qu'avait souligné J.-P. Duhard en 1996 : « Au Magdalénien final les fesses tendent à devenir le caractère sexuel féminin essentiel, sinon unique ». Mais revenons aux vulves. Un mot dessiné par un signe : c'est le début de l'écriture. L'historien américain Samuel Noah Kramer, dans son livre « *L'histoire commence à Sumer* » (1957), explique comment est née l'écriture en Mésopotamie, vers 3 300 ans avant notre ère, à Ourouk, la cité à l'origine de la légende épique du roi Gilgamesh. C'est la première trace d'écriture organisée, sur tablettes d'argiles et sous forme de dessins ou pictogrammes représentant des biens (troupeaux, esclaves, maisons, outils) : ces dessins seront plus tard simplifiés en signes en forme de clous (les cunéiformes) et complétés de symboles sonores (vocaux) pour élargir le vocabulaire. Il faut préciser que la première écriture sumérienne répondait à des besoins administratifs et comptables, puis elle devint aide-mémoire pour la transmission des textes, auparavant faite oralement. L'oralité est une littérature parlée, dont on ne refusera pas l'usage aux Paléolithiques.

Kramer a démontré que, dans l'écriture sumérienne, le triangle fendu dénommé au départ la femme et qu'il existe un passage de ce signe au mot femme. Au début était l'image, et puis l'image devint sens et signe (fig. 275).

A l'inverse, chez les Grecs au début était le signe, et c'est la lettre triangulaire delta (Δ) qui a donné son nom au sexe féminin ; il est possible que le phi (Φ) indique également cet organe fendu. Rappelons que le *delta* grec dérive du *daleth* phénicien (triangulaire), qui signifie la porte, que le latin *valva* signifie battant de porte, et que le mot vulve dérive sans doute aussi bien de *valva* que de *volva* (puis *vulva*), qui est l'utérus ! La vulve est la porte du monde, n'aurait pas manqué de dire Courbet, fin connaisseur de cet organe, qui écrivait : « La peinture est essentiellement un art concret, et ne peut consister qu'en la représentation de choses réelles et existantes. C'est un langage entièrement physique, dont les mots sont tous des objets visibles. Un objet abstrait, invisible, non-existant, n'appartient pas au domaine de la peinture ».

Les peuples chasseurs et les nomades éleveurs ont un vocabulaire extrêmement précis et diversifié pour désigner les différences de formes et aspects de la neige et du sable, les différences d'âge et de sexe du phoque et du chameau, pour se limiter à deux exemples démonstratifs. Il devait en aller de même pour les humains, un mot particulier désignant un (e) jeune impubère ou pubère, une femme nubile ou une femme mariée, une femme nulligeste ou une femme pare. « L'art magdalénien, écrivent C. Fritz et G. Tosello (in Bégouën et al., 2009, p. 365), se distingue de celui des périodes précédentes par une quête intense d'imitation de la Nature : l'artiste magdalénien est littéralement transcédé par le naturalisme [...]. Tous les dessins ne suivent pas cette règle, mais une foule d'exemples atteste sa prééminence [...] ». Mais, « le naturalisme des Magdaléniens n'est pas une reproduction neutre de la Nature, il est régi par des codes graphiques ». L'écriture est elle-même un code où des signes représentent des images, des mots ou des sons. La première écriture, le cunéiforme, est d'abord idéographique et syllabique, avant que ne soient inventés l'alphabet phénicien et l'écriture phonétique (un signe = un son), qui est la nôtre. L'écriture hiéroglyphique est faite de trois types de symboles : des idéogrammes pour représenter des entités réelles, des phonogrammes qui sont des consonnes, et des déterminatifs, qui donnent au lecteur des informations pour l'interprétation correcte des autres signes.

Le langage n'est pas fait que de mots ni l'écriture que de lettres. Il existe un fond commun universel d'expression, compris de tous, qui est la mimique faciale : la joie, la

tristesse, la colère, la peur, l'étonnement, la surprise, le dégoût ont la même traduction partout et à toutes les époques. A cette mimique s'ajoute la gestuelle des mains ou du corps, un langage non verbal et inconscient, permettant de communiquer avec l'autre. A ce titre, nous parlons le Cro-magnon, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose en l'ignorant. Outre les gestes et la parole, existent dans le monde de nombreux exemples de modes de communication par le sifflement, avec parfois la même complexité en termes de syntaxe et de vocabulaire que la langue parlée. C'était (et c'est parfois encore) le cas dans la vallée d'Aas (Pyrénées-Atlantiques), chez les anciens Guanches (Canaries), chez les Hmong (Asie du Sud-est), chez les Diolas (Casamance), en Amazonie, en Turquie, dans des vallées andines. Chaque phonème de la langue a son équivalent sifflé, ces segments minimaux sont combinés en mots, eux-mêmes étant combinés en messages. Le langage des Boschimans, alternant mots articulés, cliquements et sifflements est une autre illustration de la variété du langage vocalisé. Les Centre-africains connaissaient un autre mode d'expression permettant de communiquer à distance (jusqu'à 40 km), bien avant l'invention du téléphone et d'internet, le langage tambouriné, participant à la fois de la tradition orale et de la tradition écrite, calqué sur la langue vernaculaire de l'ethnie dont il émane, et soumis à des règles syntaxiques, comme rappelé par Georges Niangoran-Bouah (1981). Mais, précisait cet universitaire ethno-musicologue ivoirien, le tambour n'est pas le seul instrument de musique parleur : il y a aussi le balafon, le xylophone (et peut-être les lithophones stalagmitiques, si tant est qu'ils existent), la flûte (on se souviendra des flûtes gravettiennes), le cor d'appel (celui de Roland et celui des sonneurs de trompe), l'arc musical, le double-gong..

Il serait étrange que les peuples réputés sans écriture aient possédé une expression graphique et qu'elle n'ait pas eu un sens sémantique. Avec une restriction : les artistes boschimans ou aborigènes australiens savent le sens de ce qu'ils dessinent ou peignent, mais ce savoir n'est pas partagé par tous, ce qui a pu être le cas au Paléolithique. De cette expression graphique polysémique, nous voulons rapprocher les objets de parure, apparus dès les premiers âges, et dont les plus éphémères ont disparu. Ils sont, comme l'a montré Yvette Taborin (2004), le témoignage de sociétés déjà complexes et capables d'abstraction. Dents animales et coquillages sont utilisés tels quels ou modifiés, perles, pendentifs, plaques pectorales sont façonnés dans des matières variées. Les sépultures ou les statuettes donnent en plus des indications sur la parure corporelle. Au travers d'objets rares ou familiers, grâce à des codes reconnus par tous, la parure était un instrument de cohésion sociale et de communication culturelle. Comme dans toutes les sociétés sans écriture, elle est une des traces de symboles religieux, de hiérarchie des individus, d'appartenance à des classes d'âge.

Avec A. Leroi-Gourhan, nous pensons que l'art pariétal est le langage de la Préhistoire, et J.-P. Duhard a défendu l'idée que les corps féminins sont, dans leur diversité morphologique, un aspect de ce langage pictural. Nous sommes assez favorables à l'idée que les représentations du sexe féminin puissent être une ébauche de langage et

Figure 276 – Un Paléolithique en train de dessiner à la voûte d'une galerie surbaissée du Tuc d'Audoubert (d'après G. Tosello)



d'écriture. En outre, le mot *graphisme* est bivalent, désignant à la fois la façon d'écrire et la manière de dessiner (Delluc, 1978). Cela avancé, acceptons l'hypothèse que les différentes morphologies observées dans les vulves de style descriptif (voire elliptique) soient un vocabulaire dérivé, permettant de dire, là c'est une femme mère, là une femme vierge, là une enfant, là une femme parturiente, là une femme debout, là une femme assise.

12 - L'art et le langage

Dans l'expression humaine pour narrer un fait, il y a la parole avec le discours, la chanson ou le conte, voire le sifflement, dont il ne nous est rien parvenu. Il y a la musique dont témoignent les flûtes gravettiennes et les instruments de percussion, par exemple. Mais elle a pu s'exprimer d'autres manières, certaines constituant un langage. Il y a la mimique avec les expressions du visage, les gestes, les ornements du corps, les attitudes, la danse, dont on trouve quelques possibles témoignages dans les œuvres graphiques et qui sont un langage sans paroles.

Et il y a l'art graphique dans son sens large, ce que nous appelons les tracés : gravure, sculpture, modelage, dessin et peinture. Un tracé est une œuvre sans parole, une œuvre muette, mais cela ne veut pas dire qu'elle ait été dépourvue de mots et de sens. En regardant un dessin, une peinture, une sculpture, un modelage, surtout lorsque son expression est réaliste, des mots naissent en nous pour reconnaître et nommer le sujet représenté et pour le décrire. L'observateur va identifier l'animal illustré, son sexe, son âge, la saison correspondant à sa robe ou à ses bois, son activité. S'agissant d'un humain, J.-P. Duhard a montré que l'on pouvait reconnaître son vécu physiologique (Duhard, 1989a, 1996a) et que les corps représentés racontaient une histoire. Les graphistes, au sens large, ne sont pas des artistes du silence, mais des créateurs de mots (et de vie) et traduisent, à leur façon, eux aussi, un langage. Si une scène est un arrêt sur image, diraient les cinéastes, elle n'est pas statique, car elle raconte une histoire et nous invite à déplacer notre regard en parcourant les détails. En faisant varier l'éclairage, des scènes s'animent grâce au mouvement des ombres. L'art est langage, soutenait A. Leroi-Gourhan, et nous souscrivons à cette assertion, conscients cependant de la rareté des scènes narratives, directement intelligibles par nous. Et cet auteur, impénitent classificateur, distinguait, dans l'art paléolithique, les idéogrammes (lessignes), les pictogrammes (les scènes) et les mythogrammes (les figures), ces dernières ayant besoin d'un commentaire explicatif (Delluc, 2008).

L'univers qui nous entoure et nous est accessible, apparaît aux humains comme un ensemble de rythmes et ils ressentent le besoin d'identifier leurs rythmes corporels avec ceux du cosmos et de la Nature, remarque T. Robbins (2010). Le soleil et la lune sont de grands pourvoyeurs d'alternances, avec le nyctémère et la lunaison. La mer est une autre pourvoyeuse de rythme avec le balancement des marées et les équinoxes. « Le rythme, c'est par ça que tout commence », affirme-t-il, en poursuivant : « L'utérus, qui est un puissant organe musculaire, se contracte lors de la naissance du bébé – en fait, les contractions rythmiques sont, pour le bébé, des incitations majeures à émerger dans le monde ». Il applique sa réflexion aux actions humaines, dans un développement qui nous semble judicieux : « Les actions, comme les sons, divisent le flux du temps en battements. La majorité de nos actions, accomplies régulièrement, manquent de dynamisme et sont non accentuées. Mais des actions occasionnelles sont accentuées en raison de la tension plus grande qui les caractérise. Lorsqu'un battement accentué se produit en relation avec un ou plusieurs battements non accentués, il en résulte une unité rythmique ».

Ces rythmes, alternances et balancements, sont comme des battements du temps, survenant avec régularité et donnant une dimension mesurable au cours et au déroulement d'une vie. Chez la femme, les rythmes sont avant tout biologiques, avec la survenue des règles (ménarches, menstruations, ménopause) et le cycle menstruel, et avec l'occurrence des grossesses et la survenue des naissances. Chez l'homme chasseur, les rythmes sont ceux de la saisonnalité, avec la période du rut, l'époque des naissances, le temps des migrations.

13 - L'orage hormonal de l'adolescence

Un argument qui viendrait à l'appui de l'hypothèse d'une réalisation des images génitales par des sujets de sexe masculin, voire par de jeunes garçons, est la survenue de l'orage hormonal de l'adolescence. Sous l'influence d'une sécrétion accrue de testostérone par les testicules (et dans une moindre mesure par les glandes surrénales) et des brusques fluctuations de son taux sanguin dans le *nyctémère*, l'adolescent mâle va voir son comportement se modifier : le désir naît et s'accroît, l'intérêt pour l'autre sexe également et les érections spontanées se manifestent. Il y a un véritable besoin d'éjaculation (avec parfois des pollutions nocturnes involontaires) le conduisant à pratiquer régulièrement la masturbation, jusqu'à plusieurs fois par jour. Comme tout un chacun le sait, les masturbations masculines se pratiquent parfois en groupe, sans connotation homosexuelle et ce besoin, allié à la violence testostéronique, conduit certains d'entre eux à abuser des femmes par le viol, parfois en réunion. Les humains imitent en cela, sans le savoir, les canards qui se mettent à plusieurs pour contraindre la cane à accepter leurs assauts. Mais la testostérone n'a pas que ces effets biologiques : l'adolescence, sans l'effet de cette imbibition, est aussi la période créative où le jeune homme découvre ou pratique la musique, le dessin, l'écriture ; également la période où il veut découvrir le monde. Les trajets parcourus dans l'espace souterrain et les difficultés de progression, que connaissent bien les chercheurs spéléologues, conduisent à penser qu'il fallait être svelte et souple pour se faufiler dans certains recoins ou galeries, qualités qui se perdent avec l'âge (fig. 276).

Ces considérations nous conduisent à penser que les images génitales, tant féminines que masculines, sont la réalisation de jeunes adolescents masculins.

Notes

¹ Une division du travail (existe) entre les sexes / genres dans laquelle, bien qu'il y ait un certain chevauchement, la chasse au grand gibier est masculine et la collecte du petit gibier, des fruits de mer et de la plupart des aliments végétaux est féminine et constitue une caractéristique de toutes les sociétés documentées de chasseurs-cueilleurs. Nous soutenons qu'il n'y a aucune raison biologique à ce comportement et qu'il doit être une construction sociale. Ces rôles entre les sexes fait partie de la structure des sociétés en même temps que d'autres formes de comportements symboliques associés chez les humains anatomiquement modernes (*Homo sapiens sapiens*). Le rôle établi selon le genre fut important pour les premiers colonisateurs d'un nouveau continent, l'Australie, car il a leur a permis d'affronter un environnement complètement nouveau (traduction JPD).

² Cette étude explore la possibilité logique que les premières images de la figure humaine ont été faites à partir d'un auto-examen visuel plutôt que de celui d'une autre personne et conclut que les figurines de « vénus » du Paléolithique supérieur représentent la simple vue que des femmes ordinaires avaient de leur propre corps (traduction JPD).

³ C'est l'humain masculin qui est destiné par la Nature à passer par la vulve et le vagin.

⁴ Quelques-uns ont grossièrement exagéré l'importance de la vulve dans l'art. Mais, bien sûr, nous ne savons pas le sexe des artistes.

CONCLUSION

En disciples d'Hippocrate et avec la rigueur qu'impose la Préhistoire, mais au risque de surprendre voire de navrer les préhistoriens classiques, nous avons essayé de fournir des arguments objectifs à nos hypothèses, que nous présentons, non comme des solutions dogmatiques, mais comme des directions de recherches. Si la Préhistoire peut apporter des découvertes, bouleversant parfois les idées établies, elle ne prétend pas à édicter des dogmes. Avant de proposer des hypothèses, nous avons commencé par « demander l'information aux documents eux-mêmes », comme conseillé par A. Leroi-Gourhan (1958). Nous l'avons fait en considérant qu'il serait illogique de traiter les informations recueillies en tant qu'éléments isolés, estimant que l'analyse ne peut être interprétée que dans le cadre de l'ensemble auquel ils appartiennent. Malgré toutes les données recueillies, nous reconnaissons, devant la complexité des faits, qu'il nous est impossible de tout expliquer et n'avons d'autre ambition que d'avoir approché quelques aspects du sens.

Si l'homme a toujours manifesté un intérêt pour la vulve, il ne se doute pas que celui qu'y porte la femme est encore plus grand. Car non seulement sa vulve l'identifie dans la nature de son sexe, mais la femme s'en sert dans la relation affective et reproductive, la femme subit les conséquences physiques et psychiques de son rôle dans la procréation, et se trouve de fait au carrefour de la vie et de la mort.

Cette considération suffit à expliquer la prééminence de l'image féminine sur l'image masculine dans l'art paléolithique, et nous espérons que nos lectrices auront compris que nous leur rendons hommage dans ce travail où la mixité est satisfaite à défaut que la parité ne le soit.

La représentation vulvaire est langage, pour qui veut bien en étudier l'expression, et cette étude ne saurait se passer de l'anatomie et de la physiologie, ni de l'étude technique graphique ou du contexte pictural. L'art graphique est fait non seulement pour être vu, mais pour être regardé. Mais avons-nous le même regard que les Paléolithiques et ne sommes-nous pas influencé par notre conditionnement culturel ? Là est la question cruciale, à laquelle nous ne pouvons donner de réponse certaine. Aucune des théories rappelées par H. Delporte dans son ouvrage sur *L'Image de la femme* (1993), reflet de la réalité, idéal esthétique, image de fécondité, évocation de la sexualité, pratique magique, n'est entièrement satisfaisante. La vulve, bien que transchronologique, est sans doute porteuse d'une multiplicité de sens, dont le moindre n'est pas la prééminence de l'image féminine sur la masculine.

Les humains ont-ils représenté ce qu'ils font ? Non, ou très peu, car les scènes anecdotiques de leur quotidien sont rares et se résument à quelques séquences graphiques supposées de chasse ou de partage du gibier (Lascaux, Villars, Roc-de-Sers, Raymonden), de pêche (Lauferie-Basse), de copulation (Enlène, la Marche), de parturition (Laussel, Grimaldi, La Marche) ou de danse (la Marche, Saint-Marcel).

Autre question : les humains sont-ils représentés dans ce qu'ils sont ? Sans doute, mais qui sont-ils ? A nos yeux, ils sont *à la fois de jeunes spectateurs et de jeunes acteurs*. En effet, ils ont particulièrement observé les animaux, reproduits avec un naturalisme anatomique et éthologique souvent remarquable. Mais les animaux figurés ne sont pas forcément ceux qu'ils chassaient : par exemple, à *Lascaux*, un seul renne est figuré alors que 90% des restes osseux de leurs « casse-croute » sont du renne. De même, leurs interventions

sur l'environnement ne sont pas ou peu représentées : *les humains sont rarement figurés dans des actions de chasse, mais, lorsqu'ils le sont, il s'agit toujours d'hommes*. En revanche, ils ont attentivement observé les corps féminins et ils les ont souvent reproduits avec des détails suffisamment fidèles pour permettre d'y reconnaître différents états physiologiques. Pour conclure, nous ferons appel une dernière fois à A. Leroi-Gourhan : « *Ce qui est significatif, pour le Paléolithique supérieur, ce n'est pas l'existence de figures d'origine sexuelle ; c'est leur intégration dans le système représentatif complexe que nous comprenons encore très mal [...]. Nous pouvons percevoir très bien dans quel ordre de pensée se situe la pensée magdalénienne parce qu'on possède, dans le monde vivant, des témoignages de pensées religieuses qui offrent les mêmes traits complexes d'affrontement, d'interchangeabilité et de complémentarité entre sexes, êtres humains et animaux* » (Leroi-Gouhan, 1976).

BIBLIOGRAPHIE

- Airvaux (J.), 1998. « Découverte d'une grotte ornée, le réseau Guy-Martin à Lussac-les-Châteaux (Vienne) », *L'Anthropologie*, tome 102, p. 495-521.
- Airvaux (J.), 2001. *L'Art préhistorique du Poitou-Charentes. Sculptures et gravures des temps glaciaires*, La Maison des Roches éditeur.
- Airvaux (J.), Pradel (L.), 1984. « Gravure d'une tête humaine de face dans le Magdalénien III de la Marche à Lussac-les-Châteaux (Vienne) », *Bull. de la Société préhistorique française*, tome 81, p. 212-215.
- Angulo Cuesta (J.), Garcia Diez (M.), 2005. *Sexo en piedra. Sexualidad, reproducción y erotismo en época paleolítica*. Madrid, Luzán Ediciones y Bayer.
- Angulo Cuesta (J.), Garcia Diez (M.) 2007. « El significado de la erección, la genitalidad y otras representaciones de índole urológico en el imaginario paleolítico », *Arch. Esp. Urol.*, vol. 60, n° 8, p. 845-858.
- Aujoulat (N.), 2003. « La grotte de Cazelle (Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil, Dordogne). Nouvelles observations », *Préhistoire. Art et sociétés (Mélanges Gaussen)*, tome LVIII, p. 69-76.
- Aujoulat, N. (avec la coll. de Ch. Archambeau, J.-P. Bitard, D. Grébénard, J. Lentesco), 1996. « Une nouvelle grotte située en Dordogne : la grotte de Cazelle (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) ». *INORA*, n° 13, p. 10-12.
- Aujoulat (N.) et col., 2001. « La grotte ornée de Cussac, observations liminaires », *Paléo*, p. 9-17.
- Aujoulat (N.), Geneste (J.-M.), Archambeau (Ch.), Delluc (M.), Duday (H.), Henry-Gambier (D.) 2002. « La grotte ornée de Cussac. Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne) : premières observations », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 99, p. 129-153.
- Aujoulat (N.) et col., 2004. « La grotte ornée de Cussac. Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne) », *L'art du Paléolithique supérieur*, Actes du XIVe Congrès UISPP à Liège 2001 (sous la direction de M. Lejeune), ERAUL 107, p. 45-53.
- Baffier (D.), 2005. « La Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure, persistance du bestiaire aurignacien », *Pittura paleolitica nelle Prealpi venete. Grotte di Fumane e Riparo Dalmeri*, p. 76-81.
- Baffier (D.), Girard (M.), 1997. « Le karst d'Arcy-sur-Cure (Yonne), et ses occupations humaines paléolithiques », *Quaternaire*, 8, n° 2-3, p. 245-255.
- Baffier (D.), Girard (M.), 1998. *Les Cavernes d'Arcy-sur-Cure*. Paris, La Maison des Roches.
- Bahn (P.-G.), 1986. « No Sex, Please, We're Aurignacians », *Rock Art Research*, tome 3, p. 111-120.
- Bahn (P.-G.), 1998. *The Cambridge illustrated history of prehistoric art*. Cambridge university press.
- Balme (J.), Bowdler (S.), 2006. « Spear and digging stick. The origin of gender and its implications for the colonization of new continents. », *Journal of Social Archaeology*, vol. 6, n° 3, 379-401.
- Barrière (C.), 1976. *L'Art pariétal de la grotte de Gargas*, Mémoires de l'Institut d'art préhistorique de Toulouse n° III, 2 vol.
- Barrière (C.), 1990. *L'art pariétal du Ker de Massat*, Presses universitaires du Mirail.
- Barrière (C.), 1997. *L'art pariétal des grottes des Combarelles*, Paléo hors série.
- Barrière (C.), Carcauzon (C.), Delluc (B. et G.), 1990. « La grotte ornée de La Font-Bargeix (Champeau-la-Chapelle-Pommier, Dordogne) », *Travaux de l'Institut d'art préhistorique de Toulouse*, XXXII, p. 9-47.
- Bataille (G.), 1955. *La peinture préhistorique. Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève, Albert Skira.
- Baudoin (M.), 1936. « La topographie des organes sexuels extérieurs féminins aux divers âges de la Pierre : époque de la pierre taillée », *Presse Médicale*, n° 94, 8 pages.
- Bégouën (H.), 1926. « L'art mobilier de la caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège) », *IPEK*, p. 219-228.
- Bégouën (H.), 1929. « A propos de l'idée de Fécondité dans l'iconographie préhistorique », *Bulletin de la société préhistorique française*, tome 26, n°3, p. 197-199.
- Bégouën (H.), 1934. « A propos des vénus paléolithiques. Lettre ouverte à M. G.H. Luquet », *Journal de psychologie*, p. 429-460 (suivi de «Encore un mot sur les Vénus paléolithiques »).
- Bégouën (H.), Breuil (H.), 1958. *Les Cavernes du Volp : Trois-Frères, Tuc d'Audoubert à Montesquieu-Avantès (Ariège)*, Paris, travaux de l'IPH.
- Bégouën (R.), Clottes (J.), Giraud (J.-P.), Rouzaud (F.), 1996. « Os plantés et peintures rupestres dans la caverne d'Enlène », *Actes du 118^e congrès nationale des sociétés savantes, Pau 1993 (Pyrénées préhistoriques, arts et sociétés)*, Editions du comité des travaux historiques et scientifiques, p. 283-306.
- Bégouën (R.), Fritz (C.), Tosello (G.), Clottes (J.), Pastoors (A.), Faist (F.), 2009. *Le sanctuaire secret des Bisons*, Edition de l'Association Louis Bégouën.
- Beltrán (A.), Robert (R.), Gailli (R.), 1967. *La cueva de Bédellbac*, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Zaragoza, Espagne (Monografías arqueológicas 2).
- Binant (P.), 1991a. *La préhistoire de la mort*, Paris, Errance.
- Binant (P.), 1991b. *Les sépultures du Paléolithique supérieur*, Paris, Errance.
- Binet (A.), 1888. *Le Fétichisme dans l'amour, Études de psychologie expérimentale*, Bibliothèque des actualités médicales et scientifiques. Paris, Octave Doin Éditeur.
- Bisio (A.), Bisio (F.), Duhard (J.-P.), Lautier (J.), et Soulier (M.), 1988. « Nouvelles découvertes à la grotte de la Magdeleine des Albis (Penne, Tarn) », *Revue du Tarn*, n° 123, 3^e série, p. 443-450.
- Bonnet (M.-J.), 2004. *Les femmes dans l'art*. Paris, Editions de La Martinière.
- Bosinski (G.), 2010. *Femmes sans tête*, Paris, éditions Errance.
- Bourrillon (R.), 2009. *Les représentations humaines sexuées dans l'art du Paléolithique supérieur européen : diversité, réminiscences et permanences*, thèse de doctorat (Archéologie et art préhistorique), Université de Toulouse II le Mirail, 2 tomes.
- Bouyssonie (J.), 1957. « L'abri magdalénien de Jolivet », *Mélanges Pittard*, Brive, Chastrusse, p. 81-99.
- Bouyssonie (J.), Delsol (H.), 1930. « L'abri préhistorique de Jolivet », *Revue anthropologique*, volume 10-12, p. 367-377.

- Bozon (M.), 1999. « Les significations sociales des actes sexuels. Sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, p. 3-23.
- Bozon (M.), 2009. *Sociologie de la sexualité*. Paris, Armand Colin, série Domaines et approches, collection 128, (réédition).
- Bozon (M.), Leridon (H.), 1993. « Les constructions sociales de la sexualité », *Populations*, tome 48, n° 5, p. 1173-1195.
- Braconnier (A.), 1996. *Le sexe des émotions*. Odile Jacob.
- Breuil (H.), 1912. « Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification », *Congrès international d'anthropologie et de préhistoire*, 14^e session Genève (article paru sous le même titre en 1937 à Lagny).
- Breuil (H.), 1949. *Beyond the bounds of history. Scenes from the Old Stone Age*, London, P.R. Gawthorn.
- Breuil (H.), 1952a. *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques.
- Breuil (H.), 1952b. « Les bas-reliefs de la Magdeleine près de Penne, Tarn », *C.R. Inscr. Belles Lettres*, p. 612-614.
- Breuil (H.), Lantier (1951 et nombreuses rééditions). *Les Hommes de la pierre ancienne*, Paris, Payot.
- Breuil (H.), Peyrony (D.), 1930. « Statuette aurignacienne de Sireuil (Dordogne) », *Revue Anthropologique*, tome XL, n° 1-3, p. 44-47.
- Breuil (H.), Saint-Périer (R. de), 1927. *Les poissons, les batraciens et les reptiles dans l'art quaternaire*. Archives IPH, mémoire 2.
- Brot (J.), 2005. « L'utilisation des reliefs naturels dans l'art pariétal gravé et sculpté du Paléolithique supérieur ». source : brotjean.jimdo.com.
- Buisson (D.), Bon (Fr.), 1995. « A propos d'une figuration vulvaire schématique aurignacienne découverte à Brassempouy (Landes) », *Antiquités Nationales*, 27, p. 39-43.
- Capitan (L.), Bouyssonie (J.), 1924. *Un atelier d'art préhistorique, Limenil son gisement à gravures sur pierres de l'âge du renne*. Publications de l'Institut international d'anthropologie, Paris, E. Noury, 41 p.
- Capitan (L.), Breuil (H.), Peyrony (D.), 1924. *Les Combarelles aux Eyzies (Dordogne)*, Paris, Masson éditeurs (relevés et figures par H. Breuil).
- Capitan (L.), Peyrony (D.), 1921. « Les origines de l'art à l'Aurignacien moyen. Nouvelles découvertes à La Ferrassie », *Revue anthropologique*, tome 31, p. 92-112.
- Capitan (L.), Peyrony (D.), 1928. *La Madeleine. Son gisement, ses industries, ses œuvres d'art*, Paris, Librairie Emile Nourry.
- Carcauzon (Ch.), 1986. « La grotte de Font-Bargeix », *B.S.H.A.P.*, tome CXIII, p. 191-198.
- Cheyrier (A.), Breuil (H.), 1963. *La caverne de Pair-non-Pair, Gironde. Fouilles de François Daleau*, Société archéologique de Bordeaux (Documents d'Aquitaine II), 236 p.
- Chollot (M.), 1964. *Musée des antiquités nationales. Collection Piette, art mobilier préhistorique* (préface par H. Breuil, introd. par A. Varagnac), Paris, éditions des musées nationaux.
- Chollot-Varagnac (M.), 1980. *Les Origines du graphisme symbolique. Essai d'analyse des écritures primitives en Préhistoire*, Paris, Edition de la fondation Singer-Polignac.
- Chuit (P.), 1994. « Appréciation de l'âge des chevaux à l'aide de l'examen des dents », *Les cahiers de l'expertise vétérinaire*, vol. 7, p. 1-22.
- Clottes (J.), 1993. « Ichnologie », in : *L'art pariétal paléolithique*, Edition du Comité des Travaux historiques et scientifiques, p. 59-66.
- Clottes (sous la dir. de J.), 2001. *La grotte Chauvet. L'art des origines*, Edition du Seuil.
- Clottes (J.), Cérrou (E.), 1971. « Une nouvelle statuette féminine paléolithique à Monpazier (Dordogne) », *Gallia Préhistoire*, tome XIV, p. 261-262.
- Clottes (J.), Courtin (J.), 1994. *La grotte Cosquer*, Paris, Édition du Seuil.
- Clottes (J.), Courtin (J.), Vanrell (L.), 2005a. *Cosquer redécouvert*, Paris, Édition du Seuil.
- Clottes (J.), Courtin (J.), Vanrell (L.), 2005b. « Nouvelles recherches à la grotte Cosquer », *Antropologia Arkeologia 57, Homenaje a Jesus Altuna*, San Sebastian.
- Clottes (J.), Garner (M.), Maury (G.), 1994. « Magdalenian Bison in the caves of the Ariège », *Rock Art Research* (Australie), vol. 11 (traduit dans le *Bulletin de la Société préhistorique de l'Ariège*, tome XLIX).
- Cohen (Cl.), 1999. *L'homme des origines. Savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Édition du Seuil.
- Cohen (Cl.), 2003. *La femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Belin, Herscher.
- Cohen (Cl.), 2005. « La moitié invisible de l'humanité », *Colloque Mnemosyne* du 8 mars, Lyon. IUFM.
- Cohen (Cl.), 2007. « L'art rupestre et les rôles de la femme au Paléolithique », *Valcamonica Symposium*, p. 99-106.
- Conard (N.J.), 2009. « A female figurine from the basal Aurignacian of Hohle Fels Cave, Southwestern Germany », *Nature*, 459 (7244), p. 248-252.
- Conte-Sponville (A.), 2006. « Qu'est-ce que le bonheur ? », *Avenir de femmes, Laboratoire Théraxem*, n°16, p. 28-30.
- Coppens (Y.), 2006. « Préface », *Secrets de cuisine de mamie Germaine* de J.-P. Duhard. Biarritz, Atlantica.
- Cornil (L.), Vague (J.), 1946. « Les stéatopygies. Essai d'anthropologie morpho-physiologique », *Biologie Médicale*, vol. XXXV, p. 61-87.
- Courtin (J.), 2002. « Cro-Magnon devait connaître la passion », *L'Express* du 27/06/2002.
- Daniélou (A.), 1993. *Le phallus*, Pardès, Puiseaux.
- Dauvois (M.) et Vézian (J.), 1984. « Grotte du Portel », *L'Art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 381-388.
- Delluc (B. et G.), 1971. « La grotte ornée de Sous-Grand-Lac (Dordogne) », *Gallia Préhistoire*, tome 14, p. 245-252.
- Delluc (B. et G.), 1978. « Les manifestations graphiques aurignaciennes sur support rocheux des environs des Eyzies (Dordogne) ». *Gallia Préhistoire*, tome 21, p. 213-438.
- Delluc (B. et G.), 1981a. « La grotte ornée de Comarque à Sireuil (Dordogne) », *Gallia Préhistoire*, tome 24, p. 1-97.
- Delluc (B. et G.), 1981b. « Les plus anciens dessins de l'homme », *La Recherche*, vol. 12, n° 116, p. 14-22.
- Delluc (B. et G.), 1983. « La Croze à Gontran, grotte ornée aux Eyzies-de-Tayac (Dordogne) », *Ars Praehistorica*, tome II, p. 13-48.
- Delluc (B. et G.), 1985. « De l'empreinte au signe », *Histoire et archéologie*, n°90, p. 56-62.
- Delluc (B. et G.), 1986. « L'œil du chasseur et le génie de l'artiste », in : *Lascaux, un nouveau regard*, par M. Ruspoli, Paris, Bordas, p. 162-176.
- Delluc (B. et G.), 1987a. « Quelques gravures paléolithiques de la petite Beune (grottes de Sous-Grand-Lac, de Vielmoily II et du Charretou) », *Actes du XXXIX^e congrès d'Etudes régionales de Sarlat 1986*, Edition de la Société historique et archéologique du Périgord, p ; 163-184.
- Delluc (B. et G.), 1987b. « La grotte ornée de Saint-Cirq (Dordogne) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 84, p. 364-393.
- Delluc (B. et G.), 1988a. « Les gravures de la grotte de La Cavaille à Couze (Couze-et-Saint-Front, Dordogne) ». *Bull. de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXV, p. 111-123.
- Delluc (B. et G.), 1988b. « Quelques menues observations sur la décoration de la grotte de Gargas, Aventignan, Hautes-Pyrénées ». *Bull. de la Société méridionale de spéléologie et préhistoire*, tome XXVIII, p. 45-50.
- Delluc (B. et G.), 1989a. « Le sang, la souffrance et la mort dans l'art paléolithique », *L'Anthropologie*, tome 93, n° 2, p. 389-406.
- Delluc (B. et G.), 1989b. « Le bloc sculpté du Fourneau-du-Diable (Bourdeilles, Dordogne) », *Bull. de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXVI, p. 233-240.
- Delluc (B. et G.), 1990. « Le décor des objets utilitaires du Paléolithique supérieur », *L'art des objets au Paléolithique* (Actes du colloque de Foix-Le Mas d'Azil 1987), tome 2, p. 39-72.
- Delluc (B. et G.), 1991. *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*, XXVIII^e supplément à *Gallia Préhistoire*, éditions du CNRS.

- Delluc (B. et G.), 1995. « Les figures humaines sur les parois des grottes et des abris », *La Dame de Brassempouy* (actes du colloque de Brassempouy 1994), *ERAOUL*, 74, p. 41-54.
- Delluc (B. et G.), 2006. « Les croyances et les rites au Paléolithique », *Notre histoire* n° 239, p. 45-54.
- Delluc (B. et G.), 2008. *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, Editions Sud Ouest.
- Delluc (B. et G.), 2009. « Art paléolithique en Périgord. Les représentations humaines pariétales », *L'Anthropologie*, 113, 629-661.
- Delluc (B. et G.), Carcauzon (C.), avec la coll. de Galinat (B.) et de Rossy Delluc (S.), 1996. « La grotte ornée de Fronsac (Vieux-Mareuil, Dordogne) », *La Vie préhistorique*. Actes du XXIII^e Congrès préhistorique de France de Paris 1989, éditions Faton, p. 416-421.
- Delluc (B. et G.), Vialou (D.), 1995. « La grotte de La Mouthe (Les Eyzies) », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome 122, p. 523-536 et 645-668.
- Delluc (G.), 1985. *L'art pariétal de l'époque archaïque en Aquitaine*. Thèse de doctorat de 3^e cycle en Préhistoire, Paris VI.
- Delluc (G.) (avec la coll. de B. Delluc et M. Roques), 1995. *La Nutrition préhistorique*, Périgueux, Pilote 24 édition.
- Delluc (G.) (avec la coll. de B. Delluc), 2006. *Le Sexe au temps des Cro-Magnons*, Périgueux, Pilote 24 édition.
- Delluc (G.), « Le sexe des Hommes de Cro-Magnon », *Revue de l'internat des hôpitaux de Paris*, dépôt 2014.
- Delporte (H.), 1976. « Typologie et technique de l'art paléolithique mobilier », *IX^e Congrès U.I.S.P.P.*, Nice, Colloque XIV, préactes, p. 37-53.
- Delporte (H.), 1979. *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, Picard (1^e édit.).
- Delporte (H.), 1993. *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, Picard (2^e édit.).
- Descamps (P.), 1930. *Etat social des peuples sauvages. Chasseurs, pêcheurs, cueilleurs*. Paris, Payot, 288 p.
- Didon (L.), 1911. « L'abri Blanchard des Roches (commune de Sergeac), gisement aurignacien moyen », *Bull. de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XXXVIII, p. 246-261 et 321-345.
- Duhard (G.), 2004. *Un homme blanc chez les hommes bleus. Orion au Niger*. Versailles, Orion édition.
- Duhard (J.-P.), 1989. « Les figurations féminines sculptées de l'art rupestre paléolithique en France », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXVI, p. 87-109.
- Duhard (J.-P.), 1989a. « Etude morphologique de la femme à la corne en bas-relief de Laussel », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXVI, p. 257-275.
- Duhard (J.-P.), 1989b. *Le réalisme physiologique des figurations féminines sculptées du Paléolithique supérieur en France*. Thèse de doctorat de 3^e cycle en Anthropologie-Préhistoire, Bordeaux I.
- Duhard (J.-P.), 1990. « La posture des mains pendant la grossesse », *Rock Art Research*, 7, 2 : 137-139.
- Duhard (J.-P.), 1990. « Le corps féminin et son langage dans l'art paléolithique », *Oxford Journal of Archaeology*, 9 (3), 241-255.
- Duhard (J.-P.), 1990. « Les figurations humaines de Laugerie-Basse », *Paléo*, n° 2, p. 217-228.
- Duhard (J.-P.), 1991. « Images de la chasse au Paléolithique », *Oxford Journal of Archaeology*, 10 (2), p. 127-157.
- Duhard (J.-P.), 1992a. « Les humains ithyphalliques dans l'art paléolithique », *Préhistoire ariégeoise*, tome XLVII, p. 133-159.
- Duhard (J.-P.), 1992b. « Quand Hippocrate se mêle de Préhistoire », *Bull. de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, tome XXVII, n°3, p. 121-129.
- Duhard (J.-P.), 1992c. « Les groupements humains dans l'art paléolithique français », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 89, n°6, p. 172-183.
- Duhard (J.-P.), 1993a. *Réalisme de l'image féminine paléolithique*, CNRS éditions (Cahiers du Quaternaire n°19).
- Duhard (J.-P.), 1993b. « The upper palaeolithic figures as a reflection of human morphology and social organization », *Antiquity*, vol. 67, n° 254, p. 83-91.
- Duhard (J.-P.), 1994. « L'identité physiologique, un élément d'interprétation des figurations féminines paléolithiques », *Trabajos de Prehistoria*, Madrid, vol. 51, 34 p.
- Duhard (J.-P.), 1995. « De la confusion entre morphologie et géométrie dans les figurations féminines gravettiennes et du supposé style gravettien », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 92, n° 3, p. 302-312.
- Duhard (J.-P.), 1996a. *Réalisme de l'image masculine paléolithique*, Grenoble, Editions Jérôme Millon (coll. L'Homme des origines).
- Duhard (J.-P.), 1996b. « Les figurations humaines gravées et sculptées du Mas d'Azil », *Gallia Préhistoire*, tome 34, p. 289-301.
- Duhard (J.-P.), 1996c. « Nouvelle lecture proposée pour la figuration schématique aurignacienne de la grotte des hyènes à Brassempouy », *Antiquités nationales*, 28, p. 29-31.
- Duhard (J.-P.), 2009-2010. « Une nouvelle représentation féminine à la Madeleine (Tursac, Dordogne) », *Paléo*, p. 127-133.
- Duhard (J.-P.), sous presse. « Réflexions anatomiques sur les images phalliques paléolithiques », *Préhistoire du sud-ouest*, dépôt 2010.
- Duhard (J.-P.), sous presse. « C.R. Bourrillon, 2009 », *Préhistoire du sud-ouest*, dépôt 2010.
- Duhard (J.-P.), Delluc (B. et G.), 1993. « Une femme sculptée dans la grotte magdalénienne de Comarque à Sireuil », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXX, p. 843-850.
- Duhard (J.-P.), Delluc (G.), 2007. « A propos de *Sexo en piedra. Sexualidad, reproducción y erotismo en época paleolítica* », *Préhistoire du Sud-ouest*, n° 15-2007-2, p. 267-271.
- Duhard (J.-P.), Delluc (B. et G.), à paraître. « La femme de la grotte de Saint-Cirq (Dordogne) », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*.
- Duhard (J.-P.), Delluc (G.), 2007. « A propos de *Sexo en piedra. Sexualidad, reproducción y erotismo en época paleolítica* », *Préhistoire du Sud-ouest*, n°15-2007-2, p. 267-271.
- Duhard (J.-P.), Roussot (A.), 1988. « Le gland pénien sculpté de Laussel (Dordogne) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 85, p. 41-44.
- Duhard (J.-P.), Roussot (A.), sous presse. « Une vulve anatomique sur un bâton percé magdalénien du Roc-de-Marcamps (Prignac-et-Marcamps, Gironde) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, dépôt 2010.
- Dupanloup (I.), Pereira (L.), Bertorelle (G.), Calafell (Fr.), Prata (M. J.), Amorim (A.), Barbujani (G.) 2003. « A recent shift from polygyny to monogamy in humans is suggested by the analysis of worldwide chromome diversity », *Journal of molecular evolution*, vol. LVII, n°1, p. 85-97.
- Duval (M.), 1903. *L'anatomie artistique*. Paris, Alcide Picard et Kahn.
- Ebstein (R.P.), Novick (O.), Umansky (R.), Priel (B.), Osher (Y.), Blaine (D.), Bennett (E.R.), Nemanov (L.), Katz (M.), Belmaker (R.H.), 1996. « Dopamine D4 receptor (D4DR) exon III polymorphism associated with the human personality trait of Novelty Seeking », *Nature Genetics*, 12, 78-80.
- Ferrier (J.), 1938. « Le gisement du Roc (commune de Marcamps) », in : *La Préhistoire en Gironde*, imp. Monnoyer, Le Mans., p. 90-96 et pl. X et XI.
- Foucher (P.), San Juan-Foucher (C.), Rumeau (Y.), 2007. *La grotte de Gargas. Un siècle de découvertes*, édition de la Communauté de communes du canton de Saint-Laurent-de-Neste.
- Freud (S.), 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, réédité par Gallimard (collection Folio), en 1989.
- Freud (S.), 1969. *La vie sexuelle*, recueil des travaux de 1907 à 1931, PUF.
- Gailli (R.), Duhard (J.-P.), 1996. « Les représentations humaines pariétales de la grotte magdalénienne de Bédailhac », *Actes du 118^e Congrès national des Sociétés savantes* (Pau, 1993), p. 403-413, Paris, Editions du C.T.H.S.

- Gailli (R.), Pailhaugue (N.), Rouzaud (F.), 1984. « Grotte de Bédeilhac », *L'Art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 369-375.
- Gailli (R.), 2004. *La grotte préhistorique du Ker à Massat*. Nîmes, Lacour.
- Gailli (R.), 2006. *La grotte de Bédeilhac. Préhistoire, histoire et histoire*. Toulouse, Larrey.
- Garcia (M.-A.), 2005. « Technologie générale de la grotte Chauvet », *Bulletin de la Société préhistorique française (Journées SPF de Lyon, 11 et 12 octobre 2003)*, Travaux 6, p. 103-108.
- Garrigou (P.), 1867. « Ursus spelæus de Massat », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, II^e Série, tome 2, p. 263-265.
- Gausson (J.), 1964. *La grotte ornée de Gabillou (près Mussidan, Dordogne)*. Bordeaux, Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux, Mémoire n° 3, Delmas et CNRS.
- Gély (B.), Porte (J.-L.), 1996. « Les gravures paléolithiques de la grotte des Deux-Ouvertures à Saint-Martin-d'Ardèche ». *Préhistoire ariégeoise*, tome LI, p. 81-98.
- Gerasimov (M. M.), 1958. « Paleolitices kaja stojanska Mal'ta », *Son. Ethnografija*, 3.
- Gibeault (A.), 2004. « Jeu et art dans la préhistoire », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, p. 259-27.
- Giédon (S.), 1965. *La naissance de l'art*, Bruxelles, La Connaissance.
- Grégoire (R.), Oberlin (S.), 1947. *Précis d'anatomie*. Paris, Librairie Baillière.
- Guiraud (P.), 1978. *Dictionnaire érotique*. Paris, Payot.
- Gur (R.C.), Alsop (D.), Glahn (D.), Petty (R.), Swanson (C.I.), Maldjian (J.A.), Turetsky (B.I.), Detre (J.A.), Gee (J.), Gur (R.E.), 2000. « An MRI study of sex differences in regional activation to a verbal and a spatial task », *Brain and Language*, 74, 157-170.
- Guthrie (R.-D.), 1977. *Body hot spots. The Anatomy of Human Social Organs and Behavior*, New York, Pocket book.
- Guthrie (R.-D.), 1979. « Ethological observations from palaeolithic art », *La contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation des peuples chasseurs préhistoriques* (3^e colloque de la Société suisse des Sciences humaines), Fribourg, Editions Universitaires.
- Guthrie (R.-D.), 2005. *The nature of Palaeolithic art*, Presses de l'université de Chicago.
- Haier (R.J.), in press. *Are they Sex Differences in Cognition Responsible for the Under-representation of Women in Scientific Careers?*, Edited by SJ Ceci W Williams, APA Books.
- Héritier (Fr.), 2003. « Une anthropologie symbolique des corps », *Journal des africanistes*, T. 63, fasc. 2, p. 9-26.
- Iakovleva (L.), Pinçon (Geneviève), 1997. *La Frise sculptée du Roc-aux-Sorciers*, Paris, éditions du CTHS-RMN (documents préhistoriques, 9).
- Ighilahriz (F.), 1996. « L'ocre dans l'industrie lithique de l'ibéromaurusien d'Afalou Bou-Rhumel (Algérie) », *L'Anthropologie*, vol. 100, n° 1, pp. 77-87.
- Jauze (B.), Sauvet (G.), 1991. « Art mobilier magdalénien de la grotte de Bédeilhac (fouilles Jauze-Mandement, 1927-1929) », *Bulletin de la société préhistorique de l'Ariège*, tome 46, p. 19-57.
- Jude (P.E.), 1960. *La grotte de Rochereil, station magdalénienne et azilienne*, Paris, Masson (archives de l'Institut de paléontologie humaine, mémoire 30).
- Kamina (P.), 2004. *Précis d'anatomie clinique, T. 3 thorax, abdomen, pelvis*, Paris, Maloine.
- Kimura (D.), 2001. *Cerveau de femme, cerveau d'homme*, Paris, Odile Jacob.
- Kinsey (A.), 1948. *Le Comportement sexuel de l'homme*, Paris, Pavois.
- Kinsey (A.), 1954. *Le comportement sexuel de la femme*, Paris, Amiot Dumont.
- Kramer (S.N.), 1957. *L'histoire commence à Sumer*, Paris, Arthaud.
- Lalanne (G.), 1912. « Bas-reliefs à figuration humaine de l'abri sous roche de Laussel (Dordogne) », *L'Anthropologie*, tome XXIII, p. 129-149.
- Lalanne (J.-G.), Bouyssonie (J.), 1941-1946. « Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Dr Lalanne », *L'Anthropologie*, tome 50, p. 1-163.
- Langaney (A.), Pellegrini (B.), Poloni (E.), 1989. « L'homme descend du sexe », *La Recherche*, n° 213 spécial sexualité, p. 994-1007.
- Le Guillou (Y.), 2001. « Les représentations humaines », in : *La grotte Chauvet. L'art des origines* (sous la direction de J. Clottes), Paris, Edition du Seuil, p. 167-171.
- Le Guillou (Y.), 2008. « Autour de la première dame de l'art préhistorique », *Ardèche archéologie*, n° 25, p. 3-22.
- Ledesma (Ch. de) et coll., 2000. *The rough guide to Malaysia, Singapore and Brunei*, Rough guide.
- Lemoine (P.), 2005. *Séduire, comment l'amour vient aux humains*. J'ai lu édit. (coll. bien être).
- Lemozi (A.), 1929. *La grotte temple de Pech-Merle*, Paris, Picard.
- Lenoir (M.), 1993A. « UN GISEMENT MAGDALÉNIEN EN GIRONDE : LE ROC-DE-MARCAMPS À PRIGNAC-ET-MARCAMPS », *Bulletin de la Société linnéenne de Bordeaux*, 21, 2, p. 75-85 ; 21, 3, p. 87-108 ; 21, 4, p. 131-145.
- Lenoir (M.), 1993B. « LE GISEMENT DU ROC DE MARCAMPS (PRIGNAC-ET-MARCAMPS, GIRONDE) », *LES Cahiers du Vitrezois*, 85-86, p. 1-13.
- Lenoir (M.), Roussot (A.), Delluc (B. et G.), Martinez (M.), Loiseau (S.), Mémoire (N.), 2006. *La grotte de Pair-non-Pair à Pignac-et-Marcamps*, édité par la Société archéologique de Bordeaux et le Conseil général de la Gironde (Mémoires volume 5).
- Lepiller (S.), 2010. *Mémoire sur « the nature of palaeolithic art » de R. Dale Guthrie*. Mémoire de master 2 en philosophie des sciences à la Sorbonne.
- Leroi-Gourhan (A.), 1957. « Le sanctuaire de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne) », in : *Mélanges Pittard*, Brive, imprimerie Chastrusse, p. 207-215.
- Leroi-Gourhan (A.), 1958. « Le symbolisme des grands signes dans l'art pariétal paléolithique », *Bulletin de la société préhistorique française*, tome LV, n° 7-8, p. 284-398.
- Leroi-Gourhan (A.) 1964. *Les religions de la préhistoire*, Paris, PUF.
- Leroi-Gourhan (A.) 1964-65. *Le geste et la parole. Tome I : Technique et langage. Tome II : la mémoire et les rythmes*. Paris, Albin-Michel.
- Leroi-Gourhan (A.), 1965. *Préhistoire de l'Art occidental*, Paris, Mazenod.
- Leroi-Gourhan (A.), 1966. « Réflexions de méthode sur l'art paléolithique », *Bulletin de la société préhistorique française*, tome LXIII, n° 1, p. 35-49.
- Leroi-Gourhan (A.) 1970. « Observations technologiques sur le rythme statuaire », *Mélanges offerts à C. Lévy-Strauss*, La Haye, Mouton, p. 658-676.
- Leroi-Gourhan (A.), 1976. « Interprétation religieuse et esthétique des figures et symboles dans la préhistoire », *Archives des sciences sociales des religions*, n° 42, p. 5-15.
- Leroi-Gourhan (A.), 1976-1977. « Résumé des cours et travaux », *Annuaire du Collège de France Cours du collège de France*, 77^e année, p. 489-501.
- Leroi-Gourhan (A.), 1978-1979. « Résumé des cours et travaux », *Annuaire du Collège de France*, 79^e année, p. 429-451.
- Leroi-Gourhan (A.), 1979-1980. « Résumé des cours et travaux », *Annuaire du Collège de France*, 80^e année, p. 513-523.
- Leroi-Gourhan (A.), 1980-1981. « Résumé des cours et travaux », *Annuaire du Collège de France*, 81^e année, p. 453-469.
- Leroi-Gourhan (A.), 1984. « Grotte du Cheval », *L'Art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 292-295.
- Leroi-Gourhan (A.), textes rassemblés par Marc Groenen, 1992. *L'art pariétal, langage de la préhistoire*. Grenoble, Editions Jérôme Million.
- Leroi-Gourhan (A. et Arl.), 1989. *Un voyage chez les Aïnous. Hokkaido 1938*, Paris, Albin Michel.
- Leroi-Gourhan (Arl.), Allain (J.) et col., 1979. *Lascaux inconnu*, XII^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, Editions du CNRS.
- Leroy McDermott, 1996. « Self-representation in upper palaeolithic female figurines », *Current Anthropology, University of Chicago Press*, p. 199-202.

- Lhéritier (A.), 1967. *De la génération des animaux*, Paris, Les belles lettres.
- Lorblanchet (M.), 1967. « Découverte de gravures pariétales paléolithiques dans la grotte de La Roque (Hérault) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome LXIV, fasc. 1, p. 143-154.
- Lorblanchet (M.), 1984a. « Grotte de Pergouset », *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 504-506.
- Lorblanchet (M.), 1984b. « Grotte de La Roque ». *L'Art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 343-346.
- Lorblanchet (M.), 1992. « Le triomphe du naturalisme dans l'art paléolithique », *Limitation of the archeological knowledge*, T. Shay & J. Clottes, Eraul édit., Liège.
- Lorblanchet (M.), 2001a. « Cussac, fantastique grotte gravée de la Préhistoire », *Archéologia*, n° 381, p. 4-8.
- Lorblanchet (M.), 2001b. *La grotte ornée de Pergouset (Saint-Géry, Lot) : un sanctuaire secret paléolithique*, Paris, Maison des sciences de l'Homme (Documents d'Archéologie Française, n°85).
- Lorblanchet (M.), 2010. *Art pariétal. Grottes ornées du Quercy*, Rodez, Editions du Rouergue.
- Lorblanchet (M.), Delluc (B. et G.), Le Tensorer (J.-M.), Baraviera (G.), Bournazel (J.), 2009. « Roucadour, quarante ans plus tard », *Préhistoire du Sud-ouest*, 17-2009-1, p. 5-94.
- Luquet (G.H.), 1926. *L'art et la religion des hommes fossiles*. Paris, Masson.
- Luquet (G.H.), 1931a. « La magie dans l'art préhistorique », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, tome. XXVIII, p. 390-427.
- Luquet (G.H.), 1931b. « Les vénus paléolithiques », *Journal de psychologie*, p. 429-460.
- Lwoff (S.), 1962. « Industrie de l'os. Iconographie humaine et animale du Magdalénien III, 7e publication : Grotte de La Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 59, n° 1-2, p. 73-91.
- Manning (J.T.), 2002. *Digit ratio : A Pointer to Fertility, Behavior, and Health*, Rutgers University Press, New Jersey.
- Marshack (A.), 1972. *Les racines de la civilisation*, Paris, Plon (The roots of Civilization McGraw-Hill New-York).
- Marshack (A.), 1986. « The eye is not as clever as it thinks it is. Comment and response to P.G. Bahn », *Rock Art Research*, vol. 3, n° 2, p. 111-116.
- Martin (P. et Y.), 1972. *L'Art paléolithique de Gouy*, St-Etienne-du-Rouvray, imprimerie Jacques Buquet.
- Martin (Y.), 1989. « Nouvelles découvertes de gravures à Gouy ». *L'Anthropologie*, tome 93, p. 513-546.
- Martin (Y.), 2007. « Une sculpture paléolithique inédite : la silhouette féminine en bas-relief de Gouy (Seine-Maritime, France) ». *Palevol*, 347, p. 1-14.
- Martin (Y.), 2009. « Alexander Marshack. His original views and thoughts. A remarkable contribution to the evolution of research : the contribution of a fascinating session of work at Gouy », *An enquiring mind. Studies in honor of Alexander Marshack*, edited by Paul Bahn, Oxbow Books, American School of Prehistoric Research, Peabody Museum, Harvard University.
- Masters (W.H.), Johnson (V.E.), 1968. *Les réactions sexuelles*, Paris, Robert Laffont.
- Mélard (N.), 2008. « Pierres gravées de La Marche à Lussac_les-Châteaux (Vienne) », *Gallia Préhistoire*, tome 50, p. 143-270.
- Montandon (R.), 1913. « A propos du phallus en bois de renne de l'abri Blanchard, commune de Sergeac (Dordogne) », *L'Homme préhistorique*, tome XI, n° 11, p. 337-341.
- Morris (D.), 1968. *Le singe nu*. Paris, Grasset.
- Morris (D.), 1972. *Le couple nu*. Paris, Grasset.
- Mortillet (G. de), 1906. « Deux curieuses pièces de la grotte du Placard (Charente) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 13, n° 10, p. 431-434.
- Niangoran-Bouah (G.), 1981. *Introduction à la drumologie. I- Les tambours parleurs*, Abidjan, Université Nationale de Côte d'Ivoire, édité par GNB, (collection Sankofa).
- Nicolai (A.), 1934. « La Préhistoire en Gironde en 1934 », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 32, p. 444-448.
- Nouel (A.), 1961. « L'exportation des silex du Grand-Pressigny, spécialement en Beauce, en Sologne et dans le Gâtinais », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 58, n°1-2. p. 68-74.
- Nougier (L.R.), 1974. « De l'accouplement dans l'art préhistorique », *Bull. de la Société Ariège-Pyrénées*, tome XXIX, p. 15-63.
- Noury (A.), Chazine (J.-M), 2006. « Sexual determination of hand stencils on the main panel of the Gua Masri II cave (east Kalimantan/Borneo-Indonesia) », *International Newsletter On Rock Art (INORA)* n°44, pp.21-26.
- Pales (L.), 1972. « Les ci-devant vénus stéatopyges aurignaciennes », *Actas del Simposium internacional de Arte rupestre de Santander*, Santander, p. 217-260.
- Pales (L.), 1979. « L'abri Durif à Enval (Vic-le-Comte, Puy de Dôme). Gravures et sculptures sur Pierre », *Gallia Préhistoire*, tome 22, fasc. 1, p. 115-117.
- Pales (L.), Tassin de Saint-Péreuse (M.), 1976. *Les gravures de La Marche. Les humains*. Paris, Ophrys.
- Passemer (L.), 1938. *Les statuettes féminines paléolithiques, dites Vénus stéatopyges*. Nîmes, Teissier.
- Péricard (L.), Lwoff (S.), 1940. « La Marche, commune de Lussac-les-Châteaux », *Bulletin de la Société préhistorique française*, n°7-8-9, p. 155-180.
- Peyrony (D.), Maury (J.), 1914. « Gisement préhistorique de Laugerie-Basse (fouilles de M. A. Le Bel) », *Revue anthropologique*, 24^e année, n°4, p. 134-154.
- Peyrony (D.), 1934. « La Ferrassie », *Préhistoire*, tome III, p. 1-92.
- Peyrony (D.), 1935. « Le gisement Castanet, vallon des Roches, commune de Sergeac (Dordogne). Aurignacien I et II », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 35, p. 418-443.
- Peyrony (D.), 1938. *Laugerie-Haute près ds Eyzies (Dordogne)*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Paris, Masson éditeurs.
- Picq (P.), Brenot (Ph.), 2009. *Le Sexe, l'Homme et l'Evolution*, Paris, Odile Jacob.
- Pierrel (L.), 2005. *Les représentations humaines, sexuelles et sexuées, au Paléolithique supérieur en Europe*, Mémoire du C.S.B.M. Anthropologie, Lyon-I.
- Piette (E.), 1888. « Sur un buste de femme du Mas d'Azil », *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 3^e série, tome 5, p. 378-379.
- Piette (E.), 1893. « La station préhistorique de Brassempouy », *Mémoire de l'Académie des Sciences et Belles Lettres d'Angers*, nouvelle période, tome II, fascicule de 12 p.
- Piette (E.), 1894. « Races humaines de la période glyptique », *Bull. de la Société d'Anthropologie de Paris*, IV^e série, tome 5, p. 381-394.
- Piette (E.), 1895. « La station de Brassempouy et les statuettes humaines de la période glyptique », *L'Anthropologie*, tome VI, n°2, p. 129-151.
- Piette (E.), 1902. « Gravures du Mas d'Azil et statuettes de Menton », *Bull. de la Société d'Anthropologie de Paris*, V^e série, tome 3, p. 771-779.
- Piette (E.), 1906. « Le chevêtre et la semi-domestication des animaux aux temps pléistocènes », *L'Anthropologie (Etudes d'ethnographie préhistorique IX)*, tome 1, p. 27-53.
- Piette (E.), 1907. *L'art pendant l'époque du Renne*. Masson, Paris.
- Piette (E.), Laporterie (J. de), 1898. « Fouilles à Brassempouy en 1897 », *L'Anthropologie*, tome IX, p. 531-555.
- Pieyre de Mandiargues (A.), 1965. *Les Corps illuminés*, Mercure de France.
- Pigeaud (R.), 2008. Rapport ministériel sur les occupations paléolithiques de la vallée de l'Erve. Propection avec relevés d'art rupestre (grotte Mayenne-Sciences et grotte Margot, commune de Thorigné-en-Charnie, Mayenne).
- Pigeaud (R.), 2009. Rapport ministériel sur le programme d'étude de la grotte ornée Margot (Thorigné-en-Charnie, Mayenne).
- Pinçon (G.), 2007. « A la recherche du cheminement d'idées au cours du Magdalénien : essai sur les représentations féminines du Roc-aux-Sorciers (Angles-sur-l'Anglin) ». *Arts et cultures de la préhistoire. Hommage à Henri Delporte*, Paris, éditions du CTHS, p. 55-63.

- Pinçon (G.) (sous la dir. de), 2009. *Le Roc aux Sorciers : art et parure du Magdalénien. Catalogue des collections*, Réunion des musées nationaux (et en ligne).
- Régnauld (F.), 1927. « Les représentations comparées de la Maternité dans l'art grec et la préhistoire », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome XXIV, p. 374-376.
- Reinach (S.), 1913. *Répertoire de l'art quaternaire*, Paris, Ernest Leroux éditeur.
- Rigaud (A.), 2001. « Les bâtons percés : décors énigmatiques et fonctions possibles », *Gallia préhistoire*, vol. 43, n°1, p. 101-151.
- Robbins (I.), 2010. *Une bien étrange attraction*, Gallmeister.
- Roche (J. de la), 1937. « Le culte de la femme genitrice chez les hommes quaternaires », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 34, n°12, p. 529-543.
- Roussot (A.), Ferrier (J.), 1970. « Le Roc de Marcamps (Gironde). Quelques nouvelles observations. ». *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 67, p. 293-303.
- Roussot (A.), 1996. *Visiter les abris de Laugerie-Basse*, Bordeaux, éditions Sud Ouest.
- Rouvière (H.), 1954. *Anatomie humaine*. Paris, Masson.
- Russel (P.), 1993. « Forme et imagination : l'image féminine dans l'Europe paléolithique », *Paléo*, n°5, p. 375-388.
- Saccasyn della Santa (E.), 1947. *Les figures humaines du Paléolithique supérieur*, Anvers, De Sikkel.
- Sahlins (M.), 1976. *Age de Pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Paris, Gallimard.
- Saint-Mathurin (S. de), 1978. « Les «Vénus» pariétales et mobilières du magdalénien d'Angles-sur-l'Anglin », *Antiquités Nationales*, n°10, p. 15-22.
- Saint-Mathurin (S. de), Garrod (D.), 1951. « La frise sculptée de l'abri du Roc aux Sorciers à Angles sur l'Anglin (Vienne) », *L'Anthropologie*, tome 55, p. 413-423.
- Saint-Mathurin (S. de), Pinçon (G.), 1987. « Gravure sur cortex de silex du Magdalénien final du Roc-aux-Sorciers (Angles-sur-l'Anglin) », *Congrès national des sociétés savantes 1986, Poitiers, Préhistoire de Poitou-Charentes : problèmes actuels*, Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 187-192.
- Saint-Périer (R. de et S. de), 1952. *La grotte d'Isturitz, III Les Solutréens, les Aurignaciens et les Moustériens*, Paris, Masson (Archives de l'Institut de Paléontologie humaine mémoire 25).
- Schmid (E.), 1979. « The human form and the human face in palaeolithic art », *La Contribution de la zoologie et de l'ethnologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*, Editions universitaires Fribourg, p. 349-352.
- Slocum (S.), 1975. « Women the gatherer : male bias in Anthropology », *Toward an Anthropology of women*, Rayna Rapp Reiter (dir.), New-York, Monthly Review Press, p. 36-50.
- Sollers (Ph.), 2006. *Une vie divine*. Paris, Plon.
- Sonneville-Bordes (D. de), 1965. « Les industries des abris et des grottes ornées du Périgord », *Centenaire de la Préhistoire en Périgord, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, suppl. au tome 91, p. 167-180.
- Sonneville-Bordes (D. de), 1967. *La Préhistoire moderne*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- Soubeyran (Fr.), 1991. « Nouveau regard sur la pathologie des figures pariétales », *Bulletin de la Société historique et préhistorique du Périgord*, tome CXVIII, p. 523-560.
- Soubeyran (Fr.), 1993. « La vie quotidienne des rennes entrevue dans l'art magdalénien », *Bulletin de la Société historique et préhistorique du Périgord*, tome CXX, p. 229-264.
- Stoléro (S.), Redouté (J.), 2004. « Le désir sexuel hypoactif. Etude en tomographie par émission de positons », *Sexologies*, vol. XIII, n°51, p. 17-22.
- Szombathy (J.), 1909. « Die Aurignacienschichten in Löss von Willendorf », *Korrespondenzblatt der Deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie, und Urgeschichte*, XI, 85-88.
- Taborin (Y.), 1987. « La parure paléolithique », *Le temps de la préhistoire*, Paris, société préhistorique française, Archéologia, tome 2, p. 164-167.
- Taborin (Y.), 2004. *Langage sans parole. La parure aux temps préhistoriques*, La Maison des Roches éditeur.
- Taylor (I.), 1966. *The prehistory of sex*, New York, Bantam.
- Testard (A.), 1982. *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, Mémoires de la société d'ethnographie, XXVI.
- Testard (A.), 1986. *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, E.H.E.S.S.-C.N.R.S.
- Testard (A.), 2005. « La femme et la chasse », in : *Hommes, femmes, la construction de la différence*. Paris, Hérédier-Le Pommier-Cité des Sciences.
- Testut (L.), 1899. *Traité d'anatomie humaine*, Paris, Doin, T. 4, Livre X, Ch. 3 (organes génitaux de la femme).
- Tosello (G.), 2003. *Pierres gravées du Périgord magdalénien. Art, symboles, territoires*, XXXVIe supplément à Gallia préhistoire, CNRS éditions.
- Tosello (G.), 2005. *Préhisto Art. Gilles Tosello, illustrateur depuis 950.00 ans*, Le Touquet, Auréoline édit., catalogue illustré.
- Trombe (F.), Dubuc (G.), 1947. *Le centre préhistorique de Gantiès-Montespan (Haute-Garonne)*, Paris, Masson (Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Mémoire 22).
- Truong (A.-G.), 2005. « Mammouths du Poitou-Charentes », *L'actualité Poitou-Charentes*, n° 70, p. 18-19.
- Vague (J.), 1947. « La différenciation sexuelle, facteur déterminant des formes de l'obésité », *Presse Médicale*, tome 55, p. 339.
- Vanhaeren (M.), 2002. *Les fonctions de la parure au Paléolithique supérieur : de l'individu à l'unité culturelle*. Thèse de doctorat en Préhistoire et Géologie du Quaternaire, Université Bordeaux I.
- Varagnac (A.), 1968. *L'Homme avant l'écriture*, Paris, A. Colin.
- Vialou (D.), 1986. *L'art des grottes en Ariège magdalénienne*, XXIIe supplément à Gallia Préhistoire, éditions du CNRS.
- Vialou (sous la direction de D.), 2004. *La Préhistoire. Histoire et dictionnaire*, Robert Laffont (Bouquins).
- Vialou (D.), 2005. « Territoires : sédentarités et mobilités », in : *Comportements des hommes du Paléolithique supérieur en Europe : territoires et milieux*. Actes du Colloque du G.D.R. 1945 du CNRS, Paris, 8-10 janvier 2003. Liège, Eraul, p. 75-86.
- Vincent (J. D.), 1990. *Casanova, la contagion du plaisir*, Odile Jacob.
- Vincent (J. D.), 1999. *La biologie des passions*, Odile Jacob.
- Vincent (L.), 2004. *Comment devient-on amoureux ?*, Odile Jacob.
- Voltaire, 1769. *Choses utiles et agréables, Lettres d'Amabed*, Genève, Cramer, tome 1.
- Wall (Fr. de), Lanting (Fr.), 2006. *Bonobos, le bonheur d'être singe*, Paris, Fayard.
- Wangermez (J.), Debenath (A.), Lacombe (J.-P.), Labrousse (Ph.), 1980. « Mesure de la saillie fessière par le glutéomètre », *Bull. de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 7, n° 7-3, p. 187-204.
- White (R.), 2002. « Une nouvelle statuette phallo-féminine : la vénus des Milandes (commune de Castelnau-la-Chapelle, Dordogne) », *Paléo*, n° 14, p. 177-198.
- White (R.), 2006. « Looking for biological meaning in cave art (The Nature of Paleolithic Art, Book review) », *American Scientist*, July 01.
- White (R.), 2009. « Sergeac, abri Castanet », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2007*, Ministère de la Culture et de la communication, p. 60-61.
- White (R.), Bisson (M.), 1998. « Imagerie féminine du Paléolithique : l'apport des nouvelles statuettes de Grimaldi », *Gallia Préhistoire*, tome 40, p. 95-132.
- Zotz (L.F.), 1931. « Idoles paléolithiques de l'être androgyne », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 48, n° 7-8, p. 343-340.
- Zwang (G.), 1972. *La fonction érotique*. Paris, Laffont.
- Zwang (G.), 1979. *Le sexe de la femme*. Paris, Pygmalion.

ÉTUDES ET RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE (ERAUL)

- *ERAUL 1 - Michel C. Dewez, « *Mésolithique* » ou « *Épipaléolithique* » ?, Liège 1973, 12 p.
- *ERAUL 2 - Marcel Otte, *Les pointes à retouches plates du paléolithique supérieur initial de Belgique*, Liège 1974, 24 p.
- *ERAUL 3 - André Gob, *Analyse morphologique de l'outillage en silex du gisement inférieur de la Roche-aux-faucons (Plainevaux)*, Liège 1976, 13 p.
- *ERAUL 4 - *Les industries à quartzites du bassin de la Moselle, Compte rendu du Colloque de Luxembourg, 24-2 mai 1976*, Liège, 1976, 21 p., 10 pl.
- *ERAUL 5 - André Gob, *Louis Pirnay, Utilisation des galets et plaquettes dans le Méolithique du bassin de l'Ourthe*, Liège, 198, 25 p.
- *ERAUL 6 - Colette Dedave, *Céramique Omaliennne des Collections d'Archéologie préhistorique de l'Université de Liège*, Liège 1978, 21 p., 11 pl.
- *ERAUL 7 - Patrick Hoffsummer, *Découverte archéologique en Féronstrée*. Liège, Liège, 1981, 5 p., 4 fig.
- ERAUL 8 - Marcel OTTE, Michelle CALLUT et Luc ENGEN, *Rapport préliminaire sur les fouilles au château de Saive (Campagne 1976)*, 1978, 15 p.
- *ERAUL 9 - Renée Rousselle, *La conservation du bois gorgé d'eau. Problèmes et traitements*, Liège 1980, 35 p.
- *ERAUL 10 M. Otte, J.-M. Degbomont, P. Hoffsummer, J. de Coninck et A. Gautier, *Sondages à Marches-les-Dames, « Grotte de la Princesse »*, 1981, 49 p., 11 pl.
- *ERAUL 11 - Marguerite Ulrix-Closset, Marcel Otte et André Gob, *Paléolithique et Méolithique au Kemmelberg (Flandre occidentale)*, Liège, 1981, 23 p., 14 pl.
- *ERAUL 12 - Patrick Hoffsummer, *Franchimont*, Liège, 87 p., 59 fig.
- *ERAUL 13 - *Aurignacien – Périgordien – Gravettien*, Actes des réunions de la 10e commission de l'UISPP – Section IV : Paléolithique supérieur, Bilan des recherches de 1976 à 1981, 3 volumes.
- ERAUL 15 - Marcel OTTE (dir.), *Rapport préliminaire sur les fouilles effectuées sur la Grand-Place à Sclayn en 1982*, 1983, 54 p.
- ERAUL 16 - Anne HAUZEUR, *La Préhistoire dans le bassin de la Berwine*, 1983, 43 p.
- *ERAUL 17 - Jean-Marie DEGBOMONT, *Le chauffage par hypocauste dans l'habitat privé. De la place Saint-Lambert à Liège à l'Aula Palatina de Trèves*, 1984, 240 p.
- ERAUL 18 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert*. Vol. 1: *La zone orientale*, 1984, 324 p.
- *ERAUL 19 - Luc Molitor, *Le groupe de Blicqny*, Liège, 1984, 60 p. 13 pl.
- *ERAUL 20 - Jean-Pierre Lensen, Paul Van Ossel, avec la contribution de M. Poulicek, *Le préWigy à Herstal*, Liège, 1984, 63 p., 23 fig.
- *ERAUL 21 - Daniel Cahen, Jean-Paul Caspar, Marcel Otte, *Industries lithiques danubiennes de Belgique*, Liège, 1986, 88 p. 37 fig.
- *ERAUL 22 - M. Otte, J. Willems, *La civilisation mérovingienne dans le bassin mosan*, Actes du colloque international d'Amay-Liège du 22 au 24 août 1985, Liège, 1986, 300 p.
- ERAUL 23 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 2: *Le Vieux Marché*, 1988, 253 p.
- *ERAUL 24 - *Le paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal*, Commission VIII UISPP, 1987, 324 p.
- *ERAUL 25 - Marcel Otte, *De la Loire à l'Oder. Les civilisations du Paléolithique final dans le nord-ouest européen*, Actes du Colloque de Liège, décembre 1985, Liège, 1988, 2 vol.
- ERAUL 26 - Franz VERHAEGHE et Marcel OTTE (éd.), *Archéologie des Temps Modernes*, Actes du colloque international de Liège (23-26 avril 1985), 1988, 367 p.
- ERAUL 27 - Marcel OTTE (dir.), *Recherches aux grottes de Sclayn*. Vol. 1: *Le contexte*, 1992, 178 p.
- ERAUL 28 - Henry P. SCHWARCZ (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 1: *La chronologie*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 141 p.
- *ERAUL 29 - Henry LAVILLE (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 2 : *L'environnement*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), Liège, 1988, 223 p.
- ERAUL 30 - Erik TRINKAUS (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 3: *L'anatomie*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 144 p.
- ERAUL 31 - Lewis BINFORD et Jean-Philippe RIGAUD (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 4: *La technique*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 217 p.
- *ERAUL 32 - O. Bar-Yosef (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 5 : *La pensée*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), Liège, 1988, 124 p.
- *ERAUL 33 - M. Patou et L.G. Freeman (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 6 : *La subsistance*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), Liège, 1989, 178 p.
- *ERAUL 34 - B. Vanderersch (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 5 : *La pensée*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), Liège, 1989, 124 p.
- ERAUL 35 - Janusz K. KOZŁOWSKI (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 8: *La mutation*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 288 p.
- *ERAUL 36 - M. Ulrix-Closset, M. Otte (édit.), *La civilisation de Hallstatt*, Actes du Colloque International, 22-24 novembre 1987, Liège, 1989, 366 p.
- *ERAUL 38 - J.-Ph. Rigaud, *Le Magdalénien en Europe – La structuration du magdalénien*, Actes du Colloque de Mayence 1987, Liège 1989, 479 p.
- ERAUL 39 - Daniel CAHEN et Marcel OTTE (éd.), *Rubané et Cardial*, Actes du colloque international de Liège (11-13 décembre 1988), 1990, 464 p.
- ERAUL 40 - Anta MONTET-WHITE (éd.), *The Epigravettian Site of Grubgraben, Lower Austria: The 1986 & 1987 Excavations*, 1990, 167 p.
- *ERAUL 41 - N. Roland, *La variabilité du paléolithique moyen occidental, nouvelles perspectives*, Liège, 1990
- ERAUL 42 - Janusz K. KOZŁOWSKI (éd.), *Fenilles de pierre. Les industries à pointes foliacées du Paléolithique supérieur européen*, Actes du colloque international de Cracovie (1989), 1990, 549 p.
- ERAUL 43 - Anta MONTET-WHITE (dir.), *Les bassins du Rhin et du Danube au Paléolithique supérieur. Environnement, habitat et systèmes d'échange*, Actes du colloque de Mayence (1991), 1992, 133 p.
- ERAUL 44 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 3: *La villa gallo-romaine*, 1990, 149 p.
- ERAUL 45 - Janusz K. KOZŁOWSKI (dir.), *Atlas du Néolithique européen*. Vol. 1: *L'Europe orientale*, 1993, 571 p.
- *ERAUL 46 - Marcel Otte (dir.), *Atlas néolithique européen*, 2 volumes, Liège 1998, 1067 p.
- ERAUL 49 - Talia SHAY et Jean CLOTTES (éd.), *The Limitation of Archaeological Knowledge*, 1992, 263 p.
- ERAUL 50 - Paul C. ANDERSON, Sylvie BEYRIES, Marcel OTTE et Hugues PLISSON (dir.), *Traces et fonctions: les gestes retrouvés*, Actes du colloque international de Liège (8-10 décembre 1990), 1993, 2 vols, 542 p.
- *ERAUL 51 - *La chasse dans la Préhistoire*, Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire, tome 111/2000, Liège, 2000, 418 p.
- ERAUL 52 - *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 1986-1991*, U.I.S.P.P.–Commission VIII (Réunion de Bratislava, septembre 1991), 1991, 369 p.

- ERAUL 53 - Veronika GABORI-CSÁNK, *Le Jankovichien. Une civilisation paléolithique en Hongrie*, 1994, 198 p.
- ERAUL 54 - Jiří SVOBODA (éd.), *Dolní Věstonice II. Western Slope*, 1991, 101 p.
- ERAUL 55 - Béatrice SCHMIDER (dir.), *Marsangy. Un campement des derniers chasseurs magdaléniens sur les bords de l'Yonne*, 1993, 275 p.
- ERAUL 56 - Michel TOUSSAINT (éd.), *5 millions d'années. L'aventure humaine*, Actes du symposium de Paléontologie humaine de Bruxelles (12-14 septembre 1990), 1992, 323 p.
- ERAUL 57 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 4: *Les églises*, 1992, 270 p.
- ERAUL 58 - Michel TOUSSAINT *et al.*, *Le Trou Jadot à Comblain-au-Pont (Province de Liège, Belgique). Paléocologie et archéologie d'un site du Paléolithique supérieur récent*, 1993, 92 p.
- ERAUL 59 - Nicolas CAUWE, *La grotte Margaux à Anseremme-Dinant. Étude d'une sépulture collective du Mésolithique ancien*, 1998, 132 p.
- ERAUL 60 - Marcel OTTE (dir.), *Le Magdalénien du Trou de Chaleux (Hulsonniaux – Belgique)*, 1994, 255 p.
- ERAUL 61 - Marcel OTTE (éd.), *Sons originels. Préhistoire de la musique*, Actes du colloque international de Musicologie (Liège, 11-13 décembre 1993), 1994, 305 p.
- ERAUL 62 - Herbert ULLRICH (éd.), *Man and Environment in the Palaeolithic*, Actes du symposium de Neuwied (2-7 mai 1993), 1995, 378 p.
- ERAUL 63 - Dominique CLIQUET, *Le gisement Paléolithique moyen de Saint-Germain des Vaux / Port Racines (Manche) dans son cadre régional. Essai paléolithographique*, 1994, 2 vols, 644 p.
- ERAUL 64 - Bruno BOSSELIN, *Le Protomagdalénien du Blot. Les industries lithiques dans le contexte culturel du Gravettien français*, 1997, 321 p.
- ERAUL 65 - Marcel OTTE et Antonio CARLOS DA SILVA (dir.), *Recherches préhistoriques à la grotte d'Escural*, 1996, 356 p.
- ERAUL 66 - Jiří SVOBODA (éd.), *Pavlov I. Excavations 1952-53*, 1994, 231 p.
- ERAUL 67 - Rose-Marie ARBOGAST, *Premiers élevages néolithiques du Nord-Est de la France*, 1994, 161 p.
- ERAUL 69 - Marcel OTTE et Lawrence G. STRAUS (dir.), *Le Trou Magrite. Fouilles 1991-1992. Résurrection d'un site classique en Wallonie*, 1995, 239 p.
- ERAUL 72 - Marcel OTTE, Vasile CHIRICA & Paul HAESAERTS (dir.) - *L'Anrignacien et le Gravettien de Mitoc-Malu Galben*, 2007, 233 p. - ISBN 978-2-930495-03-3.
- *ERAUL 73 - B. Klima, *Dolní Věstonice II, Ein Mammutjägerastplatz und seine Bestatungen*, Liège, 1995
- *ERAUL 74 - H. Delporte (edit.), *La dame de Brassempouy, Actes du Colloque de Brassempouy*, juillet 1994, Liège, 1995
- *ERAUL 75 - J. Feblot-Augustins, *La circulation des matières premières lithiques au Paléolithique*, Liège, 1997, 269 p.
- ERAUL 76 - Marcel OTTE (dir.), *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 1991-1996*, U.I.S.P.P.–Commission VIII (Réunion de Forlì, sept. 1996), 1996, 380 p.
- ERAUL 77 - Mina WEINSTEIN-EVRON, *Early Natufian El-Wad Revisited*, 1998, 255 p.
- ERAUL 79 - Marcel OTTE, Marylène PATOU-MATHIS et Dominique BONJEAN (dir.), *Recherches aux grottes de Selayn*. Vol. 2 : *L'archéologie*, 1998, 425 p.
- ERAUL 80 - Marcel OTTE et Lawrence G. STRAUS (dir.), *La grotte du Bois Laiterie. Recolonisation magdalénienne de la Belgique*, 1997, 391 p.
- ERAUL 81 - Valeri PETRIN, *Le sanctuaire paléolithique de la Grotte Ignatievskaja à l'Oural du Sud*, 1997, 270 p.
- ERAUL 82 - E. Kobylianski et I. Hershkovitz, *Biology of Desert Populations—South Sinai Bedouins: Growth and Development of Children in Human Isolates*, 1997, 276 p.
- ERAUL 83 - Marylène PATOU-MATHIS (dir.), *L'alimentation des hommes du Paléolithique. Approche pluri-disciplinaire*, 1997, 314 p.
- ERAUL 84 - Anthony E. MARKS et Victor P. CHABAI (éd.), *The Middle Paleolithic of Western Crimea*. Vol. 1, 1998, 383 p. [The Paleolithic of Crimea Series, I]
- *ERAUL 85 - Marcel Otte (dir.), *Préhistoire d'Anatolie, Genèse de deux mondes / Anatolian Prehistory at the crossroads of two worlds*, Actes du colloque international, Liège, 28 avril-3 mai 1997, 2 volumes, Liège 1998, 873 p.
- ERAUL 86 - Ann BUCKLEY (éd.), *Hearing the Past. Essays in Historical Ethnomusicology and the Archaeology of Sound*, 2000, 241 p.
- ERAUL 87 - Victor P. CHABAI et Katherine MONIGAL (éd.), *The Middle Paleolithic of Western Crimea*. Vol. 2, 1999, 249 p. [The Paleolithic of Crimea Series, II]
- ERAUL 88 - Jean-Marc LÉOTARD, Lawrence G. STRAUS et Marcel OTTE (dir.), *L'Abri du Pape. Bivouacs, enterrements et cachettes sur la Haute Meuse belge: du Mésolithique au Bas Empire Romain*, 1999, 352 p.
- ERAUL 89 - Marie-Hélène MONCEL, *Les assemblages lithiques du site Pléistocène moyen d'Orgnac 3 (Ardèche, moyenne vallée du Rhône)*, 1999, 446 p.
- *ERAUL 90 - Pierre M. Vermeersch, Josette Renault-Miskovsky, *European late Pleistocene, isotope stages 2 and 3 : Humans, their ecology & cultural adaptations*, Inqua Congress in Durban South Africa, 3-11 Augst 1999, International Union for quaternary research/Union internationale pour l'étude du quaternaire, Committee on human evolution & palioecology, Liège, 1999, 242 p.
- ERAUL 91 - Rebecca MILLER, *Lithic Resource Management during the Belgian Early Upper Paleolithic: Effects of Variable Raw Material Context on Lithic Economy*, 2001, 200 p.
- *ERAUL 92 - David Lordkipanidze, Ofer Bar-Yosef, Marcel Otte, *Early humans at the gates of Europe / Les premiers Hommes aux portes de l'Europe*, Liège, 2000, 178 p.
- ERAUL 93 - V.P. LIOUBINE, *L'Acheuléen du Caucase*, 2002, 140 p. (25 €) – ISBN 2-930322-29-2
- ERAUL 94 - Lawrence G. STRAUS, Marcel OTTE et Paul HAESAERTS (dir.), *La station de l'Hermitage à Huccorgne. Un habitat à la frontière septentrionale du monde gravettien*, 2000, 229 p.
- ERAUL 95 - Zolst MESTER et Arpad RINGER (dir.), *À la recherche de l'Homme Préhistorique*, 2000, 361 p. (37,18 €).
- ERAUL 96 - Isin YALÇINKAYA, Marcel OTTE, Janusz KOZŁOWSKI et Ofer BAR-YOSEF (dir.), *La grotte d'Öküzini: évolution du Paléolithique final su Sud-Ouest de l'Anatolie*, 2002, 393 p. – ISBN 2-930322-41-1
- *ERAUL 97 - Pierre Noiret (ed.), *Le Paléolithique supérieur européen, bilan quinquennal 1996-2001*, UISPP, XIVe congrès, Liège 2-8 septembre 2001, Commission VIII, 2001, 180 p.
- *ERAUL 98 - Dominique Cliquet (dir.), *Les industries à outils bifaciaux du Paléolithique moyen d'Europe occidentale*, Actes de la table-ronde internationale organisée à Caen (Basse-Normandie, France), 14-15 octobre 1999, Liège, 2001, 240 p., ISBN 2-930322-27-6
- *ERAUL 99 - Marcel Otte, Janusz K. Kozłowski (éd.), *Préhistoire de la grande plaine du nord de l'Europe. Les échanges entre l'est et l'ouest dans les sociétés préhistoriques*, Actes du colloque chaire Francqui interuniversitaire, Université de Liège, le 26 juin 2001, Liège, 2002, 265 p., ISBN 2-930322-38-1
- *ERAUL 100 - Thierry Tillet et Lewis Binford (dir.), *L'ours et l'homme*, Actes du colloque d'Auberives-en-Royans 1997, Liège 2002, 299 p., ISBN 2-930322-46-2
- ERAUL 101 - Henry BAILLS (dir.) avec la collaboration d'Anne-Marie MOIGNE et Sophie GREGOIRE, *Les Conques. Des chasseurs et leur territoire*, 2003, 221 p.
- *ERAUL 102 - Elzbieta DERWICH (dir.) *Préhistoire des pratiques mortuaires. Paléolithique – Mésolithique – Néolithique*, Actes du symposium international de Leuven (12-16 septembre 1999), 2003, 154 p.

- ERAUL 103 - Tsoni TSONEV and Emmanuela MONTAGNARI KOKELJ (ed.) *The humanized mineral world: towards social and symbolic evaluation of prehistoric technologies in South Eastern Europe*, Proceedings of the ESF workshop, Sofia 3-6 september 2003, 2003, 137 p.
- ERAUL 104 - Victor P. CHABAI, Katherine MONIGAL & Anthony E. MARKS (ed.) *The Middle Paleolithic and Early Upper Paleolithic of Eastern Crimea*, 2004, 482 p. [The Paleolithic of Crimea, III]
- *ERAUL - 105 Marcel Otte, Abdeljalil Bouzouggar & Janusz Kozłowski (dir.), *La Préhistoire de Tanger (Maroc)*, 2004, 195 p.
- ERAUL 106 - Marcel OTTE (dir.) *La Spiritualité*. Actes du colloque international de Liège (10-12 décembre 2003), 2004, 252 p.
- ERAUL 107 - Marylise LEJEUNE & Anne-Catherine WELTE (dir.) *L'art du Paléolithique supérieur*. Actes des colloques 8.2 et 8.3, XIVe Congrès de l'UISPP, Liège (2-8 septembre 2001), 2004, 277 p.
- ERAUL 108 - Benoît VAN DEN BOOSCHE (dir.), *La Cathédrale gothique Saint-Lambert à Liège. Une église et son contexte*. Actes du colloque international de Liège, 16-18 avril 2002, Liège, 2005, 183 p.
- ERAUL 109 - Ivan JADIN, *Trois petits tours et puis s'en vont... La fin de la présence danubienne en Moyenne Belgique*, 2003, 721 p.
- ERAUL 110 - Rebecca MILLER, Paul HAESAERTS, Marcel OTTE (dir.), *L'atelier de taille aurignacien de Maisières-Canal (Belgique)*, 2004, 136 p.
- *ERAUL 111 - Denis Vialou, Josette Renault-Miskovdky & Marylène Patou-Mathis (dir.), *Comportements des hommes du Paléolithique moyen et supérieur en Europe. Territoires et milieux*, Actes du colloque du G.D.R. 1945 du CNRS, Paris, 8-10 janvier 2003, Liège, 2005, 255 p.
- ERAUL 112 - Ignacio DE LA TORRE & Rafael MORA, *Technological strategies in the Lower Pleistocene at Olduvai Beds I & II*, 2005, 255 p.
- ERAUL 113 - Marc TIFFAGOM, *De la Pierre à L'Homme. Essai sur une paléolithologie solutréenne*, 2006, 297 p.
- ERAUL 114 - Anne HAUZEUR, *Le Rubané au Luxembourg. Contribution à l'étude du Rubané du Nord-Ouest européen*, 2006, 668 p. [Dossiers d'Archéologie X - MNHA]
- ERAUL 115 - Pierre NOIRET (éd.), *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 2001-2006*, U.I.S.P.P. – Commission VIII (Réunion de Lisbonne, sept. 2006), 2006, 153 p.
- ERAUL 116 - Céline BRESSY, Ariane BURKE, Pierre CHALARD & Hélène Martin (dir.), *Notions de territoire et de mobilité. Exemples de l'Europe et des premières nations en Amérique du Nord avant le contact européen*. Actes de sessions présentées au Xe congrès annuel de l'Association Européenne des Archéologues (Lyon, 8-11 septembre 2004), 2006, 169 p., 17 articles - ISBN 978-2930495-00-2.
- ERAUL 117 - Bart DEMARSIN & Marcel OTTE (dir.), *Neanderthals in Europe*. Actes du colloque international de Tongres (17-19 septembre 2004), 2006, 143 p., 12 articles, ill. NB et couleurs [ATVATVCA 2]. ISBN 978-2-930495-02-6.
- ERAUL 118 - Marcel OTTE & Janusz K. KOZŁOWSKI, *L'Aurignacien du Zagros*, 2007 - ISBN 978-2-930495-01-9.
- ERAUL 119 - Dominique CLIQUET (dir.), *Le site Pléistocène récent de Ranville (Calvados - France) dans son contexte environnemental. Analyse du fonctionnement d'une aire de boucherie soutirée par un réseau karstique*, 2008, 211 p., ill. NB et couleurs, CD-ROM - ISBN 978-2-930495-04-0.
- ERAUL 120 - Béatrice SCHMIDER & Annie ROBLIN-JOUVE, *Le massif de Fontainebleau au Paléolithique supérieur. Les grands sites d'habitat préhistorique, évolution des cultures et des paysages*, 2008, 65 p., ill. NB et couleurs (25 €) - ISBN 978-2-930495-05-7.
- ERAUL 121 - Pierre NOIRET, *Le Paléolithique supérieur de Moldavie*, 2009, 607 p., ill. NB et couleurs - ISBN 978-2-930495-06-4.
- ERAUL 122 - Philippe HAMEAU, *Peintures et gravures schématiques à la Bergerie des Maigres. La longue tradition graphique*, 2009, 106 p., ill. NB et couleurs - ISBN 978-2-930495-07-1.
- ERAUL 123 - Cyrille BILLARD, Mark GUILLON & G. Verron (dir.), *Les sépultures collectives du Néolithique récent-final de Val-de-Renil et Porte-Joie (Eure - France)*, 2010, 404 p., ill. NB et couleurs - ISBN 978-2-930495-08-8.
- ERAUL 124 - Adrian DOBOS, Andrei SOFICARU & Erik TRINKAUS, *The prehistory and paleontology of the Pesteria Muierii (Romania)*, 2010, 122 p., ill. NB et couleurs - ISBN 978-2-930495-09-5.
- ERAUL 125 - Josseline BOURNAZEL-LORBLANCHET, *L'abbé Amédée Lemozi, prêtre et préhistorien (1882 - 1970)*, 2011, 143 p., ill. NB - ISBN 978-2-930495-11-8.
- ERAUL 126 - Jean-Marie LE TENSORER, Reto JAGHER & Marcel OTTE (dir.) - *The Lower and Middle Palaeolithic in the Middle East and Neighbouring Regions*. Proceedings of the Basel symposium (mai 8-10 2008), 2011, 329 p., 25 articles - ISBN 978-2-930495-12-5.
- ERAUL 127 - Eléna MAN-ESTIER - *Les ursidés au naturel et au figuré pendant la préhistoire*, 125 p., ill. NB et couleurs - ISBN 978-2-930495-13-2.
- ERAUL 128 - Michel TOUSSAINT, Kévin DI MODICA & Stéphane PIRSON (dir.) - *Le paléolithique moyen en Belgique. Mélanges Marguerite Ulruux-Closset*, 415 p., full quadri et couverture cartonnée - ISBN 978-2-930495-14-9.
- ERAUL 129 - Yuri E. DEMIDENKO, Marcel OTTE & Pierre NOIRET (dir.), *Siuren I Rock-Shelter. From Late Middle Paleolithic and Early Upper Paleolithic to Epi-Paleolithic in Crimea*. [The Paleolithic of Crimea, IV], 2012, 425 p., nombreuses ill. NB. et cahier couleur - ISBN 978-2-930495-15-6.
- ERAUL 130 - Pierre NOIRET (ed.) - UISPP, Préhistoire et Protohistoire, Commission VIII, Le Paléolithique supérieur européen, Bilan quinquennal, 2013, 160 p., NB - ISBN 978-2-930594-16-3
- ERAUL 131 - CLOTTES, J., GIRAUD, J.-P. et CHALARD, P., *Solutrénien et Badegoulien au Cuzoul de Vers*, 2012 - ISBN 978-2-930495-17-0.
- ERAUL 132 - Marcel OTTE, Sonia SHIDRANG, Damien FLAS (eds), *L'Aurignacien de la Grotte Yafteh et son contexte (fouilles 2005-2008) / The Aurignacian of Yafteh Cave and its context (2005-2008 excavations)*, 2012, 165 p., NB - ISBN 978-2-930495-18-7
- ERAUL 133 - Aurélien SIMONET, *Brassempony*, 136 p., full quadri., 2012 - ISBN 978-2-930495-19-4.
- ERAUL 136 - J.-P. DUHARD, B. DELLUC & G. DELLUC, *Représentation de l'intimité féminine dans l'art paléolithique en France*, 2014, 192 p., NB - ISBN 978-2-930495-22-4
- ERAUL 135 - M. VOURC'H, *L'art rupestre préhistorique du nord de la Scandinavie*, 2013, 343 p., NB - ISBN 978-2-930495-21-7
- ERAUL 137 - D. CLIQUET (dir.), *Les occupations paléolithiques du gisement du Long-Buisson à Guichainville / Le vieil-Évreux (Eure - France) dans leur contexte chronostratigraphique*, 2013, 166 p., full quadri - ISBN 978-2-930495-23-1
- ERAUL 138 - Masayoshi YAMADA & Akira ONO, *Lithic raw material exploitation and circulation in Prehistory. A comparative perspective in diverse palaeoenvironments*, 2014, full quadri - ISBN 978-2-930495-24-8

PRÉHISTOIRE EUROPÉENNE – EUROPEAN PREHISTORY

Liste des publications – (*) numéros épuisés

Revue consacrée à la diffusion rapide d'informations sur les civilisations préhistoriques du continent européen, elle se concentre sur des thèmes généraux prêtant à des comparaisons supra-régionales et à des interprétations à caractère historique ou anthropologique.

*Volume 1, novembre 1992

Volume 2, novembre 1992

FRAYER D.W., Evolution at the European edge: Neanderthal and Upper Palaeolithic relationships. MARINESCU-BÎLCU S. et CĂRCIUMARU M., Colliers de *Lithospermum purpureo-coeruleum* et de "perles" de cerf dans l'Énéolithique de Roumanie dans le contexte central et sud-est européen. PERPÈRE M., Contribution à l'étude des pointes de trait périgordiennes: les fléchettes.

*Volume 3, janvier 1993

Volume 4, juin 1993

KOULAKOVSKAYA L., KOZŁOWSKI J.K. et SOBCZYK K., Les couteaux micoquiens du Würm Ancien. DEMIDENKO Yu.E. et USIK V.I., On the *lame à crête* technique in the Palaeolithic. DEMIDENKO Yu.E. et USIK V.I., Leaf points of the Upper Palaeolithic industry from the 2nd complex of Korolevo II and certain methodical problems in description and interpretation of the category of Palaeolithic tools. RODRIGUEZ RODRIGUEZ A.C., L'analyse fonctionnelle de l'industrie lithique du gisement Épipaléolithique / Mésolithique d'El Roc de Migdia (Catalogne, Espagne). Résultats préliminaires. BODU P. et VALENTIN B., Nouveaux résultats sur le site tardiglaciaire à pièces mâchurées de Donnemarie-Dontilly (Seine et Marne).

*Volume 5, novembre 1993

Volume 6, novembre 1994

ESCUTENAIRE C., La transition Paléolithique moyen/supérieur de Sibérie. Première partie: les données. BOSSELIN B. et DJINDJIAN F., La chronologie du Gravettien français. DJINDJIAN F. et BOSSELIN B., Périgordien et Gravettien: l'épilogue d'une contradiction? CHAPMAN J., The origins of farming in South East Europe. STEPANCHUK V., Kük-Koba, lower layer type industries in the Crimea. KOLESNIK A.V., Mousterian industries evolution of South East Ukraine. GUILBAUD M., BACKER A. et LÉVÉQUE F., Technological differentiation associated with the Saint-Césaire Neanderthal. BLUSZCZ A., KOZŁOWSKI J.K. et FOLTYN E., New sequence of EUP leaf point industries in Southern Poland. LÓPEZ BAYÓN I. et TEHEUX É., L'amas de bois de rennes du Trou des Nutons à Furfooz (Province de Namur, Belgique). MANTU C.-M., BOTEZATU D. et KROMER B., Une tombe double à inhumation de l'établissement de type Cucuteni de Scânteia, département de Iasi, Roumanie. [* Nous avons fait passer ce volume dans l'année 1995.]

Volume 7, juillet 1995

SITLIVY V., Développement du Paléolithique ancien, inférieur et l'apparition du Paléolithique moyen (aspects technologiques et typologiques). CĂRCIUMARU M., OTTE M. et ULRICH-CLOSSET M., Séquence Pléistocène à la "Pestera Cioarei" (grotte des Corbeaux à Borosteni en Olténie). ZUK S., About the Early Palaeolithic of the Crimea. CHABAI V., MARKS A.E. et YEV'TUSHENKO A., Views of the Crimean Middle Paleolithic: Past and Present. MONCEL M.-H., Contribution à la connaissance du Paléolithique moyen ancien (antérieur au stade isotopique 4): l'exemple de l'Ardèche et de la moyenne vallée du Rhône (France). CHASE P.G., Evidence for the use of bones as cutting boards in the French Mousterian. OTTE

M., CHIRICA V. et BELDIMAN C., Sur les objets paléolithiques de parure et d'art en Roumanie: une pendeloque en os découverte à Mitoc, district de Botosani. COVALENCO S., The chronological division of the Late Palaeolithic sites from the Moldavian Dniester area. MUSSI M., LUBELL D., ARNOLDUS-HUYZENDVELD A., AGOSTINI S. et COUBRAY S., Holocene land snail exploitation in the highlands of Central Italy and Eastern Algeria: a comparison. BALAKIN S. et NUZHNYI D., The origin of graveyards: the influence of landscape elements on social and ideological changes in Prehistoric communities. CHIRICAC V., Les vases anthropomorphes du Néolithique-Énéolithique de la Roumanie. LARINA O.V. et KUZMINOVA N.N., The Late Neolithic farming on the territory of the Prut-Dnestr interfluve. SIRAKOV N. et TSONEV T., Chipped-stone assemblage of Hotnitsa-Vodopada (Eneolithic / Early Bronze Age transition in Northern Bulgaria) and the problem of the earliest "steppe invasion" in Balkans.

Volume 8, mai 1996

DEMARS P.-Y., Démographie et occupation de l'espace au Paléolithique supérieur et au Mésolithique en France. LIVACHE M. et BROCHIER J.E., Deux processus évolutifs de complexes industriels en Provence au Pléni- et Tardiglaciaire würmien. SITLIVY-ESCUTENAIRE C. et SITLIVY V., Variabilité des technologies laminaires avant le Paléolithique supérieur classique dans la région du lac Baïkal (Sibérie, Russie). Étude complète du matériel. Analyses comparatives avec l'Europe occidentale. LENNEIS E., STADLER P. et WINDL H., Neue 14C-Daten zum Frühneolithikum in Österreich. ANTL-WEISER W., Grub/Kranawetberg, ein jungpaläolithischer Fundplatz. LÓPEZ BAYÓN I., TEHEUX É., STRAUS L.G. et LÉOTARD J.-M., Pointes de sagaies au Magdalénien du Bois Laiterie (Profondeville, Namur). KOUMOUZELIS M., KOZŁOWSKI J.K., NOWAK M., SOBCZYK K., KACZANOWSKA M., PAWLKOWSKI M. et PAZDUR A., Prehistoric settlement in the Klisoura Gorge, Argolid, Greece (excavations 1993, 1994). SLJIVARD. et JACANOVIC D., Veliko Laole, Belovode-Vinča culture settlement in Northeastern Serbia. VIDOJKO J., Mineralogical study of malachite and azurite from the Belovode locality (Veliko Laole).

Volume 9, novembre 1996

YAMADA M., Étude préliminaire sur l'industrie lithique de la dernière phase du Paléolithique moyen dans le site de Buran-Kaya III en Crimée orientale (Ukraine). CHABAI V., Kabazi-II in the context of the Crimean Middle Palaeolithic. DEMIDENKO Yu.E., Middle Paleolithic industries of the Eastern Crimea: interpretations of their variability. SITLIVY V., La technologie de type Hermitage: Paléolithique moyen ancien? SITLIVY V., Le Paléolithique moyen ancien: variabilité technologique, typologique et fonctionnelle en Europe. BORZLAK I. et LÓPEZ BAYÓN I., Développement de l'industrie osseuse au Paléolithique inférieur et moyen dans la région carpatodniestrienne. DAMBLON F., HAESAERTS P. et VAN DER PLICHT J., New datings and considerations on the chronology of Upper Palaeolithic sites in the Great Eurasian Plain. COVALENCO S., The Upper Palaeolithic industries in the Dniester zone of Moldavia. SINITSYN A.A., ALLSWORTH-JONES P. et HOUSLEY R.A., Kostenki 14 (Markina Gora): new AMS dates and their significance within the context of the site as a whole. SINITSYN A.A., Kostenki 14 (Markina Gora): data, problems and perspectives. YANEVICH A.A., STEPANCHUK V.N. et COHEN V., Buran-Kaya III and Skalistiy Rockshelter: two new dated Late Pleistocene sites in the Crimea. COHEN V., GERASIMENKO N., REKOVETZ L. et STARKIN A., Chronostratigraphy of Rockshelter Skalistiy: implications for the Late Glacial of the Crimea. KROTOVA A.A., Amvrosievka new AMS dates

for a unique bison kill site in the Ukraine. *COHEN V. et OTTE M.*, Some chronological problems of Upper Paleolithic Azov-Pontic area in the light of the new radiocarbon data from Crimea. *BORZIAC I. et CHIRICA C.V.*, Pièces de marne du Paléolithique supérieur de la vallée du Dniestr. *CÁRCIUMARU M., OTTE M. et DOBRESCU R.*, Objets de parure découverts dans la Grotte Cioarei (Borosteni, dép. Gorj-Roumanie). *COHEN V.*, Neolithization of the Crimean mountains (current stage of investigations).

Volume 10, septembre 1997

MONCHOT H., La chasse au mouflon au Pléistocène moyen: l'exemple de la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales). *DEPAEPE P.*, Lames et bifaces dans la phase récente du Paléolithique moyen de la France septentrionale. *MONCEL M.-H.*, Observations sur la répartition spatiale des vestiges et l'organisation de l'espace dans le site de Payre (Ardèche, France). Réflexions sur les limites de l'analyse spatiale en grotte au Paléolithique moyen. *PATOU-MATHIS M.*, Analyses taphonomique et paléthnographique du matériel osseux de Krapina (Croatie): nouvelles données sur la faune et les restes humains. *RENAULT-MISKOVSKY J. et ONORATINI G.*, Les sites du Paléolithique moyen et supérieur dans le sud-est de la France; Préhistoire et environnement, nouvelles données. *BOSSSELIN B. et DJINDJIAN F.*, L'Aurignacien tardif: un faciès de transition du Gravettien au Solutrécien! *RIPOLL LÓPEZ S.*, Algunas reflexiones en torno al arte paleolítico más meridional de Europa. *CAVA A.*, L'Abri d'Aizpea. Un faciès à trapèzes et son évolution à la fin du Mésolithique sur le versant sud des Pyrénées. *BERTOLA S., DI ANASTASIO G. et PERESANI M.*, Hoarding unworked flints within humid microenvironments. New evidence from the Mesolithic of the Southern Alps. *DERWICH E.*, Entre la mort et l'enterrement, le défunt dans la Culture à Céramique Linéaire dans le cadre de la médecine légale. *WEINER J.*, Notched extraction tools made of rock and flint from the Late Neolithic Flint-Mine «Lousberg» in Aachen, Northrhine-Westphalia (Germany). *van BERG P.-L. et CAUWE N.* [avec la collaboration de *LINGURSKI M.*], La Vénus du géomètre. *SPINDLER K.*, Summary report on the mummified glacier corpse found at Hauslabjoch in the Ötztal Alps.

Volume 11, décembre 1997

MONIGAL K., MARKS A.E., DEMIDENKO Yu.E., USIK V.I., RINK W.J., SCHWARCZ H.P., FERRING C.R. et MCKINNEY C., Nouvelles découvertes de restes humains au site Paléolithique moyen de Starosele, Crimée (Ukraine). *YAMADA M. et STEPANCHUK V.N.*, Étude sur les méthodes de production lithique en Crimée occidentale (Ukraine). *YAMADA M. et SYTNIK A.S.*, Nouvelle étude sur les modes de production lithique levalloisienne dans le site de Molodova V (Ukraine). *BOGUTSKIJ A.B., SYTNIK A.S. et YAMADA M.*, Nouvelles perspectives de recherches sur le Paléolithique ancien et moyen dans la Plaine Russe occidentale. *YANEVICH A.A., MARKS A.E. et UERPAMANN H.-P.*, A bone handle from Buran-Kaya III: the earliest known in the Crimea. *KHOLUSHKIN Yu.P. et ROSTOVTSSEV P.S.*, Problem of statistical grounding of the criteria for identification of the Mousterian facies in the Central Asia. *DEREVIANKO A.P., PETRIN V.T. et KRIVOSHAPKIN A.I.*, The Paleolithic complexes of the North-Eastern slope of Arts-Bogdo (Mongolia). *PRASLOV N.D. et SOULERJYTSKY L.D.*, De nouvelles données chronologiques pour le Paléolithique de Kostienki-sur-Don. *STRAUS L.G., OTTE M., GAUTIER A., HAESAERTS P., LÓPEZ BAYÓN I., LACROIX Ph., MARTINEZ A., MILLER R., ORPHAL J. et STUTZ A.*, Late Quaternary prehistoric investigations in Southern Belgium. *RIPOLL LÓPEZ S.*, Quelques réflexions autour de l'art paléolithique le plus méridional d'Europe. *OWEN L.R. et PORR M.*, Report on the conference "Ethno-analogy and the reconstruction of prehistoric

artefact use and production". *HAESAERTS P. et CAHEN D.*, The SC-004 research network "Prehistory and evolution of the environment during the last 100,000 years in the Great European Plain": an overview. *WANSARD G.*, Correlations between loessic deposits of the Eurasian area (Germany-Austria-Czechia-Hungary-Russia-Siberia-China) based on the TL stratigraphy method. *DAMBLON F.*, Palaeobotanical study of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *DAMBLON F. et HAESAERTS P.*, Radiocarbon chronology of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *OTTE M., NOIRET P. et LÓPEZ BAYÓN I.*, Aspects of the Upper Palaeolithic in Central Europe. *HERMAN C.F. et VERMEERSCH P.M.*, Late Glacial Central Europe: in search of hunting practices. *SEMAL P.*, Taxonomic specificity of fossil collagen molecules in enzyme linked immuno assay. *ORBAN R., SEMAL P. et ORVANOVA E.*, Hominid remains from the Northern European Plain: and up-date to the catalogue of fossil hominids.

Volume 12, décembre 1998

MONCEL M.-H. et SVOBODA J., L'industrie lithique des niveaux eemiens de Predmosti II (Brno, République Tchèque). Fouilles de 1989-1992. Étude des méthodes d'exploitation, des objectifs du débitage et de l'outillage d'un assemblage microlithique du Paléolithique moyen. *RENAULT-MISKOVSKY J.*, L'environnement végétal des Moustériens Charentais. *ANTL W. et VERGINIS S.*, Geoelektrische Untersuchungen an einem Lagerplatz des Gravettien in Grub bei Stillfried (Niederösterreich). *CRÉMADES M.*, L'art mobilier magdalénien d'Arancou (Pyrénées Atlantiques, France). *YAMADAM.*, Centre et périphérique: un aspect de l'émergence de l'industrie lithique du Paléolithique supérieur en Plaine Russe. *CACHO C., FUMANAL P., LÓPEZ P., LÓPEZ J.A., ARNANZ A., UZQUILANO P., PEREZ RIPOLL M., MARTÍNEZ VALLE R., SÁNCHEZ MARCO A., MORALES A. et ROSELLO E.*, The transition from Magdalenian to Epipalaeolithic in the Spanish Mediterranean: El Tossal de la Roca. *UTRILLA P., CAVA A., ALDAY A., BALDELLOU V., BARANDIARÁN I., MAZO C. et MONTES L.*, Le passage du Mésolithique au Néolithique ancien dans le Bassin de l'Èbre (Espagne) d'après les datations C14. *NEAGU M.*, La plastique anthropomorphe néolithique au Bas Danube et certaines pratiques magico-rituelles. *SKAKUN N.N. et RINDYUKN.V.*, "Unusual" figurines of the ancient farmers of South-Eastern Europe.

Volume 13, 1998

SHCHELINSKY V.E., The lithic industry of the Middle Palaeolithic site of Nosovo I in Priazov'e (South Russia): technological aspects. *STEPANCHUK V. et SYTNYK A.S.*, The chaînes opératoires of Levallois site Pronyatyn, Western Ukraine. *MATTOUKHINE A.E.*, Les ateliers paléolithiques de taille du silex dans la vallée de Severski Donets (région de Rostov, Russie). *NUZHNYI D.*, The preliminary results of experiments with Aurignacian split based points production, hafting and usage. *JANEVIC A.A.*, Buran-Kaya 3 - Neue Angaben zur Kulturgliederung des Jungpaläolithikums der Krim. *KULAKOVSKAL. et OTTE M.*, Mejigirzi. *COSTAMAGNO S., GRIGGO C. et MOURRE V.*, Approche expérimentale d'un problème taphonomique: utilisation de combustible osseux au Paléolithique. *GALANIDOU N.*, Uses of ethnography in modelling Palaeolithic settlement: the past, the present and the future. *VOLOKITIN A.V.*, The Mesolithic age in the territory of the Komi Republic.

Volume 14, 1999

McPHERRON S.P., Ovate and pointed handaxe assemblages: two points make a line. *PASTOORS A. et SCHLÄFER J.*, Analyse des états

techniques de transformation, d'utilisation et états post-dépositionnels, illustrée par un outil bifacial de Salzgitter-Lebenstedt (FRG). *BARYSHNIKOV G.*, Large mammals and Neanderthal paleoecology in the Altai mountains (Central Asia, Russia). *BORZIACI I. et CHIRICA V.*, Considérations concernant le Gravettien de l'espace compris entre le Dniestr et les Carpates. *ALEXANDROWICZ W.P., D'URISOVA A., KAMINSKA L., KAZIOR B., KOZŁOWSKI J.K., PAWLKOWSKI M. et SOBCZYK K.*, Gravettian/Epigravettian transition in the Vah valley in the light of new excavations in the Moravany-Banka area near Piest'any (Western Slovakia). *GUY E.*, Note sur quelques différences stylistiques entre les piquetages paléolithiques de plein air de la vallée du Côa (Portugal) et les plaquettes de la grotte du Parpalló (Espagne). *PATOU-MATHIS M., BAYLE G. et PALETTA C.*, Étude archéozoologique du niveau magdalénien "ancien" de la grotte Tournal à Bize (Aude, France). *CZIESLA E.*, The site Bützsee-Altfriesack, Northwest of Berlin. A dating program. *ADAY RUIZ A.*, De Breña a Lisboa: el juego de la fachada atlántica francesa y del interior peninsular en la circulación de los campaniformes internacionales del occidente Europeo.

Volume 15, 1999

McPHERRON S.P. et DIBBLE H.L., The lithic assemblages of Pech de L'Azé IV (Dordogne, France). *SITLIVY V., SOBCZYK K., MORAWSKI W., ZIEBA A. et ESCUTENAIRE C.*, Piekary II Palaeolithic industries: preliminary results of a new multidisciplinary investigations. *TUSHABRAMISHVILI N., LORDKIPANIDZE D., VEKUA A., TVALCHERLIDZE M., MUSKHELISHVILI A. et ADLER D.S.*, The Palaeolithic rockshelter of Ortvale Klde, Imereti region, the Georgian Republic. *MESHVELLANI T., BAR-YOSEF O., BELFER-COHEN A., DJAKELIN., KRAUS A., LORDKIPANIDZE D., TVALCHRELIDZE M. et VEKUA A.*, Excavations at Dzudzuana cave, Western Georgia (1996–1998): preliminary results. *SITLIVY V., SOBCZYK K., KALICKI T., ESCUTENAIRE C., ZIEBA A. et KACZOR K.*, The new Palaeolithic site of Ksiecia Jozefa (Cracow, Poland) with blade and flake reduction. *GIRAUDI C. et MUSSI M.*, The Central and Southern Apennine (Italy) during OIS 3 and 2: the colonisation of a changing environment.

Volume 16-17, 2000-2001

I. SAILLOT, M. PATOU-MATHIS et M. OTTE, Une critique épistémologique des analyses de paléocognition. *V. CHABAI, V. SITLIVY, A. E. MARKS*, Lower Paleolithic Industry of Brecha das Lascas, level 7 (Portugal). *H.-P. SCHULZ*, The lithic industry from layers IV-V, Susiluola Cave, Western Finland, dated to the Eemian Interglacial. *M. PATOU-MATHIS*, Les grands mammifères de la grotte de Cioarei (Borosteni, Roumanie) : repaire de carnivores et halte de chasse. *Z. NERUDOVA*, The problem of the Levallois Points production in the Bohunician and the Szeletian collections. *V. N. STEPANCHUK et V. Y. COHEN*, Kremenician, Middle to Upper Paleolithic transitional industry in the Western Ukraine. *V. Y. COHEN et V. N. STEPANCHUK*, Middle to Upper Paleolithic transition in the Eastern Europe. *Y. E. DEMIDENKO et M. OTTE*, Siuren-I (Crimean) in the context of a European Aurignacian. *Y. E. DEMIDENKO*, The European Early Aurignacian of Krems-Dufour type industries : a view from Eastern Europe. *D. FLAS*, Etude de la continuité entre le Lincombien-Ranisien-Jerzmanowicien et le Gravettien aux pointes pédonculées septentrional. *M. OLIVA*, Les pratiques funéraires dans le Pavlovien Morave : révision critique. *G. KHLOPATCHEV*, Les techniques de débitage de l'ivoire dans les sites de la plaine russe au Paléolithique Supérieur (25000 - 13000 av. J.-C.). *V. Y. COHEN*, Landscape, economy and complexity in light of the Crimean Final Paleolithic and Mesolithic data (preliminary analyses). *A. MATEOS CACHORRO*, Fracturation anthropique intentionnelle sur madibules et phalanges dans le niveau VIII de la grotte de Las Caldas (Asturies, Espagne). *L. G. STRAUS*, Human adaptations to the reforestation of the South Coast of the Bay of Biscay : 13000 - 9000 radiocarbon years ago. *L. G. STRAUS et M. OTTE*, Contributions to the Mesolithic of Belgium : Early Holocene camps & burials in the Meuse bassin of NW Ardennes. *U. KRÖPLIEN*, Megalithic buildings and sea-going ships of the Neolithic Age. *J. F. ERASO, A. ALDAY RUIZ and I. Y. ARNAL*, Soil in the Late Prehistory of the Basque Country : New data from Atxoste and Los Husos (Alava). *D. GHEORGHIU*, Revivre le passé : rapport sur le projet "Vadastra 2000". *J. RODZINSKA-NOWAK, M. NOWAK et J. POLESKI*, Pottery and flint finds from the upper layers of the Lokietka Cave.